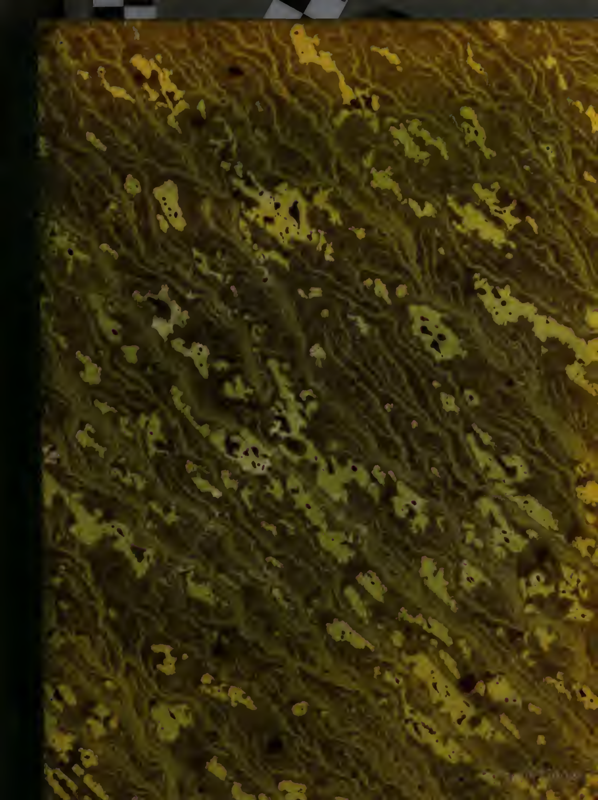




HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

PAR M. KARAMSIN;

TRADUITE

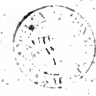
PAR MM. ST.-THOMAS ET JAUFFRET.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

1819.



HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le grand prince SVIATOPOLK.

1015 — 1019.

Sviatopolk usurpe le trône. — Vertu de Boris. — Fratricides. — Cruauté inconsidérée d'Yaroslaf. — Grandeur d'âme des Novgorodiens. — Bataille près de Lubetch. — Alliance d'Yaroslaf avec l'empereur d'Allemagne. — Guerre contre Boleslas le Brave. — Combat sur le Boug. — Prise de Kief. — Nouveau trait de générosité des Novgorodiens. — Massacre perfide des Polonais. — Boleslas quitte la Russie. — Le fleuve Noir. — Combat sur l'Alta. — Fuite et mort de Sviatopolk.

VLADIMIR avait adopté Sviatopolk : mais il ne l'aimait point, parce qu'un secret pressentiment semblait lui annoncer que ce prince était né pour le crime. On lit dans Ditmar, historien 1015.

allemand contemporain : « que Sviatopolk, gou-
» verneur de la province de Touroff, dont
» l'épouse était fille de Boleslas, roi de Pologne,
» voulut, à l'instigation de son beau-père, se
» soustraire à la domination de la Russie ; mais
» que ce projet de révolte étant parvenu à la
» connaissance du grand prince, celui-ci fit en-
» fermer l'ingrat dans une prison, avec sa femme
» et un évêque allemand, nommé Rheinberg,
» qui avait accompagné la fille de Boleslas. »
A la fin de ses jours, Vladimir avait pardonné à Sviatopolk. Cependant, au comble de ses vœux à la mort de celui qui était à la fois son oncle et son bienfaiteur, cet indigne prince se hâta d'en profiter. Il convoque les citoyens, se fait proclamer souverain de Kief, et leur distribue une grande partie des trésors de Vladimir. Cette libéralité ne réussit pas à calmer le chagrin des habitans, qui songeaient que leurs frères, que leurs amis, se trouvaient à l'armée du prince Boris, de ce prince chéri de son père et de la nation.

Sviatopolk usurpe le trône.

Déjà Boris, qui n'avait pu joindre les Petchénègues, revenait avec ses troupes, et campait sur les bords de la rivière d'Alta. Là, on vint lui annoncer la mort de son père. A cette funeste nouvelle, ce fils vertueux s'abandonna à son pro-

fond chagrin. En vain les compagnons des victoires de Vladimir cherchent à ranimer son courage : « Prince, lui disaient-ils, la garde et les » guerriers de ton père sont avec toi. Marche » sur Kief, et deviens souverain de Russie. » Boris leur répondit : « Puis-je lever la main » contre un frère aîné, que je dois regarder » comme mon second père ? » Cette délicatesse de sentiment fut considérée comme une preuve de pusillanimité, et, abandonnant un prince trop sensible, ses soldats allèrent rejoindre celui dont l'ambition leur paraissait un titre à la souveraineté.

Vertu de Boris.

Mais Sviatopolk, qui n'avait que la témérité du crime, envoie des députés à Boris pour l'assurer de son amitié; il lui promettait d'agrandir ses domaines; en même temps il part, arrive de nuit à Vouychegorod, où il fait aussitôt assembler les boyards. « Voulez-vous me prouver » votre fidélité, leur demande le nouveau sou- » verain ? Nous sommes prêts, répondirent- » ils, à mourir pour ton service. » Sviatopolk exigea d'eux la tête de Boris, et ces lâches se dévouèrent au crime.

Le jeune Boris, entouré d'un petit nombre de serviteurs fidèles, était encore au camp sur l'Alta; à la faveur de la nuit les meurtriers s'approchè-

rent de sa tente. Ce prince pieux était alors en prières, et le son de sa voix suspendit un moment leur fureur. Instruit du noir projet de son frère, il ouvrait son cœur au Tout-Puissant, et récitait les saints cantiques du roi-prophète. Il connaissait le sort dont il était menacé; il savait que déjà les assassins étaient derrière sa tente, et avec une nouvelle ferveur il priait . . . . . pour Sviatopolk! Les douces consolations de la religion avaient pénétré dans son âme; il se jette sur son lit, et attend la mort avec résignation. Son silence rend le courage aux scélérats; ils entrent dans sa tente et le percent de leurs lances. Ils égorgent également son fidèle favori, qui s'était précipité au-devant de leurs coups, pour en préserver son maître et son ami. Ce jeune homme, appelé Georges, hongrois de naissance, possédait toute l'affection de son prince, et pour marque de sa faveur, il portait au cou une médaille d'or. Les avides meurtriers ne pouvant la lui enlever, lui tranchèrent la tête. Ils tuèrent ensuite tous les gens de la suite du prince, qui préférèrent la mort à la honte d'abandonner leur malheureux maître, et se laissèrent massacrer sur la place. Le corps de Boris, enveloppé dans une partie de sa tente, fut apporté à Sviatopolk. Le cruel s'apercevant que son frère respirait

Fratricides.

encore, donna à deux Varègues l'ordre d'accomplir le crime, et l'un d'eux enfonça son glaive dans le cœur du mourant!... Cet infortuné jeune homme, bien fait, d'une tournure noble et majestueuse, enchantait tout le monde par sa beauté et sa douceur. Il avait la physionomie riante, le regard agréable, et il se distinguait autant par son courage dans les combats, que par sa sagesse dans les conseils. L'annaliste a voulu signaler aux siècles futurs ses principaux assassins, et il les nomme Poutcha, Taletz, Elovitch et Lachko. Du temps de Nestor, on les citait encore, et ils étaient l'objet de l'exécration générale; il n'y a pas de doute que Sviatopolk récompensa ces misérables, car il avait encore besoin de scélérats.

Il expédia sur-le-camp à Gleb, prince de Mourom, un envoyé chargé de lui annoncer que Vladimir, dangereusement malade, désirait le voir. Trompé par cette fausse nouvelle, Gleb se hâta de partir pour Kief, avec une suite peu nombreuse. Une chute de cheval, dans laquelle il s'était blessé au pied, ne peut le décider à s'arrêter, et il s'embarque sur le Dniéper, à Smolensk. Il est joint, à quelque distance de cette ville, par un envoyé d'Yaroslaf, prince de Novgorod, qui lui apprend la mort de Vladimir

et l'affreuse perfidie de Sviatopolk. Gleb, sensible et pieux comme Boris, se met à déplorer la perte de son père et le sort cruel d'un frère qu'il chérissait; mais à l'instant même où confiant au ciel sa douleur, il lui adressait de ferventes prières, les assassins envoyés contre lui paraissent et s'emparent de son canot. La suite du prince, perdant courage, ne fait aucune résistance, et l'infortuné Gleb tombe sous les coups des scélérats. Son propre cuisinier, nommé Tortchin, pour gagner sans doute les bonnes grâces de Sviatopolk, égorgea son malheureux maître, dont le cadavre fut abandonné sur le rivage, entre deux troncs d'arbres, et enterré quelque temps après, avec celui de Boris, dans l'église de Saint-Basile, à Vouychegorod.

Sviatopolk n'était pas encore rassasié du sang de ses frères. Sviatoslaf, prince des Drevliens, prévoyant son dessein de s'emparer de toute la Russie, et se trouvant hors d'état de lui résister, voulut en vain se réfugier en Hongrie; arrivé près des monts Krapacs, il fut atteint par les envoyés de Sviatopolk, qui lui arrachèrent la vie. Loin de rougir de ses forfaits, ce fratricide osa les célébrer comme de grandes actions ou des événemens heureux; il rassembla les citoyens de Kief, leur fit distribuer de l'argent et des

vêtemens, persuadé que sa libéralité lui gagnerait le cœur de ses nouveaux sujets.

Bientôt il se présenta un vengeur de tant de crimes : Yaroslaf, le plus puissant des princes apanagés, prit les armes contre le monstre; mais sa sévérité injuste autant que cruelle, fut sur le point de lui enlever les moyens de le punir. Tous les jours les paisibles citoyens de Novgorod étaient exposés aux violences et à l'audace des Varègues, appelés dans cette ville par Yaroslaf, et qui en maltraitaient les habitans ou insultaient à la pudeur de leurs femmes : les Novgorodiens ne pouvant obtenir justice d'un prince entièrement livré aux étrangers, perdirent enfin patience, et dans leur juste fureur, ils égorgèrent un grand nombre de Varègues. Déguisant sa colère, Yaroslaf se rend dans sa maison de plaisance à Rakoma, où, avec l'apparence de la tranquillité, il fait appeler les premiers citoyens de Novgorod, accusés de cet assassinat; ils arrivent sans armes, persuadés qu'il leur sera facile de se justifier devant le prince. Yaroslaf, sans être retenu par la honte d'une perfidie, les fait inhumainement massacrer tous : dans la même nuit il reçut de sa sœur Peredslava, qui se trouvait à Kief, la nouvelle de la mort de son père et des forfaits de Sviatopolk. Saisi d'horreur,

Cruauté inconsidérée d'Yaroslaf.

incertain sur le parti qu'il avait à prendre, il sentit que l'affection des Novgorodiens pouvait seule le soustraire au sort de Boris, et dans cette extrémité, il osa recourir à la générosité des parens, des frères de ceux dont le sang fumait encore dans la cour de son palais. Il fit rassembler les citoyens sur la place publique, et là, les yeux baignés de larmes, il leur parla ainsi : « Hier, j'ai fait périr inconsidérément des » sujets fidèles; aujourd'hui je donnerais toutes » les richesses de mon trésor pour les rendre à » la vie. » Le peuple consterné gardait un morne silence. « Amis, continue Yaroslaf, mon père » est mort!... Sviatopolk, qui s'est emparé du » trône, a juré d'exterminer tous ses frères. » A ces mots, les bons Novgorodiens oublient tout ressentiment, et s'écrient d'une voix unanime : « Prince, tu es couvert du sang de nos concitoyens, mais nous sommes prêts à marcher » contre tes ennemis. » Yaroslaf enflamme leur ardeur par un récit détaillé des crimes de Sviatopolk; il leve une armée de quarante mille Russes et de mille Varègues, et se met en campagne en disant : « L'impie recevra bientôt la » punition de ses forfaits! »

Générosité des Novgorodiens.

1016. Aussitôt que Sviatopolk eut connaissance de ces dispositions, il rassembla de son côté une armée

nombreuse; il appela à son secours les Petchénègues, et marcha contre Yaroslaf qu'il rencontra près de Lubetch, sur les bords du Dniéper. Les deux armées n'osant traverser le fleuve sous les yeux de l'ennemi, restèrent en présence pendant tout l'été, et l'automne arriva sans que la moindre action eût lieu entre elles. Enfin, outragés par les insultes et les propos injurieux d'un voïévode de Sviatopolk, les Novgorodiens perdirent patience: il leur criait de l'autre bord: « Qu'êtes-vous venus » faire ici avec votre prince boiteux? » (Yaroslaf avait ce défaut de nature.) « Vous êtes plus pro» pres *à faire le métier de charpentiers* qu'à » combattre. Demain, répondirent les Novgoro» diens irrités, demain nous passerons le fleuve, » et nous mettrons à mort ceux d'entre nous » qui oseraient reculer. » L'un des grands de Sviatopolk, d'intelligence avec Yaroslaf, lui ayant garanti le succès d'une attaque rapide et nocturne, le lendemain avant l'aurore, tandis que Sviatopolk, sans songer aux ennemis, buvait avec sa garde, les soldats du prince de Novgorod traversent le Dniéper: arrivés au rivage, ils détachent et abandonnent leurs barques, résolus de vaincre ou de périr; ils mettent leurs mouchoirs autour de leur tête pour se reconnaître au milieu des ennemis, et tombent aussi-

Bataille près de Lubetch.

tôt sur les imprudens Kiéviens. Sviatopolk se défendit avec courage; mais les Petchénègues, séparés de son camp par un lac, ne purent arriver assez à temps à son secours, et sa garde qui, pour le joindre, s'était aventurée sur la glace trop faible de ce lac, fut engloutie dans les eaux. Sviatopolk vaincu se vit contraint de chercher son salut dans la fuite, et Yaroslaf entra en triomphe dans Kief, où, croyant régner en paix, il congédia ses valeureux soldats, après avoir fait distribuer dix grivnas à chacun des Novgorodiens, et une grivna par homme à ses auxiliaires.

1017. Sviatopolk n'avait pas encore renoncé à un trône arrosé du sang de trois de ses frères. Il implore le secours de Boleslas (nommé à juste titre le brave), qui faisait alors la guerre à Henri II, empereur d'Allemagne. Boleslas saisit avec empressement l'occasion de venger son gendre, et de reprendre, en même temps, les villes de la Russie rouge enlevées à la Pologne par Vladimir, sous le règne de Metchislas. Il se hâta de conclure la paix avec l'empereur, afin de pouvoir tourner ses armes contre la Russie. On lit dans les annales de Ditmar, évêque de Mersebourg, qui connaissait personnellement Henri II, que ce prince avait conseillé à Yaroslaf, avec lequel

Alliance d'Yaroslaf avec l'empereur d'Allemagne.

il entretenait des relations particulières, de prévenir leur ennemi commun ; mais que le prince russe, qui avait contracté alliance avec l'empereur, borna toutes ses entreprises contre Boleslas, à faire le siège d'une ville de Pologne.

Guerre avec Boleslas le Brave.

Ainsi Yaroslaf ne sut pas profiter des avantages que lui offraient les circonstances, et il commença cette guerre funeste avant d'avoir rassemblé des forces suffisantes pour repousser un ennemi aussi dangereux : il lui laissa le temps de faire sa paix avec Henri. L'empereur, pressé de toutes parts, fut obligé d'accepter les conditions que son orgueilleux vainqueur voulut bien lui offrir ; et mécontent du faible secours dont lui avaient été les Russes, il ne fit qu'exciter les sentimens d'inimitié du roi de Pologne contre le grand prince. Aussitôt qu'il eut réuni à son armée, exercée dans l'art de la guerre, les troupes de ses alliés, et pris à sa solde les Allemands, les Hongrois et les Petchénègues de Moldavie, Boleslas vint camper sur les rives du Boug.

Quelques mois auparavant, un violent incendie avait réduit en cendres la plus grande partie 1018.
de la ville de Kief. Yaroslaf, occupé sans doute à en consoler les citoyens, et à effacer les traces de ce malheur, eut à peine le temps de se préparer à la défense. Les historiens polonais rap-



portent que, loin de s'attendre à l'attaque de Boleslas, ce prince pêchait tranquillement dans le Dniéper, lorsqu'il reçut le courrier qui lui apportait la nouvelle du danger dont il était menacé, et qu'il jeta à terre sa ligne et ses hameçons, en disant : « Ce n'est pas le moment » de songer à ses plaisirs ; il faut sauver la » patrie. » Aussitôt il se met en campagne à la tête des Varègues et des Russes. Le roi de Pologne, campé au bord du fleuve, faisait construire des ponts, tandis que sur la rive opposée, Yaroslaf attendait impatiemment l'heure du combat. L'affaire s'engagea plus tôt qu'il ne l'avait pensé. Boudy, voïévode et précepteur d'Yaroslaf, s'avisa de se moquer, d'un bord du fleuve à l'autre, de l'énorme embonpoint de Boleslas, et le menaçait de le percer de sa lance. Le roi de Pologne était, en effet, d'une grosseur si extraordinaire, qu'il pouvait à peine se remuer ; mais il avait l'esprit ardent et toute l'activité d'un héros : outragé par ces propos audacieux, il dit à ses soldats : « Je veux me venger ou périr ! » A ces mots il monte à cheval, s'élance dans le fleuve, suivi de ses troupes, et met en déroute les Russes, surpris d'une attaque aussi inopinée. Yaroslaf laissa le champ de bataille à son vaillant ennemi, et s'enfuit à Novgorod, accompagné seulement

Combat sur le Boug.

de quatre hommes. Les villes de la Russie méridionale abandonnées et sans défense, n'osèrent pas résister au vainqueur, et s'empressèrent de lui envoyer des présens. Une forteresse ayant refusé de se rendre, le roi la prit d'assaut, et en condamna les habitans à l'esclavage. Il assiégea ensuite la ville de Kief, qui, mieux fortifiée que les autres, voulut se défendre; mais bientôt les habitans découragés ouvrirent leurs portes; l'évêque, accompagné du clergé en habits sacerdotaux, la croix en tête, alla au-devant de Boleslas et de Sviatopolk (1) qui, le 14 août, entrèrent en triomphe dans notre capitale, où se trouvaient les sœurs d'Yaroslaf. Sviatopolk fut de nouveau reconnu pour prince de Kief. Boleslas se contenta du titre de protecteur généreux et de la gloire qu'il devait à sa valeur. Ditmar rapporte que ce roi députa à l'instant l'évêque de Kief vers Yaroslaf, pour lui proposer l'échange de ses sœurs contre la princesse fille de Boleslas et femme de Sviatopolk, qui probablement se trouvait renfermée dans les environs de Novgorod, ou dans quelqu'autre province du nord. Prise de Kief.

Effrayé de la puissance du roi de Pologne, et de la haine de son frère, Yaroslaf songeait déjà, à l'exemple de son père, à chercher un asile chez Nouvelle générosité des Novgorodiens.

les Varègues, lorsque la générosité des Novgorodiens lui sauva cette humiliation. Le gouverneur Kosniatin, fils du célèbre Dobrinia, ainsi que les citoyens les plus distingués, mirent en pièces les navires préparés pour le départ d'Yaroslaf. « Prince, lui dirent-ils, nous voulons et » nous pouvons encore résister à Boleslas. Tu » n'as pas de trésor ; mais tout ce que nous avons » est à toi. » Ils levèrent à l'instant une contribution volontaire de quatre kounes par personne, dix-huit grivnas par chaque boyard, dix grivnas de chacun des fonctionnaires publics, appelèrent sur-le-champ les avides Varègues à leur secours, et prirent eux-mêmes les armes.

La perfidie de Sviatopolk épargna aux Novgorodiens le soin de se venger de Boleslas. Dès qu'il eut remis sous la puissance de son gendre toute la Russie méridionale, le roi congédia ses alliés, et, pour reposer ses troupes, il les distribua, en cantonnemens, dans la province de Kief.

Massacre perfide des Polonais.

L'ingratitude fut toujours le partage des scélérats. Sviatopolk craignait que l'espèce de tutelle que son beau-père avait le droit d'exercer sur lui, ne se prolongeât; il voulut ressaisir au plus tôt son indépendance, et donna des ordres pour faire mourir secrètement tous les Polonais, qui, pensant vivre avec des amis, ne prenaient au-

cune précaution (2). A la honte du nom russe, ses coupables intentions trouvèrent des exécuteurs! Il est probable qu'il préparait le même sort à Boleslas; mais ce prince découvrit l'affreux complot, et sortit de la capitale, emmenant avec lui plusieurs boyards russes, ainsi que les sœurs d'Yaroslaf. Selon le rapport de Ditmar, confirmé par notre annaliste, Boleslas pour se venger du refus humiliant qu'il avait essuyé autrefois de Peredslava, l'une de ces princesses, lorsqu'il lui avait offert sa main, la força, en cette circonstance, à devenir sa concubine. Le perfide Anastase, ancien favori de Vladimir, qui avait su gagner la confiance du roi de Pologne, devint son trésorier et partit avec lui, emportant les trésors de la capitale. C'est ainsi qu'après avoir d'abord trahi sa première patrie, son intérêt personnel lui fit aussi trahir la seconde. Les historiens polonais assurent que Boleslas poursuivi par une nombreuse armée Russe, la défit pour la seconde fois sur le Boug, et que ce fleuve, deux fois témoin des malheurs de nos ancêtres, fut, depuis, surnommé *fleuve Noir* (3). Boleslas quitta la Russie, mais il conserva sous sa domination les villes de la Russie rouge en Gallicie, et garda les trésors immenses enlevés à Kief, dont une partie fut distribuée à ses soldats, et l'autre employée à la construction de plusieurs églises dans son royaume.

Boleslas quitte la Russie.

Le fleuve Noir.

Le crime de Sviatopolk, en délivrant la Russie des Polonais, devint très-utile aux intérêts d'Yaroslaf, qui se hâta de marcher sur Kief. Son frère n'avait pas une armée aussi forte que la sienne, et privé de l'amour de ses sujets, unique ressource d'un souverain dans le malheur et au moment du danger, il s'enfuit de sa patrie, et se rendit chez les Petchénègues pour implorer leur secours. Ces
1019. barbares toujours avides de pillage, toujours prêts à ravager la Russie, pénètrent dans son territoire,
Bataille sur l'Alta. et s'approchent des rives de l'Alta, où ils aperçoivent les troupes russes. Yaroslaf campait sur la place teinte du sang de l'infortuné Boris. Attendri par ce cruel souvenir, il se met en prières; et levant les mains au ciel, « Le sang de mon frère, » s'écrie-t-il, demande vengeance! » Il donne aussitôt le signal du combat. Les deux armées se précipitent avec fureur l'une contre l'autre, et les premiers rayons du soleil vinrent éclairer, dans les champs de l'Alta, cette scène de carnage et d'horreur. Jamais, selon Nestor, on ne vit dans notre patrie une bataille aussi terrible et aussi opiniâtre. Les fidèles Novgorodiens avaient juré de périr pour Yaroslaf, plutôt que d'obéir jamais à son coupable frère. Trois fois le combat recommença avec une nouvelle fureur : l'un contre l'autre acharnés, les ennemis se saisissaient au corps et se frappaient de leurs glaives. Vers la

fin du jour la victoire se décida pour Yaroslaf, et Sviatopolk au désespoir, dans un tel accablement qu'il ne pouvait plus se tenir à cheval, fut transporté par ses soldats vers Brest, ville de la principauté de Tourof. Troublé par ses remords, poursuivi par le courroux des cieux, il se fit conduire, à demi-mort de frayeur, au-delà des frontières, voyant partout, dans son affreux délire, l'image de ses terribles ennemis : il n'osa plus recourir à la générosité de Boleslas : enfin il traversa la Pologne et vint terminer son infâme existence dans les déserts de la Bohême, couvert de la malédiction de ses contemporains, objet d'horreur pour la postérité. Le surnom de *misérable* devint, dans nos annales, inséparable de la mémoire de ce malheureux prince; car le plus grand des malheurs est d'être né pour le crime.

Fuite et mort de Sviatopolk.

CHAPITRE II.

Le grand prince YAROSLAF.

1019 — 1054.

Guerre contre le prince de Polotsk.—Victoires de Mstislaf. — Anéantissement de la puissance des Khozars. — Famine à Souzdal. — Bataille près de Listven. — Paix. — Fondation de Yourief, ou Dorpat. — Conquêtes en Pologne. — Mort de Mstislaf. — La monarchie. — Emprisonnement de Sondislaf. — Nouveaux apanages. — Victoires sur les Petchénègues. — Muraille de briques et fondation de la cathédrale de Sainte-Sophie à Kief. — Le Métropolitain. — Construction de monastères. — Amour d'Yaroslaf pour les lettres. — Guerre avec les Yatviagues, les Lithuaniens, les Masoviens et les Yames. — Expédition contre les Grecs. — Prophéties anciennes. — Mariages. — Le Métropolitain russe. — Derniers conseil d'Yaroslaf et sa mort. — Son tombeau. — Caractère de ce prince. — Baptême des os. — Première école publique. — Kief rivale de Coustantinople. — Monnaie d'Yaroslaf. — Chants religieux à l'imitation des Grecs. — La Russie, asile des exilés. — Domaines septentrionaux de la Russie. — Lois.

YAROSLAF couronné par la victoire, ayant mérité, par ses exploits, le titre de grand prince de

Russie, entra dans Kief, où il se reposa de ses fatigues avec ses valeureux compagnons d'armes : malheureusement les brandons de la guerre civile n'étaient pas encore éteints.

Briatchislaf, fils d'Ysiaslaf, et petit-fils de Vladimir, régnait alors à Polotsk : ce jeune homme, pour établir son indépendance par une entreprise audacieuse, s'était emparé de Novgorod, en avait pillé les habitans, et s'en retournait dans son apanage avec un grand nombre de prisonniers de guerre; mais Yaroslaf sortit de Kief, marcha à sa rencontre et le défit sur les bords de la Soudoma, dans le gouvernement actuel de Pskof. Cette victoire délivra les Novgorodiens prisonniers, et Briatchislaf se réfugia à Polotsk. Il est probable qu'il fit la paix avec le grand prince, car les annalistes ne parlent plus de leurs dissensions. Les anciens contes d'Islande font mention de cette guerre, et quelques Varègues ou Normands qui se trouvaient alors au service de nos princes, de retour dans leur patrie, racontaient à ce sujet les circonstances suivantes, dont une partie sans doute est fabuleuse. « Le » valeureux Einmound, fils du roi de Neidemark, rendit de grands services à Yaroslaf dans » une guerre qui dura trois ans contre Sviatopolk, » prince de Kief. Einmound ayant enfin em-

1021. Guerre contre le prince de Polotsk.

» brassé le parti de Briatchislaf, devint l'objet de
» l'admiration des Russes par son courage et son
» adresse. Ce héros s'était mis en embuscade
» dans un endroit où devait passer la femme
» d'Yaroslaf; il tua le cheval qu'elle montait,
» enleva cette princesse au milieu de la suite
» nombreuse dont elle était entourée, et l'amena
» à Briatchislaf, qui conclut la paix avec son
» cousin, et donna une province entière au brave
» Einmound pour récompense de ses servi-
» ces (4). » Bientôt Yaroslaf eut à combattre un plus ennemi dangereux.

Victoires de Mstislaf.

Nous avons dit que Mstislaf avait obtenu de son père Vladimir, la principauté de Tmoutorokan en apanage. Ce prince, né pour la gloire, ne désirait que la guerre et les triomphes. Pour profiter de son ambition, l'empereur d'Orient lui proposa de détruire la puissance des Khozars dans la Tauride. Les Grecs qui naguère recherchaient l'amitié des Khozars idolâtres, mais puissans, ne songeaient plus qu'à leur perte alors qu'ils étaient chrétiens, mais faibles. Andronic, général de l'empereur, opéra une descente sur les côtes de la Tauride en 1016, se réunit à l'armée de Mstislaf, et le kagan George Tzoula ayant été fait prisonnier dans le premier combat, les Grecs s'emparèrent de la Tauride (5). Mstislaf se

contenta de la reconnaissance ou de l'or de ses alliés. Ainsi finit la puissance des Khozars en Europe; mais jusqu'au douzième siècle, il paraît qu'elle existait en Asie, sur les bords de la mer Caspienne, et en 1140 un rabbin, nommé Jéhudah, adressa un panégyrique à leur prince, qui était de la même religion que lui (6). Ce royaume, jadis si illustre, qui s'étendait depuis l'embouchure du Volga jusqu'à la mer Noire, et jusqu'aux rives du Dniéper et de l'Oka, fut affaibli et détruit enfin, d'abord par Ascold, Dir, Oleg, par le père et le fils de S. Vladimir, et ensuite par les Ouzes, les Petchénègues, les Comans et les Yasses.

Chute de la puissance des Khozars.

Quelques années ensuite Mstislaf déclara la guerre aux Kassogues, ou modernes Circassiens, voisins orientaux de ses provinces. Selon la coutume de ces temps chevaleresques, leur prince, géant terrible, nommé Rédédia, voulut décider la victoire par un combat singulier. « A quoi bon » sacrifier l'armée à notre querelle, dit-il à » Mstislaf; si tu sors vainqueur du combat que » je te propose, je t'abandonne tout ce que je » possède, ma femme, mes enfans et mon pays. » Mstislaf accepte le défi, jette ses armes, s'élance contre le géant et le saisit dans ses bras vigoureux; après une pénible lutte, le prince russe, dont

1022.

les forces commençaient à s'épuiser, invoque le secours de la sainte Vierge; et, retrouvant sa première ardeur, il terrasse son ennemi et lui plonge son poignard dans le cœur. Après cette action, qui termina la guerre, Mstislaf s'empara du pays et de la famille de Rédédia, et imposa un tribut aux Kassogues.

1023. Encouragé par le succès de ses armes, l'ambition vint étendre les désirs de ce prince, et lui montrer la province de Tmoutorokan, située à une grande distance de la Russie, comme un triste lieu d'exil : il rassemble donc ses sujets Khozars et Kassogues, ou Circassiens, et marche vers les rives du Dniéper. Yaroslaf était alors loin de sa capitale, dont les habitans fermèrent les portes et refusèrent l'entrée à son frère. La ville de Tchernigof, moins bien fortifiée, se rendit à Mstislaf, tandis que le grand prince était occupé à apaiser la sédition du peuple de Souzdal. Cette province était en proie aux horreurs d'une famine que ses habitans, trop crédules, attribuaient aux funestes effets de la sorcellerie, et qu'ils croyaient faire cesser en mettant à mort quelques vieilles femmes, prétendues sorcières : Yaroslaf fit périr quelques uns des chefs de cette sédition, en exila quelques autres, et parvint à faire comprendre au peuple, que ces malheureuses n'étaient point

Famine à Souzdal.

coupables des maux dont il était la victime; que Dieu seul, pour punir les hommes de leurs péchés, envoie sur la terre la famine et la peste, et que dans ses malheurs, tout mortel doit recourir à la miséricorde du Tout-Puissant. Les habitans se procurèrent des secours dans le pays fertile des Bulgares d'Orient, d'où ils firent venir, par le Volga, une quantité de blé qui fit cesser la famine. L'ordre se rétablit dans le pays de Souzdal, et le grand prince se hâta de se rendre à Novgorod, afin de prendre des mesures contre son ambitieux frère.

L'illustre varègue Yakoun vint au secours d'Yaroslaf. Ce héros scandinave, qui portait sur ses yeux malades un bandeau brodé d'or, pouvait à peine distinguer les objets; mais il aimait la guerre et les combats. Le grand prince entra dans la province de Tchernigof. Mstislaf qui l'attendait près de Listven, au bord du Rouda, profita de la nuit pour ranger son armée en ordre de bataille : il plaça au centre les Sévériens ou Tchernigoviens, et ses propres troupes sur les deux ailes. Le ciel était couvert d'épais nuages, et au moment où l'orage éclate, au bruit de la foudre et malgré des torrens de pluie, ce valeureux prince se précipite sur l'armée d'Yaroslaf. Les Varègues opposés aux Sévériens combattaient

Bataille près de Listven.



avec intrépidité. Les horreurs de la nuit, la violence de la tempête, le fracas du tonnerre, semblaient redoubler encore l'acharnement des soldats, et à la lueur des éclairs, les armes brillantes des combattans formaient, au rapport de Nestor, un épouvantable spectacle. Enfin le courage, l'adresse et la fortune de Mstislaf fixèrent la victoire. Épuisés par leur combat contre les Tchernigoviens, les Varègues, tout à coup attaqués par les troupes des ailes de l'armée ennemie, prirent la fuite dans le plus grand désordre, et leur chef Yakoun, qui avait perdu son bandeau sur le champ de bataille, se réfugia avec Yaroslaf à Novgorod. Le lendemain, à la vue des cadavres ensanglantés qui jonchaient la terre, Mstislaf s'écria : « N'ai-je » pas de justes motifs pour me réjouir? Ces » champs sont couverts de Sévériens et de Va» règues, tandis que ma propre garde est con» servée en entier! » Paroles indignes d'un bon prince; car les Tchernigoviens qui avaient sacrifié leur vie pour son service, avaient au moins quelques droits à sa pitié.

La paix. Mais Mstislaf montra, en cette circonstance, une rare générosité dans sa conduite envers son frère : il lui fit dire de se rendre sans crainte à Kief, et d'établir, en qualité de fils aîné de Vladimir le Grand, sa domination sur toute la rive droite du

Dniéper. Yaroslaf n'osant pas se fier à ses promesses, faisait gouverner Kief par ses lieutenans, et continuait à lever des troupes. Enfin les deux frères eurent une entrevue près de Gorodtetz, aux environs de la capitale, où ils contractèrent une sincère alliance, partagèrent leurs États, et convinrent de prendre le Dniéper pour barrière naturelle entre eux. Yaroslaf prit la partie occidentale du fleuve, et Mstislaf devint maître des pays situés sur les rives orientales. Ainsi la Russie déchirée, pendant l'espace de dix années, par des ennemis extérieurs et par ses divisions intestines, commença enfin à goûter les douceurs de la tranquillité. 1028.

La Livonie entière payait un tribut à Vladimir; la guerre civile entre ses fils fournit à cette province l'occasion de recouvrer son indépendance. En l'an 1030, Yaroslaf fut obligé de soumettre de nouveau les Tchoudes; il fonda la ville d'Yourief ou Dorpat, et en exigeant des contributions de ses habitans, il ne voulut pas user de violence pour les convertir au christianisme, tolérance bien digne de louange, et qui servit d'exemple à tous les princes russes. La Livonie se livrait librement à l'exercice de sa religion : elle avait ses propres gouverneurs civils qui, selon la tradition, étaient à la fois juges et exécuteurs 1030.

Fondation d'Yourief, ou Dorpat

de leurs sentences, c'est-à-dire qu'après avoir condamné à mort un criminel ils lui tranchaient eux-mêmes la tête. Cependant, malgré l'extrême modération des Russes, et la légèreté du joug imposé à leurs tributaires, nous verrons dans la suite que les Tchoudes et les Latiches essayèrent souvent de le secouer, et qu'ils n'épargnèrent point leur propre sang pour acquérir une entière liberté.

Conquêtes en Pologne. Metchislas, fils pusillanime et successeur du grand Boleslas, régnait alors en Pologne. Profitant de la faiblesse de ce prince et des troubles
1031. civils de son royaume, Yaroslaf, réuni à son valeureux frère, s'empara l'année suivante de
1032. Belz; il reprit toutes les villes de la Russie Rouge, pénétra dans la Pologne même, et fonda, sur les bords du Ross, des villes ou des
1036. forteresses, qu'il peupla de ses prisonniers de guerre.

La concorde qui régnait entre les deux princes
Mort de Mstislaf. russes, dura, sans être troublée, jusqu'à la mort de Mstislaf, arrivée inopinément à la suite d'une partie de chasse. Ce prince, surnommé l'heureux, n'éprouva jamais les revers de la fortune dans ses entreprises militaires; et dans tous ses combats, la victoire couronna toujours sa valeur. Terrible pour ses ennemis, il était re-

nommé par sa bonté pour le peuple, et par l'attachement qu'il portait à sa garde fidèle. A l'exemple de son grand-père, il se réjouissait avec ces braves compagnons d'armes, et leur donnait des festins, ayant pour principe que ce n'est pas avec l'or qu'un prince peut former des héros, mais que c'est au contraire par leur moyen qu'il peut en acquérir. S'il prit les armes contre son frère, cette cruauté propre au siècle où il vivait, fut effacée par la manière généreuse dont il traita le vaincu; et c'est à leur alliance heureuse et vraiment fraternelle, que la Russie fut redevable des dix années de tranquillité dont elle jouit alors. Mstislaf laissa pour monument de sa piété, l'église de la Sainte-Vierge, bâtie en briques à Tmoutorokan, en reconnaissance de la victoire qu'il avait remportée sur le géant Kassogue, et l'église du Sauveur à Tchernigof, dont il fit poser les fondemens. C'est là que du temps de Nestor on conservait encore ses os. Il est dit dans nos annales, que Mstislaf avait *le corps gros, le visage vermeil et de très-grands yeux*. Il ne laissa pas de successeurs; Eustache, son fils unique, étant mort trois ans avant lui.

Yaroslaf devint alors souverain de toute la Russie, et commença à régner depuis les bords La Monarchie.

de la Baltique jusqu'à l'Asie, la Hongrie et la Dacie. De tous les princes apanagés, il ne restait que le seul Briatchislaf de Polotsk, qui, probablement, se trouvait sous la dépendance de son oncle, devenu autocrate de Russie. Nestor ne fait aucune mention des autres enfans de Vladimir, savoir : Vsévolode (7), Stanislaf, Pozvizd. Il rapporte seulement que, trompé par des calomniateurs, le grand prince fit emprisonner à Pskof Soudislaf, son frère cadet, qui régnait dans cette ville.

Emprisonnement de Soudislaf.

Mais Yaroslaf n'attendait que la majorité de ses enfans pour exposer ses États à tous les malheurs du gouvernement féodal. Marié à Ingigerda, ou Anne, fille d'Olof, roi de Suède, de qui elle avait reçu en dot la ville d'Aldeïgabourg, ou vieille Ladoga (8), il était devenu père d'une nombreuse famille. A peine Vladimir, son fils aîné, eut atteint sa seizième année, qu'il se rendit avec lui à Novgorod, et lui remit le gouvernement de cette province. La saine politique, fondée sur l'expérience et sur la connaissance du cœur humain, ne put résister aux suggestions de l'imprudent amour paternel, qui établit le plus dangereux usage.

Nouveaux apanages.

Aussitôt qu'Yaroslaf eut appris l'irruption des Petchénègues, il partit précipitamment de Nov-

gorod pour la Russie méridionale; et ce fut sous les murs même de Kief qu'il livra combat aux barbares. Les Varègues, ses fidèles auxiliaires, étaient placés au centre de son armée; son aile droite était composée des troupes de Kief, et celles de Novgorod formaient la gauche. La bataille dura toute la journée. Yaroslaf remporta une victoire qui eut les plus heureux résultats pour sa patrie; car il détruisit d'un seul coup le plus terrible de ses ennemis. Une grande partie des Petchénègues resta sur le champ de bataille; les autres, vivement poursuivis par le vainqueur irrité, se noyèrent dans les rivières. Il ne s'en sauva qu'un très-petit nombre; et la Russie fut à jamais délivrée de leurs terribles invasions. En mémoire de cet illustre triomphe, le grand prince jeta les fondemens d'une magnifique église sur le lieu même du combat; il donna une plus grande étendue à la ville de Kief; il l'entoura de murailles de briques. A l'instar de Constantinople, il appela la porte principale, *porte d'Or*, et il donna le nom de Sainte-Sophie métropolitaine, à la nouvelle église qu'il embellit d'or, d'argent, de mosaïques et de vases précieux. A cette époque il y avait déjà dans notre ancienne capitale un métropolitain, nommé Théopempte, Grec de nation, qui,

Victoire sur les Petchénègues.

Murailles de briques et fondation de la cathédrale de Sainte-Sophie à Kief.

Le métropolitain.

d'après la relation de Nestor, consacra de nouveau, en 1039, l'église de Notre-Dame, bâtie par Saint-Vladimir, mais endommagée par le violent incendie qu'il y eut à Kief, en 1017.

Construction de monastères. Yaroslaf commença aussi à faire construire des monastères. Les premiers furent ceux de Saint-Georges et de Sainte-Yrène, à Kief. Selon le rapport de notre annaliste, ce prince avait une prédilection marquée pour les réglemens ecclésiastiques, les pasteurs spirituels et pour tous les religieux. Amour d'Yaroslaf pour les lettres. Il avait également un penchant prononcé pour les livres sacrés, qu'il fit traduire du grec en slavon. Il les lisait jour et nuit; il en recopia plusieurs de sa propre main, et les plaça dans l'église de Sainte-Sophie, pour servir à l'usage du peuple. Il augmenta le nombre des prêtres dans toutes les villes, et fixa, pour leur entretien, une somme considérable prise sur son propre trésor; il les chargea de l'instruction des nouveaux chrétiens, et leur ordonna aussi de former l'esprit, de perfectionner les mœurs de ces hommes encore grossiers. Il eut enfin la jouissance de voir les progrès de la religion, et ce bon père du peuple s'en félicitait en vrai fidèle.

1038. Sa piété sincère et son amour pour les lettres, n'éteignirent pas cependant son ardeur guer-

rière. Vladimir-le-Grand avait soumis les Yatviagues; ce peuple qui vivait dans l'épaisseur des forêts, qui se nourrissait de miel et du produit de la pêche, mettait tout son bonheur dans une liberté sauvage, et ne voulait payer tribut à personne. Yaroslaf leur fit la guerre, ainsi qu'aux Lithuaniens, limitrophes des principautés de Polostk et de Tourof, et aux Masoviens, alors indépendans du roi de Pologne (9) : Vladimir, fils du grand prince, à la tête de ses Novgorodiens, marcha contre les Yames ou Finois modernes, et les subjugua; mais dans ce pays stérile et pierreux, ses soldats furent obligés d'abandonner tous leurs chevaux, qui devinrent la proie de la peste.

Guerre avec les Yatviagues, les Lithuaniens, les Masoviens et les Yames.

1040.

1041.

1042.

Une entreprise plus importante vint signaler, dans notre histoire, l'année 1043. L'amitié qui existait entre les grands princes et les empereurs, basée sur des avantages réciproques, s'était consolidée par l'unité de la religion et des liaisons de parenté : à l'aide des Russes, le beau-frère de Vladimir conquit, non-seulement la Tauride, mais encore la Bulgarie; ils combattaient sous les drapeaux de l'Empire, jusque dans les environs de l'ancienne Babylone. Les historiens byzantins rapportent que quelques années après la mort de S. Vladimir, un de

1043.

ses parens entra avec quelques navires dans le port de Constantinople, déclarant que son intention était de s'engager au service de l'empereur; qu'ensuite il sortit secrètement du port, défit les Grecs sur les côtes de la Propontide, et qu'après s'être ouvert le chemin, par la force des armes, il se rendit à l'île de Lemnos, où le gouverneur de Samos et le commandant de Thessalonique le massacrèrent avec les huit cents soldats qui l'accompagnaient. Cet événement n'eut aucune suite, et les marchands russes profitaient de la bonne intelligence qui régnait entre leur nation et l'Empire, pour commercer librement à Constantinople. Mais bientôt il s'éleva une violente querelle entre eux et les Grecs, et ceux-ci, qui avaient commencé le combat, tuèrent un Russe de distinction : le grand prince demanda à ce sujet une satisfaction, qu'il ne put obtenir; et justement indigné de cette déloyauté, il prit la résolution de punir les Grecs.

Expedition contre les Grecs.

Il confia à cet effet son armée à Vychata, intrépide guerrier; il ordonna à son fils Vladimir de marcher avec lui sur Constantinople. La Grèce se souvint alors des malheurs que les flottes russes lui avaient causés autrefois, et Constantin Monomaque envoya des ambassadeurs à la rencontre de Vladimir. Il lui écrivait que l'amitié

sincère et constante qui les avait unis jusqu'alors, ne devait pas être troublée pour une cause de si peu d'importance ; qu'il ne désirait que la paix, et que, pour le lui prouver, il engageait sa parole à punir sévèrement les auteurs des injures dont les Russes avaient à se plaindre. Le jeune Vladimir, sans avoir égard à cette lettre, renvoya les ambassadeurs avec une réponse arrogante, ainsi que le rapportent les historiens de Byzance, et continua sa marche. Alors Constantin Monomaque, ayant fait arrêter et emprisonner, dans différentes provinces de l'Empire, tous les marchands et soldats russes qui demeuraient à Constantinople, sortit en personne contre l'ennemi, monté sur son yacht impérial, et suivi de sa flotte, tandis que la cavalerie côtoyait le rivage. Les Russes étaient rangés en bataille près du Phare : pour la seconde fois, l'empereur leur fit proposer la paix. « J'y con-
» sens, répondit l'orgueilleux prince de Nov-
» gorod, à condition que les Grecs donneront
» trois livres d'or à chaque soldat de mon
» armée (10). » Monomaque ordonna à ses troupes de se préparer au combat, et pour attirer les ennemis en pleine mer, il envoya en avant trois galères qui pénétrèrent au milieu de la flotte de Vladimir, et incendièrent quelques

navires au moyen du feu grégeois. A peine les Russes avaient levé leurs ancres pour échapper aux flammes, qu'il s'éleva une tempête funeste à leurs bâtimens trop légers : quelques uns furent engloutis dans les flots, les autres échouèrent sur des bancs de sable, ou furent jetés à la côte : le vaisseau de Vladimir fut submergé; et ce prince aurait perdu la vie, si Tvorimiritch, un de ses fidèles officiers, n'était venu à son secours, et ne l'avait reçu dans son canot avec les voïévodes d'Yaroslaf. La tempête se calma enfin, et six mille Russes qui s'étaient rassemblés au bord de la mer, n'ayant plus de bâtimens, prirent le parti de retourner par terre dans leur patrie. Effrayé, pour eux, des dangers qui les menaçaient, le généreux Vychata, premier voïévode d'Yaroslaf, voulut les partager. « Jamais, » dit-il au prince avant de quitter son bord, » jamais je n'abandonnerai ces braves gens. Je » vais les accompagner et les sauver, ou périr » avec eux. » Cependant l'empereur qui avait résisté à la tempête, et triomphé des élémens, était retourné dans sa capitale, après avoir envoyé sa flotte et deux légions à la poursuite des Russes. Vladimir attaqua vingt-quatre galères grecques qui l'avaient devancé, et étaient entrées avant lui dans le golfe. Environnés de toutes parts

par les barques ennemies, les Grecs se jetèrent à l'abordage, et engagèrent un combat désespéré d'où les Russes sortirent vainqueurs; les navires des Grecs furent tous pris ou brûlés, leur amiral fut tué, et Vladimir revint à Kief avec un grand nombre de prisonniers. Le généreux mais infortuné Vychata eut à combattre, près de la rivière de Varna, en Bulgarie, une armée grecque considérable. La plupart de ses soldats tombèrent sur le champ de bataille; le reste au nombre de huit cents, chargés de fers, ainsi que leur valeureux chef, furent conduits à Constantinople, où l'empereur leur fit arracher les yeux.

Cette guerre fut la dernière que nos ancêtres firent contre la Grèce, et depuis cette époque, Constantinople ne vit plus, dans le Bosphore, leurs terribles flottes. La Russie, déchirée par les guerres civiles, perdit bientôt sa puissance et sa grandeur: sans cette décadence, on aurait pu voir s'accomplir une ancienne prophétie, écrite dans le dixième ou onzième siècle, on ne sait par qui, au-dessous de la statue de Bellérophon, sur la place Taurique, à Constantinople, et qui annonçait « que les Russes devaient s'emparer » un jour de la capitale de l'Empire d'O- » rient (11), » tant le nom des Russes inspirait d'effroi aux Grecs! Trois ans après, le grand

Ancienne prophétie.

prince fit la paix avec l'Empire, et les malheureux prisonniers russes, cruellement privés de la vue, s'en retournèrent à Kief.

A cette époque Yaroslaf forma des alliances avec plusieurs des principaux souverains de l'Europe. Casimir, petit-fils de Boleslas le brave, régnait alors en Pologne. Les historiens polonais rapportent que ce prince, exilé dans son enfance avec sa mère, quitta sa patrie et se réfugia en France, où, perdant tout espoir de remonter sur le trône, il se fit religieux : mais que les troubles civils et les malheurs de l'État forcèrent les seigneurs polonais d'avoir recours à sa générosité; il se fit alors relever de ses vœux par le pape, et quitta sa cellule pour le palais des rois. Afin de s'appuyer de l'amitié du puissant Yaroslaf, il épousa sa sœur, fille de S. Vladimir. On lit dans les annales de Pologne que la cérémonie nuptiale eut lieu à Cracovie; que la vertueuse et aimable *Marie Dobrogneva* embrassa la religion catholique, et que Casimir reçut avec sa femme une grande quantité de vases d'or et d'argent, des harnois d'un grand prix, et beaucoup de choses précieuses. Selon Nestor, le roi de Pologne donna, à cette occasion, à Yaroslaf, huit cents hommes, qui étaient, sans doute, les Russes faits prisonniers, en 1018, par Boleslas. Cette al-

liance qui convenait aux intérêts politiques des deux États, affermit sous la domination de la Russie, les villes de la Russie Rouge, et produisit pour Casimir lui-même d'heureux résultats; car, en ami sincère, Yaroslaf l'aida à punir un rebelle 1046.
audacieux et habile, nommé Moislas, qui voulait s'emparer de la Masovie, et la gouverner en prince indépendant. Le grand prince battit sa nombreuse armée, et fit rentrer cette province sous la puissance de son beau-frère.

Nos annales ne font aucune mention des filles Mariages.
d'Yaroslaf, tandis que des historiens étrangers, dignes de foi, en nomment trois : Elizabeth, Anne et Anastasie ou Agmounda. La première épousa Harald, prince de Norvège, qui, dans son adolescence, avait quitté sa patrie, et était entré au service d'Yaroslaf. La beauté d'Elizabeth lui inspira une vive passion; mais pour se rendre digne d'obtenir sa main, il voulut s'illustrer par ses exploits. Harald partit pour Constantinople, et sous les drapeaux de l'empereur d'Orient, il fut vainqueur des infidèles en Afrique et en Sicile. Il fit le voyage de Jérusalem pour adorer les saints lieux; quelques années après étant revenu en Russie, couvert de gloire et de richesses, il épousa Elizabeth, dont l'image n'avait cessé d'occuper son cœur et d'em-

braser son imagination, au milieu de ses brillans triomphes et de ses exploits héroïques (12). Il devint ensuite roi de Norvège.

La seconde princesse, Anne, épousa Henri Ier., roi de France. Le pape, qui avait déclaré incestueux le mariage de son père avec une de ses parentes au quatrième degré, persécutait Robert comme un scélérat, et le poursuivait de ses anathèmes. Henri, allié de tous les princes ses voisins, craignant d'éprouver le même sort, songea à chercher une épouse dans les pays lointains (13); et la France, alors pauvre et affaiblie, pouvait s'enorgueillir d'une alliance avec la Russie, agrandie par les conquêtes d'Oleg et de ses illustres successeurs. Un ancien manuscrit, trouvé dans l'église de Saint-Omer, atteste que la princesse Anne vint à Paris avec Roger, évêque de Châlons, que le roi avait envoyé en ambassade à Yaroslaf, et qu'elle confondit ainsi le sang de Rurick avec celui des rois de France. Après la mort de Henri Ier., arrivée en 1060, Anne, célèbre par sa piété, se retira au couvent de Senlis : deux ans après, contre le gré de son fils, elle épousa le comte de Crespy. Un historien français prétend que, devenue veuve de son second époux, qu'elle aimait avec tendresse, elle retourna en Russie. Cependant cette assertion

paraît fort douteuse ; car Philippe, fils de cette princesse, qui régnait alors en France, avait pour elle une si grande considération, que, jusqu'en 1075, on vit dans toutes les affaires d'état, sa signature à côté de celle du roi (14). L'ambision, les liaisons de famille, l'habitude et la religion catholique qu'elle avait embrassée, durent retenir cette reine en France.

Anastasie, troisième fille d'Yarolafs, devint l'épouse d'André I[er]., roi de Hongrie. Cette alliance fournit sans doute à plusieurs Russes l'occasion de s'établir en Hongrie où, jusqu'à nos jours, leurs nombreux descendans, qui ont perdu la pureté de la religion de leurs pères, habitent différens comtés sur la rive gauche du Danube (15).

Appuyé sur les annalistes de Norvège, Torfœus cite Vladimir, fils aîné d'Yaroslaf, comme époux de Gyda, fille de Harald, roi d'Angleterre, vaincu par Guillaume le conquérant. Saxon le Grammairien, le plus ancien historien de Danemark, rapporte aussi que les enfans de l'infortuné Harald, tué à la bataille de Hastings, cherchèrent un asile à la cour de Süenon II, roi de Danemark, et que ce souverain donna, quelque temps après, la main d'une des filles de Harald à un prince russe appelé Vladimir (16). Mais il était impossible que ce prince fût le fils d'Ya-

roslaf, car le roi d'Angleterre fut tué en 1066, et Vladimir, fils d'Yaroslaf, était mort en 1052, après avoir fait bâtir, à Novgorod, l'église de Sainte-Sophie, que le temps n'a pas encore détruite et dans laquelle ce prince est enterré.

Outre Vladimir, Yaroslaf avait encore cinq fils, savoir : Ysiaslaf, Sviatoslaf, Vsevolod, Viatcheslaf et Igor. Le premier se maria avec la sœur de Casimir, roi de Pologne, bien que sa propre tante fût l'épouse de ce prince. Selon Nestor, *Vsevolod s'unit à une princesse grecque.* Les annalistes modernes disent que Constantin Monomaque était beau-père de Vsevolod; cependant Constantin n'avait point d'enfans de l'impératrice Zoé, et les annales byzantines ne parlent d'aucune princesse grecque de ce temps, excepté d'Eudoxie et de Théodora, qui moururent vierges. Il faut supposer, qu'avant de monter sur le trône, Monomaque avait eu, d'une première épouse qui nous est entièrement inconnue, cette fille qui devint la femme de Vsevolod. On ne peut rien dire de positif sur le mariage des autres fils d'Yaroslaf. Les historiens allemands écrivent qu'Oda, fille de Léopold comte de Stadt, et Cunégonde, comtesse d'Orlagmund, épousèrent des princes russes, vers le milieu du onzième siècle; que devenues veuves toutes les

deux, elles retournèrent en Germanie et s'unirent à des princes allemands (17). Il est probable qu'Oda était l'épouse de Viatcheslaf, et Cunégonde celle d'Igor. Ces fils cadets d'Yaroslaf moururent jeunes, et Oda eut de Viatcheslaf un fils qu'elle éleva en Saxe, dont Nestor ne fait mention, sous le nom de Boris Viatcheslavitch (a), que depuis l'année 1077, et qui, sans doute, était resté en Allemagne jusqu'à cette époque. Les annalistes allemands ajoutent qu'en quittant la Russie, la mère de ce prince avait caché dans la terre un trésor, que son fils trouva à son retour dans sa patrie.

Le reste des jours du grand prince s'écoula au sein du repos et dans les exercices de la piété; cependant son extrême dévotion ne lui fit point négliger les intérêts de l'État, dans les affaires mêmes de l'église. Les Grecs qui nous avaient communiqué leur religion, qui avaient fourni à la Russie les pasteurs de cette nouvelle église, conservaient l'espoir de s'approprier, avec le temps, quelque pouvoir temporel sur notre pa-

(a) Cette terminaison qui signifie *fils*, s'emploie habituellement dans la langue russe. Entre eux, les Russes ne se désignent presque jamais par leur nom de famille, mais par leurs prénoms et celui de leur père : par ex. Alexis Petrovitch, c'est-à-dire Alexis, fils de Pierre.

trie. Yaroslaf était loin d'y consentir ; et pour prévenir cet abus, il nomma lui-même pendant son séjour à Novgorod, dans la première année de son règne, Lucas Jidiata à l'évêché de cette ville. En l'an 1051, il convoqua les évêques à Kief, à l'effet d'élire un métropolitain russe ; et sans que le patriarche de Constantinople pût se mêler de cette élection, il fit tomber le choix sur le savant et vertueux Hilarion, prêtre de l'église des SS. Apôtres, dans le village de Berestof. Le grand prince avait dans ce lieu une maison de plaisance qu'il aimait beaucoup à cause de sa belle position ; et, c'est pendant le séjour qu'il y faisait quelquefois, que le mérite d'Hilarion parvint à sa connaissance.

1051. Le métropolitain russe.

1054. Lorsqu'il se sentit enfin à ses derniers momens, Yaroslaf rassembla ses enfans, et voulut, par ses sages conseils, prévenir les dissensions qui pouvaient, par la suite, s'élever entre eux. « Je vais » bientôt quitter ce monde, leur dit-il ; vous de- » vez non-seulement, mes enfans, vous traiter » en frères, comme issus du même sang, mais » aussi avoir l'un pour l'autre la plus vive ten- » dresse. Souvenez-vous toujours que la discorde, » en se mêlant parmi vous, aurait pour tous les » résultats les plus funestes ; qu'elle ne pourrait » que détruire la gloire et la prospérité de l'État,

Derniers conseils d'Yaroslaf et sa mort.

» dont les heureux travaux de nos ancêtres ont
» posé les bases. La paix et la tranquillité peu-
» veut seules affermir sa puissance. Ysiaslaf sera
» mon successeur et montera sur le trône de Kief:
» obéissez-lui comme vous avez obéi à votre
» père. Je donne Tchernigof à Sviatoslaf; Péré-
» aslavle à Vsevolod, et Smolensk à Viatches-
» laf. J'espère que chacun de vous sera satisfait
» de son apanage. En sa qualité de prince souve-
» rain, votre frère aîné sera votre juge naturel,
» qui protégera l'opprimé et punira le coupable. »
Paroles remarquables, aussi sages qu'inutiles! Yaroslaf pensait que la prudence des enfans, formée par l'expérience, pouvait surpasser celle de leurs parens; malheureusement ses espérances ne se réalisèrent pas!

Malgré son grand âge et le mauvais état de sa santé, le grand prince ne cessa pas de s'occuper des affaires d'État. Il fit encore le voyage de Vouychegorod où il mourut, âgé de plus de soixante et dix ans. Il avait perdu son épouse en 1050; de tous ses enfans il n'avait près de lui, au moment de sa mort, que le seul Vsevolod, le favori de son cœur, dont il ne se séparait jamais. Ce fils plongé dans la douleur, le peuple et les prêtres en habits sacerdotaux, accompagnèrent le corps, depuis Vouychegorod jusqu'à Kief, Le 19 février.

Son tombeau.

où il fut placé dans un cercueil de marbre, et enterré dans l'église de Sainte-Sophie. Ce monument, embelli de divers ornemens de sculpture qui représentent des oiseaux et des arbres, existe encore de nos jours (18).

Caractère de ce prince.

Les annales accordent à Yaroslaf le titre de *sage*. S'il n'augmenta pas les possessions de la Russie par la voie des conquêtes, il replaça sous sa puissance les pays perdus par les suites funestes des guerres civiles : quelquefois vaincu, il déploya toujours un intrépide courage ; il rendit le calme à sa patrie et aima ses sujets. Par l'exécution, dans son gouvernement, des desseins bienfaisans de Vladimir, il voulut effacer les fautes de sa désobéissance, et se réconcilier avec l'ombre d'un père offensé.

Les rapports politiques d'Yaroslaf avec les princes étrangers, étaient dignes d'un puissant monarque. Les Russes offensés à Constantinople n'avaient pu obtenir justice; il prit les armes et fit trembler l'Empire. Après avoir tiré vengeance de la Pologne, et repris ce qui avait appartenu autrefois à sa patrie, il garantit ensuite l'intégrité de ce royaume, voisin de ses États, et contribua à son bonheur par les secours généreux qu'il lui prêta.

La révolte des Novgorodiens et le massacre

des Varègues, avaient paru à Yaroslaf mériter une punition exemplaire, et il s'était servi, pour la leur infliger, d'un moyen perfide, indigne d'un souverain irrité contre ses sujets; mais pour les récompenser ensuite du zèle qu'ils montrèrent pour son service, il leur accorda plusieurs immunités et privilèges. Dans les siècles suivans, les princes de Novgorod étaient obligés de s'engager par serment, envers les citoyens, à conserver, dans leur intégrité, les lois qui les protégeaient, et que le temps a fini par détruire. Nous n'en connaissons rien autre chose maintenant, sinon que le peuple, appuyé de leur autorité, se croyait libre dans le choix de ses propres souverains. Dans la suite des siècles, la mémoire d'Yaroslaf fut toujours chère aux habitans de Novgorod, et le lieu où le peuple tenait ses assemblées s'appelait encore, dans des temps plus rapprochés de nous, *la Cour d'Yaroslaf.*

Ce prince, qui fit emprisonner son frère, victime de l'envie et de la calomnie, montra aussi son extrême bonté, en pardonnant à son neveu rebelle, et en sacrifiant à la tranquillité de la Russie, les justes motifs de plainte qu'il avait contre le prince de Tmoutorokan.

Yaroslaf était dévot jusqu'à la superstition. Il donna l'ordre de déterrer les ossemens d'Oleg Baptême des os.

et d'Yaropolk, frères de Vladimir, morts dans les erreurs du paganisme; il les fit baptiser et placer dans l'église de Notre-Dame à Kief. Son zèle pour le christianisme s'alliait, comme nous l'avons remarqué, à l'amour des lettres. Selon le rapport des annalistes du moyen âge, le grand

Première école publique à Novgorod

prince institua à Novgorod la première école publique, où trois cents jeunes gens, fils de prêtres et des notables du pays, acquéraient les connaissances qui leur étaient nécessaires pour remplir les fonctions sacerdotales ou des emplois civils. Après avoir effacé les traces des ravages de Boleslas dans la Russie méridionale; après avoir peuplé la province de Kief avec ses prisonniers de guerre, et fondé, à l'exemple d'Oleg et de Vladimir, plusieurs nouvelles villes, il voulut, au moyen des embellissemens et des augmentations qu'il ordonna dans sa capitale, lui

Kief, rivale de Constantinople.

mériter le nom de *rivale de Constantinople*. Yaroslaf aimait les arts : les artistes grecs qu'il avait appelés en Russie, ornèrent les églises de peintures et de mosaïques, que l'on voit encore jusqu'à présent dans deux églises de son temps, l'une à Kief, et l'autre à Novgorod. Cette mosaïque, composée de petites pierres carrées, représente sur un fond d'or, avec des couleurs d'une étonnante fraîcheur, mais d'un dessin très-im-

parfait, des figures et des habits de saints, travail plus difficile que précieux, qui mérite cependant l'attention des connaisseurs. Un heureux hasard nous a conservé aussi une pièce de monnaie d'argent, frappée sous le règne de ce prince : elle représente un guerrier avec une inscription grecque : ὁ Γεοργίος, et une autre en langue russe qui signifie *argent d'Yaroslaf* (19); ce qui prouve que l'ancienne Russie ne bornait pas son avantage à tirer de l'étranger des monnaies fines, et qu'elle avait les siennes propres. Le grand prince mit tous ses soins à l'embellissement des églises; il voulut que tout flattât les yeux et les oreilles de ceux qui y venaient adorer le Très-Haut. On dit que des chantres grecs, arrivés en Russie vers le milieu du dixième siècle, instruisirent le clergé russe dans leur manière de chanter.

Monnaie d'Yaroslaf

Chants religieux à l'imitation des Grecs.

La cour d'Yaroslaf, environnée de l'éclat de la grandeur, devint l'asile des monarques et des princes infortunés. Long-temps avant Harald, époux d'Élizabeth, S. Olof, roi de Norvège, chassé du trône, avait réclamé la protection d'Yaroslaf, qui l'accueillit avec une amitié particulière, et lui offrit le gouvernement d'une grande province de ses États; mais ce roi, séduit par les rêves de son imagination, entraîné

La Russie, asile des exilés.

par l'espoir de triompher de Canut, conquérant de la Norvège, abandonna la Russie, où il laissa son fils Magnus, qui, depuis, devint roi de Scandivanie (20). Edvinus et Edmard, fils du courageux Edmond, roi d'Angleterre, bannis par Canut, cherchèrent un asile dans notre patrie, ainsi qu'André et son frère Leventa; princes hongrois, dont le premier épousa ensuite une des filles d'Yaroslaf (21). Le grand prince reçut avec la même générosité Simon, prince des Varègues, banni par son oncle Yakoun l'aveugle, et qui, entré au service de Russie avec plusieurs de ses compatriotes, devint un des premiers officiers de la cour de Vsevolod.

Domaines russes dans le nord.

Nous avons dit qu'Yaroslaf ne pouvait pas être mis au nombre des conquérans : cependant ce fut sous son règne que la province de Novgorod s'étendit à l'orient et au nord. Dès le onzième siècle, les habitans de la Permie, ceux des environs de la Petchora et les Yougres (22), étaient tributaires des Novgorodiens. Nestor connaissait déjà les sauvages samoyèdes qui demeuraient au nord des Yougres. Des conquêtes aussi lointaines n'ont pu s'exécuter inopinément, et il a fallu qu'auparavant les Russes s'emparassent des pays compris dans les gouvernemens d'Archangel et de Vologda, ancienne

patrie des peuples tchoudes, connue dans les annales du nord sous le nom de Biarmie. Là, sur les rives de la Dvina septentrionale, il existait, au commencement du onzième siècle, d'après les narrations des Islandais, une ville de commerce où, pendant l'été, se rassemblaient les marchands scandinaves; le cimetière de cette ville fut pillé par les Norvégiens que S. Olof, contemporain d'Yaroslaf, avait envoyés dans la Biarmie, et qui enlevèrent en même temps les ornemens d'Yomala, idole des Finois (23). Le récit fabuleux de leurs poëtes, relativement à la magnificence merveilleuse de ce temple, et à la richesse des habitans, n'est pas du ressort de l'histoire; mais les peuples de la Biarmie pouvaient faire un commerce avantageux des productions de leur pays, telles que du sel, du fer, des fourrures, avec les Norvégiens qui, dans le onzième siècle, s'étaient ouvert un chemin jusqu'à l'embouchure de la Dvina (24), ou même avec la Bulgarie d'orient, au moyen des fleuves navigables. Entourés d'un côté par la mer Glaciale, de l'autre par de sombres forêts, ils s'occupaient de la chasse et de la pêche, et ils jouirent tranquillement de leur indépendance jusqu'au règne de Vladimir ou d'Yaroslaf. A cette époque, ils furent subjugués par les audacieux

et entreprenans Novgorodiens qui s'étaient approchés de leur pays, en traversant la province de Biélo-Ozéro. Ce pays qui s'étend depuis le lac blanc (Biélo-Ozéro) jusqu'à la rivière de Petchora, fut appelé Zavolotchié, et se peupla peu à peu de colons novgorodiens qui y apportèrent la religion chrétienne. Il est connu d'après les témoignages historiques les plus dignes de foi, que, dans le douzième siècle, il existait déjà des monastères sur les bords de la Dvina. Bientôt la chaîne éloignée des monts Ourals, qui se dirige de la Nouvelle Zemble vers le sud, et sur laquelle on n'eut long-temps, dans notre ancienne patrie, que des notions fabuleuses, devint une espèce de barrière pour la Russie. Alors les Novgorodiens trouvèrent le moyen de se procurer les productions précieuses de la Sibérie, à l'aide des Yougres, leurs tributaires, qui les recevaient eux-mêmes des habitans de ces contrées, en échange d'instrumens de fer et d'autres objets de peu de valeur.

Lois. Enfin le règne heureux et brillant d'Yaroslaf laissa à la Russie un monument digne d'un grand monarque. C'est à ce prince que l'on attribue le plus ancien code de nos lois civiles, connu sous le nom de *droit russe*. Du temps d'Oleg, les Russes avaient déjà leurs lois; Yaroslaf en modifia quel-

ques unes, en corrigea d'autres, et le premier enfin, il publia des lois écrites en langue slavonne. Quoique les copies les plus anciennes qui nous en sont restées, n'aient été conservées qu'à Novgorod, et qu'elles contiennent quelques réglemens particuliers et applicables à un seul lieu, il n'y a pas de doute qu'elles étaient celles de l'État ou lois générales de Russie. Ce monument de l'antiquité, semblable aux douze tables de Rome, est un miroir fidèle de l'état civil de notre patrie à cette époque, et il devient très-précieux pour l'histoire. Nous allons en donner un extrait.

CHAPITRE III.

Droit russe, ou Lois d'YAROSLAF.

Lois criminelles. — Peines pécuniaires pour l'assassinat. — Amendes. — Rangs civils. — Amende pour fuite. — — Le criminel livré au prince. — Amende pour les coups. — Le palais du prince, Cour de justice. — Garantie des propriétés. — Le vol. — Taxe de divers objets. — Limites et bornes indiquées par des colonnes. — Oisellerie. — Incendiaires. — Recherche du vol. — Vol des esclaves. — Déserteurs. — Esclavage volontaire. — Dettes. — Commerce fait par les esclaves. — Conservation des meubles. — Intérêt de l'argent. — Conviction et justification. — Épreuves par le moyen du feu et de l'eau. — Droits de succession. — Juges. — Jurés. — Esprit général des lois. — Réglement sur la voie publique. — Réglement concernant l'Église.

LE but principal de toute société est la sûreté individuelle et le maintien de la propriété. Les lois d'Yaroslaf établissent l'un et l'autre de la manière suivante.

ARTICLE PREMIER.

Lois criminelles. « Si quelqu'un tue un homme, l'assassiné sera » vengé par ses parens, qui auront le droit de

» mettre à mort l'assassin. S'il ne se trouve point
» de vengeurs, ce dernier sera tenu de verser
» dans le trésor de l'État, savoir : pour un
» boyard et un thioun du prince, la double
» amende ou quatre-vingts grivnas.

Peines pécuniaires pour l'assassinat.

» Pour un page du prince, pour son cuisinier,
» son écuyer, un marchand, un préposé et le
» porte-glaive d'un boyard; enfin pour chaque
» homme libre russe (varègue ou slave), qua-
» rante grivnas ou l'amende simple.

» Pour l'assassinat d'une femme, la moitié de
» l'amende. Il n'y a point d'amende pour un es-
» clave; mais celui qui l'aura tué sans motif,
» devra en payer le prix à son maître.

» Pour le chef d'un village, préposé du prince
» ou d'un boyard; pour un artisan, un péda-
» gogue et une nourrice, douze grivnas par
» tête.

» Pour un simple esclave appartenant, soit
» à un boyard, soit à un homme libre, cinq
» grivnas.

» Pour une servante, six grivnas et en outre
» douze grivnas d'amende au profit de l'État. »

Nous avons eu déjà l'occasion de remarquer que les Russes avaient reçu leurs lois civiles des Scandinaves. Pour resserrer encore les liaisons de parenté, nécessaires à la sûreté de chaque

individu d'une société nouvelle, tous les peuples de la Germanie accordaient aux parens de l'assassiné le droit de tuer le meurtrier ou de le forcer à racheter son crime avec de l'argent : ils fixèrent à cet effet différentes amendes ou viras (wehrgeld) selon le rang et la qualité de ceux qui étaient tués. Ces amendes nous paraissent de peu d'importance aujourd'hui en les comparant avec le prix actuel des choses, mais elles étaient alors très-onéreuses, en raison de la rareté de l'argent. Les législateurs avaient à cœur d'épargner la vie des hommes nécessaires à l'État, et ils pensaient que des peines pécuniaires devaient suffire pour détourner les crimes. Nous verrons bientôt que les enfans d'Yaroslaf abolirent même la vengeance légale des parens.

Les amendes.

Rangs civils.

Cet article intéressant nous présente le tableau des rangs civils de la Russie ancienne. Les boyards et les thiouns des princes occupaient le premier rang. Ces deux noms servaient à désigner celui qui remplissait de hautes fonctions dans l'état; le second est tiré du scandinave ou de l'ancien allemand, Thaegn, Thiangn, Diakn, et qui signifie un honnête homme, *vir probus;* c'est ainsi qu'on appelait la noblesse chez les Anglo-Saxons, et quelquefois les comtes et les officiers de la suite des princes.

Les hommes d'épée, de cour, les marchands et les laboureurs libres appartenaient au second rang : enfin la dernière classe se composait des domestiques esclaves qui appartenaient aux princes, aux boyards et aux cloîtres, et qui n'avaient aucun droit civil : il est certain que les plus anciens esclaves, dans notre patrie, furent les descendans des prisonniers de guerre ; mais au onzième siècle, il y avait déjà différentes causes qui faisaient priver un homme de sa liberté. Le législateur dit que ceux dont nous allons parler peuvent seuls devenir esclaves.

1°. « L'homme acheté par-devant témoins.

2°. » Tout débiteur insolvable.

3°. » Celui qui épousera une esclave sans aucune condition.

4°. » Celui se mettra volontairement au service d'un autre, sans aucun engagement entre eux.

5°. » Enfin celui qui, moyennant un prix fixé, étant convenu d'être esclave pendant un certain temps, prendra la fuite et ne pourra pas prouver qu'il se rendait chez le prince ou chez les juges, pour demander justice contre son maître. Mais l'etat de domesticité ne suffit pas seul pour constituer l'esclavage. Un serviteur à gages peut toujours quitter son maître,

» en lui restituant l'argent qu'il n'aurait pas encore gagné. Le domestique libre, vendu frauduleusement comme esclave, devient libre de droit, et celui qui l'aura vendu devra payer douze grivnas au trésor public.

II.

Amende pour fuite.

» Si dans la chaleur d'une querelle ou dans l'état d'ivresse, quelqu'un tue un homme et se cache, le district dans l'arrondissement duquel s'est commis l'assassinat, devient responsable, et doit payer pour lui une amende (qui s'appelait *sauvage*). Pour en faciliter le paiement aux habitans, on peut leur accorder plusieurs termes, et même l'espace de quelques années. Cependant le district n'est chargé d'aucune responsabilité pour le cadavre d'un inconnu trouvé sur son territoire. Si l'assassin ne se cache pas, on lui fera payer la moitié de l'amende, et on exigera l'autre moitié du district. » Loi d'une extrême prudence pour ce temps-là, puisqu'en diminuant la peine applicable à un criminel échauffé par le vin ou par une dispute, elle intéressait chaque citoyen à devenir conciliateur, afin de ne pas être compris, avec le coupable, dans le paiement de l'amende. » Si l'assassinat est commis sans aucune querelle, le district ne paie rien pour

» l'assassin ; il le livre entre les mains du prince » avec sa femme, ses enfans et tout ce qu'il possède. » D'après notre manière de penser, ce réglement nous paraîtrait injuste autant que cruel ; mais à cette époque la femme et les enfans étant regardés comme la propriété du mari, ils devenaient responsables des crimes que celui-ci pouvait commettre.

Le criminel livré au prince.

III.

Amende pour les coups.

Ainsi que les lois des Allemands, celles d'Yaroslaf établissaient une peine particulière pour chaque voie de fait : « Pour un coup d'épée dans » son fourreau, ou de la poignée de l'épée ; pour » un coup de canne, un coup de poing, de coupe » ou de gobelet, douze grivnas ; pour un coup » de massue, trois grivnas ; pour chaque contu- » sion ou blessure légère, trois grivnas, et une » grivna à celui qui est blessé, pour se faire gué- » rir. » Il était donc plus excusable de frapper de la massue la plus lourde ou d'une épée tranchante, que de se servir simplement de la main nue, d'un gobelet ou d'un vase léger. Nous croyons pouvoir deviner l'intention du législateur : lorsqu'un homme tirait son épée ou prenait une massue à la main, il était alors possible à son adversaire, à la vue du danger, de se préparer à la défense ou de s'éloigner, tandis que, sans s'y at-

tendre, on peut recevoir inopinément un coup de la main, ou être frappé d'un coup de canne et d'une épée dans son fourreau ; car d'habitude, chaque guerrier portait l'épée, et tout citoyen une canne.

Plus loin on lit : « Pour toute blessure faite au » pied et à la main, à l'œil, au nez, le coupable » doit payer vingt grivnas au trésor et dix au » blessé.

» Pour une mèche de barbe arrachée, douze » grivnas au trésor ; pour une dent cassée la » même amende, et une grivna au patient; pour » un doigt mutilé, trois grivnas au trésor, et une » au blessé.

» Celui qui menacera quelqu'un de l'épée, » paiera une grivna d'amende; mais celui qui » l'aura tirée pour sa défense n'y sera pas sujet, » bien qu'il en ait blessé son adversaire. Celui qui » de son chef et sans l'ordre du prince, se per- » mettra de punir un citoyen de distinction, ou » un laboureur libre, paiera au trésor douze » grivnas pour le premier, trois pour le second, » et une grivna à celui qui aura été frappé.

» Si après avoir frappé un homme libre, un es- » clave se cache et que son maître ne le livre pas, » celui-ci doit alors payer douze grivnas à l'of- » fensé, qui a le droit de mettre à mort, par-

» tout où il le trouvera, l'esclave dont il a reçu » l'offense. »

Les enfans d'Yaroslaf abolirent cette punition, et concédèrent seulement au poursuivant le droit de battre l'esclave coupable ou d'exiger une grivna pour son crime.

» Si dans l'état d'ivresse, un maître punit un » serviteur à gages innocent, il devra lui payer » le même dédommagement qu'à un homme » libre. »

Il est à remarquer que la plus forte partie des peines pécuniaires se versait dans le trésor; car toute violation de l'ordre public était considérée comme une injure faite au prince, gardien de la sûreté générale.

IV.

Le palais du prince, Cour de justice.

« Lorsque dans le palais du prince (où se ju- » geaient ordinairement les affaires) le plaignant » se présentera meurtri ou ensanglanté, il sera » dispensé de fournir d'autres témoignages. S'il » n'a ni meurtrissures, ni cicatrices, il devra alors » présenter les témoins de la querelle, dont l'au- » teur paiera soixante counes. (Voyez plus bas.) » Lors même que le plaignant serait ensanglanté, » il n'aura droit à aucune réclamation, si les té- » moins déclarent que c'est lui qui a commencé » la querelle. »

Après avoir garanti la sûreté individuelle, le législateur mit ses soins à établir l'intégrité de la propriété dans la vie civile.

V.

Garantie des propriétés.

» Chaque citoyen a le droit de tuer le voleur
» qui commet son crime pendant la nuit. Celui
» qui l'aura arrêté et garrotté, devra, avant le
» point du jour, le conduire au palais du prince.
» Le meurtre d'un voleur pris et garrotté est un
» crime, et le coupable paiera douze grivnas au
» trésor. Celui qui aura volé un cheval, doit être
» livré au prince, et privé de tous droits civils,
» tels que la liberté et la propriété. » Cet article prouve que le cheval était respecté, comme le fidèle compagnon de l'homme à la guerre, dans les travaux de l'agriculture et dans les voyages. Les anciennes lois des Saxons punissaient de mort tout homme qui dérobait le cheval d'autrui.

Le vol.

» Le voleur domestique paiera trois grivnas
» au trésor.

» Celui qui aurait enlevé du blé d'une fosse
» ou d'une grange, paiera trois grivnas et trente
» counes. Le propriétaire reprendra son blé et
» exigera une demi-grivna du voleur.

» Celui qui aura dérobé du bétail dans l'étable
» ou dans une maison, paiera trois grivnas et

» trente counes au trésor ; mais celui qui aura
» commis le vol dans la campagne, ne paiera
» que soixantes counes. »

Ce premier crime était plus grand, car le voleur violait alors l'asile du propriétaire.

« Outre cela, le maître pourra exiger, pour » tout bétail qui ne lui sera pas restitué, un prix » fixe, savoir : Taxe de divers objets.

» Pour un cheval du prince, trois grivnas ;
» Pour un cheval ordinaire, deux ;
» Pour un étalon, une ;
» Pour un jeune étalon, six nogates ;
» Pour un taureau, une grivna ;
» Pour une vache, quarante counes ;
» Pour un bœuf de trois ans, trente counes ;
» Pour un bœuf d'un an, une demi-grivna ;
» Pour un veau, une brebis ou un cochon,
» cinq counes ;
» Pour un mouton ou un cochon de lait, une
» nogate. »

Cet article est très-curieux, en ce qu'il fait voir le prix de divers objets à cette époque. Une grivna contenait vingt nogates ou cinquante rezanes ; et chaque coune contenait deux rezanes. On comprenait sous ces noms des monnaies de cuir, en usage en Russie et en Livonie.

VI.

« Pour un castor dérobé dans son terrier, » la peine est fixée à douze grivnas. » Il est question ici des castors propres à la propagation, et dont le vol aurait entraîné, pour le propriétaire, la perte totale de l'espèce.

« Si dans le domaine de quelque propriétaire, » on trouve la terre remuée, ou des filets et » autres marques d'une chasse défendue, le dis- » trict devra alors trouver le coupable, ou payer » l'amende. »

VII.

« Celui qui aura tué un cheval d'autrui ou » une pièce de bétail, paiera douze grivnas au » trésor, et une au propriétaire. » Comme la méchanceté d'un citoyen lui attirait moins d'infamie que le vol, c'était une raison pour que les lois la réprimassent plus sévèrement encore.

VIII.

Limites et bornes indiquées par des colonnes.

« Celui qui abattra les bornes, qui labourera » la ligne tracée pour barrière dans les cam- » pagnes, et pour séparer les propriétés, ou » qui aura détruit la colonne et les palissades » qui fixent les limites, paiera douze grivnas au » trésor. » Ainsi chaque village avait ses limites établies par le gouvernement, et dont les marques étaient sacrées pour le peuple.

IX.

» Pour avoir abattu un arbre creux, dans le-
» quel il y aura un essaim d'abeilles, le coupable
» sera condamné à payer trois grivnas au trésor,
» une demi-grivna pour l'arbre, trois pour le vol
» des abeilles, et au propriétaire dix counes
» pour le miel d'une ruche pleine, et cinq
» counes pour celui d'une ruche entamée. »

Tout le monde sait que les creux d'arbres servaient alors de ruches, et que les abeilles ne se trouvaient que dans les forêts. « Si le voleur se
» cache, on tâchera de le trouver en suivant
» ses traces, avec plusieurs témoins.

X.

» Celui qui aura abattu la perche sous le filet Oisellerie.
» de l'oiseleur, ou qui en aura coupé les cordes,
» paiera trois grivnas au trésor, et une grivna
» à l'oiseleur; pour vol d'un faucon ou d'un
» vautour, l'amende sera de trois grivnas au
» trésor et une à l'oiseleur. Pour un pigeon, on
» paiera neuf counes, et autant pour une per-
» drix; pour un canard, trente counes; pour
» une oie, une grue ou un cygne, le même
» prix. »

En établissant une amende pécuniaire aussi forte, le but du législateur était de garantir aux

nombreux oiseleurs de son temps, les fruits de leur industrie.

XI.

« Pour un vol de foin ou de bois, neuf counes
» au trésor, et deux nogates au propriétaire par
» charretée.

XII.

» Pour un canot en état d'aller en mer, le
» voleur paiera soixante counes au trésor, trois
» grivnas au propriétaire, et deux seulement
» si c'est un petit canot.

XIII.

Incendiaires.

» Celui qui aura mis le feu à une grange ou
» à une maison, sera livré au prince avec tout
» son bien, sur lequel on prélevera d'abord le
» remboursement du dommage causé au pro-
» priétaire.

XIV.

» Si les esclaves du prince, des boyards ou de
» simples citoyens sont convaincus de vol, on
» ne pourra exiger d'eux l'amende due au tré-
» sor, qui n'est exigible que des hommes libres;
» mais ils doivent la payer double au plai-
» gnant. Par exemple, après avoir repris son
» cheval volé, le propriétaire pourra exiger
» deux grivnas du maître de l'esclave, qui sera

» obligé de les payer pour racheter celui-ci, » ou de le livrer en personne avec tous les » complices du vol, à l'exception de leurs femmes » et enfans. Si un esclave prend la fuite après » avoir volé quelqu'un, son maître devra payer » la valeur de chaque objet, selon le prix ordinaire. Le maître n'est pas responsable du » vol commis par un domestique à gages, et » s'il paie l'amende pour lui, ce domestique » devient son esclave; il peut le vendre selon » son bon plaisir.

XV.

Recherche du vol.

» Si l'on enlève à quelqu'un son habit ou ses » armes, il doit faire annoncer le vol en plein » marché. S'il reconnaît ses effets chez quelque » habitant de la ville, il s'informera près de lui » où il les a pris, et fera avec lui des perquisitions sur ce vol. Si en s'informant de l'un à » l'autre, il retrouve le véritable voleur, il lui » fera payer trois grivnas pour son crime, et reprendra ce qui lui appartient. Mais dans le cas » où les recherches conduiraient à un homme » demeurant hors de la ville, le plaignant peut » exiger la valeur de l'objet volé, du troisième » accusé, qui l'accompagne dans ses perquisitions » ultérieures, jusqu'à ce qu'on ait retrouvé le » voleur, auquel on appliquera alors la peine

» prononcée par la loi. Celui qui déclarera avoir
» acheté l'objet réclamé, d'un homme inconnu
» ou d'un habitant d'une autre province, devra
» produire deux témoins, hommes libres, ou
» un fermier, pour affirmer par serment la vé-
» rité de son assertion : alors le propriétaire re-
» prendra l'objet dérobé, sauf le recours de
» l'acheteur contre celui qui le lui a vendu.

XVI.

Vol des esclaves.

» En cas de vol d'un esclave, lorsque son maî-
» tre l'aura reconnu, il se fera accompagner par
» lui dans ses perquisitions, pour retrouver le
» voleur; et après avoir exigé du troisième accusé
» son propre esclave en cautionnement, il conti-
» nuera ses recherches jusqu'à ce que l'on ait dé-
» couvert le coupable, auquel on fera payer,
» outre les frais, douze grivnas au profit du
» prince; alors le troisième accusé reprendra
» l'esclave qu'il avait donné en nantissement.

XVII.

Deserteurs.

» Lorsqu'un esclave prendra la fuite, son maî-
» tre l'annoncera au marché; si dans le délai
» de trois jours il n'est pas rentré, et que le
» propriétaire le retrouve dans la maison d'au-
» trui, le maître de cette maison sera tenu de le
» restituer et de payer trois grivnas au trésor.

» Celui qui sera accusé d'avoir fourni des vivres au
» déserteur, ou de lui avoir indiqué son chemin,
» devra payer pour un esclave mâle, cinq griv-
» nas à son maître, et six pour une esclave,
» ou jurer qu'il n'a pas eu connaissance de leur
» fuite. Celui qui arrêtera un déserteur recevra
» de la part du maître une grivna de récom-
» pense; mais celui qui laissera échapper un
» esclave arrêté, paiera à ce maître quatre griv-
» nas pour un homme et cinq pour une femme;
» sur quoi on lui fera remise d'un cinquième
» dans le premier cas, et d'un sixième dans le
» second, pour avoir arrêté le déserteur. Un
» propriétaire qui retrouvera un de ses esclaves
» dans la ville, réclamera l'assistance de la po-
» lice, à qui il paiera dix counes pour l'arres-
» tation du déserteur.

XVIII.

» Celui qui aura engagé l'esclave d'autrui à devenir le sien, perdra la somme qu'il lui aura donnée à cet effet. Il ne pourra éviter cette perte qu'en jurant qu'il le croyait libre. Alors en lui restituant le prix d'achat, le maître reprendra son esclave avec le bien qu'il aura acquis. Esclavage volontaire

XIX.

» Celui qui montera le cheval d'autrui, sans

» la permission du propriétaire, paiera trois » grivnas d'amende. » C'est-à-dire la valeur totale du cheval : cette loi est, mot à mot, la répétition de l'ancienne loi du Jutland, et sert à prouver que les lois civiles des Russes étaient basées sur celles des Normands (25).

XX.

« Si un domestique à gages perd le cheval à lui » confié pour son usage, il n'est responsable de » rien ; mais s'il perd la charrue ou la herse de » son maître, il devra alors en payer la valeur, » ou prouver que ces objets ont été dérobés » pendant son absence, et lorsqu'il était sorti » pour les affaires de son maître. » Ainsi, outre leurs propres esclaves, les seigneurs se servaient aussi de gens à gages pour cultiver leurs terres. « Un domestique libre n'est pas responsable du » bétail enlevé de l'étable ; mais il devra en » rembourser le prix lorsqu'il l'aura égaré au » pâturage, et qu'il ne l'aura pas fait rentrer » dans la maison de son maître. Si celui-ci mal- » traite son domestique, ou s'il ne lui paie pas » ses gages, il sera condamné à une amende » de soixante counes outre le paiement en ques- » tion : s'il emploie la violence pour lui enlever » son argent, il sera tenu de le lui restituer et » de payer trois grivnas au trésor.

XXI.

Dettes.

» Lorsqu'un créancier réclamera ce que lui » doit son débiteur, et que celui-ci niera sa dette, » le premier devra fournir des témoins à l'appui » de sa réclamation. S'ils affirment par serment » qu'elle est fondée, il se fera rembourser son » argent, et exigera en outre trois grivnas de » dommages et intérêts. Dans le cas où la somme » n'excéderait pas trois grivnas, le serment du » créancier suffira pour constater la validité de » sa dette; mais pour une réclamation de plus » d'importance, on ne pourra se dispenser de » l'appuyer par des témoins; faute de quoi elle » deviendrait nulle.

XXII.

» Dans le cas où un marchand ayant prêté de » l'argent à un autre, celui-ci viendrait à le » nier, on ne devra pas exiger la preuve tes- » timoniale, et l'on se contentera du serment » de l'accusé lui-même. »

Cet article fait supposer que le législateur voulut, en cette circonstance, témoigner la confiance qu'il accordait aux commerçans, dont les intérêts réciproques doivent avoir pour base, l'honneur et la bonne foi.

XXIII.

« Si un marchand étranger confie sa marchan-

» dise à quelqu'un, sans être prévenu que celui-
» ci a beaucoup de dettes, le débiteur sera vendu
» avec tout son bien, et l'on emploiera le pre-
» mier argent que l'on tirera de cette vente à
» solder le marchand étranger et le trésor : mais
» celui qui aura déjà perçu beaucoup d'intérêts,
» n'aura plus rien à prétendre.

XXIV.

» Si un marchand, dépositaire de marchan-
» dises ou d'argent qui ne lui appartiennent pas,
» les perd par force majeure, comme l'eau, le
» feu, ou le pillage de l'ennemi, il ne pourra
» être poursuivi par corps, et il aura la faculté
» de prendre des attermoiemens pour en rem-
» bourser la valeur; car les hommes ne peuvent
» être responsables des coups du malheur et
» des effets de la puissance céleste : mais si dans
» l'ivresse, par prodigalité ou par négligence,
» le marchand perd ou laisse avarier sa mar-
» chandise, alors il sera à la merci des créan-
» ciers, qui pourront lui accorder des facilités
» pour ses paiemens, ou le faire vendre comme
» esclave.

XXV.

» Si se faisant passer pour libre, un esclave
» obtient, par cette ruse, de l'argent de quel-

» qu'un, son maître devra rembourser cet em-
» prunt ou renoncer à l'esclave; mais celui qui
» aura avancé de l'argent à un esclave connu
» pour tel, n'aura rien à réclamer. Le maître
» qui aura permis à son esclave de faire le com-
» merce, devra aussi payer ses dettes.

Commerce fait par les esclaves.

XXVI.

» Si un citoyen confie à un autre des objets
» qui lui appartiennent, en dépôt, il n'y aura
» pas besoin de témoins, dans le cas où celui-ci
» nierait les avoir reçus; son serment seul suffira
» pour le faire reconnaître innocent; car on ne
» confie son bien qu'à un homme dont la bonne
» foi est à l'abri des soupçons, et en se char-
» geant de le conserver, il rend service au pro-
» priétaire.

Conservation des meubles.

XXVII.

» Celui qui place son argent à intérêt, ainsi
» que celui qui prête du miel et du blé, doit
» le faire en présence de témoins, et recevoir
» ce qui lui revient d'après les conditions de son
» arrangement. Les intérêts par mois ne se paie-
» ront que lorsque la dette sera contractée pour
» peu de temps; celui qui restera devoir une
» année entière, ne paiera que les intérêts par
» quatre mois. »

Intérêt de l'argent.

Nous ignorons en quoi pouvait consister les uns et les autres, fixés d'après les coutumes du temps ; cependant il est évident que les derniers étaient plus forts, et que le législateur avait pour but de soulager les débiteurs. « Les lois permettent » de prendre dix counes par grivnas pour une » année entière, » c'est-à-dire quarante pour cent. Dans les pays où le commerce, les arts et l'industrie fleurissent depuis long-temps, l'abondance de l'argent en diminue le prix. En Angleterre, en Hollande, les capitalistes se contentent d'un faible intérêt ; au contraire, dans les contrées qui, comme la Russie ancienne, ont leurs principales richesses en productions du sol, au lieu d'argent en circulation, à l'époque où la civilisation commence déjà à polir les mœurs et à faire connaître, par les relations du commerce intérieur et extérieur, les avantages du luxe, l'argent a plus de valeur et l'usure en met la rareté à profit.

Viennent ensuite les réglemens généraux concernant les moyens de conviction et de justification.

XXVIII.

Conviction et justification.

« Toute accusation criminelle devra être appuyée par des témoins et par le serment de » sept hommes. Le varègue et l'étranger ne se-

» ront obligés de fournir que deux témoins. S'il
» ne s'agit que de coups légers, il ne faut en gé-
» néral que deux témoins, mais on ne pourra
» jamais condamner un étranger sans en pré-
» senter sept. »

Il est donc évident que nos anciennes lois protégeaient les étrangers d'une manière toute particulière.

XXIX.

« Les témoins devront toujours être pris parmi
» les hommes libres; ce n'est que dans une cir-
» constance pressante et dans une affaire judi-
» ciaire de peu d'importance, que l'on pourra
» citer l'employé d'un boyard, ou un domes-
» tique serf. »

Conséquemment les préposés des boyards n'étaient pas des hommes libres, bien que, comme on le voit dans l'article premier, leur vie fût estimée ainsi que celle d'un citoyen libre.
« Mais le plaignant pourra profiter du témoi-
» gnage d'un esclave, et exiger que l'accusé se
» justifie par le moyen du fer. S'il est reconnu
» coupable, il devra payer ce que le deman-
» deur aura exigé; dans le cas contraire, ce-
» lui-ci sera tenu de lui donner une grivna
» d'indemnité pour les douleurs de l'épreuve;
» il payera en outre quarante counes au trésor,

» cinq counes au porte-glaive, et une demi-
» grivna à un des gens de la garde du prince.

» Lorsqu'un accusé sera soumis à l'épreuve,
» en raison de l'obscurité des dépositions d'hom-
» mes libres, après sa justification il n'aura rien
» à prétendre du demandeur, qui ne sera tenu
» de payer que ce qui revient au trésor. Dans
» le cas où il n'y aurait pas de témoins, le plai-
» gnant lui-même devra prouver la justice de
» sa réclamation, par le moyen du fer chaud;
» et cette épreuve sera employée pour juger en
» dernier ressort tous les procès pour meur-
» tres, vol, ou fausses accusations, si l'objet
» de la demande judiciaire équivaut à une demi-
» grivna d'or. Si elle était d'une moindre valeur,
» on ferait l'épreuve par le moyen de l'eau; et
» si enfin elle ne se montait qu'à deux grivnas,
» ou à une moindre somme, on se contenterait
» du serment du plaignant. »

Épreuves par le moyen du fer et de l'eau.

Les lois servent de supplément aux annales: nous ne saurions pas, sans le code d'Yaroslaf, qu'à l'exemple des autres peuples, les anciens Russes employaient le fer et l'eau pour convaincre les coupables: coutume extravagante et cruelle, célèbre dans l'histoire du moyen âge, sous le nom de *jugement de Dieu*. L'accusé prenait un fer rouge dans sa main, ou bien il plongeait le bras

nu dans une cuve d'eau bouillante, du fond de laquelle il devait retirer un anneau; après quoi les juges enveloppaient sa main, et y apposaient un cachet. L'innocence était constatée, lorsque trois jours après l'épreuve, il n'en restait aucune marque sur la peau.

Les efforts de la saine raison et de la vraie religion, furent long-temps infructueux, pour détruire ces lois barbares et ridicules des païens; et dans les églises, les prêtres consacraient solennellement le fer et l'eau, destinés à faire triompher la vertu ou à démasquer le crime, non-seulement des simples citoyens, mais des princes même, en cas de fausses inculpations, ou de soupçons graves. Le peuple était persuadé que Dieu ne refusait jamais un miracle pour sauver un innocent. Cependant les spectateurs pouvaient facilement se laisser abuser par la ruse des juges partiaux, qui, selon leurs intérêts, sauvaient quelquefois des coupables.

Chez toutes les nations les lois criminelles sont les plus anciennes; celles d'Yaroslaf établissent aussi les droits importans des successions.

XXX.

« Lorsqu'un homme de basse condition mourra » sans laisser d'enfans, tout son bien sera versé » au trésor. S'il laisse des filles à marier, on leur Droits de succession

» en remettra une partie : mais le prince n'a aucun droit sur la succession des boyards ou officiers de sa garde militaire. Dans le cas où ils n'auraient point d'enfans mâles, les filles deviendraient les seules héritières. »

Dans la supposition où le défunt n'aurait point de filles, on ne voit pas qui, du prince ou des parens, s'emparait de son bien. Cet article établit une préférence légale et importante en faveur des officiers de guerre.

XXXI.

« Le testament du défunt doit être fidèlement exécuté. S'il était mort sans faire connaître ses dernières intentions, ses enfans hériteraient de tout son bien, sauf une partie qui serait remise à l'église pour le salut de son âme. La maison paternelle appartiendra toujours, et sans aucun partage, au fils cadet. » Comme au plus jeune, et au moins en état de se procurer les moyens de vivre.

XXXII.

« La veuve jouira de ce que son mari lui aura assigné; du reste elle n'a pas droit à la succession. Les enfans d'une première femme obtiendront le douaire, ou la dot, que le père aura accordé à leur mère. Il ne revient à la sœur,

» que ce que ses frères voudront bien lui donner
» pour sa dot.

XXXIII.

» Si après s'être engagée à rester veuve, une
» femme dissipe le bien de son premier mari, et
» en prend un second, on l'obligera à restituer
» aux enfans le déficit résultant de ses prodiga-
» lités : mais ceux-ci ne pourront faire sortir de
» la maison paternelle, leur mère restée veuve,
» ni la priver de ce que son mari lui aurait assi-
» gné. Elle aura le droit de laisser tout son bien
» à celui de ses enfans qu'elle choisira pour son
» héritier, ou de le partager entre eux tous par
» portions égales. Si elle meurt *Intestat*, tout
» son bien reviendra à celui de ses enfans, fils
» ou fille, chez lequel elle vivait.

XXXIV.

» Lorsque les enfans seront de la même mère,
» mais de différens maris, chaque fils prendra le
» bien de son père. Si le second époux dissipe le
» bien amassé par le premier, ses enfans devront,
» à sa mort, le restituer en totalité à ceux du
» premier lit, conformément au rapport des té-
» moins appelés à cet effet.

XXXV.

» Si dans la discussion de leurs droits de suc-

» cession, les frères portent l'affaire au tribunal » du prince, l'officier chargé de faire les partages, recevra une grivna pour son travail.

XXXVI.

» Si pendant la minorité de ses enfans, une » mère convole à de secondes noces, on remettra les susdits par-devant témoins, sous la tutelle de leur plus proche parent, en leur adjugeant la maison de leur père défunt, avec tout » son bien : pour prix de son travail et des soins » qu'il aura mis à l'éducation de ses pupilles, le » tuteur reprendra ce qu'il y aura ajouté. Mais » la postérité des esclaves, ainsi que la génération du bétail, appartiendront aux enfans. Le » beau-père pourra aussi être choisi pour tuteur : » il devra tenir compte des pertes faites pour » cause de mauvaise gestion.

XXXVII.

» Les enfans nés d'une esclave n'auront rien à » prétendre dans la succession ; mais ils deviendront libres avec leur mère. »

Juges. Le prince était ordinairement chef de la justice, et son palais servait de tribunal ; il confiait quelquefois ce pouvoir à ses officiers civils et militaires. Ceux qui décidaient dans les affaires criminelles avaient pour adjoint, chacun un greffier,

entre les mains duquel on payait les frais de chaque procédure, et les vacations qui leur étaient allouées : on fournissait des chevaux au juge et à son greffier, pour visiter leur arrondissement.

Dans une copie du code d'Yaroslaf, trouvée à Novgorod, on lit que, dans tous les procès, le demandeur doit comparaître avec l'accusé devant douze citoyens jurés assermentés, qui, selon leur âme et conscience, devaient en discuter toutes les circonstances, laissant d'ailleurs aux juges le droit de déterminer la peine et de la faire appliquer. Ce sage réglement était en usage en Scandinavie, d'où il passa dans la Grande-Bretagne, et jusqu'à présent les Anglais l'observent dans leurs procès criminels : Saxon le Grammairien rapporte que dans le huitième siècle, Ragnar Hodbrok, roi de Danemark, fut le premier qui établit le tribunal de douze jurés assermentés. Jurés.

Ainsi le code d'Yaroslaf présente le système complet de notre ancienne législation, conforme aux mœurs du temps. Il n'y est point fait mention de quelques forfaits possibles, par exemple de l'empoisonnement (comme cela existe dans les douze tables de Rome), du viol, etc. Peut-être parce que le premier était, en Russie, un crime extraordinaire, et que le second paraissait

au législateur, douteux autant que difficile à prouver. Il ne parle pas davantage de plusieurs engagemens et accommodemens fort communs dans l'origine des sociétés civiles; mais l'avantage réciproque que les citoyens trouvaient dans leur fidélité à la parole et dans le point d'honneur, tenait lieu de loi.

Esprit général des lois.

On doit remarquer que les anciens Russes libres ne souffraient aucune punition corporelle. Le coupable payait de sa vie, de sa liberté ou de son bien, et l'on peut dire au sujet de ces lois, ce que Montesquieu dit en général de celles de la Germanie : « *Elles expriment je ne sais quelle* » *admirable candeur; laconiques, grossières,* » *mais dignes d'hommes fermes et généreux, qui* » *redoutaient la servitude plus que la mort.* »

Faisons encore une autre remarque. Après que les Germains se furent emparés de l'Europe, ils n'accordèrent pas leurs droits civils aux peuples vaincus; ainsi, selon la loi salique, il fallait payer deux cents sous pour avoir tué un Franc, et moitié de cette somme pour un Romain : les lois d'Yaroslaf n'établissent aucune différence entre les Russes de race varègue et ceux de race slavonne; circonstance qui garantit la probabilité du récit de Nestor, et qui prouve, comme il l'assure, que les princes varègues ne firent point la

conquête de notre patrie, mais qu'ils furent choisis par les Slaves pour gouverner l'État.

Réglement sur la voie publique.

C'est aussi à Yaroslaf que l'on attribue l'ancien réglement *sur la voie publique* à Novgorod, d'après lequel on voit que cette ville, déjà considérable à cette époque, se divisait en plusieurs quartiers (Slavon, Nérevien, etc.), et que sa population était distribuée par centuries, désignées par les noms de leurs chefs : qu'il y avait une rue appelée *Dobrynia* (en mémoire de cet illustre voïévode, oncle de Vladimir), et que les boutiques principales portaient le nom de *grandes boutiques*. Les Allemands ou Varègues, les Goths ou habitans de Gothland, avaient des rues particulières, etc.

Réglement concernant l'Église.

Sans doute c'est à tort que les annalistes modernes attribuent à Yaroslaf le réglement concernant l'église, dont nous avons plusieurs copies, car il ne fut composé que vers le quatorzième siècle. Comme celui faussement attribué à Vladimir, il accorde aux évêques le droit exclusif d'informer et de juger sur les offenses faites à la chasteté des femmes, les injures adressées à un sexe faible, le divorce, l'inceste, les querelles de famille, les incendiaires, le vol, les voies de fait, etc., etc. Ce réglement ne se trouve pas d'accord avec le droit russe, et contient, outre plusieurs

absurdités, des phrases et des mots des siècles plus modernes : par exemple, il détermine en roubles, le prix des peines pécuniaires, tandis que du temps d'Yaroslaf, cette monnaie n'était point encore en usage.

CHAPITRE IV.

Le grand prince Ysiaslaf, *baptisé sous le nom de* Dmitri.

1054 — 1077.

Apanages. — Victoires sur les Golades et les Torques. — Les Polovtsi. — Phénomènes. — Soudislaf mis en liberté. — Guerre civile. — Défaite des Russes sur les bords de l'Alta. — Révolte à Kief. — Fuite du grand prince. — Défaite des Polovtsi. — Projets des Kiéviens, de s'enfuir en Grèce. — Retour d'Ysiaslaf avec les Polonais. — Kief, nouvelle Capoue. — Guerre contre le prince de Polotsk. — Translation des reliques de S. Boris et S. Gleb. — Nouvelle fuite du grand prince. — Ysiaslaf à la cour de l'empereur d'Allemagne. — Ambassade de Henri IV à Kief. — Lettre du pape à Ysiaslaf. — Les Russes en Silésie. — Retour d'Ysiaslaf. — Guerre civile. — Mort du grand prince. — Son caractère. — Abolition de la peine de mort. — Le couvent de Petcherski, à Kief. — Les Russes au service des Grecs. — Prépondérance de l'Église grecque sur l'Église russe. — Correspondance avec les patriarches. — Devins et sorciers.

L'ancienne Russie perdit avec Yaroslaf et sa puissance et sa prospérité. Son nouveau partage en petites provinces détruisit sa force, sa splen-

deur et sa tranquillité, fruits du gouvernement monarchique. La faute politique de Sviatoslaf avait été corrigée par Vladimir; Yaroslaf répara celle de celui-ci : au lieu de mettre cet exemple à profit, leurs successeurs ne surent pas réunir en un seul tout, les divers élémens de leur puissance; et après avoir franchi, dans le cours d'un siècle, l'espace entre son berceau et sa grandeur, l'État ne fit plus que s'affaiblir et marcher à sa perte, pendant plus de trois cents ans. Un écrivain étranger ne trouverait aucune jouissance dans la peinture de ces funestes époques, stériles en actions glorieuses et signalées par des guerres civiles de peu d'importance, entre les nombreux souverains, dont les ombres, teintes du sang de leurs sujets infortunés, passent sous ses yeux dans l'obscurité des siècles; mais la Russie est notre patrie : dans sa gloire comme dans ses revers, son destin nous intéresse également, et nous voulons promener nos regards sur le chemin qu'a parcouru l'empire, depuis son origine jusqu'à sa grandeur actuelle. Nous verrons à la vérité une foule de princes indignes et faibles, mais à côté d'eux, nous trouverons aussi des héros de vertu, distingués par leur valeur et leur grandeur d'âme. A travers ce sombre et pénible tableau de guerres civiles, de désordres et de calamités, on verra

étinceler par fois des traits brillans d'esprit national; on découvrira sur les caractères des princes et les mœurs locales, des détails qui rappellent des souvenirs précieux par leur antiquité. En un mot, l'histoire de nos ancêtres paraîtra toujours intéressante à celui dont le noble cœur tressaille au nom de la patrie.

Pour se conformer aux dispositions du testament d'Yaroslaf, ses enfans se partagèrent l'État. Outre Novgorod, la province d'Ysiaslaf s'étendait depuis Kief vers le sud et les monts Krapacs à l'occident, jusqu'à la Pologne et à la Lithuanie. Le prince de Tchernigof eut dans son partage la ville éloignée de Tmoutorokan, les villes de Rezan, de Mourom et le pays des Viatitches. Vsevolod, indépendamment de Péréïaslavle, s'empara de Rostof, Souzdal, Biélo-Ozéro et des côtes du Volga. La province de Smolensk comprenait le gouvernement actuel du même nom, avec une partie de ceux de Vitebsk, de Pskof, de Kalouga et de Moscou. Igor, cinquième fils d'Yaroslaf, reçut de son frère aîné la ville de Volodimir en apanage particulier. Briatchislaf, prince de Polotsk, petit-fils de la célèbre Rogneda, était mort en 1044, et son fils Vseslaf avait hérité de l'apanage de son père : ainsi la Russie avait alors six jeunes souverains.

1054 1060.
Apanages.

Pendant l'espace d'environ dix ans, rien ne troubla la tranquillité intérieure de la Russie, et ses princes ne prirent les armes que contre les ennemis du dehors. Les Golades, peuple latiche, habitant la Galindie prussienne, furent vaincus par Ysiaslaf; et Vsevolod défit les Torques, voisins à l'orient de la province de Péréaslaf. A la nouvelle que le grand prince, réuni à ceux de Tchernigof et de Polotsk, marchait contre eux par terre et par eau, ils s'éloignèrent des frontières de la Russie. La plus grande partie de ce peuple fut détruit par un hiver rude, la famine et la peste; mais notre patrie, délivrée des Torques, vit avec effroi l'arrivée d'autres barbares, inconnus jusqu'alors dans l'histoire du monde.

Victoire sur les Golades.

Les Polovtsi.

Dès l'année 1055, les Polovtsi ou Komans avaient pénétré dans la province de Péréïaslavle, et Bolouche, leur prince, avait alors fait la paix avec Vsevolod. Ce peuple nomade, de même race que les Petchénègues et les Kirguis modernes, errait dans les déserts d'Asie, aux environs de la mer Caspienne. Il chassa les Ouzes, qui sont, sans doute, ceux que nos annales désignent sous le nom de Torques: il força un grand nombre d'entre eux de s'enfuir vers le Danube, où une partie périt de la peste, et l'autre se sou-

mit aux Grecs; il repoussa les Petchénègues du sud-est de la Russie actuelle, et occupa enfin les côtes de la mer Noire jusqu'à la Moldavie, semant la terreur dans tous les états voisins, comme la Grèce, la Hongrie, etc. Ce n'est qu'avec horreur que les historiens parlent des mœurs féroces de ces barbares. Pendant toutes les saisons, abrités sous des tentes, le vol et le carnage étaient leur principal plaisir; ils n'avaient pour nourriture ordinaire que le lait des jumens, la viande crue, le sang et les cadavres des animaux. Avec de semblables ennemis, la paix ne pouvait être autre chose qu'un armistice dangereux; et en 1061, les Polovtsi n'ayant pas la patience d'attendre l'été, firent, pendant l'hiver, une irruption en Russie avec leur prince Sekal; ils battirent Vsevolod, et retournèrent sur le Don chargés de butin. 1061

C'est ici que commencent les malheurs de la Russie, et Nestor dit que le ciel les annonça par d'épouvantables phénomènes; il assure que pendant cinq jours on vit la rivière de Volkof remonter vers sa source; que pendant une semaine entière on aperçut à l'occident une étoile couleur de sang; que le soleil perdit l'éclat de sa lumière, et qu'il se levait sans rayons comme la lune; qu'enfin les pêcheurs de Kief prirent dans 1061-1064. Phénomènes effrayans.

leurs filets un monstre d'une espèce extraordinaire, qui fut rejeté dans le Dniéper. Ces fables, en faisant connaître l'horrible impression que les désastres de l'État faisaient sur l'esprit des contemporains, sont dignes de remarque. « Le » ciel est juste, disait Nestor; il punit les Russes » pour leurs péchés : nous osons nous appeler » chrétiens, et nous vivons comme des idolâtres. » Tandis que la foule se presse aux lieux de di» vertissemens, tandis que le son des trompettes » et des harpes retentit dans nos maisons, que » des saltimbanques y donnent leurs danses en » spectacle, les temples sont vides, et il y » règne un profond silence. » Ces reproches de Nestor ne réussirent sans doute pas à corriger ses contemporains, mais ils sont curieux pour la postérité, en ce qu'ils donnent une idée des mœurs de ce temps.

Fidèles observateurs des conseils de leur père, les enfans d'Yaroslaf vivaient dans la meilleure intelligence. Ysiaslaf se regardait plutôt comme l'égal que comme le chef de ses frères. C'est ainsi qu'après la mort de Viatcheslaf, arrivée en 1057, ils donnèrent Smolensk à Igor, qui mourut

Soudislaf mis en liberté.

deux ans après. S'étant rappelé l'emprisonnement de Soudislaf, ils lui rendirent la liberté. Ce malheureux fils du grand Vladimir, après avoir

été renfermé pendant vingt-quatre ans, renonça solennellement à tous les désirs de l'ambition, ainsi qu'au monde ; il se fit religieux, et termina son existence dans le monastère de Saint-George, à Kief.

Ce fut dans la province lointaine de Tmoutorokan que s'alluma le flambeau de la guerre civile. Rostislaf, fils de Vladimir, n'ayant point d'apanage, vivait dans l'oisiveté à Novgorod. Intrépide autant qu'ambitieux, il détermina quelques jeunes gens à le suivre, et accompagné de Vychata, fils d'Ostromir, gouverneur de Novgorod, il se rendit à Tmoutorokan, et en chassa le jeune prince Gleb, fils de Sviatoslaf, qui gouvernait cette province située sur la mer d'Azof. Sviatoslaf se hâta de marcher avec son armée contre ces aventuriers, et par respect pour lui, son neveu lui rendit la ville sans résistance; mais le prince de Tchernigof fut à peine éloigné, que Rostislaf s'empara de nouveau de Tmoutorokan. Bientôt les Kassogues et autres peuples montagnards se virent forcés de payer tribut au jeune héros, dont l'ambition et la fortune effrayèrent les Grecs qui dominaient dans la Tauride. Ces perfides envoyèrent près de lui leur catapan ou préfet, qui eut l'adresse de gagner la confiance du prince ; et dans un moment où

Guerre civile.

1064.

Rostislaf buvait avec son soi-disant ami, le catapan qui avait sous l'ongle un poison subtil, le
1066, le 3 février. glissa dans la coupe; après avoir ainsi empoisonné le prince, il se retira à Cherson, où il déclara solennellement aux habitans que Rostislaf devait mourir dans sept jours, et sa prédiction s'accomplit; les Chersonieus, saisis d'horreur, lapidèrent ce monstre. La mort prématurée du brave Rostislaf, père de trois fils, était, dans ces circonstances, un malheur pour la Russie; car de tous les princes, il était le plus en état de défendre sa patrie, ou de conserver au moins sa gloire militaire. Nestor fait un portrait avantageux de ce jeune homme, qui était, à ce qu'il dit, beau, bien fait, et non-seulement courageux dans les combats, mais encore bon, sensible et généreux.

Sviatoslaf n'avait pu réduire pour la seconde fois son neveu Rostislaf, parce qu'il avait vu paraître dans ses états un nouvel ennemi, le prince de Polotsk. Cet arrière-petit-fils de Rogneda détestait les enfans d'Yaroslaf, et se regardait comme légitime prétendant au trône des grands princes; car son grand-père Ysiaslaf était fils aîné de S. Vladimir. Vseslaf est appelé méchant et sanguinaire par l'annaliste contemporain, qui, se livrant à sa crédulité, attribue la cruauté de

ce prince à un bandeau magique qu'il portait sur la tête, pour couvrir une plaie de naissance. Après avoir sans succès assiégé Pskof, Vseslaf s'empara inopinément de la ville de Novgorod; il fit mettre aux fers un grand nombre d'habitans, et, sans respect pour la sainteté des églises, il pilla celle de Sainte-Sophie. A la nouvelle de semblables violences, les fils d'Yaroslaf irrités réunissent leurs forces; malgré la rigueur de l'hiver, ils viennent mettre le siége devant la ville 1067.
de Minsk, dans la principauté de Polotsk, s'en emparent, en égorgent les habitans, et livrent les femmes et les enfans à la fureur des soldats. Ce fut sur les bords du Niémen, couverts d'une neige épaisse, que Vseslaf rencontra les ennemis. A la suite d'un engagement, dans lequel un grand nombre de Russes périrent des deux Le 3 mars.
côtés, le grand prince remporta la victoire; mais redoutant encore son neveu, même après sa défaite, il jugea à propos d'entrer avec lui en négociations, et l'invita à venir le trouver, sous la promesse de ne lui faire aucun mal. Vseslaf plein de confiance dans la parole des fils d'Yaroslaf, traversa le Dniéper, dans un canot, non loin de la ville de Smolensk. Aussitôt qu'il fut arrivé près du grand prince, celui-ci le conduisit dans sa tente, le livra entre les mains de

ses soldats, et le malheureux, arrêté avec ses deux fils, fut conduit à Kief, et enfermé dans une prison.

1068. Défaite des Russes. La Providence réservait une punition aux perfides : quelques mois après cette action déloyale, Ysiaslaf et ses frères furent complétement défaits dans un combat nocturne, par les Polovtsi, à la même place où leur père avait remporté une glorieuse victoire sur Sviatopolk et les Petchénegues. Le grand prince et Vsevolod s'enfuirent à Kief, et Sviatoslaf à Tchernigof. Les soldats du premier, honteux de leur déroute, demandèrent l'assemblée du peuple. Réunis sur la place du marché, dans la partie de Kief nommée Podol, ils firent demander à Ysiaslaf des armes et des chevaux pour retourner au combat contre les Polovtsi. Sédition à Kief. Offensé de cette licence, le grand prince refusa de satisfaire à leurs demandes; alors la sédition éclata, et les mécontens irrités contre Kosniatchek, principal voïévode d'Ysiaslaf, entourèrent sa maison : le voïévode se cacha. Les séditieux se divisèrent en deux bandes : les uns allèrent ouvrir la prison de ville, les autres marchèrent au palais du prince. Ysiaslaf, placé près d'une fenêtre de son appartement avec sa suite, écoutait les reproches du peuple, et pensait apaiser la sédition par des paroles.

Ses boyards lui conseillaient d'envoyer sa garde à la prison de Vseslaf. Voyant enfin l'acharnement du peuple, ils engageaient le grand prince à faire mourir secrètement le prisonnier; mais pendant qu'Ysiaslaf incertain hésitait à prendre une résolution, les séditieux délivrèrent le prince de Polotsk : alors les deux fils d'Yaroslaf, saisis de frayeur, se hâtèrent d'abandonner la capitale; le peuple proclama aussitôt Vseslaf, pilla le palais du prince fugitif, et en enleva une grande quantité d'or, d'argent, de martres et d'écureuils.

Fuite du grand prince

Ysiaslaf se retira en Pologne; ses frères régnaient tranquillement dans leurs apanages respectifs, ainsi que son neveu Gleb dans la province de Bosphore, où il avait été rappelé par les habitans. Le prince de Tchernigof eut bientôt l'occasion de se venger des Polovtsi, qui pillaient et incendiaient sa province. Il se mit à la tête de trois mille hommes de cavalerie, et leur livra bataille : encouragés par l'exemple et les exhortations de leur prince, les Russes se précipitèrent avec impétuosité sur les Polovtsi au nombre de douze mille, les mirent en pleine déroute et firent leur général prisonnier. Un grand nombre de ces barbares se noyèrent dans la rivière de Snove. Les Tchernigoviens retrouvèrent en cette circons-

Défaite des Polovtsi.

tance, le brillant courage de leurs pères, accoutumés à vaincre sous le célèbre Mstislaf, fils du grand Vladimir.

Boleslas II, roi de Pologne, petit-fils, par sa mère, de Vladimir, et marié à une princesse russe dont le nom nous est inconnu, accueillit Ysiaslaf avec toutes les marques d'une sincère amitié, avec tous les égards dus à un prince infortuné, son parent, et consentit volontiers à lui prêter secours. Vseslaf laissa venir ces deux
1069. princes jusqu'à la ville de Bielgorod; enfin il sortit de Kief: mais effrayé de la force de l'armée polonaise, il n'osa peut-être se fier au zèle de ses nouveaux sujets, et prit la fuite, pendant la nuit, pour se rendre à Polotsk. Les Russes ayant appris ce lâche abandon, rentrèrent à Kief saisis d'indignation. Tous les citoyens se rassemblèrent sur la place publique, et envoyèrent à l'instant des ambassadeurs à Sviatoslaf et à Vsevolod, pour leur déclarer que les Kiéviens reconnaissaient le tort qu'ils avaient eu, de chasser leur prince légitime. Cependant qu'Ysiaslaf étant accompagné d'ennemis étrangers, dont les cruautés étaient encore présentes à la mémoire des Russes, les citoyens se refusaient à le laisser entrer dans la capitale, et que dans une telle extrémité, ils réclamaient la générosité des dignes enfans d'Ya-

Retour d'Ysiaslaf avec les Polonais.

roslaf et de la patrie : « Les portes de Kief vous » sont ouvertes, disaient les ambassadeurs, venez » sauver la ville de votre grand-père. Si vous » rejetez nos prières, alors après avoir nous-» mêmes mis le feu à la capitale de la Russie, » nous nous réfugierons, avec nos femmes et » nos enfans, dans le pays des Grecs. » Sviatoslaf promit de les défendre; il exigea seulement qu'ils témoignassent leur soumission à Ysiaslaf : « Si mon frère, dit le prince de Tchernigof, » entre paisiblement à Kief avec une suite peu » nombreuse, vous n'aurez rien à craindre; » mais nous sommes prêts à regarder Ysiaslaf » comme ennemi, à le repousser par la force » des armes, s'il a l'intention de livrer la ville » aux Liakhes. » En même temps Sviatoslaf et Vsevolod firent connaître à leur frère le repentir des Kiéviens; ils lui conseillèrent d'éloigner les Polonais, de retourner seul dans la capitale, et de renoncer à toute espèce de vengeance, s'il ne voulait pas devenir l'ennemi de ses frères et de la Russie. Ysiaslaf consentit à tout; il se fit précéder à Kief par son fils Mstislaf, qui au mépris des plus solennelles conditions, se mit à commettre toutes sortes de cruautés dans la capitale. Il fit mettre à mort soixante et dix de ceux qui avaient délivré Vseslaf; il fit arracher les yeux

aux autres, et sans examen, sans jugement, il punit, avec une extrême sévérité, un grand nombre d'innocens. Les citoyens accablés n'osant plus se plaindre, allèrent avec soumission à la rencontre d'Ysiaslaf, qui entra à Kief accompagné de Boleslas et d'un petit nombre de Polonais.

Le 2 mai.

Les historiens polonais rapportent que le grand prince, qui devait au roi le changement de sa fortune, consentit à entretenir son armée, à lui fournir des vivres, l'habillement et la solde, et que Boleslas, enchanté de la position délicieuse de Kief, de l'amabilité des femmes russes, put à peine s'arracher de cette nouvelle Capoue : ils ajoutent qu'à son retour il assiégea, en Gallicie, la ville de Pérémysl, qui, fortifiée avec art, entourée de murailles de briques et de tours, résista long-temps à ses attaques. Si cette circonstance est véritable, Boleslas quitta donc la Russie en ennemi ? Quel dut être alors le motif qui l'arma contre le grand prince ? Le récit de Nestor donne cet éclaircissement. Les Russes, dit-il, qui détestaient les Polonais, les tuaient secrètement, et le roi, justement effrayé de cette vengeauce nationale, se hâta, à l'exemple de son illustre bisaïeul, Boleslas Ier, de sortir de notre patrie.

Kief, nouvelle Capoue.

Ysiaslaf, remonté après sept mois d'absence sur le trône de Kief, n'avait pas oublié que

la funeste sédition dont il avait été victime, s'était formée sur la place du marché. Cet endroit, situé loin du palais, lui parut dangereux, et par cette raison il fit transporter le marché du Podol dans la partie haute de la ville. Précaution aussi pusillanime qu'inutile! A peine avait-il rétabli la tranquillité dans la capitale, qu'il se hâta de tirer vengeance de Vseslaf. Ayant pris d'assaut l'importante ville de Polotsk, il la donna en apanage à Mstislaf, et après la mort subite de celui-ci, à Sviatopolk son autre fils. Dans le même temps, l'entreprenant Vseslaf parut tout à coup avec une puissante armée sous les murs de Novgorod, où commandait le jeune Gleb Sviatoslavitch, que son père y avait fait venir de la ville de Tmoutorokan. Soutenus par leur haine contre le prince de Polotsk, les Novgorodiens combattaient en désespérés : ayant défait son armée, ils pouvaient aisément le faire prisonnier lui-même, mais ils eurent la générosité de le laisser échapper. Cette guerre n'eut aucun résultat; car l'infatigable Vseslaf eut l'adresse de se rendre de nouveau maître de ses domaines héréditaires, et bien que vaincu une autre fois encore par Yaropolk, troisième fils du grand prince, il conserva pourtant Polotsk sous sa puissance. Au milieu de ces funestes dissensions, la malheureuse patrie,

Guerre contre le prince de Polotsk.

Le 23 octobre 1071.

accablée par des ennemis extérieurs, demandait en vain des défenseurs: les Polovtsi ravageaient, sans obstacles, les rives de la Desna.

Translation des reliques de S. Boris et S. Gleb.

L'alliance des fils d'Yaroslaf paraissait resserrée par d'indissolubles liens. Ysiaslaf qui avait fait construire une nouvelle église à Vouychegorod, ville gouvernée alors par le boyard Tchoudin, voulut y placer les cercueils de saint Boris et de saint Gleb. Cette solennité, à laquelle il invita ses frères, eut lieu en présence d'un clergé nombreux, des boyards et du peuple, le 2 du mois de mai, jour anniversaire de la rentrée du grand prince à Kief avec Boleslas, trois ans auparavant. Le cercueil de Boris était porté par les fils d'Yaroslaf eux-mêmes, et le métropolitain Georges consacra la sainteté des martyrs russes, à la satisfaction du grand prince et du peuple. Cette fête religieuse fut terminée par un joyeux festin, où les trois princes se placèrent à la même table avec leurs seigneurs et leur suite, après quoi ils se séparèrent en amis.

Cette amitié ne fut pas de longue durée : l'ambitieux Sviatoslaf, pour augmenter sa puissance, parvint à persuader à Vsevolod que leur frère aîné entretenait, à leur préjudice, de secrètes intelligences avec le prince de Polotsk; ils pri-

1073. rent les armes, et pour la seconde fois l'infortuné

Ysiaslaf se sauva en Pologne, espérant qu'au moyen des grands trésors qu'il emportait avec lui, il parviendrait à obtenir de puissans secours; mais Boleslas ne se soucia pas de s'exposer, en Russie, à de nouveaux dangers : il s'empara des trésors du prince; ensuite, selon les expressions de Nestor, *il lui montra le chemin pour sortir de son royaume*. Le triste exilé se rendit près de Henri IV, empereur d'Allemagne, auquel il fut présenté à Mayence par Dedi, margrave de Saxe. Il lui offrit une grande quantité de vases d'or et d'argent, ainsi que des fourrures précieuses, et réclama son assistance, lui promettant, à ce qu'assurent les annalistes allemands, de se reconnaître tributaire de l'empire. Le jeune et courageux Henri, à qui le sort réservait des désastres plus terribles encore que ceux dont Ysiaslaf était la victime, accorda, sans hésiter, sa protection au malheur. Entouré de traîtres et d'ennemis dans ses propres États, il fit partir pour Kief Burchard, ecclésiastique de Trèves, probablement frère d'Oda et beau-frère de Viatcheslaf; il le chargea d'intimer aux princes russes l'ordre de rendre à Ysiaslaf sa légitime autorité, et de leur annoncer qu'en cas de refus, malgré la grande distance qui les séparait, l'intrépide armée de Henri irait dompter les usurpateurs. Le

Nouvelle fuite du grand prince.

Ysiaslaf à la cour de l'empereur d'Allemagne.

Ambassade d'Henri IV à Kief.

trône de Kief était alors occupé par Sviatoslaf qui, sans doute, avait donné à Vsevolod quelques villes de la Russie méridionale. Il traita avec distinction les ambassadeurs de l'empereur, et tâcha de les convaincre de l'équité de sa conduite. Nestor écrit que, comme un autre Ezéchias, roi de Judée, ce prince s'enorgueillissait en montrant aux Allemands les richesses de son trésor, et que ceux-ci à la vue de tant d'or, d'argent et d'étoffes précieuses, lui dirent prudemment : « Prince, toutes les richesses de la terre ne sont » rien au prix du courage et de la générosité. » L'effet prouva, ajoute Nestor, la vérité de ces paroles, car, après la mort de Sviatoslaf, tous ses trésors se dissipèrent comme de la poussière. Burchard revint à la cour de l'empereur, avec des présens qui causèrent l'étonnement de l'Allemagne. « Jamais, dit un annaliste de ce pays (27), » jamais nous n'avons vu autant d'or, d'argent » et de riches vêtemens. » Henri désarmé par la libéralité de Sviatoslaf, n'ayant d'ailleurs aucune possibilité de faire la guerre aux Russes, se contenta d'accorder au prince banni, une stérile compassion.

Ysiaslaf eut alors recours au pape Grégoire VII, si célèbre dans l'histoire, et qui prétendait devenir le chef de la monarchie universelle, ou le roi

des rois : sacrifiant à son ambition, et la religion orthodoxe de l'église d'Orient et la dignité d'un prince indépendant, Ysiaslaf envoya son fils à Rome. Il s'engageait à reconnaître, non-seulement le pouvoir spirituel, mais encore l'autorité temporelle du pape sur la Russie, et, en lui demandant son intercession, il lui adressait ses plaintes contre le roi de Pologne. Grégoire envoya des ambassadeurs à Boleslas et au grand prince ; il écrivit à ce dernier la lettre suivante :

Lettre du pape à Ysiaslaf.

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs » de Dieu à Démétrius, prince des Russes (Regi » Russorum), et à la princesse son épouse, salut, » santé et bénédiction apostolique.

» Votre fils, après avoir visité les saints lieux » à Rome, nous a humblement supplié de le rétablir dans sa principauté, par l'autorité de » S.-Pierre, et a juré d'être fidèle au chef des » apôtres ; nous nous sommes rendu à ses désirs, » qu'il nous a assuré être conformes aux vôtres, » et nous lui avons confié le gouvernement des » États russes, au nom du chef des apôtres. Nous » faisons des vœux pour que S.-Picrre conserve » votre santé, qu'il protège votre règne et vos » États, jusqu'à la fin de votre vie, et qu'il vous » fasse jouir un jour de la gloire éternelle.

» Voulant aussi donner une preuve de notre » désir de vous être utile à l'avenir, nous avons » chargé nos ambassadeurs, dont l'un est votre fi» dèle ami(28), de traiter avec vous verbalement, » sur tous les articles de votre lettre et autres. » Accueillez-les avec amitié, comme les ambas» sadeurs de S.-Pierre, et croyez, sans restric» tion, à toutes les propositions qu'ils vous fe» ront en notre nom, etc.

» Que le Dieu tout-puissant répande dans vos » cœurs sa lumière divine, et que des biens tem» porels, il vous conduise à la gloire éternelle.

» Donné à Rome, le 15 mai, de l'indiction » XIII[e] (c'est-à-dire l'an 1075).

Ainsi, sans qu'il lui restât alors à lui-même le moindre pouvoir sur la Russie, Ysiaslaf fournit à l'orgueilleux Grégoire l'occasion d'adjoindre ce pays aux prétendus domaines de S. Pierre, sur lesquels le prétendu successeur des apôtres croyait avoir des droits. Dans sa lettre à Boleslas, le pape s'exprime ainsi :

« En vous appropriant illégalement le trésor » du prince russe, vous avez violé les vertus » chrétiennes. Je vous prie et vous conjure, au » nom de Dieu, de lui rendre tout ce que vous » et vos sujets lui ont enlevé; car les voleurs » n'entreront pas dans le royaume des cieux,

» s'ils ne restituent auparavant ce qu'ils ont dé- » robé. »

Les réclamations du fier pontife furent à peine écoutées, et l'année suivante les jeunes princes russes, Vladimir Monomaque, fils de Vsevolod, et Oleg, fils de Sviatoslaf, après avoir contracté alliance avec les Polonais, entrèrent en Silésie à la tête de leur armée, pour secourir Boleslas contre le duc de Bohême. Heureusement pour Ysiaslaf, les événemens prirent bientôt une autre face; Sviatoslaf, son principal ennemi, mourut à la suite d'une opération de chirurgie. Cette circonstance ranima le courage de l'exilé, qui leva quelques milliers de Polonais, et entra aussitôt en Russie : le bon Vsevolod le rencontra en Volhynie, et au lieu d'une bataille il lui offrit la paix. Oubliant tout ce qui s'était passé, les deux frères se jurèrent une éternelle amitié; l'aîné entra à Kief en qualité de prince souverain; il abandonna la principauté de Tchernigof à son frère, et celle de Smolensk à Vladimir, fils de ce frère (29.)

1076. Les Russes en Silésie.

Le 27 décembre.

1077, le 5 juillet.

Retour d'Ysiaslaf.

Ces princes qui redoutaient l'ambition de leurs neveux turbulens, et les desseins hostiles de Vseslaf, leur ancien ennemi, formèrent le projet de chasser, pour la deuxième fois, celui-ci de ses États, et d'éloigner les autres du gouvernement. Roman Sviatoslavitch régnait dans la province du Bosphore.

Guerre civile.

Au moment où Ysiaslaf et Vsevolod faisaient leur traité de paix sur les frontières, Boris, fils de Viatcheslaf, s'empara de la province de Tchernigof; mais, persuadé que ses oncles viendraient troubler sa tranquillité et le punir de son usurpation, il se réfugia quelques jours après chez Roman, dans la ville de Tmoutorokan. Le jeune Gleb, prince des Novgorodiens, distingué par la noblesse de ses sentimens, autant que par un physique agréable, perdit la vie, généralement regretté, dans le pays lointain de Zavolotchie.
1078. Ysiaslaf donna sa principauté à Sviatopolk, et celle de Vouychegorod à Yaropolk, son autre fils : la province de Vladimir était provisoirement sous la puissance d'Oleg Sviatoslavitch ; ses oncles exigèrent qu'il l'abandonnât pour vivre à Tchernigof, éloigné des affaires. Les fils d'Yaroslaf déclarèrent la guerre au prince de Polotsk, qui se contentait de son indépendance et de son patrimoine : Vsevolod, qui marcha contre sa capitale, ne donna aucune suite à son entreprise; mais l'année suivante Vladimir Monomaque et Svïatopolk en brûlèrent les faubourgs. Monomaque de retour chez son père avec un immense butin, lui donna, ainsi qu'au triste Oleg, un magnifique festin dans le beau palais de Tchernigof, et offrit à Vsevolod un présent de 150 livres d'or.

Naturellement ambitieux, Oleg ne pouvait se laisser séduire par les caresses de son oncle, et se considérait comme esclave dans le palais de Vsevolod. Afin de recouvrer, avec sa liberté, les droits d'un prince souverain, il s'enfuit à Tmoutorokan, et là il convint avec Boris Viatcheslavitch, de tenter la fortune par la voie des armes. Ils prennent les Polovtsi à leur solde, franchissent les limites de la principauté de Tchernigof, et gagnent contre Vsevolod une bataille dans laquelle un grand nombre de boyards de distinction perdirent la vie. Les vainqueurs, maîtres de Tchernigof, s'imaginèrent que tout l'État allait reconnaître leur pouvoir : l'infortuné Vsevolod se réfugia à Kief, où Ysiaslaf l'embrassant avec tendresse, lui adressa ces paroles mémorables : « Consolez-vous, mon pauvre frère, et rap-
» pelez-vous les circonstances de ma vie! Je me
» suis vu, sans avoir rien à me reprocher, re-
» poussé par un peuple qui me fut toujours cher,
» privé du trône et de mes domaines; chassé
» deux fois par mes propres frères (et le ciel
» sait si je l'avais mérité!), j'errai sur des terres
» lointaines, implorant la pitié des peuples étran-
» gers. Vous, mon frère, vous avez au moins
» un ami : si nous devons régner sur la Russie,
» nous régnerons ensemble; si le sort nous pré-

» pare des revers, nous les partagerons, et je sa-
» crifierai ma vie pour vous. » Aussitôt il leva des troupes. L'intrépide Vladimir, parti de Smolensk pour accourir au secours de son père, précipitait sa marche, et il éprouva les plus grandes difficultés à se faire jour à travers les bandes nombreuses des Polovtsi. Tchernigof fut bientôt environnée par les troupes réunies du grand prince, de Vsevolod, d'Yaropolk, et de Vladimir Monomaque. Malgré l'absence d'Oleg et de Boris, les habitans voulurent se défendre. Vladimir enleva l'épée à la main les fortifications extérieures, et resserra les assiégés dans l'intérieur de la ville, en même temps qu'Ysiaslaf marchait à la rencontre de ses neveux, qui, avec leur armée, venaient au secours de Tchernigof. Oleg découragé, perdant l'espoir de triompher des quatre princes alliés, conseilla à son frère de proposer la paix; mais l'orgueilleux Boris rejeta ce prudent conseil, et lui répondit avec fierté : *Soyez donc tranquille spectateur du combat.* Il dit, s'élance à la tête de ses troupes, et paie de sa vie sa coupable ambition. La terre était arrosée de sang. Un cavalier ennemi apercevant Ysiaslaf au milieu de son infanterie, se précipite sur lui, le perce de sa lance, et le jette mort sur le champ de bataille. Enfin Oleg prit la fuite, et se sauva avec un petit

Mort du grand prince.

nombre des siens à Tmoutorokan. Les boyards transportèrent, dans un canot, le corps du grand prince ; les habitans de Kief, nobles et pauvres, les magistrats, le clergé, tous en larmes, l'attendaient sur le bord du Dniéper, et les chants funèbres étaient, selon Nestor, couverts par les sanglots du peuple désolé. Yaropolk désespéré du sort funeste de son vertueux père, suivait le cadavre avec la garde de ce prince. On le déposa dans un cercueil de marbre, et il fut enterré dans l'église de Notre-Dame, à côté du monument érigé à S. Vladimir.

Qualités d'Ysiaslaf

Ysiaslaf avait la physionomie agréable, la taille majestueuse, et la douceur de son caractère l'embellissait encore : il aimait la vérité et détestait la fourberie. Il avait accordé un pardon sincère aux Kiéviens révoltés, et il ne prit aucune part aux cruautés de Mstislaf. Malgré ses griefs contre Vsevolod, ne se souvenant plus que de la générosité avec laquelle celui-ci lui avait cédé la grande principauté, il dit qu'il était prêt à mourir pour son frère, ce qui malheureusement se réalisa. Nous devons regarder comme justement méritées, des louanges données par un contemporain judicieux, ami de la patrie et de la vertu. Cependant Ysiaslaf manquait de caractère : il voulait régner, mais il n'avait pas la fermeté nécessaire pour faire

respecter sa puissance; et s'il est vrai que, dans tous les temps, le parjure et les violences arbitraires furent des crimes atroces, les forfaits audacieux du fils prouvent au moins l'extrême faiblesse du père, qui, au lieu de le punir, le créa alors prince apanagé : enfin il nous semble que ces circonstances ajoutées aux désastres de la ville de Minsk, à l'arrestation perfide de Vseslaf, ne s'accordent pas avec les louanges de l'annaliste.

Abolition de la peine de mort.

Le nom d'Ysiaslaf figure dans le code de nos anciennes lois. Il convoqua, après la mort de son père, un conseil composé de ses frères, Sviatoslaf et Vsevolod, ainsi que des seigneurs de sa cour, les plus connus par leur sagesse, et abolit entièrement la peine de mort, qu'il remplaça par des peines pécuniaires pour toutes sortes de crimes. On ne peut pas décider si cette mesure lui fut dictée, comme à Vladimir, par une excessive humanité; s'il la considéra comme un moyen d'épargner des hommes qui pouvaient devenir utiles à la patrie, ou si l'envie d'enrichir, par des amendes, le trésor de l'État, fut son principal motif.

Monastère de Petchersky.

Ce fut sous le règne d'Ysiaslaf que fut fondé le célèbre monastère de Petchersky à Kief, et voici comment Nestor raconte les circonstances remarquables de cet établissement. Un habitant de la ville de Lubetch, animé par son ar-

deur chrétienne, voulut visiter la montagne sainte. La manière de vivre des religieux du mont Athos, lui inspira un violent désir de les imiter, et il prit la tonsure dans leur demeure, sous le nom d'Antoine : après l'avoir instruit des règles monastiques, l'abbé lui donna sa bénédiction, et le fit partir pour la Russie, persuadé qu'il deviendrait, dans notre patrie, *l'astre des religieux*. Yaroslaf régnait encore à l'arrivée d'Antoine : celui-ci en visitant tous les couvens russes qui existaient alors, aperçut près de Kief, sur les bords escarpés du Dniéper, une caverne, qu'Hylarion, lorsqu'il était encore simple prêtre de Bérestof, avait creusée de ses propres mains, et où il adressait souvent ses prières à Dieu, dans l'obscurité et le silence majesteux d'une sombre forêt. Cette caverne n'était plus occupée depuis qu'Hylarion, parvenu à la dignité de métropolitain, gouvernait l'église et faisait son séjour dans la capitale : les beautés sauvages de cette retraite charmèrent Antoine, qui se fixa dans la caverne pour consacrer ses jours à la prière. Bientôt la renommée de ce pieux anachorète se répandit dans les environs, et souvent le grand prince Ysiaslaf allait, avec sa suite, lui demander sa bénédiction. Douze moines qui étaient venus se réunir à lui, et dont une partie avait reçu les

ordres de sa main, creusèrent une église souterraine et des cellules. Comme leur nombre s'augmentait sans cesse, le grand prince leur donna toute la montagne, dans l'intérieur de laquelle ils avaient fixé leur demeure. Ils ne tardèrent pas à y fonder une grande église, entourée d'un enclos. L'humanité d'Antoine lui fit refuser d'en devenir le chef; il en confia la direction à l'abbé Varlaam, et s'éloigna pour vivre solitairement dans sa caverne. Sa retraite ne put le mettre à l'abri de la persécution : des soldats vinrent se saisir de lui, et le firent sortir de la province de Kief, par ordre du grand prince qui le croyait partisan de Vseslaf; mais cet homme vertueux ne tarda pas à se justifier de cette inculpation, et il revint dans sa caverne chérie, où il termina ses jours, avec la consolation de voir le monastère de Kief dans l'état le plus florissant. La libéralité et la piété des fils d'Yaroslaf enrichirent ce monastère par des revenus et des biens territoriaux. Sviatoslaf donna cent grivnas, ou cinquante livres d'or pour construire, en briques, la magnifique église de Petchersky; il fit venir à cet effet des artistes de Constantinople, et se mit à creuser lui-même le fossé pour les fondations du monument. L'illustre varègue Simon, boyard de la cour de Vsevolod, fit présent à Antoine

d'une chaine d'or de la valeur de cinquante grivnas, pour des ornemens d'autel, et d'une couronne précieuse qui provenait de la succession de son père, prince varègue. S. Théodose, successeur de Varlaam, donna à ses religieux la règle du monastère studite à Constantinople, laquelle fut bientôt adoptée par tous les couvens de Russie. Ce pieux abbé fonda à Kief la première maison de charité : il nourrissait les malheureux enfermés dans les prisons, et sa vertu lui attirait une si haute estime, que le grand prince venait souvent s'entretenir avec lui; il partageait son repas frugal; il mangeait son pain noir et ses lentilles, et disait en souriant, qu'il préférait la table du monastère aux festins somptueux de son palais. Ami d'Ysiaslaf, Théodose se dévoua généreusement à changer le cœur du coupable frère de ce prince, qui le persécutait : Sviatoslaf supportait ses reproches; il cherchait à se justifier; et lorsque le saint homme entrait dans son palais, dont les voûtes retentissaient sans cesse du son des orgues et des harpes, le bruit cessait à l'instant. Sviatoslaf et Gleb, son fils, reçurent la bénédiction de Théodose, au moment de sa mort. Les moines de Petchersky, dirigés par les conseils et l'exemple de leurs dignes supérieurs, consacraient leur temps à servir Dieu et l'humanité.

Plusieurs d'entre eux reçurent la couronne du martyre en travaillant à la conversion des païens : tels furent Léontius à Rostof, S. Koukcha chez les Viatitches (dans le gouvernement actuel d'Orel ou de Kalouga). Les seigneurs mêmes, renonçant au monde, allaient chercher dans la retraite de Petchersky, la paix et la tranquillité de l'âme. C'est ainsi que Varlaam, qui en fut le premier abbé, reçut la tonsure des mains d'Antoine. Ce jeune homme, fils de l'illustre boyard Jean, et petit-fils de ce célèbre Vychata privé de la vue par Constantin Monomaque, charmé de la doctrine de ce saint anachorète, alla le trouver avec une suite nombreuse, qui conduisait des chevaux chargés de richesses : arrivé près d'Antoine, il mit pied à terre, jeta aux pieds du solitaire ses habits somptueux, et lui dit : « Voilà les vanités » de ce monde : disposez de mes biens comme il » vous plaira ; je veux vivre désormais dans la » solitude et dans la pauvreté. »

Les Russes au service des Grecs.

Ysiaslaf et ses frères vivaient dans la meilleure intelligence avec les Grecs, et les troupes qu'ils leur fournissaient, soutenaient, au milieu des désordres civils, les faibles empereurs sur leur trône. En 1077, l'illustre Alexis Comnène, qui n'était encore que général de l'Empire, et qui depuis en devint le souverain, avait sous ses

ordres un grand nombre de navires russes qui lui servirent à vaincre le séditieux Nicéphore Brienius (30). Les fils d'Yaroslaf rendirent au patriarche de Constantinople le droit important de créer le métropolitain de Kief. Georges, successeur d'Hylarion, était grec de nation, et fut envoyé de Constantinople; mais il ne resta que quelques années dans notre patrie : il en partit, effrayé sans doute par les dissensions de nos princes. Depuis cette époque jusqu'à la chute de l'Empire d'Orient, l'église russe resta sous la dépendance du patriarche de Constantinople, et elle était comptée comme le soixante et dixième évêché, dans le tableau de ceux dont il avait la direction. Pour témoigner la considération qu'ils accordaient : la dignité de métropolitain, les patriarches apposaient ordinairement un sceau de plomb et non pas de cire, aux diplômes qu'ils leur adressaient; distinction qu'ils ne faisaient que pour les empereurs, les rois et les dignitaires les plus illustres (31).

L'Église russe sous la dépendance de l'Église grecque.

Correspondance avec les patriarches.

Les triomphes de la religion chrétienne et ses constans efforts n'avaient pu détruire entièrement, en Russie, les restes des superstitions païennes, et les prétendus effets de la sorcellerie : c'est à l'histoire de ces temps qu'il faut rapporter les récits suivans de Nestor.

Devins et sorciers. En 1071, on vit à Kief un magicien qui annonçait au peuple que bientôt il verrait le Dniéper remonter vers sa source : que les pays changeraient de place ; que la Grèce se trouverait aux lieux où était la Russie, et la Russie où existait la Grèce. Les ignorans ajoutaient foi à ces absurdités, objet du mépris des gens sensés qui disaient que ce magicien devait songer à se garder lui-même. En effet, dit Nestor, il disparut dans une nuit, sans que personne entendît jamais parler de lui.

A peu près à la même époque, la famine vint désoler la province de Rostof : deux imposteurs, habitans de la ville d'Yaroslaf, fondée par le grand prince du même nom, parcouraient les rives du Volga, déclarant dans tous les villages que les femmes étaient la cause de ce fléau, et qu'elles cachaient dans leur corps, du pain, du miel et du poisson. Les trop crédules habitans amenaient devant eux leurs mères, leurs sœurs, leurs épouses, auxquelles les prétendus magiciens tailladaient les épaules ; puis faisant sauter du blé des manches de leurs propres habillemens, ils s'écriaient : « Voyez ce qu'elles avaient sous la peau ! » Ces scélérats, suivis d'une foule de complices, faisaient mourir les femmes innocentes, et pillaient les propriétés des gens riches : ils vin-

rent enfin à Biélo-Ozéro, où le boyard Yan, fils de Vychata, qui levait les contributions pour le prince Sviatoslaf, ordonna leur arrestation. Quelques jours après, les Biélo-Ozériens amenèrent devant lui les deux principaux imposteurs; au lieu de confesser leurs crimes, ils voulurent prouver leur science, en révélant, comme un mystère, que le Très-Haut se lave quelquefois dans un bain; que le corps destiné à la poussière du tombeau fut crée par le diable, et que Dieu forma l'âme qui s'élève au ciel : que l'Antechrist habitait dans la profondeur de l'abîme; qu'ils croyaient à sa puissance et connaissaient tout ce qui était ignoré des autres hommes. « Mais con-
» naissez-vous le sort qui vous attend vous-mêmes,
» leur demanda Yan ?—Vous nous présenterez à
» Sviatoslaf, répondirent les imposteurs, et mal-
» heur à vous si vous nous faites mourir. » Loin d'être intimidé par ces menaces, il les fit pendre à un chêne, comme criminels d'État.

En Russie, ainsi que dans la Scandinavie, les Finois et les Tchoudes étaient renommés pour leur sorcellerie, comme les Etrusques dans l'Italie ancienne. Nestor rapporte que les habitans de Novgorod allaient en Esthonie, pour être instruits de l'avenir par les sorciers de ce pays, qui étaient en rapport avec de *noirs esprits ailés* : un de ces

imposteurs osa un jour blâmer publiquement à Novgorod les préceptes de la religion chrétienne ; il adressait à l'évêque des paroles outrageantes, et annonçait qu'il traverserait le Volkhof à pied sec. Le peuple l'écoutait comme un homme inspiré, tandis que le pieux évêque, revêtu des ornemens épiscopaux et le crucifix à la main, au milieu du marché, appelait en vain les fidèles chrétiens. Les citoyens aveuglés se rangeaient en foule autour de l'imposteur ; le prince Gleb et sa suite vinrent seuls baiser la croix. Alors Gleb s'approcha du prétendu sorcier, et lui demanda s'il prévoyait ce qu'il deviendrait le même jour. « Je ferai de grands miracles, » répondit celui-ci. — Tu mens ! » repartit le prince courageux, et d'un coup de hache il lui tranche la tête. Le misérable tombe mort à ses pieds, et le peuple reconnaît son erreur.

CHAPITRE V.

Le grand prince VSEVOLOD.

1078 — 1093.

Guerre civile. — Oleg à Rhodes. — Exploits de Monomaque. — Assassinat d'Yaropolk. — Irruption des Bulgares dans le pays de Mourom. — Sécheresse et Peste. — Tremblement de terre. — Apparitions. — Invasion des Polovtsi. — Faiblesse du grand prince. — Sa mort. — Henri IV épouse une fille de Vsevolod. — Le métropolitain Jean. — Ses œuvres. — Fonts baptismaux. — Fête du 9 mai. — Relations avec Rome.

CE ne fut pas le fils d'Ysiaslaf, mais Vsevolod, qui succéda au trône du grand prince. D'après les mœurs du temps et le respect général pour les liens du sang, l'oncle avait, dans toutes les circonstances, le droit de priorité et servait de père à ses neveux. Ce prince établit Sviatopolk dans la principauté de Novgorod. Il donna Vladimir et Tourof à Yaropolk, autre fils d'Ysiaslaf, et Tchernigof à Monomaque. 1078-1084.

Roman Sviatoslavitch, prince de Tmoutorokan, pour venger Oleg et Boris, commença aussitôt Guerre civile.

une guerre civile qui lui coûta la vie; les Polovtsi qu'il avait pris à sa solde, firent la paix avec Vsevolod dans les environs de Péréaslavle, et à leur retour ils le massacrèrent; son frère Oleg fut emmené comme esclave à Constantinople. Pour profiter du malheur des fils de Sviatoslaf, le grand prince envoya à Tmoutorokan, Ratibor, un de ses principaux officiers; mais cette province du Bosphore, retraite des princes disgraciés, fut conquise par David Igorevitch et par Volodar Rostilavitch, descendans d'Yaroslaf-le-Grand, qui bientôt furent obligés de l'abandonner eux-mêmes. Depuis deux ans, Oleg vivait exilé dans l'île de Rhodes, célèbre dans l'histoire par la sagesse de ses anciennes lois, par l'état florissant des arts, la magnificence de ses monumens et son énorme colosse : il revint à Tmoutorokan, dont il s'empara à l'aide des Grecs. Il y punit de mort plusieurs khozars, ses ennemis personnels, qui avaient donné aux Polovtsi le conseil de faire mourir Roman, et laissa à Volodar et à David la liberté de retourner en Russie.

Oleg à Rhodes.

Malgré l'amour de Vsevolod pour la paix, la dévastation et le carnage s'offraient de tous côtés à ses regards. Le prince de Polotsk assiégeait Smolensk. Vladimir, à la tête de la cavalerie de Tchernigof, se hâta de venir à son secours; mais

déjà Vseslaf en était parti, et au lieu du triomphe auquel il se préparait, Vladimir ne trouva qu'une ville incendiée par l'ennemi, et dont les cendres fumaient encore. Guidé par la vengeance, il mit tout à feu et à sang dans le pays de Vseslaf, et peu après, devenu maître de Minsk, il enleva aux habitans et leurs esclaves et leurs troupeaux. Ainsi cette malheureuse ville fut, une autre fois encore, la victime des entreprises audacieuses de son prince. L'intrépide fils de Vsevolod, jaloux de poursuivre le cours de ses exploits, triompha des Torques qui demeuraient près de Péréaslavle. Il alla réduire les turbulens Viatitches, et sur les bords de la Desna et du Khorol, il repoussa, sur tous les points, les Polovtsi, infatigables ennemis des Russes; il faisait leurs généraux prisonniers, leur reprenait le butin dont ils s'étaient emparés; mais ces succès étaient insuffisans pour rétablir la sûreté publique, et la discorde qui régnait entre les princes russes, ne faisait qu'accroître la force des ennemis extérieurs.

Exploits de Vladimir-Monomaque.

Les fils de Rostislaf, élevés dans le palais d'Yaropolk, l'abandonnèrent, et pendant la semaine de Pâques, au moment où leur oncle se trouvait chez Vsevolod, ils s'emparèrent à main armée de la ville de Vladimir. Il suffisait alors à tout séditieux d'un rang illustre de promettre le pillage,

1084.

pour rassembler une multitude d'audacieux aventuriers, attirés par l'espoir du butin; ce qui sert à prouver la faiblesse du gouvernement et la licence qui régnait parmi le peuple. Touché de l'infortune de son neveu, autant qu'irrité de l'entreprise des fils de Rostislaf, Vsevolod envoya contre eux Monomaque, qui les mit en fuite, et ramena Yaropolk dans son apanage, avec les honneurs dus à son rang. A la même époque David Igorevitch, qui errait aux frontières de la Russie méridionale, se rendit maître d'Oleschié, ville grecque, située près de l'embouchure du Dniéper, où il pilla plusieurs marchands. Vsevolod l'appela près de lui et lui donna la ville de Dorogobouge en Volhynie.

1085. Yaropolk lui-même, comblé des bienfaits de Vsevolod, ne rougit point de se déclarer son ennemi. Ce prince faible, livré à l'influence de conseillers perfides, porta bientôt la peine de sa conduite irréfléchie. Son oncle, instruit des coupables projets de cet ingrat, se hâta d'en prévenir les suites, et la nouvelle que Monomaque marchait contre lui avec son armée, força Yarapolk à s'enfuir en Pologne, laissant à Lutsk sa mère, son épouse, sa suite, son trésor: Vladimir s'empara de tout, revint à Kief, et concéda à David Igorevitch les domaines d'Yaropolk. Celui-ci,

qui avait en vain cherché des défenseurs hors de la Russie, parvint, par son sincère repentir, à fléchir Vsevolod ; et aussitôt qu'il eut fait la paix, en Volhynie, avec son fils Monomaque, il reprit ses droits sur sa principauté. Le sort ne lui laissa pas le temps de justifier la générosité de son oncle, ou de se rendre coupable d'une nouvelle ingratitude ; car quelques jours après, pendant un voyage qu'il faisait à Zvenigorod en Russie Rouge, il tomba sous les coups d'un lâche assassin. L'auteur de ce crime, à cheval avec les autres officiers d'Yaropolk, plongea son épée dans le sein de ce prince, tranquillement étendu dans son char. Yaropolk se relève, arrache de la blessure le fer ensanglanté, et s'écrie : « Je meurs » de la main d'un perfide ennemi ! » Il rendit à ces mots le dernier soupir. L'annaliste ne nous fait pas connaître les secrets motifs de ce forfait : il se borne à dire que l'assassin se réfugia à Peremysle où régnait Rurik, le plus âgé des enfans de Rostislaf. Vsevolod leur avait donné cette ville en apanage, et en accordant un asile au traître, ces princes s'exposèrent à un infâme soupçon, plus malheureux cependant que mérité. Les officiers d'Yaropolk transportèrent son corps à Kief, pour lui faire d'honorables funérailles, au même lieu où reposaient les os de son

1086.

Assassinat d'Yaropolk.

père. Vsevolod, Monomaque et Rostislaf, son jeune frère, le clergé et le peuple vinrent à sa rencontre avec les expressions d'une profonde douleur. Au rapport de Nestor, Yaropolk, généreux comme son père, donnait exactement la dîme ecclésiastique à l'église de Notre-Dame, pour se conformer aux dernières volontés de Vladimir-le-Grand. La sainteté de Boris et de Gleb était l'objet de son envie, et il faisait des vœux pour obtenir, comme ces princes, la couronne du martyre. David Igorevitch lui succéda dans le gouvernement de la province de Vladimir.

Irruption des Bulgares à Mourom.

Tandis que Vsevolod s'occupait à rétablir l'ordre et la tranquillité dans les provinces qui l'environnaient, les Bulgares d'orient s'emparèrent de Mourom. Ce peuple, plus marchand que guerrier, était renommé par l'état florissant de son agriculture, et dans les momens de disette, il expédiait du blé dans les provinces orientales de la Russie. Il est à présumer que cette expédition eut pour motif, le besoin de tirer vengeance de quelque injure ou de quelque acte d'injustice, dont les Bulgares avaient à se plaindre de la part des Mouromiens : en résultat, cette guerre n'eut pas de suite, et la ville qu'ils avaient conquise ne resta pas long-temps en leur pouvoir.

Le grand prince ne put jouir de la tranquillité générale : les torches de la guerre civile s'éteignirent, mais des malheurs d'une autre espèce vinrent accabler la Russie. Des chaleurs extraordinaires et continuelles desséchaient les champs, et, pour ajouter à la terreur des habitans des campagnes, les forêts s'embrâsaient d'elles-mêmes dans les endroits marécageux : la famine, les maladies et la peste ravageaient des provinces entières ; dans la seule ville de Kief il mourut sept mille hommes, du 14 novembre au premier février. L'imagination timorée des malheureux croyait découvrir partout d'épouvantables signes du courroux céleste, et au sujet des météores les plus ordinaires, d'une éclipse de soleil, d'un tremblement de terre qui se fit sentir alors, la superstition ne manqua pas d'ajouter à ces événemens naturels, des prodiges absurdes. On racontait qu'un énorme serpent était tombé du ciel au moment où le grand prince était à la chasse ; que des esprits invisibles et malfaisans parcouraient jour et nuit les rues de Polotsk, à cheval, blessaient les citoyens, et que beaucoup de personnes avaient perdu la vie de cette manière. Le peuple gémissait, le prince s'abandonnait au découragement, tandis que les Polovtsi continuaient d'exercer leurs ravages. Sur les deux

1092.

Sécheresse et peste.

Visions.

rives du Dniéper, la guerre et l'incendie offraient partout des habitations dévastées et réduites en cendres par ces barbares, qui s'emparèrent de plusieurs villes : de Pesotchen sur la rivière de Soupoy ; de Perevoloka, près de l'embouchure de la Vorskla, sans éprouver aucune résistance. Enfin Vassilko Rostislavitch, arrière-petit-fils d'Yaroslaf, parvint à les décider à quitter la Russie, et à se réunir à lui pour faire la guerre à la Pologne, affaiblie par ses discordes civiles. Après la mort de son frère Rurik, ce prince hérita de l'apanage de la province de Peremysle : nous verrons bientôt sa générosité et ses malheurs.

Incursions des Polovtsi.

Vsevolod, attristé par les désastres qui accablaient son peuple et par l'ambition de ses neveux, dont l'envie de dominer et d'obtenir des apanages, ne lui laissaient pas un instant de tranquillité, éprouvait de vifs regrets au souvenir du temps heureux où, content du sort de prince apanagé et jouissant de la paix du cœur, il passait ses jours à Péréaslavle. Dépourvu de fermeté de caractère, ce prince, surchargé d'années et de maladies, tomba dans un entier affaiblissement des facultés de l'esprit : il éloigna de sa cour les seigneurs dont l'expérience pouvait lui être utile ; il s'abandonna à l'influence de jeunes favoris,

Faiblesse du grand prince.

et renonça à l'ancien usage des princes russes, qui, en présence des boyards, jugeaient en personne et dans leur palais les affaires de leur peuple. Alors les puissans accablèrent les faibles: la Russie était en proie au pillage des gouverneurs, aux exactions des fonctionnaires publics, qui la ravageaient comme les Polovtsi. Vsevolod ne faisait droit à aucune plainte. Sentant approcher sa fin, il dépêcha des couriers à Tchernigof pour faire venir son fils aîné, et il rendit le dernier soupir dans les bras de Vladimir et de Rostislaf, qui le baignèrent de leurs larmes. Chrétien pieux, humain, sobre et chaste depuis sa plus tendre jeunesse, ce prince mérite des louanges comme homme privé; mais sa faiblesse lui enlève le droit de figurer dignement au rang des monarques.

1093.

Sa mort.

Yaroslaf-le-Grand avait désiré que son fils favori, après lui avoir succédé dans le gouvernement de la province de Kief, fût réuni à lui dans le même tombeau. Ces vœux de la tendresse paternelle furent exaucés, et le lendemain de sa mort, Vsevolod fut enterré dans l'église de Sainte-Sophie, à l'endroit où reposaient les os d'Yaroslaf, avec les cérémonies solennelles alors en usage: tout le peuple assistait à cette pompe funèbre, car il déplorait la mort de ses princes, comme celle de véritables pères, oubliant leurs

faiblesses pour ne se souvenir que de leurs bienfaits.

Vsevolod laissa sa seconde femme, belle-mère de Vladimir, et trois filles, Anne, Euphrasie et Catherine; les deux premières renoncèrent au monde et se renfermèrent dans un couvent. Nous savons qu'en 1089, l'empereur Henri IV épousa une princesse russe nommée Agnès, veuve du margrave de Stadt, et qui mourut ensuite dans le couvent dont elle était abbesse. Elle était peut-être fille de Vsevolod (32). A la même époque, l'autre princesse russe, nommée Euphrasie, était mariée au fils de Boleslas, empoisonné dans sa jeunesse; mais les historiens polonais disent que cette princesse était sœur de Sviatopolk Ysiaslavitch.

Une fille de Vsevolod épouse Henri IV.

Du temps de Vsevolod, vivait le métropolitain Jean, grec de nation, homme illustre par son érudition, ainsi que par ses vertus chrétiennes; rempli de zèle pour l'instruction du clergé et l'ami des malheureux. « Jamais, dit notre annaliste, nous n'en avons eu, et nous n'en aurons » un pareil. » On a de lui un ouvrage sous le titre de *canon ecclésiastique*, dans lequel il reproche, avec chaleur, aux princes russes la coutume où ils sont de marier leurs filles à des princes de la religion romaine; il prouve aux marchands

Le métropolitain Jean.

qu'ils commettent un péché en faisant le commerce des esclaves chrétiens dans les pays idolâtres (ceux des Polovtsi), et lorsque, attirés par l'appât du grain, ils s'y rendent eux-mêmes, et se souillent de leurs mets impurs; il lance l'anathème contre ceux qui se marient avec des parens au quatrième degré ou sans les cérémonies prescrites par l'église pour le sacrement de mariage, persuadés qu'elles ne sont inventées que pour les princes et les boyards; il met en interdit les prêtres qui donnent leur bénédiction à un mariage en troisième noce; il leur ordonne, ainsi qu'aux moines, d'être pour tout le monde un exemple de sobriété; enfin suppléant aux lois civiles, il établit la pénitence spirituelle pour ceux qui auraient péché contre la chasteté et les bonnes mœurs. Ce métropolitain, que ses contemporains ont nommé *prophète du Christ*, consacra l'église du monastère de Petchersky, au sujet de laquelle on trouve tant de choses miraculeuses dans la légende de Kief: les artistes byzantins qui l'avaient embellie ne voulurent plus retourner dans leur patrie, et terminèrent leurs jours dans le monastère de Petchersky, où jusqu'à présent on montre leurs tombeaux. A la mort du métropolitain Jean, arrivée en 1089, Anne, fille de Vsevolod, à son retour d'un voyage à Constantinople, ramena

à Kief un nouveau métropolitain, eunuque, qui portait le même nom que le précédent, mais homme fort ordinaire, d'une faible santé et tellement pâle que le peuple l'appelait *le mort*. Il mourut un an après. Le troisième métropolitain sous le règne de Vsevolod, fut Ephraïm, grec de nation, selon les annalistes modernes : d'autres disent qu'il était religieux de Petchersky. Nestor rapporte seulement que cet Ephraïm, eunuque comme Jean, vivait à Péréaslavle, seconde métropole, et que, fondateur de plusieurs

Fonts de baptême.

églises en briques, il fut le premier qui commença à coustruire des fonts de baptême auprès des églises de Russie. Ce métropolitain établit la

Fête du 9 mai.

célébration d'une fête au 9 de mai, pour la translation des reliques de S. Nicolas, de la Lycie à Bari, ville d'Italie; fête de l'Église d'occident, rejetée par les Grecs, ce qui prouve que nous avions alors des relations d'amitié avec Rome. Malgré le silence de Nestor, si l'on en croit un

Relations avec Rome

annaliste du moyen âge, un évêque nommé Théodore, fut envoyé près du grand prince par le pape Urbain II, en 1091 (33). Les ambitieux successeurs de S. Pierre essayaient sans doute, par tous les moyens, de soumettre l'Église russe à leur puissance.

CHAPITRE VI.

Le grand prince Michel Sviatopolk.

1093—1112.

Générosité de Monomaque. — Guerre contre les Polovtsi. — Mariage de Sviatopolk. — Esprit séditieux d'Oleg. — État misérable de la Russie méridionale. — Sauterelles. — Victoires. — Perfidie des Russes. — Guerre civile. — Orgueil d'Oleg. — Incendie du monastère de Petchersky. — Courage et cordialité de Mstislaf. — Lettre éloquente de Monomaque. — Perfidie d'Oleg. — Générosité de Mstislaf. — Congrès des princes. — Perfidie de David et de Sviatopolk. — Vassilko privé de la vue. — Larmes de Monomaque. — Harangue du métropolitain. — Grandeur d'âme de Vassilko. — Vengeance des enfans de Rostislaf. — Cupidité des Polonais. — Nouvelle trahison de Sviatopolk. — Modération des fils de Rostislaf. — Défaite des Hongrois. — Guerre civile. — Nouveau congrès des princes. — Soumission de David. — Opiniâtreté des Novgorodiens. — Conseil des princes. — Succès militaires contre les Polovtsi. — Guerre contre les Mordviens et les princes de Polotsk. — Désastres des Russes dans la Semigalie. — Nouveaux succès dans la guerre contre les Polovtsi. — Expédition célèbre. — Le nom de Tmoutorokan disparaît dans les annales. — Mort de Sviatopolk. — Juifs à Kief. — Mariages. — Mé-

tropolitains. — Le prince Sviatocha. — S. Antoine le Romain. — Voyage de Daniel. — Russes à Jérusalem. — Fin des annales de Nestor. — Le vieillard Yan.

Il dépendait de la volonté de Vladimir de monter sur le trône de son père; mais ce prince, sensible et pacifique, le céda au fils d'Ysiaslaf, en disant : « Son père était plus âgé que le mien, » et il a régné le premier dans la capitale : je » veux éviter les dissensions et les horreurs de » la guerre civile. » Il proclama ensuite Sviatopolk souverain de Russie, et partit pour Tchernigof, tandis que son frère Rostislaf se rendait à Péréiaslavle. Après avoir gouverné pendant quelques années à Novgorod, Sviatopolk, mécontent de l'esprit séditieux des citoyens de cette ville, en était sorti dès l'année 1088, et avait établi sa résidence à Tourof; il se hâta de quitter cette ville et se rendit à Kief, où il entra avec autant de plaisir que le peuple en eut à venir à la rencontre d'un souverain, dont le gouvernement semblait lui présager la paix et la tranquillité. Ces espérances furent trompées; et le commencement du règne de Sviatopolk fut signalé par de grands désastres.

1093.

Générosité de Monomaque.

Aussitôt que la nouvelle de la mort de Vsevolod fut parvenue aux Polovtsi, ils firent connaître leur désir de vivre en bonne intelligence avec la

Russie. Sans consulter les boyards de son père et de son oncle, l'imprudent Sviatopolk fit arrêter et mettre en prison leurs ambassadeurs : bientôt, prévenu que pour se venger de cette violence, les barbares incendiaient et ravageaient ses provinces, il prit le parti de leur demander la paix. Les Polovtsi ne voulurent plus écouter ses propositions, et le grand prince, qui n'avait à leur opposer que huit cents hommes, s'empressa de marcher contre eux. Les plus sages observations furent à peine suffisantes pour le retenir : les boyards lui disaient que, mettant de côté l'orgueilleuse présomption de la jeunesse, c'était par milliers et non par centaine, qu'il fallait rassembler des soldats pour repousser l'ennemi : ils ajoutaient que la province de Kief, épuisée par de longues guerres, entièrement ruinée, était déserte ; que l'on ne pouvait se dispenser d'implorer le secours du brave Vladimir. Aussitôt le prince de Tchernigof prit les armes et appela auprès de lui son frère Rostislaf ; mais, après avoir réuni leurs forces, les princes ne s'accordèrent pas entre eux, et restèrent dans l'inaction sous les murs de Kief, occupés de leurs querelles. Enfin les boyards leur dirent : « Vos dissensions actuelles causent la perte » de votre peuple : commencez par vaincre l'en- » nemi avant de songer à vos inimitiés. » Ces

sages conseils firent leur effet sur Sviatopolk et Vladimir, qui s'embrassèrent en frères, et, selon la coutume du temps, baisèrent le saint crucifix, en signe de la sincérité de leur mutuel attachement.

Les ennemis assiégeaient Tortchesk, ville peuplée par les Torques, qui ayant abandonné leur vie nomade, étaient assujettis aux Russes. Les princes voulurent la délivrer, sans être du même avis sur les moyens à prendre pour y parvenir. Sviatopolk voulait qu'on livrât bataille; Monomaque insistait pour la paix: ils s'arrêtèrent auprès de Tripool, où ils convoquèrent un conseil de guerre. L'opinion du prince de Tchernigof fut appuyée par Yan, voïévode de Kief, ami du bienheureux Théodose, et par plusieurs autres boyards. « Les Polovtsi, disaient-ils, voient nos » glaives étincelans, et ne rejeteront pas la » paix. » Mais les Kiéviens, avides de gloire, finirent par ramener à leur parti le plus grand nombre des suffrages, et l'armée russe traversa la rivière de Stougna. Sviatopolk commandait l'aile droite, Vladimir la gauche, et Rostislaf se
Le 26 mai. trouvait au centre. Ils plantèrent leurs étendards au milieu des travaux avancés de Tripool, et attendirent l'ennemi, qui fit commencer l'attaque par ses archers, et se jeta sur Sviatopolk avec toutes ses forces. Hors d'état de soutenir ce

choc, les Kiéviens furent mis en désordre. Le grand prince donnait l'exemple de l'intrépidité; il combattit long-temps en désespéré, et ne quitta le champ de bataille que le dernier. Le centre et la gauche, qui n'avaient pu secourir l'aile droite par une manœuvre habile et rapide, résistaient encore; ils furent enfin obligés de céder à la supériorité des ennemis. Le sang ruisselait sur la terre; et les Russes, qui, pour éviter l'épée des vainqueurs, se précipitaient en foule dans la Stougna, grossie par les pluies, trouvaient la mort dans ses ondes rapides. A la vue de son frère qui se noyait, Monomaque s'élança dans les flots, sans songer à son propre danger; et il y aurait péri, si, pleins de zèle et de dévouement, ses officiers ne l'en eussent retiré. Pleurant sur le sort de Rostislaf, de plusieurs de ses boyards et sur les malheurs de sa patrie, ce prince, accablé de douleur, reprit le chemin de Tchernigof, tandis que Sviatopolk retournait à Kief. L'infortunée mère de Rostislaf attendait avec anxiété le retour de son fils; on lui rapporta le cadavre de ce jeune prince, dont la mort prématurée inspirait une compassion universelle.

Les Polovtsi recommencèrent le siége de Tortchesk : les habitans se défendirent avec un

grand courage; mais la disette de vivres se fit bientôt sentir, et c'est en vain qu'ils en attendaient de Sviatopolk; car l'ennemi vigilant avait, de toutes parts, cerné la ville, qui résista plus de deux mois. Les Polovtsi laissèrent une partie de leur armée pour continuer le siége, et s'approchèrent de la capitale. Le 23 juin. Sviatopolk voulut encore tenter le sort des armes; défait une seconde fois sous les murs de Kief, il prit la fuite sans autre escorte que deux de ses soldats. Tortchesk fut obligée de se rendre; ses maisons, ses murailles furent réduites en cendres et ses habitans emmenés en captivité.

1094. Peu favorisé de la fortune dans ses entreprises de guerre, Sviatopolk eut recours à un autre moyen pour désarmer les Polovtsi, et il espérait Mariage de Sviatopolk. y réussir en épousant la fille de leur prince Tougorkan. Cependant cette alliance, que l'intérêt de l'État put seul justifier, ne mit pas la Russie Ambition d'Oleg. à l'abri des incursions de ces barbares. Oleg Sviatoslavitch, prince de Tmoutorokan, vint avec eux ravager sa patrie, pour la troisième fois. Il assiégea Monomaque dans Tchernigof, réclamant cette province, ancien apanage de son père, comme son légitime patrimoine. Vladimir qui possédait l'affection de son armée et de son peuple, se défendit quelques jours; mais avare du

sang de ses sujets, ce généreux prince s'écria : « Les ennemis de notre patrie n'auront pas lieu » de se réjouir de nos divisions ! » Et une autre fois encore il fit au bien public le plus noble sacrifice ; il céda volontairement sa principauté à Oleg. Il partit de Tchernigof pour se rendre à Péréiaslavle avec sa femme et ses enfans, couverts des boucliers d'une garde peu nombreuse, mais fidèle, toujours prête à le défendre contre la rapacité des avides Polovtsi, qui, loin d'observer les conditions de la paix, ravagèrent long-temps encore la province de Tchernigof. Le farouche Oleg, satisfait des secours de ces féroces auxiliaires, voyait avec sang-froid toutes leurs cruautés; et la Russie méridionale offrait alors le tableau des plus terribles désastres. « Les villes sont dé» sertes, dit Nestor; on voit partout les villages » en feu, les églises, les maisons, les granges ré» duites en monceaux de cendres, et les citoyens » infortunés expirent sous le fer des ennemis, ou » attendent la mort avec effroi. Les prisonniers » chargés de chaines sont entraînés sans habits et » nu-pieds, dans les contrées lointaines des bar» bares ; ils se disent les uns aux autres en pleu» rant, *je suis d'une telle ville russe, je suis* » *d'un tel village!* On n'aperçoit plus dans nos » prairies, ni chevaux, ni bétail; les champs sont

» couverts d'herbes, et les bêtes féroces peu-
» plent aujourd'hui les mêmes lieux habités na-
» guère par des chrétiens. » Pour comble de malheur, un fléau d'une nouvelle espèce, phénomène dévastateur de la nature, vint fondre sur la Russie. La terre fut couverte de sauterelles, qui détruisirent entièrement les moissons; et des nuées de ces insectes dangereux, inconnus jusqu'alors à nos ancêtres, se dirigeaient du midi vers le nord, laissant partout les misérables agriculteurs livrés au désespoir et à la famine.

Le 26 août. Sauterelles.

Enfin les victoires du grand prince et de Vladimir vinrent rendre le courage à leurs sujets désolés; malheureusement ces triomphes commencèrent par une perfidie. Les calamités publiques, de longue durée, exaspèrent les cœurs, et détruisent même les principes de la morale parmi les hommes.

1095.

Victoires.

Itlar et Kitan, généraux des Polovtsi, avaient pris en otage le fils de Vladimir, d'après les conditions de la paix conclue avec ce prince. Kitan avait dressé ses tentes près des remparts de la ville, et s'y livrait au repos sur la foi des traités. Itlar était allé rendre visite au boyard Ratibor à Péréiaslavle. Alors d'indignes conseillers proposèrent au prince de profiter de la négligence de ses odieux ennemis, de violer la paix,

les lois de l'honneur, et les droits non moins sacrés de l'hospitalité, en un mot de surprendre et d'égorger tous les Polovtsi. Vladimir, irrésolu, rejeta d'abord cette odieuse proposition; mais ceux qui l'entouraient étouffèrent les cris de sa conscience timorée, en lui répétant que mille fois ces barbares avaient violé leurs sermens... Pendant une nuit obscure, les Russes réunis aux Torques, leurs sujets, sortirent de la ville, surprirent le camp, égorgèrent Kitan et ses soldats plongés dans le sommeil, et ramenèrent en triomphe à Vladimir, son fils Sviatoslaf qu'ils avaient délivré. Itlar, sans se douter de cette perfidie, allait tranquillement partager le déjeûner de ses hôtes, lorsque, par une ouverture pratiquée à cet effet dans le plancher de la chambre, Oleg, fils de Ratibor, lui décocha une flèche dans la poitrine, et le malheureux Itlar, avec plusieurs de ses illustres compagnons, périt victime d'un complot abominable, qui passa pour une ruse permise, aux yeux même du meilleur des princes russes.

Perfidie des Russes.

Le 24 février.

Afin de prévenir la juste vengeance à laquelle ils devaient s'attendre, pour un crime de cette nature, Vladimir et Sviatopolk marchèrent contre les Polovtsi, et, pour la première fois, les Russes osèrent attaquer ces barbares dans leur propre pays. Ils enlevèrent une grande quantité de bé-

tail, de chameaux, de chevaux et de prisonniers, et s'en retournèrent sans éprouver aucune perte; dans le même temps les Polovtsi brûlaient la ville d'Yourief, située sur les bords du Ross. Ses habitans se réfugièrent avec leur évêque dans la capitale, et le grand prince les établit dans une petite ville qu'il avait fait bâtir auprès de Kief, et à laquelle il avait donné son propre nom.

Oleg, prince de Tchernigof, au mépris de sa parole, n'avait pas marché avec ses frères contre les Polovtsi. Sviatopolk et Vladimir exigèrent de lui qu'il fît mourir, ou au moins qu'il leur livrât un jeune homme illustre, de la nation des Polovtsi, le fils d'Itlar, qui s'était réfugié chez lui; le prince de Tchernigof rejeta cette proposition comme un crime inutile. Le mécontentement croissait de part et d'autre : Sviatopolk et Vladimir agissant d'intelligence, privèrent David Sviatoslavitch, frère d'Oleg, de la principauté de Smolensk qui lui avait été donnée par Vsevolod, et l'envoyèrent régner à Novgorod, d'où Monomaque rappela son fils Mstislaf, pour lui confier la principauté de Rostof; mais les séditieux Novgorodiens déclarèrent deux ans après à David, qu'ils ne voulaient plus de lui, et rappelèrent Mstislaf pour le remplacer. Privé de son apanage, David eut sans doute recours à Oleg, car on lui

Guerres civiles.

rendit la principauté de Smolensk. Le jeune fils de Monomaque, Ysiaslaf, gouverneur de Koursk, donna sujet à de nouvelles dissensions, et s'étant emparé inopinément de Mourom, ville appartenant au prince de Tchernigof, il fit prisonnier le lieutenant d'Oleg.

Dans ces pénibles circonstances, Sviatopolk et Vladimir invitèrent Oleg à se rendre au congrès qui devait se tenir à Kief. « Là, disaient-ils, dans » la plus ancienne des villes russes, nous conso» liderons la sûreté de l'État, dans un conseil gé» néral formé par les chefs du clergé, les boyards » dont l'âge garantit la sagesse, et les plus illus» tres des citoyens. » Oleg, qui se défiait de la loyauté de leurs intentions, répondit avec fierté : « *Je suis prince, et ne suis pas fait pour* » *prendre conseil des moines et de la populace.* Orgueil d'Oleg.
» S'il en est ainsi, dirent Sviatopolk et Vladimir, » si tu ne veux pas faire la guerre aux ennemis de » la Russie, ni te réunir en conseil avec tes frè» res, nous te considérons toi-même comme un » ennemi de la patrie, et Dieu sera notre juge. » Après s'être emparés de Tchernigof, ils attaquèrent la ville de Staradoub où se trouvait Oleg, et, pendant plus d'un mois, le sang innocent fut répandu dans d'affreux combats. Enfin, dompté par la famine, le prince de Tchernigof fut obligé de

Le 24 mai. se soumettre, et promit, sous serment, de se rendre au congrès de Kief avec son frère David.

Sviatopolk désirait avec ardeur mettre fin à cette guerre civile, car les Polovtsi ravageaient alors la Russie. Une bande de ces barbares vint incendier le palais du prince à Bérestof; une autre réduisit en cendres le bourg d'Oustié près de Péréiaslavle, et cette dernière ville, capitale des États de Vladimir, fut assiégée par Tougorkan, beau-
Le 30 mai. père de Sviatopolk. Le grand prince et Vladimir parvinrent à cacher aux ennemis les mouvemens de leur armée, traversèrent le Dniéper, et parurent tout à coup sous les murs de Péréiaslavle. Les habitans au comble de la joie vinrent à leur rencontre, et les Russes entraînés par leur ardeur
19 juin. guerrière se jetèrent dans la rivière de Troubège, pour combattre les Polovtsi, dont le camp se trouvait sur la rive opposée. Le prudent Vladimir voulut en vain ranger ses soldats en ordre de bataille. Sans écouter leurs chefs, ils attaquèrent sur-le-champ les barbares, et leur valeur décida la victoire : Tougorkan lui-même, son fils et les plus illustres des ennemis restèrent sur le champ de bataille. Sviatopolk fit enlever le corps du premier, et lui rendit les honneurs de la sépulture, dans les environs de son palais de Bérestof. Mais, au moment où les Russes se réjouissaient de

leur triomphe, Kief fut sur le point d'être prise Le 20 juin. par un autre prince des Polovtsi, nommé Boniack, qui mit le feu à ses faubourgs, au palais de Vsevolod, et aux monastères; il pénétra pendant la nuit dans celui de Petchersky, fit périr quelques religieux éveillés par le tumulte et les cris des ennemis; il pilla l'église, les cellules, et se retira chargé de butin, après avoir livré aux flammes tous les bâtimens en bois..

Incendie du monastère de Petchersky.

A son retour à Kief, Sviatopolk attendit vainement Oleg qui n'avait pu se faire ouvrir les portes de Smolensk, et qui marchait sur Mourom. Ysiaslaf, fils de Monomaque, rassembla les troupes de Rostof, Souzdal et Bielo-Ozero, et fit ses dispostions pour le repousser. « Allez régner dans la province de Rostôf, lui fit dire » Oleg. Votre père m'a enlevé Tchernigof; » voulez-vous donc m'ôter aussi Mourom, mon » légitime patrimoine, et me réduire à la mi- » sère? Je ne songe pas à la guerre et ne désire » que de vivre en paix avec Vladimir. » Oleg n'avait sous ses ordres qu'un petit nombre de soldats levés à Rezan, qui dépendait alors des princes de Tchernigof; mais ses propositions ayant été rejetées avec orgueil, il engage aussitôt un combat dans lequel le jeune Ysiaslaf trouve la mort, et où son armée est mise en pleine dé-

Le 6 septembre.

route. Le vainqueur s'empara de Mourom où était l'épouse d'Ysiaslaf, de Souzdal et de Rostof, et selon la coutume barbare du temps, il fit mettre aux fers une partie de la population.

Aussitôt que Mstislaf Vladimirovitch, prince de Novgorod et filleul d'Oleg, eut appris le sort funeste d'Ysiaslaf, il fit apporter son corps à Novgorod, et on l'enterra dans l'église de Sainte-Sophie. Ce prince, rempli de générosité, ami de la justice, ne faisait pas un crime à Oleg d'avoir conquis Mourom; il demandait seulement qu'il sortît de Rostof et de Souzdal : il ne lui reprochait pas même la mort d'Ysiaslaf, et il lui fit dire par ses ambassadeurs : « Vous avez tué mon » frère ; mais les souverains et les héros perdent » également la vie dans les combats : contentez-» vous de votre héritage, et dans cette circons-» tance, j'intercéderai pour vous près de mon » père, afin qu'il vous laisse en paix. » Oleg, séduit par l'espérance de s'emparer aussi facilement de Novgorod, ne voulut écouter aucune proposition, et Mstislaf, sûr de l'attachement de son peuple, prit les armes. Dobrynin, commandant un détachement de Novgorodiens, enleva les soldats envoyés par Oleg pour percevoir le tribut, et défit son avant-garde sur les rives de la Medvéditza, dans le gouvernement de

Courage et bonté de Mstislaf.

Tver. Oleg, forcé d'abandonner Rostof et Souzdal, livra aux flammes cette dernière ville, de laquelle il ne resta qu'un seul couvent et les églises, et courut se renfermer dans Mourom. Guidé par le respect qu'il portait à son parrain, le bon Mstislaf lui proposa de nouveau la paix, n'exigeant autre chose que la reddition des prisonniers de guerre. En même temps il adressa à son père les plus vives instances pour qu'il oubliât ses griefs contre Oleg. Monomaque fit partir son fils cadet Viatcheslaf pour Souzdal, avec un détachement de cavalerie de ses alliés les Polovtsi, et écrivit à Oleg la lettre suivante.

« Mon cœur déchiré a lutté long-temps contre » les préceptes de la religion chrétienne, qui » ordonnent de pardonner et de s'entr'aimer. » Dieu veut que les frères aient l'un pour l'autre » un sincère attachement; mais séduits par l'ennemi de Jésus-Christ, les plus sages de nos » aïeux et les meilleurs de nos pères, armèrent leurs mains contre leurs parens...... Je » vous écris d'après les instances de votre filleul, qui me supplie au nom de l'intérêt de la » patrie, de renoncer à tout ressentiment et de » remettre au jugement de Dieu la mort de son » frère. La générosité de ce jeune homme est » pour son père un sujet de reproche. En effet, Lettre de Monomaque.

» oserions-nous rejeter l'exemple de modération
» que notre divin Sauveur nous a donné, nous
» périssables créatures, aujourd'hui couvertes
» de gloire et d'honneur, demain dans la nuit
» du tombeau, et dont les richesses seront par-
» tagées par d'avides héritiers? Souvenons-nous,
» mon frère, de ceux de qui nous tenons la vie.
» Ont-ils emporté avec eux d'autre bien que
» leur vertu? Vous êtes cause de la mort de mon
» fils, votre propre filleul, et ni le sang de cet
» enfant, ni le regret de voir tomber cette jeune
» fleur, n'ont pu vous attendrir : sans pitié pour
» moi et pour sa mère, vous avez dédaigné de
» m'adresser la moindre consolation. Vous avez
» retenu mon innocente belle-fille, au lieu de
» m'envoyer cette infortunée, qui serait venue
» verser ses chagrins dans mon cœur. J'aurais
» mêlé mes larmes aux siennes, moi qui n'ai pu
» jouir du tableau de leur félicité conjugale, moi
» qui n'ai jamais entendu leurs chants d'hymé-
» née!... Au nom du ciel, mon frère, laissez par-
» tir cette pauvre affligée, qui viendra, comme
» une triste colombe, soupirer ses douleurs dans
» mon palais; pour moi je n'attends de consola-
» tion que du Tout-Puissant. Je ne vous reproche
» pas la mort prématurée d'un fils que je chéris-
» sais. Les plus illustres des humains trouvent

» la mort dans les combats. Trompé par d'avides
» courtisans, il voulut s'emparer du bien d'au-
» trui, et il m'a plongé dans la douleur et la
» tristesse : après vous être rendu maître de
» Mourom, vous eussiez dû ne pas prendre Ros-
» tof, et à cette époque faire la paix avec moi.
» Réfléchissez si c'était à moi ou à vous à en faire
» les premières propositions? Si vous écoutez la
» voix de votre conscience; si, pour calmer des
» chagrins que vous avez causés, vous consentez
» à m'écrire avec cordialité et franchise, et à
» m'envoyer votre lettre par un ambassadeur ou
» par un prêtre, vous rentrerez alors dans votre
» province; vous reprendrez tous vos droits sur
» mon cœur, et nous vivrons dorénavant dans
» la plus étroite amitié. Je ne fus jamais votre
» ennemi, et je ne voulais pas verser votre sang
» dans les champs de Starodoub (où ce prince
» fut assiégé par Sviatopolk et Monomaque);
» Dieu veuille que mes frères ne songent pas
» non plus à répandre le mien! Nous n'avons
» eu pour vous chasser de Tchernigof d'autre
» motif que l'alliance que vous aviez contractée
» avec les infidèles, et j'éprouvai, depuis, de vifs
» regrets d'avoir cédé alors aux conseils de mon
» frère (Sviatopolk). Vous dominez maintenant
» à Mourom; mes fils gouvernent la province

» de leur grand-père; voudriez-vous être cause » de leur mort ? vous avez les moyens d'y parvenir. Dieu seul peut savoir à quel point je désire la prospérité de ma patrie et celle de mes » frères. Puisse-t-il être pour toujours privé de » la tranquillité du cœur, celui de nous, dont » les plus ardens désirs ne sont pas de voir régner la paix entre les chrétiens ! Ce n'est ni la » crainte, ni le besoin qui me portent à vous » parler ainsi; je cède aux vœux de ma conscience et de mon cœur, choses qui me sont plus » précieuses que tout au monde. »

Perfidie d'Oleg. 1097, le 1er. mars.

Oleg, afin de mieux tromper son neveu, consentit à faire la paix; et au moment où Mstislaf, qui avait licencié ses soldats, était tranquillement à table avec ses boyards, des courriers lui apportent la nouvelle que son oncle est arrivé sur les bords de la Kliasma, avec son armée. Oleg était persuadé que Mstislaf, étonné par une attaque imprévue, s'enfuirait de Souzdal; mais ce jeune prince avait rassemblé, dans un seul jour, les troupes de Novgorod, de Rostof et de Biélo-Ozéro, et s'était mis en bataille en dehors des remparts. Oleg étant resté quatre jours sans rien entreprendre, Viatcheslaf, autre fils de Monomaque, eut le temps de rejoindre son frère, et ils donnèrent aussitôt le signal du

combat. Oleg, saisi de frayeur à la vue du célèbre étendard de Vladimir entre les mains du général des Polovtsi, qui, à la tête d'un détachement de l'infanterie de Mstislaf, attaquait les derrières de son armée, fut bientôt mis en déroute. Il se sauva à Rezan, après avoir confié Mourom à son jeune frère Yaroslaf.

Modéré après son triomphe, Mstislaf ne voulut pas s'emparer de ces deux villes; il se borna à mettre en liberté les prisonniers qui étaient renfermés à Rostof et à Souzdal. Oleg fuyait devant lui, errait au désespoir, sans savoir où trouver un asile, lorsque son neveu lui fit porter des paroles de consolation. « Vladimir et Sviatopolk, lui disait ce sensible jeune homme, » ne vous priveront pas de votre patrie. Je suis » votre médiateur fidèle : restez, régnez dans » votre principauté, et faites seulement un acte » de soumission. » Mstislaf tint religieusement sa parole. Il sortit de la province de Mourom, revint à Novgorod, et parvint à rétablir la concorde entre Oleg, le grand prince et Vladimir.

Générosité de Mstislaf.

Quelques mois après, la Russie vit pour la première fois un congrès solennel de ses princes réunis dans la ville de Lubetch, sur les bords du Dniéper. Là, assis sur le même tapis, ils examinèrent avec prudence la position de la

patrie, sur le point de devenir victime de leurs funestes discordes. Ils sentirent qu'il était temps d'éteindre tout ressentiment particulier; de rappèler à leur souvenir l'ancienne gloire de leurs aïeux; de se réunir d'âme et de cœur pour dompter les Polovtsi leurs ennemis extérieurs; de rendre enfin la tranquillité à l'État, et mériter l'amour du peuple. Il n'est pas douteux que Monomaque, ami de la patrie et le plus sage des princes russes, suggéra l'idée de cette mémorable réunion dont il fut l'âme. Il donna, dans la répartition des apanages, l'exemple de la modération et du désintéressement : chaque prince, satisfait de son partage, dit, en baisant le saint crucifix : « Que désormais les pays russes » soient regardés comme notre patrie à tous, » et que celui qui osera s'armer contre son frère, » s'attende à devenir l'ennemi de tous les au- » tres. » Le peuple était au comble de la joie à ces témoignages de la bonne harmonie qui régnait entre ces princes, qui, après s'être embrassés comme de tendres frères, se séparèrent en amis.

Cette liaison solennelle était à peine formée, qu'elle fut rompue par le forfait le plus abominable dont l'histoire puisse transmettre l'affreux souvenir, à la postérité la plus éloignée. L'anna-

liste cherche à en excuser le principal auteur en disant qu'il fut égaré par la calomnie ; mais il n'y a que des monstres qui se laissent séduire par de semblables moyens. David Igorevitch, cet indigne petit-fils d'Yaroslaf, arrivé de Lubetch à Kief, déclara à Sviatopolk que Monomaque et Vassilko étaient ses secrets ennemis ; que le premier ne songeait qu'à s'emparer du trône du grand prince, et que le second voulait se rendre maître de la ville de Vladimir ; il ajouta que son frère Yaropolk avait péri de la main d'un assassin soudoyé par Vassilko, qui, après l'exécution du crime, s'était réfugié chez les fils de Rostislaf ; enfin que la prudence demandait une grande circonspection ; que la vengeance exigeait une victime. Le grand prince, saisi d'horreur, versa des larmes amères au souvenir du sort cruel de son frère bien-aimé. « Mais » cette horrible accusation est-elle fondée ? » s'écria-t-il ; que le ciel te punisse, si la » haine ou l'envie te pousse à me tromper ! » David lui protesta qu'il lui serait impossible de régner paisiblement à Vladimir, ainsi qu'à Sviatopolk de dominer à Kief, tant que Vassilko existerait : le fils d'Ysiaslaf, entraîné par ces horribles conseils, donna, comme son frère, son consentement à une perfidie. Loin de soup-

Perfidie de David et de Sviatopolk.

çonner ce noir complot, avec la tranquillité d'une conscience pure, Vassilko passait alors dans les environs de Kief. Il entra dans le monastère de Saint-Michel pour y faire ses prières, soupa avec les religieux, et passa la nuit dans son camp, hors de la ville : Sviatopolk et David le firent prier de venir à Kief, et d'y rester jusqu'au jour de Saint-Michel, fête du patron du grand prince; mais Vassilko, qui allait faire la guerre aux Polonais, refusa de se rendre à l'invitation de Sviatopolk, et fit, sans perdre de temps, ses préparatifs de départ : « Voyez-vous, dit David au grand prince, comme » il vous méprise au sein même de vos propres » domaines? Que sera-ce donc lorsqu'il sera dans » sa province? Il n'y a pas de doute qu'il s'empa- » rera de Tourof, de Pinsk et des autres places » qui vous appartiennent. Faites-le saisir et li- » vrez-le moi : dans le cas contraire, vous vous » souviendrez, mais trop tard, de mes conseils. » Sviatopolk envoya pour la seconde fois prier Vassilko de se rendre près de lui, lors même qu'il ne pourrait disposer que d'un instant pour embrasser ses oncles, et causer quelques minutes ensemble. Le malheureux prince céda à ces instances, et monta à cheval; déjà il était à la porte de la ville, lorsqu'un officier qui lui

était dévoué, accourt à sa rencontre, et lui annonce, en frémissant, l'horrible complot qui menaçait ses jours. Vassilko refuse d'y croire. « Nous avons, dit-il, baisé ensemble l'image de » notre Sauveur, et juré de rester amis jusqu'à la » mort ; je ne ferai pas à mes parens l'injure » d'un tel soupçon. » Après avoir fait le signe de la croix, il entre dans la ville accompagné de fort peu de monde. Sviatopolk reçoit son hôte dans son palais, avec une apparente affabilité ; il le fait entrer dans une chambre de laquelle il sort aussitôt, sous le prétexte d'aller faire préparer un repas pour son cher neveu. Resté seul avec David, Vassilko veut entamer la conversation ; le scélérat, encore nouveau dans son abominable métier, change de couleur, ne peut répondre un seul mot, et se hâte de s'éloigner. A un signal convenu, des soldats entrent dans l'appartement, et l'infortuné prince est chargé de chaînes. La mesure du crime ne fut pas comblée alors. Redoutant les suites de l'indignation publique, Sviatopolk convoque le lendemain les boyards et les citoyens de Kief ; il leur déclare solennellement tout ce qu'il a appris de David, sur les projets de Vassilko. « Prince, ré- » pondit le peuple, ta tranquillité nous est chère : » Vassilko mérite la mort, s'il est vrai qu'il

» soit actuellement ton ennemi ; mais s'il est » l'objet des calomnies de David, Dieu vengera » sur celui-ci le sang de l'innocent. » Les membres les plus illustres du clergé parlaient au grand prince des devoirs de l'humanité, de l'horreur que doit inspirer la perfidie ; ses résolutions chancelaient, lorsqu'effrayé de nouveau par les coupables insinuations de David, il livre la victime entre ses mains. Le scélérat fait transporter Vassilko à Bielgorod, où on l'enferme dans une chambre étroite ; on aiguise un couteau sous ses yeux ; on étend un tapis sur le plancher, on saisit le malheureux, on veut le terrasser ; ayant deviné l'intention des satellites de David et de Sviatopolk, le prince frémit, et bien que chargé de chaînes, il se défend long-temps avec une telle vigueur, que les assassins sont obligés d'appeler des gens pour les aider. Enfin ils parviennent à le garotter ; ils montent sur une planche qui lui écrase la poitrine, et l'un d'eux lui arrache les yeux ! . . . . Vassilko reste étendu sur le tapis, sans connaissance. Les scélérats enlèvent son corps pour le transporter à Vladimir ; ils s'arrêtent pour dîner dans la ville de Zdwijensk, et ordonnent à la maîtresse de l'hôtel, de faire blanchir la chemise ensanglantée du prince. Cette femme sensible jette un cri lamentable qui le

Vassilko aveuglé.

rappelle à la vie. « Où suis-je, demande-t-il ? » Il boit un verre d'eau fraîche ; il touche ses vêtemens, et dit : « Pourquoi m'avez-vous ôté ma » chemise ensanglantée ? c'est dans cet état que » je voulais paraître aux yeux du juge suprême. » David attendait Vassilko à Vladimir, sa capitale, où il le fit jeter dans une prison, dont il confia la garde à deux officiers et à trente soldats.

A la nouvelle de ce forfait, Monomaque glacé d'horreur ne put retenir ses larmes. « Jamais, » dit-il, on n'entendit parler en Russie d'un » crime aussi atroce ! » A l'instant même il en donna connaissance aux fils de Sviatoslaf, Oleg et David. « Arrêtons le mal à sa naissance, » leur écrivait ce bon prince ; punissons le » monstre qui a déshonoré notre patrie, et mis » le poignard à la main du frère contre le frère. » Si nous laissons cet attentat impuni, le sang » coulera à grands flots, et nous deviendrons » nous-mêmes des assassins : nous causerons la » ruine de la patrie, qui deviendra la proie des » barbares ! » Oleg et David, partageant la juste indignation de Monomaque, se réunirent à lui, s'approchèrent de Kief, et demandèrent, avec menaces, la réponse justificative de Sviatopolk. Les ambassadeurs envoyés par eux disaient en leur nom : « Si Vassilko était criminel, pourquoi n'as-

Douleur de Monomaque.

1098.

» tu pas exposé devant nous et tes griefs et sa dé-
» fense ? En quoi consiste son crime ? » Le grand prince voulut s'excuser sur sa crédulité, alléguant que ce n'était pas lui, mais David qui avait fait arracher les yeux à Vassilko. « Le
» crime s'est commis dans une de tes villes, » répliquèrent les ambassadeurs, et ils sortirent à l'instant de son palais. Le lendemain Vladimir et les deux fils de Sviatoslaf, firent leurs préparatifs pour passer le Dniéper et attaquer Kief. Le pusillanime Sviatopolk songeait déjà à prendre la fuite ; les citoyens s'y opposèrent, et pleins de confiance dans la grandeur d'âme de Monomaque, ils lui envoyèrent une ambassade. Le métropolitain et la veuve de Vsevolod parurent au milieu du camp des princes alliés : le premier parla au nom du peuple, tandis que la princesse, les yeux levés vers le ciel, laissait couler ses larmes : « Princes magnanimes, dit le métropolitain

Harangue du métropolitain.

» à Vladimir et aux fils de Sviatoslaf, ne don-
» nez pas aux ennemis de la patrie, l'affreux
» plaisir de la voir déchirer de vos propres mains.
» Par combien de travaux vos pères et vos aïeux
» sont-ils parvenus à établir la grandeur et la sû-
» reté de l'État ! Ils ont conquis des terres étran-
» gères, et vous, loin de les imiter, vous allez
» causer la ruine de la Russie ! » A ces mots,

Vladimir attendri laissa couler ses larmes : il chérissait la mémoire de son père ; il respectait la veuve de ce prince, et le chef de l'église : mais l'amour de la patrie, surtout, embrasait son noble cœur. « Oui, répondit-il douloureusement, » nous sommes indignes de nos illustres ancêtres, » et nous méritons bien ces reproches ! » Les princes consentirent à la paix, et Vladimir pardonna à Sviatopolk son injure personnelle ; car cet ingrat comblé de ses bienfaits, qui lui était redevable du trône, n'avait pas rougi d'ajouter foi à la calomnie et de le considérer comme son ennemi secret. Le grand prince rejeta tous les torts sur David et jura de le punir.

David, instruit de cette résolution, avisa aux moyens de détourner l'orage qui le menaçait. C'est ici que Basile, l'un des continuateurs des annales de Nestor, moine ou prêtre, joue lui-même un rôle important, et rapporte les circonstances suivantes. « Je me trouvais alors, dit-il, » dans la ville de Vladimir. Appelé, pendant la » nuit, de la part du prince David, je le trouvai » entouré de ses boyards : il me fit asseoir et me » parla ainsi : *Vassilko prétend que je puis ren-* » *trer dans les bonnes grâces de Vladimir.* » *Allez trouver ce prisonnier ; conseillez-lui de* » *dépêcher des envoyés à Monomaque, et de*

» *sollicíter de ce prince qu'il respecte ma tran-*
» *quillité. Pour preuve de ma reconnaissance, je*
» *donnerai à Vassilko, celle des villes de la*
» *Russie rouge qui sera le plus à sa convenance.*
» J'exécutai les ordres de David, et me rendis à
» la prison. L'infortuné Vassilko m'ayant écouté
» très-attentivement, me répondit avec douceur:
» *Je n'ai pas dit un mot de ce dont vous me*
» *parlez; mais je n'en ferai pas moins ce que*
» *désire David; car je ne voudrais pas que l'on*
» *versât pour moi une seule goutte de sang russe.*
» *Cependant j'admire que David, en signe de*
» *reconnaissance, veuille me faire la grâce de*
» *me donner une des villes qui lui appartien-*
» *nent; je n'en ai aucun besoin puisque je suis*
» *content de celle qui m'est tombée en partage,*
» *et malgré ma captivité je suis toujours prince*
» *de Terebovl. Dites-lui que je désire voir mon*
» *boyard Kulmée, et que je l'enverrai ensuite*
» *à Vladimir.* David rejeta cette proposition et
» répondit que Kulmée ne se trouvait pas à Vla-
» dimir. Je retournai près de Vassilko, qui ren-
» voya son domestique, me fit asseoir près de
» lui et me parla ainsi : *J'ai appris que David*
» *avait l'intention de me livrer aux Polonais;*
» *il n'est pas encore rassasié de mon sang, et*
» *il veut en verser le reste. Il est vrai que pour*

» venger ma patrie, j'ai fait beaucoup de mal » à ce peuple ; mais qu'il satisfasse ses désirs, » je ne crains pas la mort : ami de la vérité, je » vais vous ouvrir mon âme toute entière. Dieu » m'a puni pour mon orgueil! Aussitôt que » j'eus la certitude que mes alliés, les Torques, » les Berendéens, les Polovtsi et les Petchénè- » gues allaient se joindre à moi, je m'aban- » donnai à la vanité. A présent, me suggérait- » elle, je pourrai dire à mes frères David et » Volodar : donnez-moi seulement les plus jeunes » de vos soldats, et ne songez qu'à boire et à » vous divertir. Je marcherai pendant l'hiver, » puis au retour de la belle saison, je ferai la » conquête de toute la Pologne : la population » de notre pays est peu nombreuse : j'irai triom- » pher des Bulgares du Danube; je peuple- » rai nos déserts de leurs prisonniers de guerre; » ensuite je solliciterai de Sviatopolk et de Vla- » dimir, la permission de marcher contre les » Polovtsi, ces implacables ennemis de la Russie, » et je me couvrirai de gloire, ou bien je per- » drai la vie pour l'honneur de ma patrie. Au- » cune autre pensée n'occupait mon âme, et je » prends Dieu à témoin que je ne songeai ja- » mais à faire le moindre mal à Sviatopolk, ni » à David, ni à aucun de mes chers frères. »

Beauté de l'âme de Vassilko.

Ce prince infortuné ouvrant son âme à un humble religieux, entre les murs d'une étroite prison, était loin de supposer que ses paroles héroïques parviendraient à la postérité la plus reculée.

Vassilko languit encore plus d'un mois en captivité. Il est probable que Vladimir, tourmenté par les invasions des Polovtsi, fut hors d'état de le délivrer. Cette circonstance releva le courage de David, qui voulut en profiter pour augmenter ses domaines par la conquête de Terebovl; intimidé cependant par la valeur de Volodar Rostislavitch, il n'osa pas livrer bataille et se réfugia dans la ville de Boujsk, où il fut aussitôt assiégé par Volodar, qui se bornait à demander la liberté de son frère. L'odieux David, forcé de se soumettre, eut l'audace d'assurer que Sviatopolk seul était l'auteur du crime. « Ce n'est pas dans ma province, disait-il, que votre frère fut privé de la vue; il m'a fallu consentir à tout, pour m'épargner le même sort. » Volodar signa la paix; mais à peine Vassilko était délivré, qu'il recommença la guerre contre David. Égarés par la haine et par la soif de la vengeance, les fils de Rostislaf réduisent en cendres la ville de Vsévologe; ils en massacrent cruellement les citoyens, marchent contre Vladimir, et exigent qu'on leur livre sur-le-champ les trois conseillers de David, qui l'a-

vaient excité à faire périr Vassilko. Le peuple s'assembla sur la place publique, pour examiner ce qu'il convenait de faire dans cette circonstance critique. « Nous sommes tous prêts à mourir pour » notre prince, s'écrièrent les habitans; mais ses » favoris ne méritent pas que nous nous fassions » massacrer pour eux. Le prince doit se confor- » mer à notre volonté, et dans le cas où il s'y » refuserait, nous ouvrirons les portes de la ville, » et nous lui dirons : Gare à vous! » David aurait voulu sauver ses créatures : néanmoins la crainte d'une révolte le décida à les sacrifier à la haine publique; il en livra deux entre les mains du peuple; le troisième trouva le moyen de s'échapper et de se réfugier à Kief. Les scélérats furent pendus et percés de flèches par les officiers de Vassilko, qui, pour prouver leur attachement à leur prince, se chargèrent eux-mêmes de cet acte de vengeance.

Le départ des fils de Rostislaf ne suffit pas pour mettre David à l'abri du châtiment qu'il avait mérité. Sviatopolk, engagé à le punir par un serment solennel, marchait contre lui, et déjà son armée se trouvait dans les environs de Brest. David courut implorer le secours de Vladislas, roi de Pologne; celui-ci s'étant fait donner cinquante grivnas d'or, partit aussitôt avec lui, vint camper sur le Boug, et entra en négocia- 1097.

tions avec le grand prince, à l'effet d'obtenir de nouveaux présens. Ses désirs furent à peine satisfaits, qu'il conseilla à David de s'en retourner dans sa province, lui garantissant toute sécurité. A peine celui-ci était-il arrivé à Vladimir, que, de l'aveu même des Polonais, le grand prince vint aussitôt l'y assiéger. Ainsi trompé par Vladislas, David fit la paix deux mois après avec Sviatopolk; il céda la province de Vladimir, et partit pour la Pologne.

Nouvelle perfidie de Sviatopolk.

Sviatopolk ne tarda pas à se déshonorer par une nouvelle perfidie. A son arrivée aux frontières de la Volhynie, il avait solennellement promis aux fils de Rostislaf d'être toujours leur ami; il avait annoncé qu'il n'avait d'autre intention que celle de soumettre l'implacable David; mais aussitôt après la défaite de celui-ci, le grand prince chercha à s'emparer de Peremysle et de Terebovl, sous prétexte que ces villes avaient appartenu jadis à son père et à son frère. Il appuyait ses prétentions sur une armée nombreuse, tandis que les valeureux fils de Rostislaf mettaient toute leur confiance dans la justice de leur cause. Au moment du combat, on vit tout à coup paraître sur le champ de bataille, le malheureux Vassilko tenant un crucifix à la main. « Vois, parjure, » criait-il d'une voix élevée à Sviatopolk, « vois mon vengeur! Après m'avoir privé

» de la vue, tu voudrais aussi m'arracher la » vie ; mais cette sainte image du Sauveur » sera ton juge et le mien. » Après une action sanglante, dans laquelle Sviatopolk fut mis en déroute, il se sauva à Vladimir, qu'il confia à un fils naturel nommé Mstislaf; il fit partir son autre fils Yaroslaf pour la Hongrie, afin d'y lever des troupes mercenaires : il se rendit ensuite à Kief, ayant laissé à Lutsk son neveu Sviatocha. Les fils de Rostislaf poursuivirent le vaincu jusqu'aux frontières de leur territoire, que l'ambition de s'agrandir par de nouvelles conquêtes, ne leur fit point outrepasser : admirable modération ! Ils avaient sans cesse présent à la pensée le serment prononcé à Lubetch, et l'idée seule d'une perfidie leur faisait horreur.

Modération des fils de Rostislaf

A l'instigation d'Yaroslaf, fils du grand prince, Coloman, roi de Hongrie, se décida à faire la guerre aux fils de Rostislaf, et il entra dans la Russie Rouge à la tête d'une armée formidable. Volodar n'eut que le temps de se jeter dans Peremysle. David Igorevitch, qui avait inutilement cherché à l'étranger des amis et des alliés, revint alors de la Pologne. A la vue du danger général, il courut se réfugier chez les fils de Rostislaf, dont la probité lui était bien connue. Pour preuve de son extrême confiance,

il remit sa femme à Volodar, et alla solliciter des secours chez les Polovtsi. Il rencontra aux frontières le khan Boniak, qui consentit à agir contre les ennemis de la Russie. S'il faut en croire Nestor, le nombre des Polovtsi ne se montait qu'à trois cent quatre-vingt-dix, et David n'avait que cent soldats. Il dit aussi que Boniak, habile dans l'art de connaître l'avenir, s'éloigna du camp pendant une nuit obscure; qu'il se mit à pousser des cris, auxquels les bêtes du désert répondirent par leurs hurlemens, et que le khan, au comble de la joie, prédit à David une victoire certaine. La superstition peut quelquefois avoir des suites heureuses. L'intrépide Boniak, ayant encouragé ses soldats, les partagea en trois parties. Il ordonna à son compagnon Altounopa de marcher contre les Hongrois avec cinquante archers; il confia le commandement de son principal corps de troupes à David, et se mit lui-même en embuscade des deux côtés du chemin, avec les cent hommes qui lui restaient. Altounopa ne tarda pas à apercevoir les nombreux ennemis, dont les armes et les cuirasses étincelaient aux premiers rayons du soleil, et dont les rangs occupaient une vaste étendue : il les attaque avec audace; mais à peine ses soldats avaient décoché quelques

flèches, que tout à coup il tourne le dos et se met à fuir avec eux. Les Hongrois, trompés par cette ruse, s'élancent à sa poursuite; dans l'ardeur qui les entraîne, ils courent en désordre; ils oublient le soin de leur propre sûreté, et ne s'aperçoivent de leur imprudence que lorsqu'ils voient Altounopa faire volte-face et revenir sur eux : en même temps Boniak se découvre; il se jette sur leurs derrières, tandis que, sans perdre un seul instant, David engage le combat avec les troupes sous ses ordres(34). Volodar, assiégé dans Peremysle, profite de l'occasion, et par une sortie faite à propos, il vient accélérer la défaite des Hongrois, qui, attaqués de toutes parts, dans une entière déroute, se jettent les uns sur les autres, et se précipitent, poussés par la frayeur, dans la rivière de San, où le plus grand nombre trouve la mort. Les vainqueurs poursuivirent, pendant deux jours, les débris de leur armée. Coloman, lui-même, parvint à peine à sauver sa vie; il perdit dans ce combat la moitié de son armée, plusieurs barons et gardes du corps. Le fils de Sviatopolk se réfugia à Brest. Les annalistes hongrois prétendent que l'on doit attribuer ce désastre inoui à l'imprudence de leur prince, trompé par les larmes feintes de Lanka, prin-

Défaite des Hongrois.

cesse russe, qui s'était précipitée à ses genoux, et avait imploré sa miséricorde pour son peuple. Ils ajoutent que les Hongrois ne croyant plus trouver de résistance, et ne s'attendant pas à une bataille, étaient plongés dans un profond sommeil, lorsqu'à la faveur d'une nuit obscure, le khan des Polovtsi surprit leurs troupes, et en tua un grand nombre avant qu'il leur fût possible de se mettre en défense. Coloman s'était imaginé, sans doute, que cette entreprise allait mettre la Russie Rouge sous sa domination, car il avait à sa suite plusieurs évêques destinés à convertir les Russes à la religion qu'il professait. L'un d'eux, nommé Coupan, perdit la vie dans le combat.

Pour profiter des malheurs de Sviatopolk, et de la défaite de ses alliés, David s'empara de la ville de Tcherven, et vint inopinément mettre le siége devant Vladimir. La garnison, pleine de confiance dans la rare intrépidité de Mstislaf, fils du grand prince, se préparait à faire une vigoureuse résistance : malheureusement ce valeureux jeune homme tomba percé d'une flèche, au moment où il tendait son arc, et, quelques heures après, il rendit le dernier soupir. Pendant trois jours sa mort fut cachée au peuple; enfin cette funeste nouvelle ayant transpiré, les ci-

Guerre civile.

toyens tinrent conseil, et prirent la résolution de faire connaître à Sviatopolk l'extrémité où ils se trouvaient réduits. Ils craignaient d'un côté de s'exposer à sa colère, de l'autre ils avaient devant les yeux les horreurs de la famine. Sviatopolk se hâta d'envoyer à leur secours son voïévode Poutiata, auquel il avait ordonné de réunir ses forces à celles de Sviatocha, dans la ville de Lutsk. Ce jeune neveu du grand prince fit arrêter les ambassadeurs de David, bien qu'il leur eût jusqu'alors prodigué des protestations d'amitié, en leur promettant de donner avis à leur prince des premiers mouvemens que ferait l'armée de Sviatopolk. Livré à ces trompeuses espérances, David se reposait nonchalamment pendant la chaleur du jour, lorsque tout à coup son camp est attaqué par Poutiata et Sviatocha réunis. En même temps les assiégés font une vigoureuse sortie. Au bruit des armes, aux cris des combattans, David se réveille en sursaut et n'a que le temps de chercher son salut dans une prompte fuite. L'arrivée des troupes de Sviatopolk fut pour les habitans de Vladimir un moment de joie; mais elle fut de courte durée, et les circonstances prirent une autre face aussitôt que Poutiata eut fait sortir son armée de cette ville. Boniak, ce célèbre vainqueur des Hongrois

Le 5 août.

embrassa le parti de David ; il lui fit recouvrer sa province, aussitôt qu'il eut chassé Sviatocha de la ville de Lutsk, et le gouverneur kiévien de celle de Vladimir.

1100. Les princes russes, ayant de mutuels reproches à se faire, victimes de la perfidie ou de la coupable ambition de quelques uns d'entre eux, convinrent alors de former un nouveau congrès près de Kief : Sviatopolk, Monomaque et les fils
Le 30 juin. de Sviatoslaf, contractèrent une nouvelle alliance, et appelèrent David au conseil. Ce prince n'osa pas leur désobéir, mais en les abordant, il dit avec orgueil : « *Me voici : que me voulez-» vous? quel est celui qui se plaint de moi?* » N'est-ce pas vous, lui répondit Vladimir, qui » avez désiré que l'on convoquât un congrès gé-» néral des princes, pour nous exposer vos sujets » de plainte? Vous êtes maintenant au milieu » de vos frères : parlez donc et dites-nous qui a » pu vous offenser, et quels sont vos griefs? » David gardait un profond silence. A l'instant tous les princes se levèrent, montèrent à cheval, et chacun d'eux, retiré à l'écart, tint conseil avec ses officiers, tandis que David resté seul paraissait étranger aux délibérations. Ils se rapprochèrent enfin, et après s'être communiqué leurs divers avis, ils chargèrent les hérauts d'annoncer

leur décision : « Prince David, dirent ceux-ci,
» nous allons vous faire connaître la sentence
» prononcée par nos princes ! Vous êtes déchu
» de vos droits à la souveraineté de la province
» de Vladimir, comme la cause des dissensions
» dont la patrie a eu le douloureux spectacle, et
» coupable de forfaits jusqu'alors inouis en Rus-
» sie : vous pourrez cependant vivre au sein de
» la tranquillité, sans redouter aucune ven-
» geance. On vous accorde la ville de Boujsk en
» propriété. Sviatopolk veut bien ajouter encore
» à cette concession Doubno et Tchertorysk ;
» Monomaque vous fait une pension de deux
» cents grivnas ; Oleg et son frère vous donnent
» la même somme. » David eut l'air de recon-
naître ses torts, et, peu de temps après, Sviato-
polk lui céda encore Dorogobouge en Volhynie.
Des envoyés furent dépêchés par les princes alliés
aux fils de Rostislaf, auxquels on réclamait les
prisonniers de guerre pris dans le combat livré
à Sviatopolk. On leur annonçait que leur domi-
nation devait se borner à la ville de Peremysle,
et l'on demandait que Volodar prît chez lui l'in-
fortuné Vassilko, ou qu'il l'envoyât chez ses on-
cles, qui s'engageaient à lui procurer une exis-
tence douce et tranquille. Ces propositions furent
rejetées avec orgueil ; et le généreux Vassilko dé-

1101-1103. clara qu'il saurait mourir en prince de Terebovl. Sviatopolk qui avait déjà éprouvé la valeur des Rostislavitch, n'osa pas leur déclarer la guerre; mais il déploya une extrême sévérité contre son propre neveu Yaroslaf, qui, non content de dominer à Brest, avait pris les armes dans le dessein de s'emparer d'autres villes. Le grand prince le fit arrêter et conduire à Kief, chargé de chaînes: bientôt cependant il obtint sa liberté, à la sollicitation du métropolitain et des chefs du clergé, touchés de son sort. Ce malheureureux, à peine sorti de la capitale, tomba entre les mains du prince de Vladimir, qui le fit de nouveau enfermer dans une prison, où dix mois après il termina ses jours.

La division de l'État ayant, en général, affaibli sa puissance, servit aussi à diminuer l'autorité des princes. Le spectacle pénible de leurs dissensions continuelles, de leurs fréquentes destitutions, devait nécessairement détruire dans l'esprit du peuple ce respect, en quelque sorte sacré, dont les princes doivent être l'objet, et qui est indispensable au bien public. Nous avons eu déjà plusieurs occasions de remarquer, à cette époque, divers exemples d'une dangereuse licence parmi les citoyens; le fait suivant en est une preuve plus évidente encore. Du consen-

tement de Monomaque, le grand prince avait obtenu, pour son fils, la principauté de Novgorod, en échange de la ville de Vladimir, que leur convention accordait à Mstislaf. En fils obéissant et fidèle, celui-ci se rendit dans le palais du prince de Kief, accompagné d'un grand nombre des plus illustres citoyens de Novgorod, et des boyards de Monomaque, qui, après avoir pris place, dirent à Sviatopolk : « Monomaque vous
» envoie son fils, afin que vous le fassiez régner
» à Vladimir, et que vous puissiez mettre le vôtre
» en possession de Novgorod. *Non!* s'écrièrent Le 2 octobre.
» aussitôt les ambassadeurs novgorodiens; *nous*
» *vous déclarons solennellement que nous n'y* Fermeté des Novgorodiens.
» *consentirons jamais. Sviatopolk, vous nous*
» *avez abandonnés de votre plein gré; mainte-*
» *nant nous ne voulons plus ni de vous ni de*
» *votre fils : qu'il ose venir à Novgorod, s'il est*
» *las de la vie (a)! Nous ne voulons obéir qu'au*
» *prince Mstislaf, que Vsevolod avait désigné*
» *déjà pour nous gouverner, et qui a été élevé*
» *parmi nous.* » Après de longues et inutiles discussions, le grand prince se vit forcé de se sou-



(a) Le texte dit : *S'il a une tête de trop;* expression forte et originale, mais dont le goût français ne s'accommoderait pas.

Note des traduct.

mettre à la volonté des fiers Novgorodiens, qui ramenèrent Mstislaf dans leur ville.

Cependant la seconde assemblée des princes eut des résultats beaucoup plus avantageux que la première; elle resserra l'alliance des fils de Sviatoslaf avec le grand prince et Monomaque; elle inspira de justes craintes aux Polovtsi, qui, effrayés des dangers auxquels cette bonne intelligence allait les exposer, se hâtèrent, au nom de tous leurs khans, de solliciter la paix. Elle fut conclue dans le bourg de Sakof, et, pour en garantir l'exécution, on donna, de part et d'autre, des otages : mais, ainsi que les précédentes, cette paix ne fut qu'une suspension d'armes; car, selon l'opinion du prudent Vladimir, la guerre contre les Polovtsi était d'une indispensable nécessité. Au retour du printemps, ce prince eut une entrevue pour conférer, à ce sujet, avec Sviatopolk. Là, assis sous la même tente, au milieu d'une prairie, les deux princes examinèrent, avec leurs boyards, toutes les chances que pouvait offrir cette résolution. Les conseillers du grand prince prétendaient que le printemps n'était pas la saison la plus favorable pour les opérations militaires, et que si l'on enlevait les chevaux des cultivateurs pour monter la cavalerie, les champs en friche n'of-

Conseils des princes.

friraient plus de moissons aux habitans des campagnes : « J'admire, répondit Monomaque, que » vous portiez un intérêt plus vif à vos chevaux qu'à votre patrie. Eh bien ! nous laisserons au laboureur le temps de cultiver ses » terres, et les féroces Polovtsi viendront l'égorger sur sa charrue, incendier son habitation, » l'emmener en esclavage avec sa femme et ses » enfans, et s'emparer de tout ce qu'il possède. » Il était difficile de répondre à des objections de cette force; aussi elles réunirent tous les suffrages; et le grand prince dit en se levant, *je suis prêt à marcher!* Vladimir l'embrassa avec tendresse; il l'assura que la Russie le regarderait comme son libérateur. Ils tâchèrent d'inspirer aux autres princes l'ardeur dont ils étaient animés, en leur représentant avec énergie la gloire de triompher des barbares ou de mourir en héros. Sous prétexte de maladie, Oleg refusa de marcher, et ses deux frères prirent les armes avec un vif empressement. Vseslaf, prince de Polotsk, illustre ennemi du sang d'Yaroslaf, était mort en l'an 1101. Son jeune fils David fit au bien de l'État le noble sacrifice de ses ressentimens particuliers, et se rendit au camp des armées alliées, ainsi que Mstislaf, petit-fils d'Igor. Cette armée formidable se dirigea vers le midi par terre et

par eau. Arrivée au-delà des cataractes du Dniéper, la flotte s'arrêta auprès de l'île de Khortitza. L'armée se réunit, s'organisa, et pendant quatre jours entiers, elle marcha vers l'orient, à travers de vastes déserts, jusqu'à un lieu nommé Souten. A cette nouvelle imprévue, l'alarme se répand parmi les Polovtsi; ils se rassemblent en foule autour des tentes de leurs khans, et ceux-ci, à l'aspect du danger, tiennent conseil sur les mesures à prendre en cette circonstance. Ourousoba, qui, parmi eux, tenait le premier rang, était d'avis de demander la paix, « car, disait-il, » les Russes, inquiétés si long-temps par les Polovtsi, combattront en désespérés. » Heureusement pour la gloire des princes alliés, l'orgueil des jeunes khans prévalut sur les conseils de la prudence, auxquels ils répondirent par des paroles outrageantes. «Vieillard, dirent-ils à » Ourousoba, la frayeur a glacé ton âme! mais » sans toi, nous saurons détruire ces audacieux » ennemis! Ce lieu deviendra le tombeau des » Russes, et bientôt leurs villes sans défense tom- » beront en notre pouvoir. »

Tandis que les infidèles se partageaient déjà en idée les dépouilles des alliés, les Russes se préparaient au combat par des prières et des vœux. Les uns promettaient au ciel d'employer au sou-

lagement des malheureux, les produits de la victoire; les autres juraient de consacrer leur butin à embellir les églises et les monastères; tous animés d'une sainte ardeur, attendaient avec impatience le signal du combat. Altounopa, le plus illustre et le plus brave des Polovtsi, commandait leur avant-garde. Les Russes l'entourèrent, taillèrent en pièces son détachement, et l'action devint générale. Nestor rapporte que la nombreuse armée des barbares, au sein de ces vastes déserts, couvrait au loin la terre ainsi qu'une énorme forêt; mais que frappés d'une terreur secrète, et comme des gens qui sortent d'un profond sommeil, les Polovtsi pouvaient à peine diriger leurs chevaux. Rompus par le premier choc, le désordre se mit dans leurs rangs; ils prirent la fuite, et jamais jusqu'alors les princes russes n'avaient remporté une victoire aussi éclatante sur les barbares. Ourousoba et dix-neuf autres khâns restèrent sur le champ de bataille. Belduzà, l'un d'eux, fait prisonnier, fut amené à Sviatopolk qui le renvoya à Vladimir; il offrait pour sa rançon de l'or, de l'argent, des chevaux; mais le prince russe lui répondit : « Au » lieu d'inspirer à tes enfans et à tes camarades » l'horreur du parjure, tu as cent fois violé tes » sermens, rompu la paix, fait couler le sang

Succès de la guerre contre les Polovtsi.



» des chrétiens; le tien doit effacer tes crimes! » A ces mots, Belduza fut mis en pièces. Les vainqueurs s'emparèrent d'une grande quantité de bétail, de chameaux et de chevaux; ils rendirent la liberté aux esclaves, et trouvèrent dans le nombre de leurs prisonniers des Torques et des Petchénègues qui étaient au service des Polovtsi. Monomaque, couvert de gloire, s'empressa de rendre grâce au ciel de ses brillans succès; il prodigua aux Russes les louanges que méritait leur valeur, et les appela à partager son triomphe et sa joie. « Cette journée, disait-il, est une » fête pour notre patrie. Le Tout-Puissant a » délivré la Russie de ses ennemis les plus dan- » gereux. Nous leur avons fait mordre la pous- » sière; les têtes de l'hydre sont écrasées, et » nous nous sommes enrichis des dépouilles des » infidèles. » Dans l'espérance que par suite de cette victoire, la Russie serait pour toujours à l'abri des ravages des Polovtsi, Sviatopolk mit tous ses soins à effacer les traces de leurs dévastations, et il fit rebâtir la ville d'Yourief sur les bords du Ross.

Malheureusement la sollicitude des princes pour la paix et le bonheur de l'État, n'eut pas le succès qu'ils en espéraient, et depuis le commencement jusqu'à la fin, le règne de Sviatopolk

ne présente qu'une chaîne non interrompue d'entreprises de guerre : la Russie offrait alors l'image d'un vaste camp, et le bruit des armes venait sans cesse troubler le repos de ses habitans.

Yaroslaf fut vaincu par les Mordviens dans le gouvernement de Tambof ou de Nijninovgorod, que depuis long-temps ce peuple habitait, dans le voisinage des Bulgares de Kazan. A l'exemple de leurs ancêtres, le grand prince et Monomaque prirent les armes contre les successeurs de Vseslaf, qui dominaient à Polotsk en princes indépendans. Les troupes destinées à cette expédition vinrent assiéger Minsk, où se trouvait Gleb, tandis que son propre frère David était dans les rangs de ses ennemis : cependant cette armée des alliés fut obligée de lever le siége, et de s'en retourner sans avoir obtenu aucun succès. Alors les fils de Vseslaf, délivrés du danger, formèrent le projet d'assujétir la Sémigalie. Selon Nestor, les habitans de ce pays étaient tributaires de la Russie. Il est probable qu'à cette époque ils voulurent s'affranchir de la dépendance du prince de Polotsk, à laquelle ils étaient soumis autrefois. Ils affermirent leur liberté par une sanglante victoire sur les Vseslavitch, qui laissèrent neuf mille hommes sur la place, et parvinrent, avec peine, à sauver les débris de leur armée.

1104, le 24 mars.

Guerre contre les Mordviens et les princes de Polotsk.

1106.

Défaite des Russes en Semigale

D'un autre côté, de nouveaux ravages des Polovtsi vinrent prouver à Monomaque qu'il n'avait pas entièrement écrasé l'hydre, et que le glaive des Russes n'en avait pas abattu toutes les têtes. Déjà les barbares, chargés de butin, avaient repris la route de leur pays, lorsqu'au-delà de la rivière de Soula ils furent atteints par les généraux de Sviatopolk, qui délivrèrent les nombreux prisonniers emmenés en esclavage. L'année suivante, l'audacieux Boniak, accompagné du vieux Charoukan, chef des Polovtsi, et de beaucoup d'autres khans, vinrent enlever une grande quantité de chevaux dans les pâturages de Péréiaslavle et s'approcha de Loubny. A l'instant le grand prince, Oleg, Mstislaf, petit-fils d'Igor, Monomaque et ses deux fils, se réunissent, se jettent dans la Soula qu'ils traversent à la nage, et tombent, avec d'épouvantables cris, sur les ennemis, surpris par cette attaque rapide. Ceux-ci ne peuvent ni monter à cheval, ni se former en ligne, et prennent la fuite en abandonnant tous leurs bagages aux vainqueurs. Les Russes les poursuivirent jusqu'au Khorol, en tuèrent un grand nombre et firent beaucoup de prisonniers. Ces succès furent loin d'inspirer à Oleg et à Monomaque des sentimens d'orgueil; car, dans la même année, ce dernier prince choisit, parmi

Nouveaux succès contre les Polovtsi.

1107, le 7 mai.

1108, le 12 janvier

les filles des khans, des épouses pour ses deux fils. L'aversion naturelle que leur inspiraient ces païens parjures cédait aux conseils d'une prudente politique et à l'espoir de contribuer, par ces alliances, à assurer momentanément le repos de l'État : cette paix dura à peine deux ans. En 1109 et l'année suivante, les Russes faisaient déjà la guerre sur les bords du Don, et enlevaient les camps des Polovtsi. Enfin Monomaque persuada de nouveau aux princes de réunir tous leurs efforts pour détruire ces féroces ennemis ; et tandis que le peuple se livrait, à l'époque du carême, au jeûne et à la prière, les soldats se rassemblaient sous leurs drapeaux. Il est à remarquer qu'on aperçut alors plusieurs météores en Russie ; on y ressentit même un tremblement de terre ; les hommes sages tachaient de détruire les impressions fâcheuses que ces phénomènes faisaient sur l'esprit faible des superstitieux, et tâchaient de leur persuader qu'ils étaient le présage d'événemens heureux pour l'État, c'est-à-dire d'éclatantes victoires ; car les Russes ne connaissaient point de plus grand bonheur. Les moines les plus paisibles exhortaient eux-mêmes les princes à triompher de leurs cruels ennemis, convaincus que le Dieu de la paix est aussi le Dieu des armées dont le courage est animé par

l'amour de la patrie. Le 26 du mois de février, les Russes se mirent en marche, et dès le huitième jour ils étaient déjà sur la Goltva, où ils attendirent les corps qui formaient l'arrière-garde. Arrivés sur les bords de la Vorskla, où l'armée entière baisa solennellement le crucifix, ils jurèrent de mourir en héros, et après avoir laissé derrière eux plusieurs rivières, ils aperçurent enfin le cours majestueux du Don. Là, les soldats préparèrent leurs armes, se mirent en ordre, et prirent la route du midi. Cette célèbre expédition nous rappelle celle de Sviatoslaf, lorsque pour détruire la monarchie des Khozars, cet intrépide petit-fils d'Igor partit des bords du Dniéper. Ses valeureux compagnons stimulaient sans doute leurs fiers courages par des cris de guerre et les chants du carnage, tandis que les soldats de Vladimir et de Monomaque écoutaient, avec une attention religieuse, les hymnes saintes chantées par les prêtres qui précédaient l'armée, la croix à la main. Les Russes épargnèrent la ville d'Ossenef dont les habitans étaient venus leur offrir du vin, de l'hydromel et du poisson. Celle de Songrof fut livrée aux flammes. Ces villes, situées sur les bords du Don, avaient, selon toute apparence, été fondées par les Khosars, et elles existèrent jusqu'à l'invasion des Tatars.

Le 19 mars. Célèbre expédition.

Lorsque les Polovtsi se furent emparés de ce pays, ils commencèrent à habiter dans des maisons.

Le 24 mars, les princes défirent les barbares; ils célébrèrent en même temps leur victoire et la fête de l'Annonciation; mais deux jours après, les bandes ennemies, qu'ils avaient cru dissipées, revinrent à la charge, et l'armée russe se vit cernée de toutes parts sur les bords de la Sala. Les Russes montrèrent dans cette sanglante bataille leur supériorité dans l'art militaire. Monomaque combattit en héros, et, par une manœuvre aussi habile que rapidement exécutée, il culbuta entièrement les ennemis. L'annaliste rapporte que l'ange exterminateur frappait les Polovtsi; que leurs têtes abattues par une main invisible, tombaient sur la terre comme les épis des champs. Le ciel accorde toujours aux braves d'invisibles secours. Les Russes satisfaits de l'heureuse issue de cette expédition, reprirent le chemin de leur patrie, chargés de butin et couverts de gloire, emmenant avec eux une multitude de prisonniers. Bientôt, d'après l'annaliste, la renommée annonça cette victoire, depuis la Grèce, la Pologne, la Bohême et la Hongrie, jusqu'à Rome même; les princes ne songèrent plus à leurs anciennes conquêtes sur la mer d'Azof, qui sans

doute étaient sous la domination des Polövtsi, depuis qu'ils s'étaient emparés du royaume de Bosphore ou de la principauté de Tmoutorokan, dont le nom disparut, depuis cette époque, dans nos annales.

Le nom de Tmoutorokan disparaît dans les annales.

Dans le nombre des princes qui avaient marché sur le Don avec Vladimir et Sviatopolk, se
1112. trouvait aussi David, fils d'Igor, prince de Dorogobouge, que sa scélératesse avait rendu célèbre. Il mourut peu de temps après cette expéditiou, et sa province tomba en partage à Yaroslaf, gendre du prince de Novgorod, qui; par une double victoire, avait signalé son courage contre les Yatviages, tributaires rebelles de notre patrie. Cette guerre termina les exploits des Russes, sous le règne orageux de Sviatopolk qui mourut en 1113. Il avait tous les défauts des âmes faibles: la perfidie, l'ingratitude, les soupçons, l'orgueil dans la bonne fortune, et la pusillanimité dans le malheur : son règne servit à avilir la dignité de grand prince, et la main puissante de Monomaque, en fixant la victoire sous les drapeaux de la patrie, fut seule capable de le soutenir sur le trône pendant vingt années.

Le 16 avril Mort de Sviatopolk.

Sviatopolk était dévot*: lorsqu'il était sur le point d'entreprendre une guerre ou un voyage, il avait coutume d'entendre les prières que l'abbé

de Petchersky adressait au ciel sur le tombeau de S. Théodore, et c'était là aussi qu'après une victoire, il venait rendre ses actions de grâce au Tout-Puissant. Il bâtissait des églises et se plaisait à les embellir; il fonda à Kief celle de Saint-Michel, dont la coupole était dorée, et où son corps fut enterré. Mais se bornant aux dehors de la piété, il franchissait sans scrupule les maximes sacrées de la morale; car il avait plusieurs concubines, et il accordait à ses enfans naturels les mêmes avantages qu'aux légitimes.

Après la mort de Sviatopolk, sa veuve distribua des sommes considérables aux monastères, aux religieux, et aux pauvres. Ce prince avait, par toutes sortes de moyens, ramassé d'immenses trésors; par exemple, il avait toléré à Kief, des juifs qui y étaient venus de la Tauride, et il n'avait pas rougi de faire lui-même, contre les intérêts de son peuple, le commerce du sel, que les marchands apportaient de Galitch et de Peremysle. Juifs Kief. Commerce du sel

Sa fille Sbyslava épousa, en 1102, le roi de Pologne, Boleslas Krivoüsti (c'est-à-dire, à la bouche de travers). Union commandée par l'intérêt réciproque des deux États, et pour laquelle Baudouin, évêque de Cracovie, obtint des dispenses du pape; car la princesse russe était pa- Alliances.

de Daniel font l'éloge des vertus, de l'affabilité et de l'humilité du célèbre Baudouin qui régnait alors à Jérusalem. Il accorda à cet abbé, une escorte, pour protéger son voyage à Damas et à S. Jean d'Acre, et par ce moyen il lui procura la facilité de parcourir toute la Palestine, sans redouter les attaques des infidèles, dont les bandes dispersées par les armes des chrétiens, erraient encore dans le pays, et pillaient les voyageurs. Il obtint de Baudouin la faveur de placer une lampe devant le tombeau de Jésus-Christ, et il écrivit dans les archives du couvent de Saint-Sabas, les noms des princes russes. Il est à remarquer qu'à cette époque il se trouvait à Jérusalem beaucoup de Kiéviens et de Novgorodiens d'un haut rang, attirés sans doute par Alexis Comnène, pour combattre les ennemis du christianisme; bien que notre patrie eût besoin pour elle-même du courage de ses guerriers, il est probable que cette circonstance n'empêcha pas quelques uns de nos braves, d'aller chercher sous les étendards des croisés, les dangers et la gloire. Peut-être aussi que leur dévotion, ou le désir de voir et d'adorer le tombeau de notre Sauveur, les avait conduits en Palestine; car d'autres témoignages contemporains, et non moins dignes de foi, nous donnent la certitude que, dans le on-

Les Russes à Jérusalem.

zième siècle, les Russes faisaient souvent le vœu d'aller visiter les saints lieux.

Ce fut également sous le règne de Sviatopolk que Nestor termina ses annales, après avoir fait mention, en 1106, de la mort du bon vieillard Yan, célèbre voïévode, âgé de quatre-vingt-dix ans, qui ressemblait aux anciens patriarches par sa manière de vivre, et duquel il avait reçu des renseignemens précieux pour son ouvrage historique. Depuis cette époque les annalistes contemporains nous serviront toujours de guides.

Fin des annales de Nestor.

Le vieillard Yan.

CHAPITRE VII.

VLADIMIR MONOMAQUE, baptisé sous le nom de BASILE.

1113 — 1125.

Les Juifs de Kief sont pillés. — Monomaque apaise la sédition. — Nouvelle translation des reliques de S. Boris et de S. Gleb. — Loi sur l'intérêt de l'argent. — Victoires en Livonie, en Finlande, en Bulgarie, et sur le Don. — Klobouks noirs. — Belovégiens. — Entreprises contre les Grecs. — Couronne de Monomaque. — Léon, prince grec. — Mesures rigoureuses contre le prince de Minsk et les Novgorodiens. — Exil du prince de Vladimir. — Hongrois, Bohémiens et Polonais en Russie. — Leur défaite. — Volodar est fait prisonnier. — Mort de trois princes illustres. — Mort de Monomaque. — Son caractère. — Ses derniers conseils. — Fondation de Vladimir Zalesky. — Événemens malheureux. — Gida, épouse de Monomaque. — Ses enfans. — Lettres du métropolitain Nicéphore.

1113. APRÈS la mort de Sviatopolk, une assemblée générale et solennelle des citoyens de Kief, décida que sa couronne devait être placée sur le front de celui des princes russes qui en était le plus digne ; et, d'un commun accord, ils en-

voyèrent des ambassadeurs à Monomaque, pour l'inviter à monter sur le trône. Ce généreux prince avait oublié les torts que l'injustice et l'animosité avaient souvent donnés à Sviatopolk; il versa des larmes sincères sur la mort de son frère; et dans la douleur qui oppressait son âme, il refusa l'honneur qu'on lui faisait offrir. Il est probable que son principal motif était la crainte d'offenser les enfans de Sviatoslaf, qui, en leur qualité de descendans immédiats du fils aîné d'Yaroslaf, avaient, suivant les coutumes du temps, d'incontestables droits au trône du grand prince. Quoi qu'il en soit, le refus de Vladimir eut des suites funestes. Les Kiéviens ne voulaient entendre parler d'aucun autre prince; et les séditieux, profitant de l'anarchie qui résultait des circonstances, se portèrent en foule à la maison d'un chef militaire, nommé Poutiata; ils la mirent au pillage, ainsi que toutes celles des Juifs qui habitaient la capitale, et qui avaient joui de la protection particulière de l'avide Sviatopolk. Ceux des citoyens restés étrangers à ces désordres, en conçurent de vives inquiétudes, et renouvelèrent à Monomaque la prière de prendre les rênes du gouvernement. « Arrachez-» nous, disaient leurs députés, à la fureur du » peuple; venez préserver du pillage le palais

Les Juifs pillés à Kief.

» de l'épouse infortunée de Sviatopolk, nos
» propriétés et l'enceinte sacrée des monas-
Monomaque apaise la sédition.
» tères. » Vladimir ne put résister à des motifs aussi pressans : il se rendit dans la capitale, où sa seule présence apaisa aussitôt la sédition, et le peuple fit éclater sa joie alors qu'il vit le premier trône de Russie occupé par le plus magnanime des princes.

Malgré tout ce que cette élection avait de contraire à l'usage établi pour l'ordre des successions, les enfans de Sviastoslaf ne songèrent pas à s'opposer au vœu général : ils cédèrent de bon gré tous leurs droits à Monomaque, se contentèrent de leurs apanages respectifs, et vécurent

1115, le 2 mai.

toujours dans une parfaite intelligence. Ils se réunirent pour célébrer, sous de plus heureux auspices que ne l'avaient fait leurs pères, la

Nouvelle translation des reliques de S. Boris et de S. Gleb.

translation des reliques de S. Boris et de S. Gleb, de l'église ancienne où elles étaient déposées, dans une autre, nouvellement construite en pierres à Vouychégorod. Cette action de Vladimir, dès son avénement au trône, fut une preuve de son amour pour la patrie autant que de sa piété ; car la Russie ancienne honorait ces martyrs comme ses protecteurs immédiats, comme la terreur des ennemis et l'appui des armées. Il avait déjà, lorsqu'il n'était encore

que prince de Péréïslavle, embelli le cercueil d'argent, qui renfermait les restes de ces saints, d'ornemens en or, en cristal, et de bas-reliefs si bien exécutés, que, selon le rapport de l'annaliste, la richesse et la perfection du travail causaient l'admiration des Grecs. Attirés par cette imposante cérémonie, les princes, le clergé, les voïévodes, les boyards accoururent à Vouychégorod, des provinces les plus éloignées de l'Empire : les portes de la ville, les rues étaient encombrées d'une multitude innombrable de dévots spectateurs, empressés de toucher les saintes reliques ; et Vladimir, pour faire ouvrir un passage au clergé, ne trouva d'autre moyen que de faire jeter au peuple des étoffes, des vêtemens, des fourrures précieuses et des pièces d'argent. Oleg donna aux princes un festin somptueux. Pendant trois jours entiers les pauvres et les étrangers furent traités aux dépens du trésor public. Cette solennité, qui était à la fois une fête nationale et religieuse, est remarquable dans l'histoire, en ce qu'elle sert à donner une idée de l'esprit du temps.

Monomaque s'empressa d'appuyer, des bienfaits d'une sage législation, les droits qu'il avait au titre de père de son peuple. La sédition de Kief avait eu pour cause l'usure des Juifs, qui pro-

fitaient sans doute de la rareté du numéraire à cette époque, pour accabler leurs débiteurs par des intérêts exorbitans. Monomaque, afin de soulager les pauvres, convoqua, dans son palais de Bérestof, un conseil composé des boyards les plus illustres et de ses principaux officiers; il s'entoura de leurs lumières; il recueillit leurs avis sur l'objet mis en délibération, après quoi il décréta que le créancier qui aurait reçu trois fois, du même débiteur, les intérêts connus sous le nom de *tiers de l'année*, perdrait le capital de sa créance; car, bien que les intérêts annuels fussent très-forts, ceux que l'on exigeait par mois ou par troisième partie de l'année, étaient plus considérables encore. Cette loi fut ajoutée au code d'Yaroslaf.

Loi sur les intérêts de l'argent

Ce prince ménageait avec soin la vie des hommes, mais il était convaincu que le moyen le plus propre à assurer la tranquillité publique, était d'inspirer la terreur à tous les ennemis de l'état.

1116-1123. Son fils Mstislaf remporta deux victoires sur les Tchoudes, et s'empara de la ville d'Odempé (tête d'ours) en Livonie. Rappelé ensuite par son père pour prendre le gouvernement de Bielgorod, il confia celui de Novgorod à son jeune fils Vsevolod, qui signala son ardeur guerrière par une expédition en Finlande, dont les heureux résultats

Victoires en Livonie, en Finlande, en Bulgarie et sur le Don.

furent accompagnés des fatigues les plus pénibles. Le mauvais état des chemins, à la fin de l'hiver, avait rendu les communications impraticables, et les Russes se virent exposés à mourir de faim, au milieu d'un pays dénué de ressources, où la misère était si grande, qu'ils payaient une nogate pour chaque pain. Georges, frère de Mstislaf, qui régnait à Souzdal, s'embarqua sur le Volga, pénétra dans le pays des Bulgares d'Orient, défit leur armée et rentra dans sa principauté, chargé de butin. Yaropolk, troisième fils de Monomaque, avait en même temps de brillans succès dans la guerre qu'il faisait aux environs du Don : il enleva aux Polovtsi les villes de Balin, Tchechluef et Sougrof; fit prisonniers plusieurs *Yasses* qui y avaient leur séjour, au nombre desquels se trouvait une fille d'une rare beauté, qu'il épousa. A la même époque, Vladimir chassa de la Russie les Bérendéens, les Petchénègues et les Torques, peuples nouvellement arrivés. Poussés par les Polovtsi et défaits par Vladimir sur les rives du Don, ils cherchèrent un asile dans les environs de Péréiaslavle; mais adonnés à la rapine, il leur fut impossible de s'habituer à la tranquillité. Cependant quelques-uns d'eux, connus sous le nom de *Klobouks noirs* (a) ou *Circassiens*, se fixèrent près du Klobouks noirs.

(a) Ou bonnets noirs.

Dniéper et se mirent au service des Russes. Les annales du temps de Vladimir font aussi mention des Bélovégiens qui furent accueillis par le grand prince avec bienveillance. Ils habitaient autrefois, sur les rives du Don, la célèbre forteresse des Khozars, qui tomba sous la puissance de Sviatoslaf Ier. Forcés d'abandonner leur pays, pour échapper à la cruauté des Polovtsi, ils vinrent fonder près de la source de l'Oster, une ville nouvelle à laquelle ils donnèrent le nom de Bela-Veja, ou Belovège que portait l'ancienne, et dont les ruines qui se trouvent à cent vingt verstes de Tchernigof, présentent des pans de murailles, des tours, des portes et des restes d'autres édifices construits en briques. Les Khozars avaient appris des Grecs l'art de bâtir avec plus de perfection que nos ancêtres.

Bélovégiens.

Le triomphe des armes de Monomaque rendit ce prince si célèbre en orient et en occident, que, suivant les expressions des annalistes, son nom retentissait d'un bout du monde à l'autre, et qu'il faisait trembler les états voisins. D'après les écrivains plus modernes, Vladimir fut aussi la terreur de l'Empire grec. Inspiré par le souvenir des victoires remportées sur les Grecs par ses ancêtres, il fit partir, pour Andrinople, une armée considérable qui s'empara de la Thrace, et Alexis Commène effrayé d'une attaque aussi inopinée, s'em-

Entreprises contre les Grecs.

pressa d'envoyer à Kief, des dons précieux, comme un crucifix fait du bois de la vraie croix, la coupe de cornaline de l'empereur Auguste, la couronne, la chaîne d'or et le collier de Constantin Monomaque, aïeul de Vladimir : Néophyte, métropolitain d'Éphèse, chargé d'offrir ces présens au grand prince, parvint à le faire consentir à la paix, plaça sur son front la couronne impériale, dans l'église cathédrale de Kief, et le proclama tzar de Russie. On conserve encore dans le musée des antiquités à Moscou, la couronne appelée *bonnet d'or de Monomaque*, la chaîne, le globe impérial, le sceptre et les anciens ornemens dont se revêtent nos souverains au jour de leur couronnement, et qui peuvent être des présens d'Alexis Comnène. Nous avons vu que, dans le dixième siècle, les souverains de la Russie demandaient souvent aux empereurs de Byzance, quelques unes de ces marques distinctives de la suprême autorité, et nous savons que, dans le quatorzième, les grands princes de Moscou laissaient, par testament, aux héritiers du trône, quelques uns de ces objets précieux fabriqués en Grèce, ainsi que le prouvent les inscriptions dont ils sont revêtus, et leur façon même. On pourrait conserver quelques doutes sur la conquête de la Thrace, et l'on ne trouve dans les anciennes an-

Bonnet de Monomaque.

nales que les notions suivantes sur les entreprises de Vladimir contre les Grecs.

Léon, prince grec.

« En 1116, le prince Léon, gendre de Monomaque, et fils du défunt empereur Diogène, » leva des troupes sur les bords de la mer Noire, » entra dans les provinces septentrionales de » l'Empire, et s'empara des villes situées sur les » rives du Danube; mais, le 15 août, il fut assassiné à Dorostol, par deux arabes expédiés contre » lui par l'empereur Alexis. Vladimir, pour venger la mort de son gendre et conserver à son » petit-fils Basile, les villes conquises par Léon, » envoya sur le Danube son fils Viatcheslaf avec » quelques boyards, qui réussirent à se maintenir quelque temps dans plusieurs de ces villes; » cependant Viatcheslaf lui-même fut obligé » d'abandonner Dorostol. »

Malgré tous ces détails, Anne Comnène assure dans l'histoire de son père (le célèbre empereur Alexis), que Léon, fils de Diogène, perdit la vie près d'Antioche, dans un combat contre les Turcs. « Quelque temps après, ajoute-t-elle, » on vit dans l'Empire un imposteur qui avait » pris son nom. Exilé à Cherson, il en fut délivré par les Polovtsi, et il entra en Thrace à la » tête de leurs nombreuses bandes; mais, en » 1096, il tomba entre les mains des Grecs, et

» éprouva que l'audace ne reste pas toujours » impunie ; on lui arracha les yeux. » Les autres annalistes byzantins le traitent aussi d'imposteur : cependant on ne peut douter que le gendre de Monomaque, tué devant Dorostol, ne fût le véritable fils de Diogène ; car dans l'intimité des rapports qui existaient entre Vladimir et la cour de Constantinople, il était, ce semble, impossible qu'il se laissât tromper ainsi par un aventurier. La veuve de Léon termina ses jours dans un monastère de Russie ; son fils se distingua au service des grands princes ; cependant les villes du Danube ne tardèrent pas à rentrer sous la puissance de l'Empire, soit par la force des armes, soit par des traités de paix.

Outre ses triomphes sur les ennemis extérieurs, Vladimir obtint un égal succès contre les princes inquiets, ennemis de la tranquilité de l'État. Gleb, prince de Minsk, ayant osé allumer le flambeau de la guerre civile, réduisit en cendres la ville de Sloutsk, et en transporta les habitans entre la Pripette et la Dvina. Pour l'en punir, Yaropolk, fils de Monomaque, saccagea Droutsk, et en fit conduire les habitans dans une autre ville qu'il fonda pour eux. Le grand prince lui-même, réuni à David de Tchernigof, s'empara des villes de Viatcheslavle*, Orcha, Kopys ; il assiégea

1116-1123.

Mesures rigoureuses contre le prince de Minsk et les Novgorodiens.

fit Gleb prisonnier, et le mena avec lui à Kief, où il termina ses jours. Les turbulens Novgorodiens, qui avaient abusé de la jeunesse de leur prince Vsevolod, s'attirèrent la colère de Monomaque. Il fit venir à Kief tous les boyards de cette ville, exigea d'eux, et de la manière la plus solennelle, un nouveau serment de fidélité, en retint quelques uns près de lui, et en envoya d'autres en exil. Les innocens, ou les moins coupables, retournèrent chez eux, convaincus, par une pénible expérience, que, malgré son extrême humanité, le sage Vladimir savait réprimer avec rigueur l'audace des séditieux. Depuis quelque temps, les gouverneurs de Novgorod étaient choisis parmi les citoyens de cette ville; pour éviter les suites qui pouvaient résulter de leur esprit séditieux, il confia cette charge à un seigneur de Kief, nommé Boris.

Yaroslaf, fils du prince de Vladimir, haïssait sa femme, fille de Mstislaf, et ne craignit pas d'offenser son grand père. Monomaque marcha contre lui avec son armée, se joignit aux princes du sud-ouest de la Russie, et, après avoir fait pendant deux mois le siége de Vladimir, il força Yaroslaf à se rendre : bientôt ce neveu inconsidéré offensa de nouveau son oncle; il éloigna avec mépris sa femme, pour laquelle il n'avait aucun attachement, et s'enfuit en Pologne, sans qu'aucun

Exil et malheur du prince de Vladimir.

de ses boyards osât le suivre. Le grand prince donna l'apanage de Vladimir à son fils Roman, qui mourut dans la même année, et fut remplacé par son autre fils André, dont l'épouse était petite-fille de Tougorkan, prince des Polovtsi. Monomaque lui ordonna de prévenir les desseins de Boleslas Krivoüsty, certain que ce roi, qui était parent du prince banni, n'attendait qu'une occasion favorable pour déclarer la guerre aux Russes. André ravagea les provinces polonaises, voisines de ses États, et en enleva une grande quantité de butin. Yaroslaf, à la tête des Polonais, chercha en vain à s'emparer de Tcherven; il fut repoussé avec une grande perte par le gouverneur de cette place. Alors Yaroslaf eut recours à Étienne, roi de Hongrie, qui pour venger son père vaincu par les Russes sur les bords du San, entra dans la province de Vladimir à la tête des Bohémiens et des Polonais. Le grand prince qui n'avait pas eu le temps de lever des troupes, envoya Mstislaf avec un petit corps au secours de la ville de Vladimir, où le jeune André, assiégé par de nombreux ennemis, calculait, sans perdre courage, ses moyens de défense. Déjà le fier Yaroslaf, qui s'était approché des murailles, menaçait le fils de Monomaque et les habitans, de la plus terrible vengeance; il désignait les

1125. Les Hongrois, Polonais et Bohémiens en Russie.

endroits favorables à l'assaut qu'il préparait pour le lendemain, lorsque, dans un seul instant, tous ses projets furent renversés. Deux hommes, sortis secrètement de la forteresse, allèrent se placer en embuscade sur le chemin qui conduisait de la ville au camp des ennemis, et au moment où l'imprudent Yaroslaf y retournait sans escorte, ils le percèrent de leurs piques. Le malheureux mourut quelques heures après, et les alliés, frappés de son sort funeste, se hâtèrent de conclure la paix avec le grand prince. L'annaliste hongrois prétend qu'Étienne, désolé de la mort d'Yaroslaf, avait juré de prendre la forteresse ou de périr, mais que ses généraux refusèrent de lui obéir, firent lever le camp, et forcèrent le roi à retourner en Hongrie.

Dans le camp des ennemis de Vladimir se trouvaient aussi les fils de Rostislaf, qui, jusqu'alors, avaient été toujours les plus fidèles défenseurs de leur patrie. Quel peut être le motif qui décida ces deux frères, célèbres par leur grandeur d'âme et la noblesse de leur conduite, à se réunir aux ennemis de la Russie? On en trouve la raison dans les anciennes annales de Pologne. Le valeureux Volodar, la terreur et le fléau des Polonais, ses voisins, n'avait pas su se défendre du piége dans lequel ils le firent

tomber. Peu de temps avant le siége de Vladimir, un seigneur adroit et perfide, nommé Pierre, prétextant un vif ressentiment contre Boleslas, était entré au service du bon prince de Pérémysle. Il sut peu à peu gagner sa confiance; il l'accompagnait souvent à la chasse; et un jour qu'il se trouvait seul avec lui au milieu d'une forêt, il donna à ses affidés le signal convenu : aussitôt ceux-ci entourent Volodar, pris au dépourvu; ils l'enchaînent et le transportent dans un château appartenant au traître (35). Le frère et le fils de l'illustre prisonnier s'empressèrent d'envoyer en Pologne, pour sa rançon, des chariots et des chameaux chargés d'or, d'argent, d'habits et de vases précieux : les deux frères prirent, en outre, l'engagement de vivre toujours en bonne intelligence avec Boleslas; et il est très-vraisemblable que leur présence au camp de ce prince, sous les murs de Vladimir, n'avait pour objet que la conclusion de ce traité, ou le désir d'interposer leur médiation entre le grand prince et Yaroslaf.

Volodar est fait prisonnier.

La conquête de Minsk et la principauté de Vladimir, ajoutées à ses domaines, servirent à consolider la puissance de Monomaque, mais ne lui inspirèrent pas l'idée d'opérer, dans le système des apanages, les changemens que sem-

blaient commander l'intérêt et la tranquillité de la patrie. D'abord une coutume aussi ancienne avait alors force de loi, et Vladimir devait craindre ensuite la résistance désespérée des princes de Tchernigof, de Polotsk et des fils de Rostislaf, qui ne lui auraient pas cédé leurs droits sans répandre des torrens de sang. Ces calculs hasardés et audacieux, d'après lesquels un législateur sacrifie le bien-être des contemporains au bonheur incertain de la postérité, n'entraient point dans son caractère; ses désirs se bornaient à être le premier parmi les princes russes, le protecteur de son pays, et le chef des seigneurs, au lieu d'aspirer à dominer en maître et à devenir souverain autocrate. La justice avait armé son bras pour punir le ravisseur Gleb et le prince de Vladimir, qui non-seulement voulait déshonorer le sang de Monomaque par son divorce avec la fille de Mstislaf, mais qui, oubliant ses devoirs les plus sacrés, offrait à d'avides étrangers le pillage de sa patrie; les mêmes principes d'équité lui firent rejeter l'idée de troubler le repos des princes, et de les dépouiller de leurs légitimes domaines. Après la mort de l'orgueilleux Oleg et du débonnaire David, leur frère Yaroslaf régna paisiblement dans la province de Tchernigof; les enfans de

Mort de trois princes illustres.

Volodar et ceux de Vassilko, héritèrent de Pérémysle, de Zvenigorod, de Terebovl et d'autres 1124.
places dans le sud-ouest de la Russie, à la mort de leurs pères, qui laissèrent un éternel souvenir de leurs brillans triomphes, de leur scrupuleuse fidélité dans l'exécution de leurs promesses, et de leurs efforts généreux pour soutenir la gloire de la patrie.

Après avoir régné treize ans à Kief, Vladimir 1126, le 19 mai. Mort de Monomaque.
Monomaque mourut dans sa soixante-treizième année, *célèbre*, ainsi que le rapportent les anciens annalistes, *par l'éclat de ses victoires et ses bonnes mœurs*. A l'approche de ses derniers momens, affaibli par l'âge et la maladie, il se fit transporter à la place arrosée jadis du sang innocent de saint Boris, et là, sur les bords de l'Alta, auprès de l'église qu'il avait fondée lui-même, il remit son âme à Dieu, pénétré des consolations de la religion et dans les sentimens de la piété la plus vive. Son corps fut transporté à Kief par ses enfans plongés dans la douleur, et par les seigneurs de sa cour. La cérémonie des funérailles eut lieu dans l'église de Sainte-Sophie. Dans un siècle où la dévotion était une vertu presque générale, Vladimir se distinguait par une profonde sensibilité; et l'émotion de son cœur faisait couler ses larmes lorsqu'il adressait ses prières au Tout- Son caractère.

Puissant pour le bonheur de sa patrie et celui de ses sujets. Les annalistes font également l'éloge de son tendre attachement pour son père, auquel ce modèle des bons fils ne désobéit jamais; de son indulgence pour la faiblesse humaine, de sa miséricorde, de sa libéralité, enfin de sa douceur; car, selon leurs propres expressions; « *il* » *comblait de bienfaits ses ennemis même, et* » *trouvait du plaisir à les renvoyer chargés de* » *présens.* » Ses derniers conseils, écrits par lui-même pour ses enfans, représentent de la manière la plus positive toute la beauté de son âme: ce précieux monument de l'antiquité s'est conservé dans une de nos annales, écrite sur parchemin, et il mérite de trouver place dans l'histoire.

Ses derniers conseils.

Le grand prince commence par dire qu'il reçut de son grand-père Yaroslaf le nom russe de Vladimir, et le nom chrétien de Basile; mais que son père et sa mère lui donnèrent le surnom de Monomaque (*a*). Serait-ce par la raison que du côté maternel il était petit-fils de l'empereur grec Constantin Monomaque, ou bien que dans sa première jeunesse il fit éclater déjà ses dispositions guerrières: « En approchant de la » tombe, continue-t-il, je rends grâce au

(*a*) Ce nom signifie valeureux champion, en état de se battre seul contre plusieurs.

» Tout-Puissant d'avoir prolongé mes jours : sa » main m'a conduit à une vieillesse avancée. » O vous, mes chers enfans, et tous ceux qui » liront cet écrit, observez bien les maximes » qu'il renferme ; mais si votre cœur ne les ap- » prouve pas, au lieu de blâmer mes intentions, » contentez-vous de dire : *déjà l'esprit du vieil- » lard a perdu sa vigueur!*

» La base principale de toutes les vertus est » la crainte de Dieu et l'amour de l'humanité. » Dieu est grand, ses œuvres sont admirables! » Après avoir représenté à grands traits, tirés pour la plupart du texte de David, les merveilles de la création et la bonté du créateur, Vladimir poursuit. « O mes enfans! louez Dieu et aimez » les hommes! Ce n'est ni le jeûne, ni la soli- » tude, ni la vie monastique qui vous procure- » ront la vie éternelle, c'est la bienfaisance seule. » N'oubliez point les pauvres, nourrissez-les, » et songez que tous les biens viennent de Dieu ; » qu'ils ne vous sont conférés que pour peu de » temps. N'enfouissez pas vos richesses dans le » sein de la terre, cela est contraire aux pré- » ceptes du christianisme. Servez de père aux » orphelins. Jugez vous-mêmes les veuves, et » ne laissez pas aux puissans le droit d'opprimer » les faibles. Ne faites mettre à mort ni inno-

» cent ni coupable, car rien n'est plus sacré
» que la vie, et l'âme d'un chrétien. N'in-
» voquez jamais en vain le saint nom de Dieu;
» et ne violez pas le serment que vous aurez
» garanti en baisant le crucifix. Mes frères m'ont
» dit : *Aidez-nous à chasser les fils de Rostis-*
» *laf et à nous emparer de leurs provinces,*
» *ou bien renoncez à notre alliance.* Mais je
» leur ai répondu : *Je ne puis oublier que j'ai*
» *baisé la croix.* J'ouvris alors le livre des
» Psaumes, et j'y lus avec un profond atten-
» drissement : *Pourquoi es-tu triste, mon âme?*
» *mets ta confiance en Dieu; je lui avouerai*
» *mes fautes, et il est miséricordieux*... Ne
» portez pas envie au triomphe des méchans ni
» aux succès de la perfidie, et craignez le sort
» des impies! N'abandonnez pas les malades;
» que la vue des morts ne vous cause aucune
» frayeur, car nous mourrons tous; recevez
» avec joie la bénédiction des prêtres, ne vous
» éloignez pas d'eux, et faites-leur du bien
» afin qu'ils prient Dieu pour vous. Chassez
» de votre esprit et de votre cœur toutes les
» suggestions de l'orgueil, et pensez *que*
» *nous sommes tous périssables; aujourd'hui*
» *pleins de vie, demain dans le cercueil.*
» Ayez en horreur le mensonge, l'ivrognerie

» et la débauche, vices également dange-
» reux pour le corps et pour l'âme. Ayez
» pour les vieillards le même respect que pour
» vos propres parens ; aimez les autres hommes
» comme vos frères. Occupez-vous vous-mêmes
» du soin de vos affaires domestiques, au lieu
» de vous en reposer entièrement sur vos of-
» ficiers, afin que votre intérieur ou votre ma-
» nière de vivre ne devienne pas l'objet de
» la censure de ceux que vous y admettrez. En
» temps de guerre, soyez vigilans, et servez
» d'exemple à vos généraux. Ce n'est plus alors
» le temps de songer aux festins ni à la mollesse.
» Ne vous livrez au repos qu'après avoir placé
» des gardes partout; l'homme périt souvent
» lorsqu'il s'y attend le moins; ne posez donc
» jamais les armes lorsque vous êtes entourés de
» dangers, et, pour éviter les surprises, soyez tou-
» jours à cheval de bonne heure. Lorsque vous
» ferez un voyage dans vos provinces, ne souf-
» frez pas que les gens de votre suite fassent la
» moindre injure aux habitans, et dans la mai-
» son où vous vous arrêterez, traitez-en le
» maître à vos dépens. Respectez surtout les
» étrangers de quelque qualité, de quelque rang
» qu'ils soient; et si vous n'êtes pas à même de
» les combler de présens, prodiguez-leur au

» moins des marques de bienveillance, puisque,
» de la manière dont ils sont traités dans un
» pays, dépend le bien et le mal qu'ils en disent
» en retournant dans le leur. Saluez tous ceux
» devant lesquels vous passerez. Aimez vos
» femmes, mais ne leur laissez aucun pouvoir
» sur vous. Lorsque vous aurez appris quelque
» chose d'utile, tâchez de le conserver dans votre
» mémoire, et de chercher sans cesse à vous
» instruire. Sans être sorti de son palais, mon
» père parlait cinq langues, chose que les étran-
» gers admirent en nous. Mettez-vous en garde
» contre la paresse qui est la mère de tous les
» vices : l'homme doit être toujours occupé.
» Lorsque vous voyagerez à cheval, au lieu de
» laisser errer votre esprit dans de vaines pen-
» sées, récitez vos prières, ou répétez au moins
» la plus courte et la meilleure de toutes : *Sei-*
» *gneur ayez pitié de nous!* Ne vous couchez pas
» avant d'avoir fait une prostration; faites-en
» trois jusqu'à terre lorsque vous éprouverez
» quelque indisposition, et que le soleil ne vous
» trouve jamais sur votre lit. Allez de bonne
» heure à l'église pour offrir à Dieu l'hommage
» de vos premières pensées. C'est ainsi que fai-
» saient mon père et tous les gens vertueux dont
» il était entouré. Aux premiers rayons du jour,

» ils glorifiaient le Seigneur, et s'écriaient dans la
» joie de leur cœur, *daignez m'éclairer, ô mon*
» *Dieu, de votre divine lumière!* Ils s'asseyaient
» ensuite pour délibérer, pour juger le peuple,
» ou bien ils allaient à la chasse, et dormaient
» quelques instans vers le milieu du jour; car
» Dieu a permis, non-seulement à l'homme,
» mais encore aux bêtes et aux oiseaux, de
» prendre du repos à l'heure de midi. C'est aussi
» de cette manière qu'a vécu votre père. Je m'é-
» tais habitué à faire moi-même tout ce que j'au-
» rais pu ordonner à mon domestique. A la
» chasse, à la guerre, le jour, la nuit, pendant
» les chaleurs de l'été comme au milieu des ri-
» gueurs de l'hiver, j'étais dans une continuelle
» activité. Je voulais tout voir par mes yeux, au
» lieu de m'en rapporter à mes gouverneurs ou
» à mes préposés. Jamais je n'ai abandonné les
» pauvres et les veuves aux vexations du puis-
» sant, et j'avais mis aux nombre de mes de-
» voirs, l'inspection particulière des églises, et
» des cérémonies sacrées de la religion, ainsi que
» celle de l'économie de mes biens, de mes écu-
» ries, des vautours, et des faucons de ma vé-
» nerie. » Après avoir fait l'énumération de ses entreprises militaires, déjà connues du lecteur, Vladimir continue. « J'ai fait en tout quatre-

» vingt-trois campagnes, sans faire mention de
» celles de moindre importance. J'ai conclu
» dix-neuf traités de paix avec les Polovtsi ; fait
» prisonniers au moins cent de leurs princes les
» plus célèbres, auxquels j'ai rendu la liberté ;
» et j'en ai fait mettre à mort plus de deux cents
» autres en les précipitant dans les rivières. Per-
» sonne ne voyageait plus rapidement que moi ;
» en partant de grand matin de Tchernigof,
» j'arrivais à Kief avant les vêpres. Nous nous
» livrions souvent, votre grand-père et moi, au
» plaisir de la chasse : quelquefois au milieu des
» plus épaisses forêts, j'attrapais moi-même
» quelques chevaux sauvages ; et je les attachais
» ensemble de mes propres mains. Que de fois
» je fus renversé par les buffles, frappé du bois
» des cerfs, foulé aux pieds des élans ! un san-
» glier furieux m'arracha mon épée de ma cein-
» ture ; ma selle fut déchirée par un ours : cette
» bête terrible se jeta sur mon coursier qu'elle
» fit tomber sous moi. Que de chutes de cheval
» n'ai-je pas faites dans ma jeunesse, où, sans son-
» ger aux dangers auxquels je m'exposais, je me
» brisais la tête, je me blessais aux pieds et aux
» mains ! mais le seigneur veillait sur moi. Et
» vous, mes enfans, ne redoutez ni la mort,
» ni les bêtes sauvages ; conduisez-vous en braves

» dans toutes les occasions, et songez que, lorsque » la Providence a fixé le terme de nos jours, rien » ne peut nous soustraire à ses décrets : la pro- » tection du ciel est bien au-dessus de toutes les » précautions humaines ! »

Sans ce testament écrit avec tant de force d'esprit, nous n'aurions pu connaître toute la beauté de l'âme de Vladimir. Ce prince n'eut point l'ambition de détruire des états étrangers; il consacra son bras puissant à la défense, à la gloire, à la consolation de ses États, et aucun des anciens princes russes n'a des droits mieux fondés à l'amour de la postérité; car l'ardeur avec laquelle il servait la patrie et la vertu ne se démentit jamais. Si une seule fois, dans sa vie, Monomaque osa violer le droit des gens, et faire périr, par des moyens perfides, les princes des Polovtsi, c'est à lui que nous pouvons appliquer les paroles de Cicéron : *le siècle excuse l'homme* (a). Les dévastations de ces barbares, qui dans leurs terribles invasions incendiaient jusqu'aux églises, les faisaient considérer comme les ennemis du ciel et du christianisme ; les Russes regardaient donc comme légitime et méritoire aux yeux de Dieu, tous les moyens de s'en défaire.

(a) Non vitia hominis, sed vitia sæculi.

Nous devons regretter que nos annales, qui rapportent avec les plus grands détails les faits militaires et religieux de Vladimir, fassent à peine mention des actes de son gouvernement ou de son administration. Nous savons seulement qu'afin d'être utile à son peuple, il fit construire un pont sur le Dniéper; que souvent il se rendait dans le pays de Rostof et de Souzdal, patrimoine de la maison de Vsevolod, pour y prendre des mesures administratives; enfin, qu'ayant fait choix d'un site agréable sur le bord de la Kliasma, il y fonda une ville à laquelle il donna le nom de Vladimir-Zalesski, l'entoura de murailles, et y fit construire une église dédiée au Sauveur. En 1114, son fils Mstislaf donna une plus grande étendue aux fortifications de Novgorod, et Paul, gouverneur de Ladoga, entoura cette ville d'un mur de briques.

Fondation de Vladimir-Zalesski.

Pendant le règne de Monomaque, heureux et paisible en comparaison de ceux qui l'avaient précédé, la Russie éprouva plusieurs calamités. En 1124, une sécheresse extraordinaire vint détruire l'espérance des cultivateurs; Kief fut la proie d'un violent incendie qui dura deux jours, et réduisit en cendres la plus grande partie de la ville, les monastères, environ six cents églises, et toute la rue des juifs. Le peuple vit aussi avec

Événemens malheureux.

une superstitieuse horreur, une éclipse totale de soleil, et des étoiles en plein midi. On ressentit dans la Russie méridionale deux tremblemens de terre, et il y eut, dans les provinces du nord, un ouragan terrible qui enlevait les toits des maisons, et qui fit périr, dans les eaux du Volkhof, une immense quantité de bétail.

Monomaque laissa en mourant cinq enfans et sa troisième femme. Il est certain qu'il avait épousé, en premières noces, Gyda, fille de Harald roi d'Angleterre, dont nous avons fait mention, et qui, selon un ancien historien danois, se maria en 1070 à un de nos princes du nom de Vladimir. Les historiens norvégiens disent que le fils, qui naquit de ce mariage, s'unit à Christine, fille d'Ingius Stenkilson, roi de Suède, ce qui est entièrement conforme à nos traditions, desquelles il résulte que l'épouse de Mstislaf, fils de Vladimir, s'appelait Christine (36). Les filles et les petites-filles de Monomaque formèrent d'illustres alliances. Une d'elles reçut la main de Sigourd, roi de Norvège, et ensuite celle d'Erick Edmond, roi de Danemarck. Une autre devint l'épouse de S. Canut, roi des Obotrites, père du célèbre Valdemar, roi de Danemark, nommé ainsi en l'honneur de Vladimir Monomaque, son illustre bisaïeul. Une troisième enfin s'unit à Alexis, prince grec, fils de l'empereur Jean (37).

Gyda, épouse de Monomaque.

Ses enfans.

A l'époque de ce mariage, le métropolitain Nicétas vint de Constantinople en Russie, pour remplir la place devenue vacante par la mort de l'illustre Nicéphore, célèbre par son érudition et son éloquence. Nous en avons pour preuve irrécusable deux monumens précieux, ce sont ses deux lettres à Monomaque : la première sur la division des églises d'Occident ; l'autre sur le jeûne et l'abstinence est singulièrement intéressante, car on y trouve réunis des raisonnemens théologiques et des pensées philosophiques ; elle est terminée par l'éloge des vertus de Monomaque.

Lettre du métropolitain Nicéphore

« La raison, écrit Nicéphore, la raison est l'œil » de l'âme placé dans la tête de l'homme. Comme » vous, sage prince, qui, assis sur votre trône, » gouvernez votre peuple par le moyen de vos » voïévodes, ainsi, au moyen de nos sens, » l'âme gouverne le corps. Une longue disser- » tation à ce sujet deviendrait superflue, car » votre esprit subtil saisit avec la rapidité de » l'éclair le vrai sens des mots. Quels conseils » pourrais-je vous donner ? quelles lois pourrais- » je vous prescrire au sujet de la tempérance » dans les plaisirs des sens, lorsque, vous, noble » rejeton des princes et des empereurs, vous » connaissez à peine votre palais ; que, passant » votre vie dans de pénibles voyages, ou occupé » d'utiles travaux, vous dormez sur la terre, et

» n'entrez que pour les affaires importantes de
» l'État, dans la somptueuse demeure des rois,
» où, déposant, malgré vous, le simple vêtement
» que vous préférez à l'éclat de la grandeur,
» vous vous entourez alors des marques de votre
» puissance ; lorsque vous jetez à peine les yeux
» sur ces repas magnifiques où les mets les plus
» délicats sont prodigués à ceux qui vous en-
» tourent. Quel éloge pourrais-je faire de vos
» autres vertus ? Parlerai-je de votre libéralité,
» de ce noble penchant qui vous porte à être
» pour vos sujets comme une seconde Provi-
» dence, à distribuer l'or et l'argent à pleines
» mains, au lieu de l'enfouir dans votre trésor ?
» Mais vous n'en deviendrez pas plus pauvre ;
» car la grâce de Dieu est avec vous. Je me bor-
» nerai à vous dire que, comme l'âme, pour rec-
» tifier ses jugemens, doit compulser et vérifier
» les opérations du sens de la vue et de l'ouie,
» comme d'instrumens à sa disposition, ainsi le
» souverain doit examiner, avec la plus scrupu-
» leuse attention, les rapports de ses courtisans.
» Songez à ceux que vous vous êtes cru obligé
» d'exiler ou de punir. Ne pourraient-ils pas
» avoir été victimes de la calomnie ? Mon cher
» prince, que ma sincérité ne vous offense pas !
» N'allez pas croire qu'il me soit parvenu quel-

» que plainte de la part de ceux que vous avez » condamnés, et que je veuille ici intercéder » pour eux. Je n'ai, en vous écrivant, d'autre » but que celui de fixer votre attention sur l'ave- » nir ; car un grand pouvoir entraîne avec soi » une grande responsabilité, et nous allons en- » trer dans le carême, temps consacré aux médi- » tations de la piété, où les pasteurs des fidèles » doivent faire entendre la vérité aux princes » comme à tous les autres hommes. Il peut nous » arriver à nous-mêmes d'être surpris par quel- » ques maladies, et c'est alors que la parole di- » vine opère en nous ses miraculeux effets ; mais » à quoi bon entrer dans de plus longs détails, » lorsque son utilité est si généralement re- » connue. »

C'est ainsi que nos anciens docteurs ecclésiastiques, joignant des louanges méritées aux instructions chrétiennes, s'entretenaient avec nos princes. Le style de ces lettres porte l'empreinte du siècle : simple et sans art, mais pourtant intelligible et rempli d'expressions vigoureuses.

CHAPITRE VIII.

Le grand prince MSTISLAF.

1125 — 1132.

Incursion des Polovtsi. — Yaroslaf chassé de Tchernigof. — Commencement des principautés particulières de Mourom et de Rezan. — Les Polovtsi repoussés au-delà du Volga. — Troubles civils au sud-est de la Russie. — Les princes de Polotsk exilés en Grèce. — Guerre avec les Tchoudes et les Lithuaniens. — Mort de Mstislaf. — Famine.

MSTISLAF, fils de Vladimir, hérita du titre de grand prince. Ses frères dominaient dans leurs 1125. apanages respectifs : Yaropolk à Péréiaslavle ; Viatcheslaf à Tourof ; André à Vladimir ; Georges à Souzdal ; Ysiaslaf et Rostislaf, fils du grand prince, à Koursk et à Smolensk. Le nouveau souverain, connu depuis long-temps par son courage et sa grandeur d'âme, déploya, en montant sur le trône de Russie, toutes les vertus qui avaient illustré son père. On retrouvait en lui cet amour du bien public, cette fermeté de caractère et cette sensibilité touchante qui avaient fait chérir Monomaque.

Son règne, malheureusement trop court, fut célèbre par différens succès militaires, qu'il ne tâcha cependant d'obtenir que pour tranquilliser l'État et lui rendre son ancienne splendeur.

Incursion des Polovtsi.

A la nouvelle de la mort de Monomaque, les Polotvsi crurent que la Russie, privée de son principal défenseur, serait de nouveau livrée à leurs brigandages. Leur dessein était de se réunir aux Torques, peuple nomade qui errait aux environs de Péréiaslavle; mais Yaropolk Vladimirovitch, prince de cette ville, pénétra leur intention, et ordonna aux Torques d'entrer dans Péréiaslavle. Trop impatient pour attendre le secours de ses frères, il tombe sur les barbares avec sa garde seule, les défait, et en précipite un grand nombre dans les rivières.

1127. Mstislaf, qui s'était déclaré le protecteur des princes opprimés, fut obligé de prendre les armes contre Vsevolod Olgovitch, qui avait chassé de Tchernigof son oncle Yaroslaf, fait mourir les fidèles boyards de ce prince, et livré leurs maisons au pillage. Mstislaf promit au prince exilé de punir ce neveu rebelle, et en conséquence il rassembla une armée. A l'exemple de son père, Vsevolod eut l'imprudence de faire alliance avec les Polovtsi : sept mille de ces barbares s'empressèrent de gagner les frontières de la Russie, et

Expulsion d'Yaroslaf de Tchernigof.

firent porter cette nouvelle à l'usurpateur de Tchernigof; leurs ambassadeurs ne purent pas revenir, car ils furent saisis dans les environs de Seïm par les lieutenans d'Yaropolk. Après avoir long-temps attendu une réponse, et dans la crainte de quelque trahison, les Polovtsi se retirèrent enfin dans leur pays. Alors Vsevolod eut recours à la douceur; il pria le grand prince d'oublier sa faute, et afin de le mettre dans ses intérêts, il combla de présens les grands de Kief. La résolution de Mstislaf n'était point ébranlée encore; cependant il tâchait de gagner du temps, et son oncle infortuné fut contraint de venir lui-même de Mouróm pour lui rappeler la promesse qu'il lui avait faite de le venger. Les boyards, peu sensibles aux présens de Vsevolod, étaient tous du parti de ce prince; Grégoire seul, abbé du couvent de Saint-André, jadis favori de Monomaque, et en grande estime auprès de Mstislaf, lui dit que l'amour de la paix est une des vertus du christianisme. Le métropolite Nicétas n'était plus, et l'église russe n'avait pas de chef: cet abbé mit dans son parti tous les ecclésiastiques distingués qui dirent solennellement à Mstislaf: « Prince, il vaut mieux enfreindre son » serment, que de répandre le sang des chré- » tiens. Ne crains point de commettre un péché,

Commencement des principautés particulières de Mourom et de Rezan.

» nous le prenons sur notre conscience. » Entraîné par ces paroles, le grand prince fit la paix avec Vsevolod, et le malheureux Yaroslaf eut la douleur de retourner à Mourom, où il mourut deux ans après, laissant à ses fils cette province et celle de Rezan. Mstislaf oublia, dans cette circonstance, les exhortations qu'il avait reçues de son père, et l'obligation de tenir ses sermens. Sans doute, c'est une vertu que d'épargner le saug des hommes, mais un monarque qui enfreint ses promesses, renverse les lois de la nature et celles de l'État; et une douceur qui soustrait le coupable au châtiment qu'il mérite, est souvent plus funeste que la cruauté même. Disons cependant à la gloire de Mstislaf qu'il pleura sa faute tout le reste de sa vie.

Le grand prince, trop indulgent envers Vsevolod, tira au moins vengeance des barbares alliés de l'usurpateur. Les annalistes disent que « l'armée de Mstislaf repoussa les Polovtsi, non-seulement au-delà du Don, mais même au-delà du Volga, » et qu'ils n'osèrent plus désormais inquiéter nos frontières.

Les Polovtsi repoussés au-delà du Volga.

Du vivant même de Monomaque, Vladimirko et Rostislaf, fils de Volodar, avaient commencé leurs querelles: cependant, retenus par la crainte que leur inspirait le grand prince, ils n'avaient

pas osé se faire la guerre. Selon le testament de leur père, le premier dominait à Zvénigorod, et le second à Pérémysle. Dès que Monomaque eut fermé les yeux, Vladimirko voulut chasser son frère. Rostislaf vit dans son parti les fils de Vassilko, Jean et Grégoire, et le grand prince Mstislaf lui-même, qui n'avait d'autre désir que d'éloigner les malheurs qu'entraîne toujours la violence. Les conférences qui se tinrent à Serete, les propositions qui y furent faites, furent inutiles pour obtenir la paix, et Vladimirko se rendit en Hongrie à l'effet de demander des troupes au roi Etienne. Alors Rostislaf mit le siége devant Zvénigorod, dont la garnison, composée de 3000 hommes, Hongrois et Russes, fit une défense si vigoureuse, qu'il fut obligé de se retirer. Cette guerre n'eut pas d'autres suites. Vladimirko, de retour dans sa patrie, fut obligé de consentir à la paix, car le grand prince exigea impérativement que chacun des deux frères régnât dans la principauté qui lui était tombée en partage.

Exil des princes de Polotsk en Grèce.

L'événement le plus remarquable de ce règne est la chute de la célèbre maison des princes de Polotsk, qui depuis long-temps s'étaient, pour ainsi dire, séparés de la Russie, afin de devenir des souverains indépendans. Mstislaf résolut de subjuguer cette ancienne province des Krivitches,

et il réussit à faire ce qu'avaient en vain essayé ses aïeux. Il mit en mouvement les forces d'un grand nombre de princes, et tous reçurent l'ordre de commencer les hostilités le même jour; Vsevolod, à la tête des Torques, marcha sur Borissof, ville du pays de Minsk. Ysiaslaf prit Logojsk, et Briatcheslaf, sorti de la ville d'Ysiaslaf entourée par l'ennemi, tomba entre les mains de son beau-frère qui emmenait les prisonniers faits à Logojsk. Instruits que ces prisonniers et Briatcheslaf étaient satisfaits de la modération du vainqueur, les assiégés résolurent de se rendre, à condition que Viatcheslaf, fils de Monomaque, ferait serment de les protéger contre toute espèce de violence. Le serment fut aussitôt enfreint que donné. Les détachemens envoyés dans la ville, pendant la nuit, furent suivis de toute les troupes d'André et de Viatcheslaf, qui s'y précipitèrent. Les princes n'eurent pas la possibilité ou la volonté de les arrêter. Ce ne fut qu'en menaçant du glaive ces cruels ravisseurs, que l'on parvint à sauver les biens de la fille de Mstislaf : ceux des citoyens furent livrés au pillage. Bientôt Vsevolod lui-même, fils aîné du grand prince, entra avec les Novgorodiens dans la province de Polotsk, dont les habitans effrayés ne firent aucune résistance; ils chassèrent même leur prince David, à

Le 4 août.

la place duquel Mstislaf leur donna, selon leur désir, Rogvolod, frère de David; enfin, deux ans après, tous les princes de Polotsk, leurs femmes et leurs enfans, furent exilés à Constantinople, parce que, selon quelques chroniques, ils n'avaient pas voulu agir de concert avec le grand prince contre les Polovtsi. Mstislaf donna les principautés de Polotsk et de Minsk à son fils Ysiaslaf. 1129.

Vsevolod, prince de Novgorod, se réunit à ses frères, et marcha deux fois, pendant l'hiver, contre les Tchoudes ou les Esthoniens; il livra les villages aux flammes, égorgea les habitans, et traîna en captivité les femmes et les enfans. Mais il perdit lui-même beaucoup de monde dans une autre campagne. Ce peuple, qui haïssait les Russes comme de farouches oppresseurs, refusait de leur payer tribut, et sa résistance aggravait encore le poids de ses chaînes. Le grand prince fit en personne la guerre dans la Lithuanie, et amena à Kief un grand nombre de prisonniers. Les guerres continuelles qui se faisaient alors, procuraient à nos princes et à nos boyards une multitude d'esclaves, dont les uns étaient vendus, et les autres répartis dans les villages. 1130-1131. Guerre avec les Tchoudes et les Lithuaniens. 1131.

Mstislaf, de retour de son expédition en Lithuanie, mourut dans sa cinquante-sixième année, Mort de Mstislaf.

après avoir mérité le nom de grand. Il sut régner, maintenir l'ordre dans l'empire, et s'il eût vécu aussi long-temps que son père, il aurait pu assurer le repos de la Russie. Cet illustre prince s'était marié, en secondes noces, à la fille d'un Novgorodien de distinction, Dmitri Zadivitch; il en eut deux fils et plusieurs filles dont l'une épousa Vsevolod, prince de Tchernigof. Leurs frères aînés avaient reçu le jour de Christine sa première épouse.

1126, le 1er. août. A des phénomènes qui effrayèrent alors les esprits faibles, comme des éclipses de soleil, et un léger tremblement de terre au midi de la Russie, vinrent se joindre les horreurs d'une Famine. cruelle famine, qui étendit ses ravages dans les provinces septentrionales de la Russie, surtout dans celle de Novgorod. Un froid rigoureux, et tel qu'on n'en avait jamais éprouvé, fit périr tous les blés d'automne; une neige épaisse couvrit, jusqu'au 30 avril, les campagnes et les villages, de sorte que tout fut inondé par les eaux du dégel, et qu'au lieu de voir la verdure embellir leurs champs, les malheureux laboureurs n'y trouvèrent que de la boue. Le gouvernement n'avait point de magasin, et le prix du pain fut si exorbitant, qu'en 1128, une osmina de seigle coûtait un rouble et quarante kopeks de notre monnaie

actuelle. Le peuple se nourrissait de chair de cheval, de feuilles de tilleul, d'écorces de bouleau; de mousse et d'agarics. Epuisés par la faim, les hommes erraient comme des fantômes, et tombaient morts sur les routes, dans les rues et les places publiques. Novgorod offrait l'aspect d'un vaste cimetière. Les cadavres répandaient dans l'air des miasmes fétides, et les mercenaires, payés pour les transporter hors de la ville, ne pouvaient suffire à ce pénible travail. Les parens donnaient leurs enfans en esclavage à des marchands étrangers, et beaucoup de citoyens même allèrent chercher les moyens de vivre dans des pays lointains. « Novgorod devint déserte, » disent les annalistes; cependant, un an après, ses armées remportèrent des victoires sur ses ennemis; le commerce redevint florissant, et ses vaisseaux marchands allaient jusqu'en Gohtlandie et en Danemarck.

On doit observer que le plus ancien des écrits originaux des princes russes, parvenus à notre connaissance, est celui qui fut donné par Mstislaf au monastère de Yourief à Novgorod, comme titre à la possession de certaines terres.

CHAPITRE IX.

Le grand prince YAROPOLK.

1132—1139.

Désordres. — Conquête de Dorpat. — Bataille sur le mont Idanof, — Combats sanglans dans le sud de la Russie. — Expulsion des princes de Novgorod. — Grandeur d'âme de Vassilko, prince de Polotsk. — Réglemens sur la dîme ecclésiastique. — Les Novgorodiens chassent de nouveau leur prince. — Troubles civils au sud de la Russie. — Conclusion de la paix, et mort du grand prince. — Longue inimitié entre les descendans d'Oleg et ceux de Monomaque. — Principauté de Galitch. — Caractère de Vladimirko. — Boris fait la guerre au roi de Hongrie. — Il va dans le camp du roi de France. — Il est tué par un traître.

1132. LES grandes qualités de Mstislaf avaient retenu les princes particuliers dans les bornes d'une sage modération : sa mort fut le signal du désordre.

Désordres. Les habitans de Kief proclamèrent pour leur souverain Yaropolk Vladimirovitch et l'engagèrent à se rendre dans la capitale. D'après la convention solennelle conclue entre lui et son frère aîné, et le vœu exprimé dans le testament

de Monomaque, il céda Péréiaslavle à Vsevolod fils de Mstislaf. Ce prince, qui résidait à Novgorod, fut à peine arrivé dans sa nouvelle ville, qu'il en fut chassé quelques heures après par son oncle Georges, prince de Souzdal et de Rostof, uni à André, son frère cadet, dans la crainte que Yaropolk ne désignât Vsevolod pour héritier du trône de Kief. Le grand prince persuada enfin à Georges de quitter Péréiaslavle; et, afin d'apaiser ses frères, il donna cette principauté à un autre de ses neveux, Ysiaslaf Mstislavitch, prince de Polotsk. La faiblesse du nouveau souverain se manifesta ainsi par sa trop grande complaisance, et la suite ne prouve malheureusement que trop, combien sa pusillanimité était préjudiciable à l'État. Les Novgorodiens, ceux du Ladoga et de Pskof (qui ne composaient qu'une même province), ne voulurent plus recevoir Vsevolod. « Tu as oublié, lui » dirent-ils, le serment que tu avais fait de mou- » rir avec nous; tu as cherché une autre princi- » pauté, vas donc maintenant où tu voudras. » Le malheureux prince fut contraint de se retirer. Les habitans se ravisèrent cependant bientôt, et le rappelèrent de l'exil; mais sa puissance fut limitée. Les lieutenans, qui, anciennement, n'étaient que les serviteurs les plus distingués des princes, devinrent co-participans de leur pouvoir, et, de-

puis cette époque, ils furent choisis par le peuple. Les habitans de Polotsk, profitant aussi de l'absence d'Ysiaslaf, chassèrent son frère Sviatopolk, et reconnurent pour leur prince, Vassilko, fils de Rogvolod, alors de retour de Constantinople.

Toutes les dispositions faites pour concilier les divers intérêts des princes entre eux, et au gré de leurs désirs, soit par des concessions ou par des échanges, n'eurent d'autres résultats que de donner naissance à de nouveaux désordres et à de nouvelles querelles.

Conquête de Dorpat.

Vers cette époque le prince de Novgorod soumit les Tchoudes révoltés, prit Yourief ou Dorpat, fondée par Yaroslaf-le-Grand, et promit à son frère de conquérir pour lui la province de Souzdal. Il ne tint point parole, et étant allé jusqu'aux rives de la Doubna, il revint aussitôt sur ses pas. Cependant le désordre régnait à Novgorod : le peuple, enclin à la sédition, choisissait, déposait ses magistrats, et venait de pousser l'audace jusqu'à en précipiter un du haut d'un pont qui servait aux Novgorodiens de roche tarpéienne. Mécontens du mauvais succès de la campagne de Vsevolod, ils demandèrent la guerre à grands cris, et voulurent qu'on les remenât à Souzdal. En vain Michel, métropolitain de Kief, vint leur représenter, avec force, les suites dangereuses de

leur désunion ; les Novgorodiens étaient persuadés qu'il y allait de leur honneur à faire la guerre ; ils retinrent le métropolitain, et, malgré la rigueur de l'hiver, ils se mirent en campagne le 31 décembre. Ils supportèrent avec une admirable patience le froid, les mauvais temps, et le 26 janvier, une sanglante bataille donna une grande célébrité à la montagne d'Idanof, dans le gouvernement actuel de Vladimir : les Novgorodiens y perdirent beaucoup de monde ; ils en tuèrent davantage encore aux ennemis, sans pouvoir toutefois obtenir la victoire. Enfin ils firent la paix, retournèrent chez eux, et rendirent aussitôt la liberté au métropolitain, qui leur avait prédit les résultats malheureux de leur campagne.

Bataille sur le mont Idanof.

La Russie méridionale était aussi, à cette époque, le théâtre de l'anarchie. Les fils d'Oleg, princes de Tchernigof, amis des fils de Mstislaf, déclarèrent la guerre à Yaropolk et à ses frères ; ils appelèrent les Polovtsi, se mirent à piller, à incendier les villes et les villages, et traînèrent les Russes en captivité. Enfin la paix fut conclue sous les murs de Kief, à la suite de plusieurs cessions réciproques entre les princes des deux partis. Dans cette occasion, les Novgorodiens s'étaient conduits en nobles enfans de la patrie : au lieu de prendre part à la guerre civile, ils avaient en-

Combats sanglans dans l' sud de la Russie.

voyé leur magistrat Miroslaf, et enfin l'évêque Niphont, pour désarmer les princes par le langage de la raison. Niphont, homme d'une vertu sévère, toucha leur cœur par ses exhortations puissantes, et contribua, plus que personne, à la conclusion de la paix.

Quelques mois après, la guerre se ralluma encore, et les princes de Tchernigof effrayèrent, par de nouveaux forfaits, les malheureux habitans de la province de Péréiaslavle. Dans un combat sanglant sur les bords du Sipoï, le grand prince perdit toute sa garde, qui, ayant voulu poursuivre les Polovtsi, fut coupée par l'ennemi: Yaropolk avait lâchement quitté le combat avec une grande partie de son armée. Les plus illustres des boyards tombèrent entre les mains des fils d'Oleg, qui enlevèrent même l'étendard du grand prince. Son neveu Vassilko, petit-fils de Monomaque et de l'empereur d'Orient, fut trouvé au nombre des morts. Après avoir conquis Tripol, Khalep, les environs de Bielgorod et de Vassilef, les vainqueurs se trouvèrent bientôt sur les bords de la Libed. Yaropolk était prêt à livrer une seconde bataille, lorsqu'effrayé à l'idée de répandre encore du sang, il proposa la paix, malgré l'avis de ses frères, et consentit à céder Koursk avec une partie de la province de

Le 8 août, 1136.

Péréiaslavle aux fils d'Oleg. Le métropolitain alla les trouver dans leur camp, et leur fit baiser la croix, selon l'usage du temps.

Cependant les Novgorodiens qui avaient aidé à pacifier les autres, ne savaient pas eux-mêmes goûter les douceurs de la paix : leur prince devint la victime de leur esprit turbulent. Ils rassemblèrent les citoyens de Ladoga, de Pskof, et condamnèrent solennellement Vsevolod à l'exil, sur les griefs suivans : Exil du prince de Novgorod

« 1°. Qu'il ne surveillait pas le petit peuple, » et qu'il n'aimait que les plaisirs, les faucons et » les chiens.

» 2°. Qu'il avait ambitionné le gouvernement » de Péréiaslavle.

» 3°. Qu'au combat sur la montagne d'Idanof, » il avait le premier abandonné le champ de ba- » taille.

» 4°. Qu'il n'avait point d'opinion précise et » déterminée : que tantôt il était du parti du » prince de Tchernigof, et que tantôt il se ran- » geait du côté de ses ennemis. »

Vsevolod fut renfermé dans la maison épiscopale avec sa femme, ses enfans et sa belle-mère, épouse du prince Sviatocha : il y resta sept semaines, gardé à vue par trente soldats, et ne recouvra la liberté qu'à l'arrivée de Sviatoslaf Olgovitch, frère du prince de Tchernigof, élu

par le peuple prince de Novgorod. Vsevolod laissa en otage son jeune fils Vladimir, et alla se jeter dans les bras d'Yaropolk. Ce bon prince, oubliant la faute d'un neveu, qui, contre sa volonté, avait eu l'intention de s'emparer de la province de Souzdal, lui donna Vouychégorod pour le consoler de son exil; mais il vit d'un œil indifférent l'ancienne capitale de Rurik, qui avait toujours dépendu des princes de Kief, s'affranchir de leur puissance.

La révolte continuait à Novgorod. Vsevolod y avait beaucoup d'amis zélés, détestés par le peuple. Georges Yaroslavitch, l'un d'eux, fut précipité dans le Volkhof. Cependant ceux-ci ne perdirent pas l'espérance de réussir dans leur projet, et ils cherchèrent même à tuer le prince Sviatoslaf. Le premier magistrat lui-même, qui était de leur parti, alla trouver Vsevolod avec quelques habitans distingués de Novgorod et de Pskof, et lui dit que tous ses concitoyens désiraient son retour. Ce prince, qui avait reçu le jour et qui avait été élevé parmi eux, aimait Novgorod comme on aime sa patrie, et ses ingrats habitans comme des frères; consumé de chagrin dans son exil, il éprouva une joie vive et sincère de pouvoir rentrer dans la capitale qu'il avait reçue en héritage.

Il fut rencontré en chemin par Vassilko, fils de

Rogvolod, prince de Polotsk, exilé par Mstislaf, à Constantinople, en 1129. C'était pour celui-ci une belle occasion de se venger, sur le fils, de la cruauté du père; mais Vassilko fut grand et généreux; Vsevolod était dans l'infortune et il lui jura d'oublier leur ancienne inimitié; il lui souhaita toutes sortes de prospérités et l'accompagna lui-même avec de grands honneurs, à travers ses États.

Grandeur d'âme de Vassilko, prince de Polotsk.

Les habitans de Pskof reçurent Vsevolod avec toutes les marques d'un véritable zèle : quant aux Novgorodiens, ils ne voulaient plus en entendre parler; aussitôt qu'ils eurent connaissance de son arrivée à Pskof, ils se mirent à piller les maisons de ses partisans, ou à les accabler de peines pécuniaires. Ils rassemblèrent ainsi quinze cents grivnas qu'ils donnèrent à des marchands chargés de leur procurer tout ce dont ils avaient besoin pour commencer la guerre. Sviatoslaf fit venir de Koursk, son frère Gleb, et appela même les Polovtsi à son secours. Déjà les barbares se flattaient de pouvoir ravager bientôt le nord de la Russie, comme, avec le père de ce prince, ils en avaient dévasté le midi; mais les habitans de Pskof, résolus de se montrer les fidèles amis de Vsevolod, interceptèrent tous les chemins dans leurs sombres forêts, et prirent, pour se défendre, des

Pskof se sépare de Novgorod.

mesures si vigoureuses, que Sviatoslaf effrayé de leurs préparatifs, ne voulut pas avancer au-delà de la Doubrovna, et qu'il retourna dans sa ville. C'est ainsi que Pskof devint, pour quelque temps, une principauté particulière. Sviatopolk Mstislavitch en hérita après la mort de son frère, le pieux et vertueux Vsevolod, dont on montre jusqu'à présent le tombeau dans l'église cathédrale de cette ville.

Les Novgorodiens, en choisissant Sviatoslaf, s'étaient déclarés ennemis du grand prince, ainsi que de ceux de Souzdal et de Smolensk. Les habitans de Pskof ne voulurent plus avoir aucune relation avec eux, non plus que Vassilko, prince de Polotsk, allié fidèle de Vsevolod. Privés d'arrivages par terre, ils éprouvèrent une si grande disette de blé, qu'à Novgorod l'osmina coûtait alors sept rezanes. Le peuple tourna son mécontentement contre son nouveau prince, entièrement innocent. Le clergé seul avait quelque raison de se plaindre de Sviatoslaf; car, ayant contracté un mariage illégitime à Novgorod, malgré la défense de l'évêque, ce prince s'était fait donner la bénédiction nuptiale par un prêtre de sa propre cour. C'est pourquoi, afin de désarmer Niphont par sa générosité, il renouvela l'ancien réglement de Vladimir sur les revenus

Réglemens sur la dime ecclésiastique.

ecclésiastiques, accordant à l'évêque le droit de prendre, au lieu de la dîme, cent grivnas de la caisse du prince, outre la capitation des districts et les frais de douane à percevoir sur les bateaux marchands. Ces mesures ne réussirent pas encore à apaiser le peuple, et Sviatoslaf fut chassé avec ignominie. Afin de se ménager une ressource contre la vengeance des fils d'Oleg, les Novgorodiens gardèrent en otage ses boyards et la princesse son épouse, qui fut envoyée au couvent de Ste.-Barbe. Ils appelèrent à Novgorod, Rostislaf, petit-fils de Monomaque, conclurent la paix avec le grand prince, ainsi qu'avec les habitans de Pskof, et osèrent se vanter de leur prudente politique. L'infortuné Sviatoslaf, séparé de son épouse, fut arrêté sur la route de Tchernigof par les habitans de Smolensk, et renfermé dans le monastère de Smiadinsky : car les fils d'Oleg venaient de nouveau de déclarer la guerre à la famille de Monomaque.

Les Novgorodiens chassent de nouveau leur prince.

Ces princes inquiets, de concert avec les Polovtsi, ravageaient les villages et les villes qui se trouvaient sur les bords de la Soula. André Vladimirovitch ne put ni les repousser, ni recevoir un prompt secours de ses frères, qui, se livrant à l'espoir de jouir bientôt de la paix, avaient licencié leur armée. Il ne voulut point être té-

Troubles civils dans la Russie méridionale.

moin des malheurs de ses sujets et se hâta de sortir de Péréiaslavle, les laissant à la merci des ennemis et de lieutenans non moins avides qu'eux. La captivité de Sviatoslaf ne servit qu'à irriter davantage la fureur des fils d'Oleg. Semblables à des tigres cruels, ils déployèrent toute leur rage dans le midi de la Russie. Ils s'emparèrent de Prelouk, et formèrent même le projet d'assiéger Kief. Yaropolk rassembla une armée nombreuse, les força à s'éloigner, et s'approcha bientôt de Tchernigof. Non-seulement tous les princes russes se réunirent à lui, mais les Hongrois mêmes lui fournirent une armée : il avait dans son camp environ mille cavaliers bérendéens ou torques. Les habitans de Tchernigof, saisis d'effroi, prièrent leur prince Vsevolod de chercher à apaiser Yaropolk. « Tu veux fuir » vers les Polovtsi, disaient-ils, mais les bar- » bares ne garantiront pas ta principauté de sa » ruine, et nous deviendrons la proie des enne- » mis. Aie pitié de ton peuple, et fais la paix. » Nous connaissons la générosité d'Yaropolk ; » il voit avec chagrin l'effusion du sang et le » massacre des Russes. » Le grand prince, touché des prières de Vsevolod, donna un exemple bien rare de générosité ou de faiblesse, car, après avoir conclu la paix, qui des deux côtés

Paix, et mort du grand prince.

fut sanctionnée par un serment solennel et par des présens; il retourna à Kief, où il mourut. Ce prince, qui, à l'exemple de Monomaque, aimait la vertu, disent les annalistes, ignorait en quoi consiste celle des princes. C'est à cette époque qu'il faut fixer l'origine de l'implacable haine qui s'établit entre les descendans d'Oleg et ceux de Monomaque; haine, qui, pendant un siècle entier, fut le plus grand malheur de la Russie : les premiers ne voulaient point se contenter de leurs provinces héréditaires, et ne pouvaient, sans un œil d'envie, voir les autres en possession du trône des grands princes.

Le 18 février 1139.

Haine de cent ans entre les descendans d'Oleg et ceux de Monomaque.

Au nombre des Russes qui se trouvaient dans le camp d'Yaropolk, sous les murs de Tchernigof, on remarquait aussi la troupe auxiliaire de Galitch; c'est ainsi que depuis ce temps les chroniques appellent la province sud-ouest de la Russie, où le fils de Volodar, l'ambitieux Vladimirko, régnait avec son frère. Il avait transféré sa capitale à Galitch, sur les bords du Dniester, et s'était acquis, par son courage, la plus brillante réputation. Il ne pouvait arracher de son souvenir la perfidie des Polonais qui avaient si honteusement mis Volodar dans les fers, et ne laissait échapper aucune occasion d'en tirer vengeance. Un illustre Hongrois attaché à la

Principauté de Galitch.

cour de Boleslas, commandant de la ville de Visslitsa, ayant trahi son prince, appela celui de Galitch dans le fertile territoire de cette ville. Vladimirko s'en empara sans résistance, et tint la promesse qu'il avait faite au Hongrois; il le combla de richesses, de caresses et d'honneurs; mais indigné de son crime, il fit aussitôt crever les yeux à ce traître, et ordonna de le rendre eunuque. « Les monstres ne doivent point avoir » d'enfans, car ils pourraient leur ressembler, » dit Vladimirko, voulant de la sorte concilier sa haine pour les Polonais avec son amour pour la vertu. Hors d'état de conserver Visslitsa, il se contenta du butin qu'il y avait fait. Les annalistes polonais disent que Boleslas tâcha de se venger en exerçant les mêmes ravages dans le pays de Galitch, qu'il y mit tout à feu et à sang, et qu'après avoir inhumainement égorgé les laboureurs innocens, les bergers et les femmes, il retourna dans sa patrie, *couvert de gloire !* Sans doute alors, les horreurs de la guerre surpassaient celles qui se commettent de nos jours; cependant elles ne passaient pas pour des crimes. On les regardait comme l'apanage ordinaire et indispensable des combats.

Caractère de Vladimirko.

Vladimirko, tantôt ennemi, tantôt allié des Hongrois, prit également part à la guerre que

Boris, petit-fils de Monomaque, fit au roi Béla, surnommé l'aveugle. Condamné à l'exil dès le sein de sa mère, et élevé dans notre patrie, Boris, parvenu à l'âge de majorité, voulut prouver, par la force des armes, la justice de ses droits héréditaires. Il entra en Hongrie à la tête des Russes, ses alliés, et avec Boleslas, roi de Pologne; mais, dans une bataille décisive, il ne put soutenir le premier choc des Allemands, et s'enfuit comme un lâche, sans avoir su même mettre à profit les bonnes intentions d'un grand nombre de boyards hongrois, qui le croyaient, en effet, fils légitime de leur souverain, persuadés que la haine de Coloman pour les Russes l'avait décidé seule à répudier son épouse innocente et fidèle. Après d'inutiles tentatives pour obtenir des secours de l'empereur d'Allemagne, Boris parut, quelques années plus tard, dans le camp de Louis VII, roi de France, alors que ce monarque traversait la Pannonie pour se rendre en Terre-Sainte. Dès qu'il en fut informé, Heïsa, roi de Hongrie, demanda la tête de son dangereux ennemi; Louis eut pitié de ce prince infortuné; il rassembla le conseil des évêques, s'éclaira de leurs avis, et déclara aux ambassadeurs de Heïsa que la demande de leur roi était contraire aux lois de l'honneur et à celles de la

Boris fait la guerre au roi de Hongrie.

Boris dans le camp du roi de France.

religion chrétienne. Boris, qui avait épousé une parente de Manuel, empereur d'Orient, sortit secrètement du camp des Français, monté sur un cheval du roi, et il se retira à Constantinople. Enfin il combattit encore Heïsa, sous les drapeaux de Manuel, et fut percé d'une flèche par un perfide Polovtsi, en 1156. Le jeune Coloman son fils, célèbre par sa valeur, servit dans la suite chez les Grecs, et gouverna pour eux dans la province de Cilicie.

Il est tué par un traître.

CHAPITRE X.

Le grand prince VSEVOLOD OLGOVITCH.

1139 — 1146.

Vsevolod chasse Viatcheslaf. — Troubles civils. — Courage d'André. — Probité de Vsevolod. — Sa prudence. — Indifférence des Novgorodiens pour l'honneur de leur prince. — Troubles à Novgorod. — Mort d'André-le-Bon. — Brigandages. — Adresse de Vsevolod. — Les Russes en Pologne. — Première inimitié de Georges et d'Ysiaslaf. — Voyages maritimes des Novgorodiens. — Mariages. — Campagne contre Galitch. — Jean Berladnik. — Vsevolod désigne son successeur. — Affaires de Pologne. — Guerre avec le prince de Galitch. — Courage d'un voiévode de Zvénigorod. — Fin de Vsevolod.

VIATCHESLAF, prince de Péréiaslavle, se rendit à Kief pour succéder à Yaropolk, et le métropolitain, accompagné du peuple, vint à sa rencontre, avec les cérémonies en usage pour la reception des souverains. Mais Vsevolod Olgovitch ne lui donna pas le temps d'affermir sa puissance. A peine eut-il appris à Vouychégorod la mort d'Yaropolk, qu'il rassembla à la hâte une armée, avec laquelle il alla cerner Kief, et Le 22 février 1139.

brûler le faubourg de Kopiref. Viatcheslaf, saisi de frayeur, envoya le métropolitain pour dire à Vsevolod : « Je ne suis point un usurpateur, et » si les conditions faites entre nos deux pères ne » te paraissent pas une loi sacrée, deviens, j'y » consens, monarque de Kief; pour moi, je me » retirerai à Tourof. » Il sortit en effet de la capitale, et Vsevolod s'empara solennellement du trône des grands princes. Il donna au métropolitain et aux boyards, un repas splendide : le vin, l'hydromel, les mets et les fruits de toutes espèces furent prodigués au peuple; les églises et les couvens reçurent de riches aumônes. Igor, frère de Vsevolod, eut la douleur de voir Tchernigof cédée à Vladimir, fils de David.

Le 5 mars. Vsevolod chasse Viatcheslaf.

Troubles civils.

Le nouveau prince de Kief témoigna le désir de rester en paix avec les fils et les petits-fils de Monomaque; cependant ceux-ci, dont le dessein était de le détrôner, se refusèrent à aller lui rendre leurs hommages. Vsevolod résolut aussitôt de leur enlever leurs possessions, et il envoya ses voïévodes contre Ysiaslaf Mstislavitch; mais ses troupes, saisies d'une terreur panique, prirent honteusement la fuite avant le combat. Il donna alors à plusieurs princes l'ordre de se réunir pour faire la conquête des principautés de Tourof et de Vladimir; il marcha lui-même

contre André, et lui prescrivit avec orgueil de se rendre à Koursk, et de céder son apanage à Sviatoslaf Olgovitch. Le généreux André était depuis long-temps habitué aux dangers, et ni les menaces, ni le nombre de ses ennemis ne pouvaient l'intimider. « Non, répondit ce prince, » je n'y consentirai jamais; mon aïeul et mon » père étaient princes de Péréiaslavle et non de » Koursk. Je suis ici dans mon patrimoine; c'est » ici le séjour de ma fidèle garde : la mort seule » peut m'en faire sortir. Que Vsevolod vienne » tremper ses mains dans mon sang ! Ce ne sera » pas le premier crime de cette nature : comme » lui, l'ambitieux Sviatopolk fit égorger Boris » et Gleb; aussi combien de temps a-t-il conservé sa puissance ? »

Courage d'André.

Le grand prince, campé sur les bords du Dniéper, ordonna à Sviatoslaf de chasser André; mais le valeureux fils de Monomaque le mit en fuite, et acheta la paix par une victoire. Les chroniques rapportent à la gloire de Vsevolod, que pendant les négociations il aperçut, de nuit, un violent incendie dans la ville de Péréiaslavle, et qu'il jugea indigne de lui de profiter de cette circonstance. Ces deux princes, après s'être promis d'oublier toute inimitié, se rendirent ensemble, et dans une parfaite intelligence, à Ma-

Probité de Vsevolod.

lotina, pour conclure une alliance avec les khans des Polovtsi.

Sur ces entrefaites, le prince de Galitch et quelques autres entrèrent dans les principautés d'Ysiaslaf et de Tourof, avec les Polovtsi et les Liakhes, alliés de Vsevolod. Le fier Vladimirko, qui rougissait d'être l'instrument des princes de Kief, chercha dans le jeune et courageux Ysiaslaf, au lieu d'un ennemi, un compagnon digne de lui, pour affronter les périls; ils se rencontrèrent sur le champ de bataille, et se séparèrent en amis. Les Polonais et les Polovtsi se contentèrent de piller; et c'est ainsi que se termina cette guerre. Vsevolod eut la prudence de ne pas rejeter les propositions de paix que lui firent Ysiaslaf et son oncle Viatcheslaf de Tourof. Il leur donna sa parole de ne point les inquiéter dans leurs apanages, pour concilier ainsi son ambition avec la tranquillité de la Russie.

Prudence de Vsevolod.

Vsevolod avait encore un ennemi dans Georges, prince de Souzdal, qui arriva à Smolensk, et demanda des troupes aux Novgorodiens pour aller tirer vengeance de Vsevolod. Leur jeune prince Rostislaf leur fit sentir l'obligation où ils étaient de prendre les armes en faveur de la maison de Monomaque; ceux-ci, plus occupés de leurs paisibles intérêts de commerce que de sou-

tenir l'honneur de leur prince, refusèrent d'entreprendre la guerre. Alors Rostislaf se retira chez son père, et Georges, pour punir les Novgorodiens, leur enleva Torgek. Ces hommes qui chassaient leurs princes, ne pouvaient cependant vivre sans en avoir : aussi ils rappelèrent Sviatoslaf, et envoyèrent des otages à Vsevolod, en signe de leur fidélité. Sviatoslaf arriva : mais il fut bien loin de trouver le calme et la tranquillité dans cette principauté, en proie à de continuelles dissensions. Le prince et ses favoris fomentaient aussi l'esprit de discorde par les vengeances personnelles qu'ils exerçaient : quelques boyards des plus distingués furent exilés à Kief, ou jetés dans les fers ; d'autres se retirèrent à Souzdal. Vsevolod voulut envoyer son fils au lieu de son frère, et les Novgorodiens, dans l'espérance d'avoir un meilleur prince, expédièrent l'évêque Niphont pour l'aller chercher à Kief. Sviatoslaf, qui craignait pour sa sûreté personnelle, sortit secrètement de Novgorod avec le *Possadnik* (*a*) Yakoun. Le peuple, irrité, poursuivit cet infortuné favori du prince, se saisit de lui, le chargea de chaînes, et l'exila dans le pays des Tchoudes, ainsi que son frère, après

Indifférence des Novgorodiens pour l'honneur de leur prince.

(*a*) Ce nom désigne le premier magistrat, qui était élu par le peuple.

les avoir imposés l'un et l'autre à une amende de onze cents grivnas. Ces exilés trouvèrent bientôt un asile assuré à la cour de Georges Vladimirovitch, où s'étaient aussi retirés leurs ennemis; et pleins de reconnaissance pour ce prince généreux, ils renoncèrent pour jamais à leur séditieuse patrie.

Déjà le fils de Vsevolod était en chemin avec Niphont; déjà ils étaient arrivés à Tchernigof, lorsque les volages Novgorodiens changèrent de pensée, et firent savoir au grand prince qu'ils ne voulaient ni de son fils ni d'aucun de ses parens, et que les Monomaques seuls étaient dignes de les gouverner. Vsevolod, irrité de tant d'arrogance, fit arrêter leurs ambassadeurs et leur évêque lui-même. A cette nouvelle, les Novgorodiens déclarèrent à Vsevolod qu'ils lui étaient soumis comme au monarque souverain de toute la Russie, et qu'ils désiraient avoir pour prince un des frères de la grande princesse, Sviatopolk ou Vladimir, fils de Mstislaf. Cependant ce subterfuge n'apaisa point Vsevolod, qui rappela auprès de lui ses deux beaux-frères, et leur donna la principauté de Brest, afin qu'ils ne consentissent pas à aller à Novgorod, et que les habitans de cette cité rebelle éprouvassent toutes les horreurs de l'anarchie.

En effet, les Novgorodiens, privés de la protection du souverain, furent opprimés de toutes les manières : personne ne voulut plus leur apporter de blé, et leurs marchands, arrêtés dans les autres villes de la Russie, gémissaient dans les prisons. Ils furent pendant neuf mois victimes de leur licence, et se choisirent pour *possadnik* un ennemi de Sviatoslaf, nommé Soudila, qui était revenu de Souzdal avec tous ses partisans. Enfin ils eurent recours à Georges Vladimirovitch, et l'engagèrent à venir les commander. Ce prince, certain de l'attachement de sa principauté, refusa de l'abandonner, et, pour la deuxième fois, il leur envoya son fils; démarche dont il eut bientôt lieu de se repentir : car, pour se venger de lui, Vsevolod s'empara d'Oster (petite ville appartenant à Georges); ensuite, aussitôt que les Novgorodiens eurent appris que, pour plaire à son épouse, le grand prince consentait enfin à accomplir leur désir, et que son beau-frère Sviatopolk était déjà en route pour Novgorod, ils enfermèrent, comme de coutume, le fils de Georges dans le palais épiscopal. A Rome, le capitole touchait à la roche tarpéienne : à Novgorod, le trône était voisin de la prison; soit que le peuple craignît de rester sans prince : et qu'à tout événement il en gardât toujours un à

Troubles à Novgorod.

sa disposition ; soit qu'enivré d'audace, il voulût offrir à celui qui montait sur le trône un exemple frappant de la puissance populaire, en lui ordonnant d'ouvrir les portes de la prison du prince captif. Aussitôt que Sviatopolk fut arrivé, ils renvoyèrent Rostislaf à son père.

Mort d'André-le-Bon.

C'est à cette époque qu'André Vladimirovitch termina ses jours, emportant les regrets universels, à la fleur de son âge, après avoir mérité le surnom de *Bon*, et soutenu la gloire du nom de Monomaque. Viatcheslaf, quoique son héritier, ne se pressait pas de sortir de Tourof. « Allez à Péréiaslavle, votre patrimoine, lui » dirent les ambassadeurs de Vsevolod : Tourof » est une ancienne dépendance de Kief, et le » grand prince la donne à son fils. » Le paisible Viatcheslaf vivait tranquillement et en sûreté dans la partie occidentale de la Russie ; le voisinage des Polovtsi exigeait une activité et une prudence peu d'accord avec son humeur pacifique. Cependant contraint d'exécuter la volonté de Vsevolod, il vit que la Russie avait aussi ses Polovtsi. Igor et Sviatoslaf, fils d'Oleg, lui déclarèrent la guerre : mécontens de ce que le grand prince avait donné un apanage à son fils, et n'avait voulu leur accorder ni Novgorod Seversky, ni le pays des Viatitches, ils contractè-

rent une étroite alliance avec les princes de Tchernigof, fils de David. Ils espéraient, par ce moyen, conquérir, à force ouverte, des apanages avantageux. Ils dévastèrent quelques villes de Georges, prince de Souzdal, s'emparant partout des bestiaux et des marchandises. La principauté de Péréiaslavle fut bientôt en proie à leurs brigandages, et, pendant deux mois entiers, les malheureux cultivateurs eurent l'affreux spectacle de leurs villages livrés aux flammes, et de leurs moissons ravagées. Viatcheslaf entendait les gémissemens de ses sujets, il voyait la fumée qui s'élevait de ses villages réduits en cendres, mais il restait oisif dans sa capitale, attendant les secours de Vsevolod et des Mstislafs, ses braves neveux. En effet, le grand prince lui envoya un voïévode avec un corps de cavalerie petchénègue; d'un autre côté arriva Ysiaslaf, prince de Vladimir, dont le frère, prince de Smolensk, s'était emparé des villes tchernigoviennes qui se trouvaient sur la Soja. Le moine Sviatocha vivait encore : Vsevolod l'envoya comme médiateur auprès de ces princes séditieux et cruels, qui se décidèrent enfin à faire la paix. Le grand prince leur distribua diverses villes, trop heureux d'avoir aussi adroitement anéanti leur alliance avec ses frères. Mais ces derniers

Brigandages.

Adresse de Vsevolod.

témoignèrent leur mécontentement au sujet des cessions consenties par Vsevolod. « Notre frère, » disaient les Olgovitchs, ne pense qu'à son » fils ; il est l'ami de ses odieux beaux-frères ; il » s'en est fait comme un rempart, et ne nous » donne aucune ville riche. » Cependant tous leurs efforts pour semer la discorde entre lui et les généreux fils de Mstislaf, furent inutiles : le grand prince méprisa leurs calomnies, n'ayant d'autre désir que de voir régner le calme en Russie.

Affermi de la sorte sur le trône de Kief, il ordonna à son fils Sviatoslaf, à Ysiaslaf, et au prince de Galitch, d'entrer en Pologne, où de violentes dissensions régnaient entre le duc Vladislas et ses frères. Malheureusement, les Russes, appelés pour rétablir la tranquillité dans ce royaume, se conduisirent plutôt en ennemis, et emmenèrent prisonniers une foule de paisibles habitans.

Persuadé de l'amitié sincère de Vsevolod, Ysiaslaf voulut le réconcilier aussi avec son oncle Georges; et à cet effet, il alla le trouver à Souzdal : mais ces deux princes ne purent s'accorder dans leur manière de penser, et ils se séparèrent en ennemis ; ce qui, dans la suite, et pour le malheur de l'État, fit couler tant de flots de sang.

Dans ce voyage, Ysiaslaf alla voir son frère, Rostislaf de Smolensk; il assista aux festins qui eurent lieu à l'occasion des noces de Sviatopolk, prince de Novgorod, qui se mariait avec une princesse de Moravie, parente de Vladislas, roi de Bohême. Novgorod avait vu le calme se rétablir : ses vaisseaux marchands traversaient les mers et rapportaient en Russie des marchandises étrangères. En 1142 même, ils repoussèrent courageusement la flotte du roi de Suède, qui, pour piller celle des Russes, croisait dans ces parages avec soixante barques, sur l'une desquelles se trouvait un évêque. Les Finlandais, qui avaient osé ravager la province de Ladoga, furent battus par les habitans de cette principauté, et par les Caréliens, tributaires de Novgorod.

Afin de mettre un terme à la haine héréditaire qui subsistait entre la postérité de Rognéda et celle d'Yaroslaf-le-Grand, Vsevolod eut le bon esprit de marier son jeune fils Sviatoslaf, à la fille de Vassilko de Polotsk; et Ysiaslaf donna la sienne à Rogvolod, en invitant à sa noce Vsevolod; son épouse, et les boyards de Kief. Au milieu des fêtes et des divertissemens, les princes songeaient aux affaires de l'État. Vsevolod leur persuada de réunir leurs forces contre le fier

Vladimirko, qui, après la mort de ses frères, s'était déclaré souverain de Galitch : il avait voulu chasser le fils de Vsevolod de la principauté de Vladimir, et avait renvoyé au grand prince la formule ordinaire de serment, en signe de déclaration de guerre. Les fils d'Oleg, et tous les princes, leurs alliés, montèrent à cheval et se rendirent à Térébovl, où ils se réunirent à Nérévin, voïévode de Novgorod, et à Vladislas, duc de Pologne.

Campagne contre Galitch.

A cette nouvelle alarmante, Vladimirko fit alliance avec les Hongrois, et entra en campagne, accompagné du Ban, oncle du roi Heïsa. Les deux armées, prêtes à en venir aux mains, n'étaient séparées que par la rivière de Seret. Vsevolod cherchait un passage, tandis que le prince de Galitch, qui observait tous ses mouvemens, le suivait sans cesse de l'autre côté du fleuve. Enfin, le septième jour, il se posta sur les montagnes pour attendre l'attaque; mais Vsevolod, qui s'aperçut de la position avantageuse de son adversaire, refusa le combat. Ysiaslaf Davidovitch, frère des princes de Tchernigof, avec un détachement de Polovtsi, prit Ouchissa et Mikoulin, dans le pays de Galitch. Alors le grand prince s'approcha de Zvénigorod. Vladimirko descendit aussitôt dans la plaine, et se

mit à la poursuite de l'ennemi. A la vue de son camp établi de l'autre côté de la ville, au-delà d'une rivière très-peu profonde, Vsevolod quitta l'endroit où il se trouvait et s'avança en ordre de bataille; mais il trompa l'ennemi avec adresse, car, au lieu d'entamer l'affaire, il le tourna, s'empara des hauteurs, et coupa ainsi ses communications avec Pérémysle et Galitch, laissant entre lui et la ville, des marais fangeux. La garde de Vladimirko fut intimidée, et ses troupes lui dirent : « Quoi! nous restons ici, tandis que les » ennemis peuvent marcher sur notre capitale » et mettre aux fers nos femmes et nos enfans? » Le prince de Galitch, sans espoir de chasser ses nombreux ennemis de leur position inaccessible, entra en pourparler avec le frère de Vsevolod; il le mit de son parti, demanda la paix, et promit à Igor de l'aider à monter sur le trône de Kief, aussitôt que Vsevolod ne serait plus. Le grand prince ne consentait pas aux conditions qu'on lui proposait. « Mais, lui dit Igor, tu » veux me faire ton héritier : laisse-moi donc un » noble et puissant protecteur, dont le secours » m'est si nécessaire dans les circonstances où se » trouve actuellement la Russie. » Vsevolod se rendit enfin à ses désirs, et le même jour il donna au prince de Galitch le baiser d'amitié.

Il exigea de lui douze cents grivnas d'argent pour frais de la guerre, les partagea entre les princes alliés, et retourna dans sa capitale, preuve évidente qu'il faisait heureusement la guerre, mais qu'il ne savait pas profiter de ses succès.

La paix ne fut pas de longue durée. Rostislaf, frère de Vladimirko, avait laissé un fils appelé Jean, surnommé *Berladnik*, privé par son oncle de sa principauté : ce jeune prince demeurait à Zvénigorod où il s'était acquis l'amitié du peuple. Les habitans de Galitch profitèrent de l'absence de Vladimirko, qui était allé à la chasse à Tisménitza, appelèrent Jean, et le reconnurent unanimement pour leur souverain. Vladimirko, empressé de punir les traîtres, s'approcha de la ville dont les habitans firent une vigoureuse résistance; ils furent à la fin obligés de se rendre, car, dans une sortie nocturne, Jean se trouva coupé, et dans l'impossibilité de rentrer dans la ville. Il se fit jour à travers les ennemis, et se réfugia à Kief. Plus porté à la rigueur qu'à la clémence, Vladimirko se baigna dans le sang des citoyens, et il apprit avec dépit que son neveu avait trouvé un protecteur dans le grand prince, qui le regardait comme innocemment exilé.

Malgré cette circonstance, Vsevolod ne son-

geait pas encore à rompre la paix ; il était d'une santé faible et surtout absorbé par les troubles de Pologne, causés par la désunion du duc Vladislas, son gendre chéri, et de ses frères. Il réunit les princes dans le palais de Kief, et leur annonça qu'à l'approche de ses derniers momens, il voulait, à l'exemple de Monomaque et de Mstislaf, se choisir un successeur, et qu'il désignait Igor pour régner sur la Russie. Les princes furent obligés de lui prêter serment de fidélité. Ceux de Tchernigof et Sviatoslaf Olgovitch se rendirent à ses vœux ; Ysiaslaf Mstislavitch hésita d'abord, et n'osa cependant pas désobéir. Tranquillisé par cette auguste cérémonie, Vsevolod appela l'attention des princes sur les affaires de Pologne. « Ne songez qu'à » votre santé, répondit Igor ; comptez sur l'a» mitié de vos frères, et croyez que nous sou» tiendrons Vladislas sur le trône. » Igor entra en Pologne à la tête de l'armée ; cependant il n'y eut point d'effusion de sang, car les frères de Vladislas, retranchés derrière un marais, n'osèrent pas faire résistance, et s'en étant rapportés à la décision de nos princes, ils cédèrent quatre villes à Vladislas, et Vizna à la Russie. Malgré cet arrangement, Igor recueillit de cette expédition du butin et des prisonniers. Bientôt

Vladislas perdit sa couronne en se rendant odieux à son peuple par les persécutions qu'il exerça contre les membres de sa famille, et la punition injuste qu'il fit subir au célèbre voïévode Pierre, auquel il fit couper la langue et crever les yeux, comme s'il avait voulu, dit l'annaliste, venger le prince russe Volodar, que ce seigneur avait, par une perfidie, fait prisonnier en 1122.

Vladislas se retira chez son beau-père dans l'espérance d'obtenir sa protection; mais Vsevolod, qui venait d'être convaincu des intentions hostiles du prince de Galitch, avait confié la capitale à Sviatoslaf Olgovitch, et s'était mis en marche contre Vladimirko, avec les troupes des princes sous sa dépendance, et ses alliés les sauvages Polovtsi. Le succès de cette entreprise ne répondit ni à la force de l'armée, ni à la réputation de son chef. Elle éprouva dans sa marche d'inexprimables fatigues; car les pluies avaient fait fondre les neiges, et la cavalerie pouvait à peine se tirer de la fange qui couvrait le chemin. Enfin Vsevolod assiégea Zvénigorod; il en brûla les fortifications extérieures; mais ce fut en vain qu'il essaya de s'emparer de la citadelle où commandait le valeureux voïévode Jean. Ce héros apprenant que, dans le conseil national, les ci-

Guerre avec le prince de Galitch.

Courage du voïévode de Zvénigorod.

toyens ont pris la résolution de se rendre, poignarde lui-même trois des principaux chefs de ce conseil, et fait jeter leurs cadavres mutilés hors des murs de la ville. A cet acte de fermeté, le peuple fut saisi d'épouvante, et la frayeur fit sur lui ce qu'aurait fait le courage; les assiégés se battirent tout le jour en gens désespérés, et forcèrent Vsevolod à lever le siége. Il retourna à Kief, où à la nouvelle que Vladimirko avait pris la ville de Priloukef, il faisait de nouveaux préparatifs de guerre, lorsqu'une maladie cruelle fit tomber de sa main le glaive de la vengeance. Le grand prince fut transporté à Vouychégorod, lieu célèbre alors par les miracles des saints martyrs, Boris et Gleb : là, il attendit en vain un adoucissement à ses maux. Il désigna Igor pour son successeur, ordonna au peuple de lui prêter serment de fidélité, et envoya son gendre Vladislas, rappeler à Ysiaslaf la promesse qu'il avait faite au congrès de Kief. Le boyard Miroslaf fut expédié avec la même mission vers les princes de Tchernigof, qui, à l'exemple d'Ysiaslaf, répondirent qu'ils cédaient tous leurs droits à Igor, et qu'ils ne trahiraient point leur serment. Alors Vsevolod s'endormit paisiblement du sommeil éternel. Ce prince, prudent et habile, est célèbre autant par la part qu'il prit dans les

guerres civiles que par les bienfaits qu'il répandit sur ses Etats. Parvenu au trône de Kief, il fit paraître l'amour de l'ordre et de la tranquillité; il se montra esclave de sa parole, ami de la justice, et positif dans les actes de son gouvernement. Ce fut, en un mot, un des meilleurs princes de la séditieuse maison d'Oleg.

CHAPITRE XI.

Le grand prince Igor Olgovitch.

Assemblée du peuple à Kief. — Trahison des Kiéviens. — Discours d'Ysiaslaf. — Conduite intéressée des princes de Tchernigof. — Trahison. — Igor fait prisonnier. — Pillage de Kief.

A peine il eut rendu à la terre la dépouille mortelle de Vsevolod, qu'Igor rassembla les Kiéviens devant le palais d'Yaroslaf : il exigea de leur part un second serment de fidélité, et les congédia. Les citoyens dont les désirs n'étaient point encore entièrement satisfaits, se rassemblèrent de nouveau en conseil public où ils appelèrent leur prince. Le frère d'Igor arriva seul, et demanda ce qu'ils désiraient : « La justice, » s'écria le peuple : les juges nommés par Vsevolod, ont opprimé les faibles; Ratscha a » dévasté Kief, et Vouychégorod l'a été par » Toudor. Sviatoslaf, jurez pour vous et pour » votre frère, que désormais vous serez vous- » même nos juges, ou que vous choisirez pour » vous remplacer, les seigneurs les plus dignes

Assemblée du peuple à Kief.

» de ce noble emploi. » Le prince descendit de cheval, baisa la croix, et promit au peuple que le nouveau souverain remplirait envers les Russes tous les devoirs du père le plus tendre; qu'ils n'auraient plus de dilapidateurs pour juges, mais les seigneurs les plus connus par leur probité, qui se contenteraient de l'impôt l'égal, au lieu de surcharger les accusés d'autre contribution. « Agréez » le tribut de notre reconnaissance, dirent les » citoyens, et comptez maintenant sur notre » fidélité. » Le grand prince Igor renouvela les mêmes protestations aux députés du peuple, et, croyant la chose terminée, il se mit tranquillement à table : cependant la populace rebelle se précipita en foule pour piller la maison de l'opulent Ratscha, qu'elle avait en horreur, et ce ne fut qu'avec les plus grandes peines que Sviatoslaf parvint à rétablir l'ordre.

Trahison des Kiéviens.

Un commencement aussi orageux ne présageait pas d'heureuses chances pour l'avenir. Les criminels boyards, qui trouvaient à opprimer le peuple, leur avantage particulier, réussirent à gagner la confiance d'Igor, qui oublia son serment et ferma les yeux sur les exactions des juges. Les Kiéviens ne reconnaissant plus un prince parjure pour souverain légitime, firent secrètement proposer à Ysiaslaf Mstislavitch de

venir régner sur eux. L'amour pour le sang de Mononraque n'était pas encore éteint dans leur cœur, et le descendant de cette grande famille brillait de tout l'éclat de ses triomphes. Il reçut dans l'église de Saint-Michel la bénédiction de l'évêque Euphémius, et sortit de Péréiaslavle à la tête de sa garde. Il rencontra en chemin les ambassadeurs des Klobouks noirs, et ceux des villes de la principauté de Kief, qui lui dirent : « Allez, prince généreux, nous sommes tous » prêts à vous soutenir. Loin de nous les fils » d'Oleg, nous volerons partout où seront vos » drapeaux. » Le brave Ysiaslaf rassemble sur les bords du Dniéper une armée formidable : il se place au centre, et adresse à ses troupes le discours suivant : « Frères et amis ! je n'ai point » contesté au digne Vsevolod le droit de régner » avant moi : il était mon aîné, mon beau- » frère, et je l'ai respecté comme un second père. » Mais quel droit Igor et Sviatoslaf ont-ils » de nous commander ? Le ciel, je l'espère, fa- » vorisera ma cause, et je monterai sur le trône » de mon aïeul et de mon père, ou bien je » périrai glorieusement à vos yeux. » Il dit, et prend avec son armée le chemin de Kief.

Discours d'Ysiaslaf.

Le nouveau grand prince avait déjà connaissance du danger qui le menaçait, car Ysiaslaf,

instruit par lui-même de son avénement au trône, avait non-seulement refusé de lui répondre, il avait fait même arrêter l'ambassadeur chargé de lui annoncer cette nouvelle. Igor demanda aux princes de Tchernigof des secours, qu'il ne put obtenir qu'en cédant beaucoup de villes à ces avides protecteurs. Enfin ils se préparèrent à aller le joindre; mais leur lenteur et la trahison des principaux chefs de l'armée, furent cause de sa perte. De ce nombre était un officier supérieur, nommé Ouleb, qui avait joui de la confiance de Vsevolod, et qu'Igor avait confirmé dans le poste éminent qu'il occupait, ainsi que le premier boyard, Jean Voïtischitch, ce fidèle serviteur de Monomaque, conquérant des villes du Danube. Partisans d'Ysiaslaf, ils ne rougirent point de trahir leur souverain, et, en même temps qu'ils assuraient Igor de tout leur zèle, ils correspondaient secrètement avec son ennemi, et lui conseillaient de se rendre le plus vite possible à Kief, dont, en effet, Ysiaslaf s'approcha aussitôt. Les Olgovitch et Sviatoslaf, fils de Vsevolod, se préparent au combat, et vont se poster hors de la ville avec leurs gardes, en même temps que les Kiéviens se rassemblent près du tombeau d'Oleg. Tout à coup la trahison se découvre, et Igor aperçoit le dra-

Conduite intéressée des princes de Tchernigof.

Trahison.

peau d'Ysiaslaf flotter au milieu des Kiéviens, commandés par un des généraux de son ennemi: Ouleb, Jean, et beaucoup d'autres conjurés quittent leurs étendards pour se ranger sous ceux d'Ysiaslaf, tandis que, devant la porte d'Or, les Bérendéens pillent les bagages du grand prince. Cependant Igor ne perd pas courage : « Dieu » m'aidera, s'écria-t-il, et je triompherai de ces » parjures: » il veut à ces mots se précipiter sur Ysiaslaf, placé derrière un lac dont il fallait faire le tour. La garde nombreuse d'Igor se trouvant resserrée dans des ravins très-profonds, les Klobouks noirs la poursuivent par derrière: aussitôt Ysiaslaf l'attaque de front, l'enfonce, la met en déroute, massacre les fuyards, et entre solennellement à Kief. Le peuple, accompagné du clergé en habits sacerdotaux, le conduisit au temple de Ste.-Sophie, où il rendit au ciel des actions de grâces pour sa victoire et la conquête du trône. L'infortuné Igor, entraîné par son cheval dans un marais, dont il n'avait pas eu la force de se dégager, tomba entre les mains du vainqueur, qui le fit enfermer dans un cachot du couvent de St.-Jean, à Péréiaslavle. Ce prince, accablé de honte et puni par l'esclavage, du plaisir d'avoir, pour quelques instans, satisfait son ambition, n'eut pas même la dernière consolation

Igor est fait prisonnier.

des malheureux. Il ne fut plaint de personne, excepté de son frère, le fidèle Sviatoslaf, qui se retira avec sa petite troupe à Novgorod-Seversky. Leur neveu, Sviatoslaf Vsevolodovitch, qui avait voulu se cacher dans le couvent de Ste.-Irène, à Kief, fut amené à Ysiaslaf, et ce prince le reçut comme le fils le plus chéri; mais les fidèles serviteurs de Vsevolod, et surtout ceux d'Igor, n'eurent pas lieu de se louer également de la générosité du vainqueur, qui permit au peuple de piller leurs maisons et leurs villages. Les boyards furent obligés de payer une rançon pour se racheter.

Pillage à Kief.

CHAPITRE XII.

Le grand prince YSIASLAF MSTISLAVITCH.

1146 — 1154.

Sévérité du grand prince. — Perfidie des princes de Tchernigof. — Bonté de Sviatoslaf. — Georges se révolte contre Ysiaslaf. — Richesses des princes. — Igor moine. — Sensibilité de Sviatoslaf. — Origine de Moscou. — Les Brodnikis. — Nomination d'un patriarche russe. — Amour pour Monomaque. — Trahison des princes de Tchernigof. — Assassinat d'Igor. — Guerre civile. — Lenteur de Georges. — Festin public à Novgorod. — Discours d'Ysiaslaf. — Dévastation du pays de Souzdal. — Injustice du grand prince. — Combat de Péréïaslavle. — Fuite d'Ysiaslaf. — Alliance avec les Hongrois, les Bohémiens et les Polonais. — Courage d'André. — Monument érigé à un cheval. — Paix. — Ruse de Georges. — Nouvelles discordes. — Bonté d'Ysiaslaf et de Viatcheslaf. — Victoire de Vladimirko. — Valeur et cordialité d'André. — Ruse de Vladimirko. — Fermeté d'Ysiaslaf. — Ruse de guerre. — Insouciance de Georges, et triomphe d'Ysiaslaf. — Carrousel à Kief. — Équité du grand prince. — Reconnaissance envers le roi de Hongrie. — Siége de Kief. — Humeur pacifique de Viatcheslaf. — Vivacité d'André. — Retraite de Georges. — Zèle des Kiéviens. — Bataille. — Ysiaslaf

est blessé. — Fuite de Georges. — Perfidie de Georges. — Secours des Hongrois. — Discours et victoire d'Ysiaslaf. — Finesse de Vladimirko. — Bonhomie de Heisa. — Affection de Georges pour la Russie méridionale. — Perfidie de Vladimirko. — Exploits d'André. — Plaisanterie de Vladimirko. — Habits de deuil. — Mort de Vladimirko. — Discours d'Yaroslaf. — Victoire incertaine. — Mariage d'Ysiaslaf. — Affaires de Novgorod. — Mort d'Ysiaslaf. — Son caractère. — Sédition à Polotsk.

1146. YSIASLAF, que les annalistes appellent *un rejeton béni d'une bonne tige*, entouré de l'amour de son peuple, pouvait espérer pour lui et pour ses sujets, une longue suite de jours heureux. Malheureusement l'histoire de ce temps ne nous offre que des crimes funestes, résultats des discordes intestines. Le sang des braves coulait pour les intérêts des princes, et non pas pour la patrie, qui pleurait sur des victoires fatales à sa puissance et à sa civilisation.

Sévérité du grand prince.

La paix étant consolidée avec les Polovtsi, que l'appât de l'argent portait à offrir leur alliance à tous les nouveaux souverains, le grand prince montra peut-être, à l'égard de son oncle, une trop grande sévérité. Trompé par ses boyards, séduit par les marques d'amitié, et même par les promesses d'Ysiaslaf, Viatcheslaf, instruit du triomphe de son neveu, s'imagina que son droit

d'aînesse lui donnait celui de régner sur la Russie : il s'empara de plusieurs villes du gouvernement de Kief, et, de sa propre autorité, il donna Vladimir au fils d'André, petit-fils de Monomaque. Le prince de Smolensk, envoyé par son frère, chassa Viatcheslaf, auquel il voulut bien accorder Péréssopnitza ou Dorogobouge, en Volhynie ; les lieutenans du prince rebelle furent chargés de fers et amenés à Kief, ainsi que Joakhim, évêque de Tourof.

Aussitôt que le grand prince eut disposé de Tourof, en faveur d'Yaroslaf, le plus jeune de ses fils, il tourna toute son attention vers le frère d'Igor. Sviatoslaf, qui s'était soustrait, par la fuite, aux poursuites du vainqueur, à l'effet de s'assurer si l'amitié des princes de Tchernigof était sincère, les engagea à réunir leurs efforts aux siens pour délivrer Igor, et il en obtint la promesse. Sviatoslaf leur laissa un de ses boyards et fit ses préparatifs de guerre : sur ces entrefaites, il apprend que ces frères perfides sont d'intelligence avec le grand prince, et que même, par un traité secret, ils sont convenus d'abandonner Igor à sa discrétion, comme indigne de la puissance souveraine et de la liberté. Bientôt des ambassadeurs d'Ysiaslaf déclarèrent solennellement à Sviatoslaf qu'il pouvait régner

Perfidie des princes de Tchernigof.

sans crainte dans sa principauté, à condition qu'il leur céderait Novgorod-Seversky, et qu'il s'engagerait, par serment, à abandonner Igor.

Bonté de Sviatoslaf.

« Prenez tout ce que je possède, leur répondit » ce bon et sensible prince, en versant un tor- » rent de larmes; mais rendez la liberté à mon » frère. » Aussitôt il se décida à se faire un protecteur du fils de Monomaque.

Georges Vladimirovitch, prince de Souzdal, n'avait pu voir, sans chagrin, qu'au mépris de l'ancienne coutume, le fier Ysiaslaf eût ravi à ses oncles la souveraine puissance, et se fût emparé du trône de Kief. Sviatoslaf profita des dispositions de Georges; il se jeta dans ses bras, et le supplia de rendre Igor à la liberté. « Marche sur » Kief, lui dit-il, sauve un infortuné, et deviens » souverain de la Russie : Dieu protège celui qui » prend le parti des opprimés. » Georges lui donna sa parole, et se prépara à la guerre.

Georges se revolte contre Ysiaslaf.

Sviatoslaf trouva encore d'autres défenseurs dans les khans des Polovtsi, frères de sa mère, qui parurent aussitôt, avec trois cents cavaliers, à Novgorod-Seversky, où arrivèrent aussi Vladimir, jeune prince de Rezan, et Jean Berladnik, exilé de Galitch.

Déjà les Davidovitchs, réunis à Mstislaf, fils du grand prince, qui commandait la garde de

Péréiaslavle, et les Bérendéens, étaient entrés dans la principauté de Seversky, et la ravageaient, après d'inutiles efforts pour s'emparer de Novgorod. Dans l'espoir de les fléchir, le confesseur de Sviatoslaf vint les trouver dans leur camp, et leur dit, au nom de son prince : « Parens dénaturés ! n'êtes-vous pas satisfaits » d'avoir exercé vos brigandages et vos forfaits » dans ma principauté ? de m'avoir enlevé mon » bien, mes troupeaux ? d'avoir incendié mes » moissons et ravagé mes champs ? voudriez- » vous encore m'arracher la vie ? » Les alliés firent de nouvelles instances pour qu'il abandonnât à jamais le malheureux Igor. « Non, » répondit Sviatoslaf, jusqu'à mon dernier sou- » pir je resterai fidèle à mon frère. » Les Davidovitchs s'emparèrent d'un village où Igor avait un palais, et où il conservait toutes ses richesses, qui consistaient principalement en vin, hydromel, fer et cuivre ; ils firent partir plusieurs chariots chargés de butin, et, pour assouvir leur vengeance, ces brigands, ivres de rapine, livrèrent aux flammes le palais, l'église et la grange du prince, où se trouvaient neuf cents gerbes de blé.

Le grand prince eut bientôt connaissance des préparatifs de guerre de Georges Vladimiro-

vitch. Il donna ordre à son ami Rostislaf, prince de Rézan, d'inquiéter, par ses incursions, la principauté de Souzdal, et lui-même il sortit de Kief, pour aller se joindre aux princes de Tchernigof, qui assiégeaient Poutivle. Les habitans de cette ville, qui connaissaient le caractère perfide de ces derniers, rejetèrent toutes leurs propositions; mais ils consentirent à se rendre au grand prince. Sviatoslaf avait dans Poutivle un palais dont les princes coalisés s'emparèrent aussitôt, et dont ils se partagèrent les richesses. Selon l'annaliste, on trouva dans les dépendances cinq mille pouds de miel et quatre-vingts tonneaux de vin. Les vainqueurs mirent au pillage la célèbre église de l'Ascension, riche en vases d'argent, encensoirs, ornemens brodés d'or, évangiles et livres précieusement reliés: sept cents esclaves du prince tombèrent en outre en leur pouvoir.

Le 25 décembre.

Richesses des princes.

Sviatoslaf attendait les secours que Georges lui avait promis: ce prince arriva en effet; mais, à la nouvelle que le prince de Rézan avait attaqué la principauté de Soudzal, il sortit précipitamment de Kozelsk pour aller au secours de ses États. Son fils Jean alla seul trouver, avec des protestations d'amitié, le malheureux Sviatoslaf, qui, pour marque de sa reconnaissance, lui

donna Koursk et Possemie, tandis qu'il fut obligé lui-même de chercher un asile dans ses possessions septentrionales. Les nombreuses troupes du grand prince s'approchèrent aussitôt de Novgorod. Un vieux capitaine du prince de Tchernigof, autrefois l'un des plus fidèles serviteurs d'Oleg, eut compassion de Sviatoslaf; il l'avertit secrètement du péril qui le menaçait. « Sauve ta femme, tes enfans, et l'épouse d'Igor, » lui dirent ses amis et ses boyards : tes biens » sont déjà entre les mains de tes ennemis. Reti- » rons-nous dans les forêts de Karatschef; leur » sombre épaisseur te servira d'asile, et les » secours de Georges garantiront ta sûreté. » Plusieurs de ces boyards parlaient sincèrement; d'autres, qui ne songeaient qu'à ménager leurs vies, restèrent à Novgorod après le départ de Sviatoslaf pour Karatschef. Il fut poursuivi par Ysiaslaf Davidovitch, à la tête de trois mille cavaliers, et par Schvarn, voïévode de Kief. La fuite était impossible, et l'infortuné se trouvait placé entre les périls d'un combat inégal et la honte de se rendre. Le désespoir ranima son courage : à la tête de sa garde fidèle, et des 1147, le 16 janvier. féroces Polovtsi, il tombe sur l'ennemi, le défait entièrement, ravage Karatschef, et se retire aussitôt dans un pays dépendant des princes de

Tchernigof, situé aux frontières des Viatitches. Le grand prince voulut en vain réparer, par une victoire, le revers d'Ysiaslaf; il rendit aux Davidovitchs toute la principauté conquise, à l'exception de Koursk; il se réserva tout le bien d'Igor, et retourna à Kief.

Déjà Igor s'était fait moine. Epuisé par le chagrin et la maladie, il avait témoigné le désir de renoncer au monde, au moment où le grand prince se préparait à la guerre contre Sviatoslaf. « Il y a long-temps, disait-il, que j'ai pris la » résolution de consacrer mon âme à Dieu; au » sein même de la prospérité, c'était le plus vif » de mes désirs. Que peut-il m'arriver de plus » heureux aujourd'hui, que je suis dans les fers » et aux portes du tombeau? Tu es libre, lui ré» pondit Ysiaslaf, mais je ne te délivre qu'à » cause de ta maladie. » On le porta dans une cellule où il resta huit jours dans un état voisin de la mort; cependant il reçut la tonsure des mains de l'évêque Euphémius; il recouvra la santé, et prit, dans le couvent de Saint-Théodore de Kief, l'habit religieux, inutile ressource contre le sort rigoureux qui lui était réservé! Nous verrons bientôt la fin déplorable de ce malheureux fils d'Oleg.

Igor, moine.

Les princes de Tchernigof chassèrent Svia-

toslaf de Bransky, de Kozelsk, de Diedoslaf; mais l'arrivée de mille cuirassiers de Bielo-Ozéro, envoyés par Georges au secours de Sviatoslaf, les décida à se retirer dans leur principauté. Ils eurent la lâcheté de faire engager publiquement les Viatitches à assassiner Sviatoslaf, promettant son bien, pour récompense, à celui qui lui arracherait la vie. Ce prince se vit repoussé par ses parens, abandonné de ses amis, au nombre desquels se trouvait le prince Jean Berladnik, qui refusa de partager plus long-temps son existence errante et malheureuse. Il lui demanda, pour prix de ses services, deux ceuts grivnas d'argent et six livres d'or, et passa du côté du prince de Smolensk. L'amitié généreuse de Vladimir, prince de Rezan, et du fils de Georges, vint consoler Sviatoslaf, au milieu des fatigues et des inquiétudes qui l'accablaient. Pour comble d'infortune, le sort cruel lui enleva le dernier de ces princes, et lui fournit l'occasion de montrer une touchante sensibilité, digne des plus grands éloges. Les souffrances de son âme lui firent oublier la guerre, les ennemis, et ses propres dangers; tout entier à sa douleur, uniquement occupé de la perte qu'il venait de faire, il cherchait, dans la religion, un adoucissement à son chagrin. En un mot, il versa des larmes si amères

Le 24 février.

Sensibilité de Sviatoslaf.

sur le tombeau de ce jeune prince, que Georges lui-même, afin de le consoler, lui envoya de riches présens, et lui promit son second fils, pour remplacer le frère d'armes que la mort venait de lui enlever. La haine qu'ils portaient tous deux au grand prince cimenta leur alliance, et ils réunirent leurs forces pour dévaster les domaines de leurs ennemis.

Aussitôt qu'il eut satisfait sa vengeance contre les apanages d'un frère d'Ysiaslaf, Georges ne songea plus qu'à traiter magnifiquement Sviatoslaf, dont le fils lui avait donné une panthère d'une beauté rare. L'annaliste fait l'éloge de l'amitié franche, de la gaîté des princes, de la somptuosité des repas, et de la grandeur avec laquelle Georges récompensa les boyards de Sviastolaf. Au nombre de ces seigneurs on distinguait un vieillard de quatre-vingt-dix ans, nommé Pierre, qui avait servi l'aïeul et le père de son souverain; bien que hors d'état de monter à cheval, il s'était dévoué au sort de son prince malheureux. Georges, ennemi de Rostislaf de Rezan, combla de caresses et de présens Vladimir, neveu de ce prince, ami et compagnon d'armes de Sviatoslaf.

Ces fêtes, qui sont dignes de remarques, eurent lieu à Moscou. Il est malheureux que les anna-

listes contemporains ne fassent aucune mention de l'origine de cette ville, si intéressante pour nous : il est vrai qu'ils ne pouvaient prévoir qu'un petit bourg inconnu, au fond du pays de Souzdal, deviendrait un jour la capitale de la plus vaste monarchie de l'univers. Nous savons au moins que Moscou existait au 28 mars 1147, et nous pouvons ajouter foi aux chroniques modernes, qui disent qu'elle fut fondée par Georges (38). Elles racontent que ce prince, arrivé sur les bords de la Moskva, dans les villages d'Etienne Koutchko, riche seigneur, le fit punir de mort pour un manque de respect; que charmé de la beauté du site, il y avait fondé une ville, et qu'il avait donné à la charmante fille du boyard décapité, son fils André, prince de Vladimir, dans le pays de Souzdal. « Moscou est » une troisième Rome, disent ces historiens, et » il n'en existera jamais une quatrième. Le Capi- » tole fut bâti à l'endroit où l'on avait trouvé une » tête d'homme ensanglantée : les fondemens » de Moscou sont également arrosés de sang, » et nos ennemis ont vu, avec étonnement, cette » ville nouvelle donner son nom à un Empire » immense. » Elle s'appela pendant fort longtemps Koutchkavo. Origine de Moscou.

Encouragé par l'accueil qu'il avait reçu de

Georges, Sviatoslaf retourna sur les bords de l'Oka, où il fut joint par ses oncles, les khans des Polovtsi, et par les *Brodnikis* dont il est question ici pour la première fois. Ces hommes étaient des chrétiens, habitans des déserts du Don, au milieu des peuples barbares auxquels ils ressemblaient par leur vie sauvage : c'étaient pour la plupart des russes fugitifs, qui, dans les guerres civiles, servaient nos princes pour de l'argent. Après avoir détruit beaucoup d'habitations vers la source de l'Ougra, dans la principauté de Smolensk, Sviatoslaf fit la conquête du pays des Viatitches, depuis Mtsensk jusqu'à Novgorod-Seversky, et il se préparait à poursuivre sa marche avec Gleb, fils de Georges, lorsqu'il rencontra les ambassadeurs des Davidovitchs, qui lui dirent de la part de leurs princes : « Oublions le passé ; jure d'être notre allié, et reprends ton patrimoine. Nous ne voulons pas retenir ton bien. » On ne peut préciser si cette détermination fut le résultat des succès du fils d'Oleg, ou si d'autres motifs l'inspirèrent ; quoi qu'il en soit, les princes de Tchernigof, Sviatoslaf, et le fils de Vsevolod conclurent un traité par lequel ils s'engageaient à réunir leurs forces pour lutter contre Ysiaslaf.

Les Brodnikis.

Le grand prince, qui ignorait encore cette

perfidie des Davidovitchs, s'occupait paisiblement à Kief d'une affaire ecclésiastique d'une extrême importance. A l'exemple du grand Yaroslaf, il avait convoqué six évêques russes, et leur avait ordonné, sans aucune participation avec Constantinople (où le clergé se trouvait alors sans chef), d'élire à la place de Michel, métropolitain grec que la mort venait d'enlever, Clément, religieux et moine, célèbre par sa rare prudence. Quelques évêques osèrent représenter que la bénédiction du patriarche était indispensable; que manquer à cette ancienne coutume, c'était insulter aux droits sacrés de l'église d'Orient, et que le défunt archevêque les avait tous engagés, par un mandement, à ne point célébrer l'office divin dans l'église de Sainte-Sophie, sans un métropolitain. D'autres, moins opiniâtres, se montrèrent prêts à exécuter les volontés d'Ysiaslaf, volonté qui s'accordait d'ailleurs avec les avantages et l'honneur de l'État. Onuphrius, évêque de Smolensk, imagina de sacrer un métropolitain avec la tête de saint Clément, apportée de Cherson par Vladimir, ainsi que les archevêques grecs avaient l'ancienne coutume de sacrer les patriarches, avec la main de saint Jean-Baptiste, et il sut ainsi rétablir le calme parmi le clergé. Niphont seul, évêque de Novgorod, refusa de reconnaître

Nomination d'un patriarche russe.

Clément pour pasteur de l'église ; il condamna les évêques comme de serviles courtisans, et mérita de la sorte la bienveillance de Nicolas IV, qui, parvenu, quelques mois après, au siége patriarchal de Constantinople, vacant par l'exil de Côme II, écrivit à Niphont une lettre dans laquelle il louait son courage, et le comparait aux Pères des premiers siècles de l'Église.

Après la clôture du concile et au moment où Ysiaslaf, ayant renouvelé la paix avec les Polovtsi, croyait pouvoir goûter les douceurs du repos, les artificieux Davidovitchs lui firent annoncer que Sviatoslaf avait conquis leur principauté, et qu'avec le secours du grand prince, ils désiraient l'en chasser, et soumettre Georges, leur ennemi commun. Ysiaslaf leur envoya d'abord son neveu, le fils de Vsevolod ; bientôt entraîné par les instances réitérées des princes de Tchernigof, il rassembla une armée pour marcher contre Georges et Sviatoslaf. « Nous sommes prêts, nous et » nos enfans, lui dirent les habitans de Kief, » à faire la guerre aux fils d'Oleg. Mais Georges » est ton oncle : oserons-nous, prince, lever le » glaive contre le fils de Monomaque ? » tant le peuple chérissait encore la mémoire du vertueux Vladimir ! Ysiaslaf ne voulut point écouter ses boyards, qui lui exprimaient des doutes sur

Amour du peuple pour Monomaque.

la fidélité des princes de Tchernigof. « Nous » avons réciproquement juré d'être alliés, dit-il » avec fermeté; je marche; les lâches peuvent » rester! » Déjà le grand prince, qui avait confié la capitale à son frère Vladimir, était sur la rivière Soupoï. Heureusement Ouleb, seigneur kiévien, apprit à Tchernigof la conspiration secrète qui s'y tramait, et s'empressa d'avertir Ysiaslaf que les perfides Davidovitchs avaient le projet de l'assassiner ou de le livrer à Sviatoslaf, et qu'ils étaient d'intelligence avec Georges. Le grand prince refusa de le croire. Un seigneur de Kief se présenta au palais des traîtres, et leur déclara qu'Ysiaslaf exigeait d'eux un nouveau serment de fidélité. « Avons-nous enfreint le premier, dirent-ils? » Un chrétien ne doit pas invoquer en vain » le nom de Dieu. » Alors l'ambassadeur leur dévoila l'horrible perfidie dont ils étaient accusés. Les Davidovitchs interdits se regardaient l'un l'autre; ils éloignèrent pour quelques instans celui qui les avait démasqués, tiurent conseil, et l'ayant fait rappeler ils lui répondirent: « Tu as découvert la vérité; crois-tu donc que » nous puissions voir d'un œil indifférent le » malheur de notre frère Igor? Il est religieux, » il a quitté le monde, et cependant il languit

Trahison des princes de Tchernigof.

» encore dans la captivité. Ysiaslaf, qui lui-» même a des frères, souffrirait-il qu'ils fussent » privés de leur liberté; qu'il la rende à Igor, et » nous deviendrons ses amis les plus sincères. » Ouleb leur rappela le désintéressement du grand prince qui avait consenti à renoncer à Novgorod-Seversky, et à Poutivle; il leur dit que Dieu était le souverain juge; que la force vivifiante de la croix punirait les parjures, et il jeta sur la table les traités d'alliance. Ainsi la guerre fut déclarée, et les courriers d'Ysiaslaf furent expédiés à Kief, à Smolensk et à Novgorod, pour proclamer la perfidie des princes de Tchernigof, rassembler des vengeurs et enflammer tous les cœurs d'un juste couroux.

Cette nouvelle eut des suites terribles à Kief: Vladimir Mstislavitch rassembla, dans l'église de Sainte-Sophie, un conseil où assistèrent le métropolitain et tous les boyards. Les députés d'Ysiaslaf s'avancèrent, et dirent à haute voix : « Le grand prince embrasse son frère, ainsi que » tous les citoyens de Kief, et salue le métro-» politain...... » Le peuple désirait impatiemment connaître la cause de cette ambassade. « Voici ce que vous annonce Ysiaslaf, dit le » messager : les princes de Tchernigof et mon » neveu, comblés de mes bienfaits, ont oublié

» la sainteté du baiser qu'ils ont imprimé sur la
» croix; ils se sont alliés secrètement avec le
» fils d'Oleg et Georges de Souzdal. Ils ont cru
» m'arracher la vie ou me priver de la liberté,
» mais Dieu a veillé sur les jours de votre prince.
» O mes frères de Kief, remplissez aujourd'hui
» votre promesse, marchez avec moi contre les
» ennemis du nom de Monomaque; que tous les
» citoyens courent aux armes! Faites partir
» sans perdre de temps la cavalerie pour Tcher-
» nigof, et embarquez l'infanterie, car les per-
» fides, qui voulaient me donner la mort, espé-
» raient aussi vous anéantir tous. — Nous sommes
» prêts à te suivre, nous et nos enfans, ré-
» pondirent d'une voix unanime les habitans
» de Kief. » Malheureusement il se trouva dans
le nombre un homme qui tourna vers le crime
ce noble enthousiasme du peuple. « Marchons,
» s'écria-t-il, mais rappelez-vous ce qui se passa
» jadis sous Ysiaslaf, fils d'Yaroslaf-le-Grand:
» profitant de l'agitation populaire, des mé-
» chans délivrèrent Vseslaf, et le placèrent sur
» le trône; que de malheurs attira sur nos aïeux
» cet acte de rébellion! Igor, l'ennemi du prince
» et du peuple, n'est pas en prison; il vit paisi-
» blement dans le monastère de Saint-Théo-
» dore: commençons d'abord par lui arracher

» la vie, nous irons ensuite punir les Tchernigoviens. » Cette idée fut regardée comme une inspiration, et mille voix demandèrent hautement la mort d'Igor. En vain le prince Vladimir, effrayé de cette affreuse résolution, dit au peuple : « Mon frère ne veut point le meurtre. » Igor sera gardé à vue pendant que nous irons » rejoindre notre prince. Nous savons, répétèrent les Kiéviens, qu'il est impossible de » faire de bons arrangemens avec la famille » d'Oleg. » Le métropolitain, et Ragouilo, commandant militaire de Vladimir, employèrent inutilement les menaces et les prières pour calmer l'agitation générale : rien ne fut capable d'arrêter le peuple qui se porta en foule vers le monastère. A l'instant, Vladimir monte à cheval dans l'intention de devancer les furieux ; mais déjà ils s'étaient rendus maîtres des portes du couvent. Ils saisirent Igor au moment même du service divin, et l'emmenèrent au milieu des cris et des vociférations de la fureur. « Mon cher » frère, où me conduit-on, demandait Igor ? » Vladimir employa tout pour sauver l'infortuné ; il le couvrit de son manteau, et le conduisit dans la maison de sa mère, dont il ferma les portes malgré la rage des rebelles qui le repoussaient, le frappaient, et qui arrachèrent même une

croix et une chaîne d'or que portait Michel, un des seigneurs de la cour de Vladimir. Inutiles efforts! la victime était dévouée! Les scélérats enfoncent la maison, massacrent impitoyablement Igor, le dépouillent, et traînent son cadavre par les rues jusque sur la place du marché; alors rangés en cercle autour de lui, ils le regardaient comme s'ils eussent été innocens de sa mort. Les officiers envoyés par Vladimir, accablés de douleur, dirent aux citoyens : « La volonté » du peuple est faite : Igor n'est plus! rendons » au moins à sa dépouille mortelle, les honneurs » de la sépulture. — Ce n'est pas nous qui sommes » ses meurtriers, répondit le peuple; ce sont » les Davidovitchs, et le fils de Vsevolod. » Dieu et Sainte-Sophie ont pris la défense de » notre prince. » Le cadavre d'Igor fut porté dans l'église; le lendemain on le revêtit de son habit monacal, et on l'enterra dans le monastère de Saint-Siméon. Ananias, abbé du couvent de Saint-Théodore, à la fin de la cérémonie funèbre se tourna vers les spectateurs, et s'écria : « Maintenant malheur aux vivans; malheur aux » pervers et aux cœurs endurcis! » Au même instant le tonnerre se fit entendre, et le peuple, saisi de stupeur, crut désarmer le courroux du ciel par les larmes du repentir. Le grand prince,

Assassinat d'Igor.

instruit de ce forfait, témoigna la plus vive affection : « Maintenant, dit-il à ses boyards, » en versant des pleurs, je vais passer pour le » meurtrier d'Igor ! mais Dieu m'est témoin que » jamais je n'ai eu la moindre part à ce crime, » ni d'intention, ni de fait. C'est lui qui nous » jugera dans l'autre vie. Les Kiéviens se sont » conduits bien cruellement !..... » Cependant comme il craignait de perdre l'amour du peuple en employant la sévérité, il laissa les coupables jouir de l'impunité, et retourna dans sa capitale, où il attendit les troupes de Smolensk.

Guerre civile. La guerre commença bientôt. Dès que Sviatoslaf eut connaissance de la fin déplorable de son frère, il convoqua sa garde, et à travers les sanglots de la plus profonde douleur, il conjura tous les guerriers de seconder sa juste vengeance. Il s'approcha de Koursk, où se trouvait Mstislaf, fils du grand prince, qui, pour sonder la fidélité des habitans, leur demanda s'ils étaient prêts à se battre. « Oui, répondirent les ci- » toyens, tout prêts, mais nous ne voulons » point tirer l'épée contre le petit-fils de Mono- » maque. » Car Gleb, fils de Georges Vladimirovitch, était avec Sviatoslaf. Le jeune Mstislaf retourna vers son père, et Koursk, ainsi que les villes situées sur les bords du Seïm, se

rendirent volontairement à Gleb; d'autres se défendirent et ne voulurent point trahir le grand prince. Ce fut en vain que Gleb et Sviatoslaf en menacèrent les habitans d'un éternel esclavage et des attaques des Polovtsi : tous les succès de ces princes, réunis à ceux de Tchernigof, se bornèrent à prendre une seule ville d'assaut; ensuite, certains qu'Ysiaslaf marchait vers la Soula, et que les troupes de Smolensk avaient brûlé Lubetch, ils se retirèrent à Tchernigof, où ils furent abandonnés de leurs amis, les Polovtsi. Le grand prince s'empara de la ville de Ysévologe, réduisit en cendres celle de Belabeja et quelques autres de la principauté de Tchernigof, mais en vain il essaya de prendre Gleble : les habitans, remplis de confiance en leur saint protecteur, firent une vigoureuse résistance, et il se décida à retourner à Kief. Là, il célébra ses victoires par un banquet joyeux, et remit, à une époque plus favorable, les entreprises qu'il méditait encore. Il ordonna cependant à son frère Rostislaf de se rendre à Smolensk, et d'inquiéter, avec les Novgorodiens, la principauté de Souzdal.

Les hostilités ne tardèrent pas à recommencer. Après de longues dévastations et des ravages réciproques, Sviatoslaf, et ceux de son parti,

1158. se réunirent aux princes de Rezan, et résolurent enfin de s'opposer à Ysiaslaf. Déjà les archers avaient commencé l'attaque, lorsqu'une pluie violente, et extraordinaire en hiver, força les combattans à se séparer. L'orage fit gonfler et déborder la rivière qui se trouvait entre eux; le passage du Dniéper devint même très-dangereux. Ysiaslaf eut à peine le temps de traverser ce fleuve, et les Hongrois, ses alliés, s'enfoncèrent sous la glace.

Sviatoslaf, ainsi que les princes de Tchernigof, envoyèrent alors des députés à Georges: « Nous faisons la guerre, disaient-ils, et toi tu » restes dans l'inaction. Nos villes, sur les rives » de la Desna, nos villages, situés dans les environs du Dniéper, sont réduits en cendres » par l'ennemi, et nous ne recevons de toi aucun secours. Aurais-tu oublié le serment que » tu as confirmé en baisant la croix? Marche » avec nous contre Ysiaslaf, ou bien nous nous » verrons contraints de recourir à la générosité » d'un ennemi devenu trop redoutable. »

Lenteur de Georges.

Une circonstance vint contribuer à la paix autant que la lenteur de Georges. Rostislaf, son fils aîné, qu'il avait envoyé pour agir de concert avec les princes de Tchernigof, fut indigné de leur perfidie, et s'adressant à sa garde en

ces termes : « Je pourrai sans doute, lui dit-il, » m'attirer le courroux de mon père, mais des » scélérats, du sang de Monomaque, ne seront » pas mes alliés ! » Il se rendit à Kief, où Ysiaslaf le reçut avec amitié, et le combla de politesses et de présens. Ce jeune homme, qui n'avait aucun apanage dans le pays de Souzdal, offrit ses services au grand prince comme au plus ancien petit-fils de Monomaque. Ysiaslaf lui répondit : « Le plus ancien de nous est ton père, » mais il ne sait pas vivre en bonne intelligence » avec nous. Je veux agir en bon parent, et » puisque Georges ne te donne point de villes, » je me charge de ton sort. » En même temps il lui accorda l'apanage qui avait appartenu à son ingrat neveu Sviatoslaf, fils de Vsevolod, ainsi que la ville d'Oster, dont il chassa Gleb, autre fils de Georges, toujours attaché aux ennemis du grand prince, et auquel il dit : « Va trouver tes » amis et demande-leur des apanages. » Les Davidovitchs, persuadés que le loyal et sensible Rostislaf pourrait réconcilier son père avec le grand prince, et craignant d'être les victimes de leur alliance, exposèrent à Ysiaslaf le désir qu'ils avaient de mettre un terme à la guerre ; ils lui dirent très-sensément : « Nous avons entendu » répéter à nos pères et à nos aïeux : *Ni la*

» *paix ni la guerre ne sont éternelles.* Tu ne » dois point nous en vouloir d'avoir eu l'intention de combattre pour délivrer notre frère. » Maintenant il est descendu au tombeau où » nous serons tous un jour. C'est à Dieu à juger » le reste, et nous ne devons point causer la » ruine de la patrie. » Ysiaslaf voulut connaître l'opinion de son frère. Le prince de Smolensk lui répondit : « Je suis chrétien, et j'aime la Russie : » je ne veux pas l'effusion du sang; cependant si » les Davidovitchs et Sviatoslaf ne cessent pas de » te nuire, sous le prétexte de venger Igor, il » vaut mieux leur faire ouvertement la guerre, » et il en arrivera ce qui plaira à Dieu. » Alors le grand prince envoya en qualité d'ambassadeurs, à Tchernigof, Théodore, évêque de Bielgorod; Théodose, abbé de Petchersky, et plusieurs boyards, qui conclurent solennellement la paix. Les Davidovitchs, Sviatoslaf Olgovitch et son neveu, le fils de Vsevolod, baisèrent la croix dans la cathédrale; ils jurèrent de renoncer à leurs ressentimens, et de s'occuper avec Ysiaslaf du bonheur de la Russie. Peu après, le grand prince les convoqua à un conseil qui se tint à Gorodetz : Sviatoslaf et le fils de Vsevolod refusèrent d'y venir, mais les Davidovitchs se rendirent caution de la fidélité

de ces deux princes : ils prirent avec Ysiaslaf l'engagement d'agir de concert contre Georges de Souzdal, qui inquiétait les frontières des Novgorodiens. Les alliés assistèrent tous à un grand festin, après lequel ils se séparèrent, différant la guerre jusqu'à l'hiver prochain ; car pendant l'été la marche des troupes était retardée par les rivières, les boues, les marais, et le moindre retard dans les opérations militaires, épouvantait bien plus les généraux que les frimats, la neige et les tempêtes. Il fut convenu que les Tchernigoviens se rendraient à Rostof, et se réuniraient au grand prince sur les bords du Volga.

Georges, qui voulait passer pour le protecteur généreux des fils d'Oleg opprimés, ne songeait au fond qu'à lui-même, et ne haïssait dans Ysiaslaf que l'usurpateur du trône des grands princes ; il ne pouvait pas pardonner davantage aux Novgorodiens d'avoir ignominieusement chassé son fils Rostislaf. Leur prince Sviatopolk avait voulu, en 1147, se venger du prince de Souzdal, qui avait pris Torjek, et avait été forcé d'abandonner son projet à cause des mauvais chemins, de sorte que les habitans de cette ville dévastée, gémissaient encore dans l'esclavage. L'évêque Niphont, l'ami du bonheur public, se rendit à

Souzdal, où il fut reçu avec les plus grands honneurs; il bénit les églises, délivra tous les prisonniers, sans pouvoir réussir à décider l'inflexible Georges à faire la paix.

Le grand prince, après avoir donné différentes missions à son fils et aux princes qui l'entouraient, se rendit chez celui de Smolensk. Là, au milieu des fêtes et des festins les plus somptueux, les deux frères se firent mutuellement des présens, et disposèrent le plan de la guerre. Ysiaslaf confia toute l'armée au prince de Smolensk, lui ordonna de gagner les bords du Volga, vers l'embouchure de la Medvéditsa, et arriva à Novgorod, qui n'était plus gouvernée par son frère, mais par son fils Yaroslaf; car Sviatopolk, privé de l'affection du peuple, avait été transféré par Ysiaslaf dans la principauté de Vladimir. Depuis long-temps les Novgorodiens n'avaient pas vu les grands princes parmi eux; ils allèrent avec des transports de joie à la rencontre d'Ysiaslaf. Une multitude innombrable de peuple l'accompagna jusqu'aux portes de la ville, où il fut reçu par les boyards et le jeune Yaroslaf. Ysiaslaf entendit la messe dans l'église de Sainte-Sophie, et donna ensuite un repas aux habitans : des hérauts allèrent par toutes les rues inviter le peuple à dîner avec le prince. L'en-

Festin public à Novgorod.

droit connu encore aujourd'hui sous le nom de *Gorodichtche*, fut le lieu où se donna ce banquet véritablement splendide. Le souverain se livra à la gaîté au milieu de son peuple, ainsi qu'un bon père au sein d'une famille chérie. Le lendemain on sonna la cloche du conseil, et les citoyens se rendirent aussitôt sur la place publique. C'est là que le grand prince, en présence des habitans de Novgorod et de Pskof, prononça ce discours laconique, mais plein d'énergie : « Mes frères, dit-il, le prince de Souzdal » offense Novgorod : j'ai quitté la capitale de la » Russie pour vous défendre. Voulez-vous la » guerre ? le glaive est entre mes mains. Voulez- » vous la paix ? j'entamerai des négociations. » La guerre, la guerre ! s'écria le peuple ; tu » es notre Vladimir, notre Mstislaf : nous te » suivrons tous, depuis le plus jeune jusqu'au » plus vieux. » Les guerriers se couvrent aussitôt de leurs armes. Les Pskoviens, les Karéliens rassemblent une armée, et le grand prince part pour se joindre à son frère Rostislaf, à l'embouchure de la Medvéditsa. Ils attendirent inutilement le retour de l'ambassadeur envoyé à Smolensk, à leur oncle ; Georges l'avait retenu et avait refusé de répondre à leurs plaintes. Ce fut également en vain qu'ils attendirent les princes de

Discours d'Ysiaslaf.

Tchernigof, qui s'étaient arrêtés dans le pays des Viatitches, et voulaient, avant de se décider, voir de quel côté tournerait la chance des armes. Les Mstislavitchs entrèrent donc dans la principauté de Souzdal, et livrèrent aux flammes toutes les villes, toutes les habitations qui se trouvaient sur le bord du Volga jusqu'à Ouglitch et Mologa, et dont les malheureux habitans cherchèrent leur salut dans la fuite. Les Novgorodiens ravagèrent les environs d'Yaroslaf, et la guerre se termina sans combat, car le printemps fit enfler les rivières, et leurs débordemens ôtaient aux cavaliers les moyens de se servir de leurs chevaux. Ysiaslaf reconduisit les Novgorodiens, alla passer le printemps à Smolensk, et son peuple satisfait le vit revenir heureusement dans sa capitale avec sept mille prisonniers, qui attestaient le triomphe de ses armes.

Dévastation du pays de Souzdal.

Cependant le grand prince éprouva bientôt les revers de la fortune, revers qu'il ne put attribuer qu'à sa propre injustice. Rostislaf était son ami sincère; mais de lâches calomniateurs dirent à Ysiaslaf, que, pendant son absence, ce prince avait tâché de séduire les Bérendéens du Dniéper, et les Kiéviens eux-mêmes; qu'il avait voulu s'emparer de la capitale, et qu'à l'exemple de son père, il détestait les Mstislafs. Les hommes

Injustice du grand prince.

les plus portés à la franchise et à la confiance sont ceux qui croient le plus facilement à de calomnieuses insinuations. Le grand prince fit à Rostislaf des reproches sanglans sur son ingratitude ; il lui ôta tous ses biens, lui fit enlever ses armes et ses chevaux : toute sa garde fut chargée de chaînes, et lui-même envoyé à son père dans un bateau, avec trois hommes. On lui refusa la faveur de faire entendre sa justification. Georges fut plus vivement affligé de l'affront que venait d'essuyer son fils, que des ravages exercés dans la principauté de Souzdal. « C'est donc ainsi, » dit-il, qu'Ysiaslaf récompense la tendre amitié » d'un jeune homme inconsidéré ! C'est ainsi » que ce neveu cruel veut me rendre moi et mes » enfans, entièrement étranger à la Russie. » (A cette époque ce nom désignait plus particulièrement la Russie méridionale.) A l'instant Georges se met en campagne avec les Polovtsi. Sviatoslaf Olgovitch, qui ne pouvait éloigner de sa penser l'affreux souvenir du cadavre ensanglanté de son frère, dont il voyait le meurtrier dans le grand prince, se réjouit de trouver une occasion de satisfaire sa vengeance : ni la paix solennellement confirmée dans le temple de Tchernigof, ni le mariage de sa jeune fille avec le fils du prince de Smolensk, ne furent capables

de le faire renoncer à sa haine, qui lui paraissait un devoir sacré. Mais les Davidovitchs refusèrent expressément de se réunir à lui. « Tu n'as pas » sauvé nos villes, dirent-ils à Georges; maintenant que nous avons fait alliance avec Ysiaslaf, nous ne voulons point la rompre, et nous » ne pouvons pas jouer ainsi avec notre conscience. » Ils montrèrent le plus grand zèle pour le service du grand prince, et essayèrent avec lui de persuader à Sviatoslaf de rester leur ami, ainsi qu'il en avait fait le serment. « Je le » serai, répondit le fils d'Oleg, lorsque Ysiaslaf » me rendra le bien de mon frère. » Persuadé que le dessein de Georges était réellement de marcher vers Kief, Sviatoslaf alla à sa rencontre près d'Oboïan : le fils de Vsevolod s'y rendit également pour faire plaisir à son oncle. Georges resta long-temps à Bela-Béja, dans l'espérance que la crainte seule triompherait du grand prince. Cependant Ysiaslaf rassembla ses troupes fidèles, et se prépara au combat. « Je consentirais, dit-» il, à lui céder la province qu'il pourrait désirer, » si Georges était venu seul avec ses enfans; » s'il n'était pas accompagné des féroces Polo-» vtsi et des Olgovitchs mes ennemis. » Les Kiéviens voulaient la paix : « Nous la ferons, dit » Ysiaslaf, mais nous la ferons les armes à la

» main. » Georges mit le siége devant Péréiaslavle, où se trouvaient Vladimir et Sviatopolk, fils de Mstislaf. Le grand prince s'empressa d'aller au secours de cette ville, il y entra, et Georges, qui voulait faire preuve de modération, lui envoya un de ses seigneurs chargé de lui dire : « Afin d'écarter les malheurs causés par l'effu- » sion du sang, je veux bien oublier les insultes » que tu m'as faites, et la désolation de mes pro- » vinces ; j'oublie que tu m'as injustement enlevé » mon droit d'aînesse. Règne à Kief; rends-moi » seulement Péréiaslavle, et consens à céder » cette ville en apanage à mon fils. » Le fier Ysiaslaf fit arrêter l'ambassadeur ; après avoir entendu la messe à S.-Michel, et au moment de tirer le glaive, il demanda la bénédiction de l'évêque Euphémius. En vain ce digne pasteur le conjurait, les larmes aux yeux, de se réconcilier. « Jamais, dit le prince. J'ai conquis Pé- » réiaslavle et Kief au péril de mes jours ; rien » ne peut m'y faire renoncer. » Les boyards les plus sensés lui conseillaient au moins de ne pas livrer bataille, dans l'espérance que Georges se retirerait avec la honte d'avoir échoué dans son entreprise. Ysiaslaf, plus porté à se rendre aux avis d'autres boyards moins prudens, emporté surtout par son impatiente valeur, disposa ses

troupes pour le combat. Déjà le soleil s'abaissait vers l'occident, et le chant des vêpres retentissait dans les temples de Péréiaslavle : les généraux n'avaient pas encore donné le signal ; les armées étaient immobiles ; seulement de part et d'autre, quelques flèches traversaient les airs. Georges fit un mouvement de retraite : à l'instant Ysiaslaf se réveillant comme d'un profond sommeil, se porte en avant avec impétuosité, dans la persuasion que l'ennemi était en fuite. On entend aussitôt le son éclatant des trompettes. Le soleil venait de se coucher, et le bruit du combat retentissait de toutes parts. Il fut sanglant et funeste au grand prince. Les Bérendéens prirent la fuite, suivis d'Ysiaslaf Davidovitch, avec la garde de Tchernigof, et des Kiéviens eux-mêmes : les habitans de Péréiaslavle se rangèrent du côté de Georges. Ysiaslaf se fit jour à travers la garde du fils d'Oleg et du prince de Souzdal, courut à Kief où il entra, lui troisième. Il en rassemble les habitans et leur demande s'ils pourraient soutenir le siége. Ceux-ci au désespoir lui répondirent, ainsi qu'au prince de Smolensk : « Nos » pères, nos fils, et nos frères, sont restés sur » le champ de bataille ; d'autres sont dans les » fers ou sans armes. Princes généreux, ne livrez » point votre capitale au pillage : éloignez-vous

Le 23 août.

Combat de Péréiaslavle.

» pour quelque temps dans vos principautés res-
» pectives. Vous savez que jamais nous ne pourrons nous accoutumer au gouvernement de Georges : soyez sûrs que nous nous révolterons tous contre lui, dès que nous verrons flotter vos étendards. » Le grand prince prit avec lui sa femme, ses enfans, le métropolitain Clément, et se retira à Vladimir; Rostislaf se rendit à Smolensk. Alors Georges entra à Péréiaslavle, et trois jours après à Kief, où il appela amicalement Vladimir de Tchernigof : il rassembla un conseil des princes, et leur distribua en apanages, les villes dont la victoire venait de le rendre maître. Le célèbre évêque Niphont se trouvait à Kief : appelé par Ysiaslaf, il avait constamment refusé de reconnaître le métropolitain Clément, auquel il donnait le nom d'usurpateur, au lieu de celui de pasteur de l'église : renfermé dans le monastère de Petchersky, il supportait la persécution avec grandeur d'âme. Georges lui rendit la liberté, et renvoya comblé d'honneurs, aux Novgorodiens, cet évêque qui leur était si cher; il espérait par là gagner leur affection, quoique dans le même temps Jean Berladnik, qui avait quitté le prince de Smolensk pour entrer au service de Georges, eût attaqué les magistrats envoyés par les Nov-

Fuite d'Ysiaslaf.

gorodiens, pour lever les contributions dans les districts.

Alliance avec les Hongrois, les Bohémiens et les Polonais.

Le grand prince exilé eut recours à son oncle Viatcheslaf qu'il avait offensé; il chercha à le séduire par le nom de second père, et lui proposa de régner à Kief. Mais Viatcheslaf ne fut point dupe de ces caresses, et n'abandonna pas le parti de Georges, méprisant les menaces de son neveu, qui trouva des alliés dans les rois de Hongrie, de Bohême, et dans les Polonais. Le premier de ces princes qui avait épousé, peu de temps auparavant, la sœur cadette d'Ysiaslaf, Euphrosine (nom qui lui est donné dans la bulle du pape Innocent IV), envoya à son beau-frère dix mille cavaliers. L'annaliste raconte que les rois de Bohême et de Pologne lui amenèrent eux-mêmes une armée; que Boleslas-*le-frisé*, avec son frère Henri, furent magnifiquement traités à Vladimir, et que le prince y arma chevaliers beaucoup de fils de boyards. Bientôt ces alliés étrangers ayant appris que Georges s'était réuni à Viatcheslaf, à Pérésopnitsa, et que le brave Vladimirko de Galitch venait aussi à son secours, ne voulurent point s'exposer au sort des combats: ils s'arrêtèrent à Tchémérin, et conseillèrent à Ysiaslaf de se réconcilier avec son oncle. Ils s'offrirent pour médiateurs entre eux, et en-

tamèrent des négociations, en assurant qu'ils voulaient également le bien des deux partis. « Je » vous crois et vous remercie, répondit Georges; » mais retournez chez vous, et ne soyez point » à charge à notre pays; alors je serai prêt à » satisfaire aux prétentions de mon neveu. » Les alliés sortirent avec plaisir de la Russie, et à peine furent-ils éloignés, que l'artificieux Georges rejeta les propositions de paix, d'après lesquelles lui ou son frère aîné devaient rester maîtres de Kief, et s'engager par serment à céder à Ysiaslaf les provinces de Vladimir, de Loutsk, ainsi que Novgorod la grande, avec tous ses tributs. Le prince de Souzdal espérait ravir à son neveu tout ce qu'il possédait; il ignorait que le fier Ysiaslaf aurait préféré la mort à une paix honteuse.

Les hostilités commencèrent par le siége de Loutsk en Volhynie, où André, fils de Georges, eut occasion de s'illustrer par le courage le plus héroïque. Une nuit, abandonné par les Polovtsi, qu'une terreur panique avait mis en fuite avec leur voïévode Yaroslaf, ce prince intrépide, méprisant la frayeur dont chacun était frappé, stimule le courage de sa garde, et se décide à mourir plutôt que de quitter la place. Il aperçoit sous les murs de Loutsk les drapeaux de son père

1150.

Courage d'André.

Le 8 février.

qui se dirigeait vers la ville par un autre côté, et au moment où les assiégés faisaient une vigoureuse sortie, André se précipite dans la mêlée, et poursuit l'ennemi jusqu'à un pont, où tout à coup il se voit entouré de ces mêmes soldats qui fuyaient devant lui. Ses frères, Rostislaf et Boris, restés loin de lui, ignoraient le danger auquel il était exposé, car dans son impétuosité, André avait négligé de faire déployer son étendard, et l'oubli de cet usage militaire les avait empêchés de voler à son secours. Il n'était suivi que de deux guerriers, dont l'un est immolé sur-le-champ. Les pierres roulaient avec fracas du haut des murs de la ville ; son cheval était couvert de blessures, et un pieu aigu l'avait percé à travers la selle. Déjà le héros se prépare à mourir généreusement comme son aïeul Ysiaslaf I[er] : ayant brisé sa lance, il tire son épée ; il invoque le nom de saint Théodore (dont ce jour-là on célébrait la fête) ; il immole un Allemand qui allait lui porter un coup mortel, s'élance à travers les ennemis, et arrive sain et sauf près de son père. Georges, Viatcheslaf, les boyards, et tous les guerriers, firent, en versant des larmes de joie, l'éloge du valeureux prince. Le coursier vigoureux qui l'avait arraché à un si pressant danger, tomba mort, et en reconnaissance de

ses services, André lui érigea un monument sur la rivière Styr. Monument érigé à un cheval.

Vladimir, frère d'Ysiaslaf, commandait à Loutsk : déjà le siége durait depuis trois semaines, les habitans ne pouvaient plus se procurer de l'eau de la Styr, et le grand prince voulait hasarder une bataille pour sauver la ville. Ce fut alors que Vladimirko de Galitch fit preuve de générosité. Afin d'empêcher l'effusion du sang, il se plaça entre les deux armées, se chargea de négocier la paix et de réconcilier les princes : cette louable résolution trouva quelques opposans; mais Vladimirko, le pacifique Viatcheslaf, et plus qu'eux tous, le généreux André, engagèrent Georges à mettre un terme aux malheurs de la guerre. Ysiaslaf s'avoua *coupable*, parce qu'il était *le plus faible*; il se rendit à Pérésopnitsa avec ses oncles, et s'assit sur le même tapis. On convint que le neveu dominerait paisiblement dans la principauté de Vladimir, et qu'il percevrait les impôts des Novgorodiens. On songea mutuellement à se restituer les biens meubles qu'on s'était enlevés pendant le cours de la guerre. Ysiaslaf déposa la dignité de grand prince, en même temps que Georges, pour se donner un air d'équité, cédait Kief à son frère, fils aîné de Monomaque. La paix fut sanctionnée par des Paix.

festins et des mariages. Olga, l'une des filles de Georges, épousa Yaroslaf, fils de Vladimirko de Galitch; une autre fut mariée à Oleg, fils de Sviatoslaf.

Ruse de Georges.

Tous les princes paraissaient satisfaits, lorsque l'on découvrit la perfidie de Georges. Sans doute afin de lui plaire, ses boyards lui avaient représenté que le faible et débonnaire Viatcheslaf n'était point en état de conserver la capitale de la Russie : en conséquence de cet avis, Georges envoya son frère à Vouychégorod pour y gouverner à la place de son fils André; ensuite, comme il était fort intéressé, il refusa d'exécuter les conditions de la paix, et ne restitua point à Ysiaslaf le butin qu'il avait fait à la guerre. Ce déni de justice excita de la part de son neveu, des plaintes qui ne furent point écoutées, ce qui le décida à s'emparer provisoirement de Loutsk et de Pérésopnitsa, où se trouvait Gleb, fils de Georges. Ysiaslaf lui donna la liberté, et lui dit : « Je ne vous en veux point, mon cousin, » mais dites-moi vous-même si je puis supporter » l'injure que l'on m'a faite? Je vais marcher » contre votre père, ennemi de la justice et de » ses parens. » Certain des bonnes dispositions des Kiéviens, il parut avec une garde peu nombreuse sur les bords du Dniéper, où il se réunit aux Bérendéens. Le prince de Souzdal effrayé

d'un danger si pressant s'enfuit à Gorodetz.

Nouvelles discordes.

Dans l'espoir de profiter de cette occasion, le faible Viatcheslaf arriva à Kief, et établit sa demeure dans le palais : les citoyens se précipitaient en foule à la rencontre d'Ysiaslaf, en criant : « C'est toi qui es notre prince ; nous ne » voulons ni de Georges ni de son frère. » Le grand prince envoya déclarer à son oncle que comme il avait refusé de recevoir de lui les honneurs que l'on doit au plus âgé, il eût à s'éloigner aussitôt, vu que les circonstances étaient changées. « Donne-moi la mort dans ce pa» lais, répondit Viatcheslaf ; je n'en sortirai pas » vivant. » Cette fermeté passagère ne fut d'aucune utilité. Accompagné d'une immense multitude depuis l'église de Sainte-Sophie, Ysiaslaf entra dans la cour du palais d'Yaroslaf, tandis que son oncle s'était retiré dans le vestibule. Les boyards conseillaient au grand prince d'user de violence. Plusieurs même voulaient que l'on brisât les colonnes qui soutenaient ce vestibule.

Bonté d'Ysiaslaf.

« Non, dit Ysiaslaf, je ne suis pas le meurtrier » de mes parens. J'aime mon oncle, j'irai moi» même le trouver. » Les deux princes s'embrassèrent tendrement. « Vous voyez l'exaspération » du peuple, dit le neveu à Viatcheslaf ; donnez » à l'agitation générale le temps de se calmer ;

» et pour votre propre sûreté, rendez-vous à » Vouychégorod. Soyez persuadé que je ne » vous oublierai pas. » Viatcheslaf suivit son conseil, et s'éloigna.

Le triomphe du grand prince fut de courte durée. Son fils Mstislaf forma le projet de prendre Péréïaslavle, soumise à la domination de Rostislaf et d'André, fils de Georges. Ces deux princes résolurent de s'y défendre avec courage, et de laver ainsi l'affront que la fuite honteuse de leur père avait fait rejaillir sur eux. Rostislaf introduisit dans la ville, des Torques nomades du Dniéper, prêts à se réunir aux Kiéviens, et attendit l'ennemi de pied ferme. Le grand prince n'eut pas le temps de s'occuper de ce siége : instruit que Vladimirko de Galitch, ami de Georges, s'approchait, et que les Davidovitchs s'étaient réunis au prince de Souzdal, il alla trouver Viatcheslaf, et pour la seconde fois il lui proposa de monter sur le trône de Monomaque : « Pourquoi donc m'avoir honteu- » ment chassé de Kief, lui répliqua son oncle? » Tu me le rends maintenant que tu te vois près » d'en être chassé toi-même. » Adouci par les paroles flatteuses de son neveu, ce bon prince l'embrassa tendrement : il fit avec lui une alliance sincère sur le tombeau de S. Gleb et de

Bonté de Viatcheslaf.

S. Boris, et lui confia sa valeureuse garde afin de repousser Vladimirko. Le courageux Ysiaslaf sortit de sa capitale au son des trompettes, mais la fortune trahit encore ses espérances. Les Bérendéens et les Kiéviens, qui, sur les bords de la Stougna, avaient rencontré les troupes de Galitch, reculèrent d'effroi à l'aspect de leurs forces, et se dispersèrent après avoir lancé quelques flèches. Résolu à mourir sur le champ de bataille, Ysiaslaf arrêtait les fuyards; il priait, il maudissait les lâches; enfin ne voyant plus autour de lui qu'un petit nombre de Hongrois et de Polonais, il dit avec douleur à sa garde: « Ainsi donc les étrangers seuls seront mes défenseurs! » En même temps il tourna bride; l'ennemi le poursuivit, mais avec précaution, car il redoutait quelque embûche. Le grand prince trouva Viatcheslaf à Kief; à peine il avait eu le temps de dîner avec lui, lorsqu'on vint lui annoncer que Georges était sur le bord du Dniéper, et que les Kiéviens passaient les troupes de ce prince dans leurs bateaux. D'après le conseil de son neveu, Viatcheslaf se retira à Vouychégorod, et le grand prince, qui était parvenu à s'emparer des forteresses situées sur les bords de la Gorina, partit avec toute sa garde pour la province de Vladimir.

Victoire de Vladimirko.

Georges et le prince de Galitch se réunirent sous les murs de Kief : le premier était accompagné de Sviatoslaf, de son neveu, fils de Vsevolod, et des Davidovitchs. Il leur fut impossible d'attendre Ysiaslaf, et ils entrèrent dans la ville dont les habitans n'osèrent pas résister au valeureux Vladimirko. La victoire de ce prince et celle de Georges furent célébrées dans le monastère de Petchersky ; de nouveaux sermens vinrent consolider leur alliance, et ils se séparèrent bons amis. Vladimirko chassa de plus le fils d'Ysiaslaf de Dorogobouge, s'empara, en Volhynie, de quelques villes qu'il donna à Mstislaf Georgievitch, dont il était accompagné ; mais il ne put s'emparer de Loutsk, et retourna dans le pays de Galitch, satisfait d'une campagne qui lui avait fourni l'occasion de voir le célèbre temple de Kief, et le tombeau des saints martyrs, Boris et Gleb. Georges, qui craignait de nouvelles entreprises de la part d'Ysiaslaf, confia sa principauté de Volhynie au brave André, celui de ses fils sur lesquels il se reposait le plus.

Valeur et cordialité d'André.

Ce prince se rendait tous les jours plus digne de la considération publique. Il avait soumis les Polovtsi, qui, sous le nom d'alliés de son père, exerçaient leurs brigandages dans les environs de Péréiaslavle. Ces barbares, qui avaient refusé

d'écouter les députés de Georges, se retirèrent dès qu'André leur eut ordonné de respecter la tranquillité des Russes. Il fortifia Pérésopnitsa, et prit de telles mesures pour garantir la sûreté de toutes les autres villes, qu'Ysiaslaf abandonna le projet de lui faire la guerre, et que, plein de confiance dans la générosité de son cœur, il lui proposa la paix. « Je renonce à Kief, dit » le grand prince, si ton père consent à me cé» der toute la Volhynie. Les Hongrois et les » Polonais ne sont pas mes frères : leur pays » n'est point ma patrie. Je veux rester Russe, » et dominer aux mêmes lieux où ont régné mes » ancêtres. » André fit une seconde tentative pour désarmer son père, mais Georges rejeta toutes les propositions de paix, et Ysiaslaf se vit forcé de recourir encore à l'appui d'alliés étrangers.

Vladimir Mstislavitch, le plus jeune de ses frères, se rendit en Hongrie pour engager le roi à déclarer la guerre à Vladimirko de Galitch, le plus dangereux ennemi d'Ysiaslaf, et pour lui représenter que ce prince entreprenant et ambitieux était l'ennemi de toutes les puissances voisines. « Nous saurons le mettre à la raison, » dit Geïsa, qui, au milieu de l'automne, traverse les monts Krapacks et pénètre en Gallicie : déjà

Adresse de Vladimirko. il avait conquis Sanok, et se disposait à assiéger Pérémysle, lorsque Vladimirko eut l'adresse d'acheter, à prix d'or, l'amitié de Kouknich, archevêque hongrois, ainsi que celle des principaux seigneurs de la cour de Geïsa, qui persuadèrent à leur crédule souverain de retarder la guerre jusqu'à l'hiver. De nouveaux nœuds vinrent cependant resserrer l'alliance du roi de Hongrie avec le grand prince. Vladimir Mstislavitch épousa la fille du Ban, parent du roi, et envoyé de nouveau en Hongrie par son frère, il
1151. en ramena dix mille guerriers d'élite. Alors Ysiaslaf, attendu avec impatience par les Kiéviens, les Bérendéens, et par la garde de Viatcheslaf, qui lui était entièrement dévouée, se mit courageusement en marche. Il passa près de Pérésopnitsa, et certain d'être suivi de près par les troupes de Vladimirko, il hâta sa marche sur la capitale de la grande principauté. Les boyards
Fermeté d'Ysiaslaf. lui dirent : « Nous avons l'ennemi devant et » derrière nous.—Il n'est plus temps de reculer, » répondit le prince : vous avez quitté pour moi » vos maisons et vos propriétés : je suis privé du » trône de mes pères ; je saurai mourir ou re» conquérir mon bien et le vôtre. Soit que Vla» dimirko ou Georges nous présente le combat, » nous nous conduirons en braves : je mets ma » confiance en Dieu. »

Les habitans de Dorogobouge vinrent, la croix en tête, à la rencontre d'Ysiaslaf; ils tremblaient au nom des Hongrois. « Ne craignez » rien, leur dit le grand prince, je suis leur » chef; mes ennemis seuls doivent les redouter » et non pas vous, serviteurs fidèles de mon » père et de mes aïeux. » Les autres villes lui montrèrent la même obéissance. Il mettait la plus grande activité dans toutes ses opérations. Cependant son armée venait à peine de laisser derrière elle la rivière d'Ouch, qu'un petit détachement du prince de Galitch se montra sur l'autre rive. Vladimirko lui-même, accompagné d'André, fils de Georges, attendait dans la forêt le principal corps de son armée. L'attaque commença : le grand prince voulait tomber sur les ennemis en petit nombre; mais ses boyards lui dirent : « Nous avons devant nous une rivière » et une forêt. Vladimirko s'en servira pour » nous résister jusqu'à ce que le reste de ses » troupes soit arrivé pour la bataille. Il vaut » mieux, sans perdre de temps, nous porter » en avant, et nous réunir avec les fidèles Kiéviens qui vous attendent sur les bords du » Téref. » Pendant l'obscurité, Ysiaslaf fit allumer de grands feux de tous côtés; de cette manière il parvint à tromper l'ennemi et à s'é- Ruse de guerre.

loigner. Il marcha jour et nuit, et détacha, pendant sa route, Mstislaf à Bielgorod, dans l'espérance de surprendre cette ville. Boris Georgiévitch, qui alors donnait un festin, dans son palais, à sa garde et aux prêtres, entend tout à coup de grands cris, et le son des trompettes. Il apprend que les troupes d'Ysiaslaf entrent dans la ville; il s'échappe, part, et court annoncer cette nouvelle à son père, aussi insonciant que lui. Georges vivait tranquillement à Kief, dans l'ignorance la plus absolue de tout ce qui se passait. Il fut tellement effrayé d'un événement aussi inattendu, qu'il se jeta dans une barque, et partit pour Oster. Le grand prince laissa Vladimir Mstislavitch à Bielgorod, pour contenir les Galliciens, et entra dans sa capitale, comblé d'éloges et de caresses par le peuple, qui l'accueillit comme un père. Beaucoup de boyards de Souzdal furent faits prisonniers. Le grand prince rendit au ciel de sincères actions de grâces, dans l'église de Ste.-Sophie, et donna à dîner aux fidèles Hongrois, ainsi qu'à ses amis de Kief, dont le nombre égalait celui des bons citoyens. Après un repas splendide, on célébra des jeux militaires, et le peuple, ivre de joie, eut l'intéressant spectacle d'un carrousel, exécuté par les habiles cavaliers hongrois.

Insonciance de Georges, et triomphe d'Ysiaslaf.

Carrousel à Kief.

Les Kiéviens redoutaient encore Vladimirko; mais ce prince, étonné de la fuite de Georges, dit à André, qui l'accompagnait : « Mon parent » est un modèle d'insouciance; il règne en Russie » et ignore ce qui s'y passe; il a un fils à Péré- » sopnitsa, un autre à Bielgorod, et aucun d'eux » ne lui donne connaissance des mouvemens de » l'ennemi. Puisque c'est ainsi que vous savez » gouverner vos États, je ne puis être plus long- » temps votre compagnon d'armes. Suis-je en » état de lutter seul contre Ysiaslaf, aujourd'hui » si puissant? Je pars pour ma principauté. » Il y retourne aussitôt, et lève, chemin faisant, un tribut sur toutes les villes de la Volhynie. Les habitans, menacés de l'esclavage, lui portent leur or : les femmes, pour racheter leurs maris, lui donnent leurs colliers et leurs boucles d'oreilles, tandis qu'André, accablé de tristesse, va rejoindre son père à Gorodetz d'Oster.

Équité du grand prince.

Dès qu'il vit sa puissance affermie dans la capitale, le grand prince fit venir, de Vouychégorod, son oncle Viatcheslaf. « Dieu m'a enlevé » mon père, lui dit-il, veuillez-bien le rem- » placer. Aveuglé par l'ambition, j'ai négligé » deux occasions de vous placer sur le trône; » qu'un généreux pardon rende le calme à ma » conscience! Kief est à vous : régnez-y à

» l'exemple de votre père et de votre aïeul. » Touché de tant de grandeur d'âme, le bon Viatcheslaf lui répondit avec attendrissement :

Reconnaissance de Viatcheslaf.

« Tu as enfin accompli les devoirs de l'honneur. » Je n'ai point d'enfans, sois tout à la fois et » mon fils et mon frère : je me plais à t'accorder » ces titres précieux ; mais je suis vieux, il me » serait impossible de gouverner tout seul ; de- » viens mon aide dans les affaires civiles et mi- » litaires : réunissons nos gardes, nos troupes, » et tu les conduiras seul à l'ennemi lorsque je » n'aurai plus la force de partager les dangers » avec toi. » Ils baisèrent la croix dans le temple de Ste.-Sophie, et jurèrent de ne se séparer jamais, ni *dans le bonheur*, ni *dans l'adversité*. Selon l'ancien usage, le vieillard donna un grand festin aux Kiéviens et aux Hongrois, ces alliés si fidèles. Ysiaslaf fit présent à ces derniers, de chevaux, de vases précieux, d'habits et d'étoffes, puis il les renvoya dans leur patrie, et immédiatement après eux, il expédia son fils à Geïsa, pour lui porter ses remercîmens. Cet ambassadeur était chargé, au nom de son père, de lui adresser les paroles suivantes, pleines d'énergie :

Reconnaissance envers le roi de Hongrie.

« Que Dieu vienne à votre secours comme vous » êtes venu au nôtre ! Jamais fils n'a rendu de » plus grands services à son père ; jamais un

» frère n'a été plus utile à son frère. Soyons » amis pour toujours : vos ennemis sont les » miens ; notre sang peut seul nous acquitter » envers vous. Achevez ce que vous avez si bien » commencé : il nous reste encore un ennemi » puissant. Les Olgovitchs et Vladimir, prince » de Tchernigof, sont alliés de Georges, et » prodiguent l'or pour soudoyer les farouches » Polovtsi. Nous ne vous appelons pas vous-» même, car nous savons que l'empereur d'O-» rient est en guerre avec vous ; mais au retour » du printemps, qui ramenera sans doute la » paix en Hongrie, envoyez-nous une nouvelle » armée, et ensuite nous marcherons nous-» mêmes à votre secours. Dieu est notre pro-» tecteur ; le peuple et les Klobouks noirs sont » nos amis. » Le grand prince invoqua aussi l'appui de son frère Rostislaf de Smolensk. Celui-ci avait toujours pensé que, selon la loi, leur oncle aîné devait régner dans la principauté de Kief. Viatcheslaf assura son neveu de son amitié, l'appela son second fils, et reçut avec tendresse Ysiaslaf de Tchernigof, qui, malgré les instances de son frère Vladimir Davidovitch, avait refusé de s'allier au prince de Souzdal. Georges, qui avait eu le temps de rassembler une armée, se trouvait vis-à-vis de Kief, avec les Olgovitchs Siége de Kief.

et les Polovtsi. Il avait dressé ses tentes au milieu des prairies qui bordent la rive orientale du Dniéper. Le fleuve se couvrit de barques de guerre, et l'on entendit bientôt le bruit des combats. Les annalistes parlent avec étonnement d'une ingénieuse invention d'Ysiaslaf : les barques de ce prince, garnies de deux gouvernails, pouvaient descendre et remonter le fleuve sans virer de bord ; on n'apercevait que les rames, car ceux qui les maniaient, étaient à l'abri sous un tillac élevé, couvert de cuirassiers et d'archers. Georges fut défait, et il tenta aussitôt de passer le Dniéper, au-dessous de Kief; il conduisit ses barques au lac de Dolobsky ; de là, il les fit traîner par terre, le long du rivage, jusqu'à la Zolotchi, qui se jette dans le Dniéper. Ysiaslaf longeait l'autre côté du fleuve, et ses barques engagèrent le combat avec l'ennemi, au gué de Vititchef. Le prince de Souzdal n'y fut pas plus heureux; cependant, par une manœuvre habile, les Polovtsi rendirent nulles les dispositions d'Ysiaslaf : à l'endroit où est à présent la petite ville de Zaroub, près de l'embouchure du Troubège, ils se jetèrent, à cheval, dans le Dniéper, armés de pied en cap et couverts de leurs boucliers, ayant à leur tête Sviatoslaf et son neveu. La frayeur s'empara des

Kiéviens, commis à la garde du rivage. Le voïévode Schvarn fit de vains efforts pour arrêter les fuyards : « Ils n'avaient aucun prince à leur » tête, dit l'annaliste, et l'autorité d'un simple » boyard ne pouvait avoir sur eux la même in- » fluence. » Les Polovtsi atteignirent le rivage, et Georges eut le temps de traverser le Dniéper.

Le grand prince se retira dans Kief; il alla se poster avec son oncle à la porte d'Or; Ysiaslaf se plaça entre cette porte et celle des Juifs, et après lui, le prince de Smolensk : enfin Boris de Grodno, petit-fils de Monomaque, occupa la porte de Pologne. Des rangs de soldats kiéviens entouraient la ville. Les Klobouks noirs se montrèrent aussi sous ses murailles, avec leurs tentes et leurs troupeaux, qui se répandirent dans tous les environs de Kief. L'activité, le mouvement de cette multitude d'hommes armés, le désordre qui en est inséparable, tout offrait le spectacle le plus animé et le plus curieux : les Bérendéens et les Torques, plutôt brigands avides qu'auxiliaires dévoués, profitèrent de la confusion générale pour piller les couvents, dévaster les jardins, incendier les villages. Afin de les mettre à la raison, Ysiaslaf donna à son frère Vladimir, l'ordre de les réunir tous et de les poster sur le tombeau d'Oleg, au

milieu des ravins. Les soldats, les citoyens, le peuple entier, attendaient l'ennemi de pied ferme.

Cependant le vieux Viatcheslaf se flattait encore de réussir à persuader son frère par des paroles de paix, et en présence de ses neveux, il donna à un ambassadeur les instructions suivantes : « Allez trouver Georges, embrassez-le » de ma part, et dites-lui : Combien de fois ne » vous ai-je pas supplié, vous et mon neveu, de » ne point verser le sang des chrétiens, et » de ne pas ruiner la Russie! Lorsque Ysiaslaf » avait pris les armes contre Igor, il m'a fait » déclarer qu'il ne recherchait le trône de Kief » que pour moi, qui suis son second père; cependant il s'est emparé de mes propres villes, » de Tourof et de Pinsk. Également trompé par » toi, privé de Pérésopnitsa, de Dorobouge, ne » possédant plus rien que Vouychégorod, j'ai » gardé le silence. Possesseur d'une puissance » qui me vient de Dieu, d'une armée et d'une » garde fidèle, j'ai patiemment supporté les injures, les humiliations même, uniquement » occupé de l'intérêt de la patrie. Tout a été » inutile : tu n'as pas voulu écouter la voix de » l'humanité; en refusant de l'entendre, tu as » manqué aux ordres de Dieu. Maintenant Ysias-

Humeur pacifique de Viatcheslaf.

» laf a réparé sa faute ; il honore son oncle » comme son père ; je lui ai donné le nom de » mon fils. Pourquoi craindre de s'abaisser de- » vant moi ? Qui de nous est le plus âgé ? J'avais » déjà de la barbe quand tu reçus le jour. Re- » pens-toi, ou redoute le courroux du ciel, » si tu oses lever le bras contre ton aîné ! » L'ambassadeur de Viatcheslaf trouva Georges à Vassilef. Le prince de Souzdal, après l'avoir entendu, expédia vers son frère un de ses propres seigneurs ; il lui dit qu'il le regardait comme un second père ; lui promit de le satisfaire en tout, à condition que les Mstislavitchs évacueraient la principauté de Kief. « Tu as sept fils, » lui répondit le vieillard ; aurais-je le cou- » rage de les arracher du sein paternel ? Je n'en » ai que deux : je ne m'en séparerai jamais. Vas » à Péréiaslavle et à Koursk ; vas à la grande » Rostof, ou dans tes autres villes ; éloigne les » Olgovitchs, et nous ferons la paix ; mais si » tu es altéré de sang, la mère de Dieu nous » jugera dans ce monde et dans l'autre. » En prononçant ces dernières paroles, Viatcheslaf montrait la porte d'Or, et l'image de la Sainte-Vierge qui s'y trouvait.

Georges rangea ses troupes en bataille, et s'avança sur Kief, par la route de Bielgorod. Vivacité d'André.

Les flèches volaient d'un côté à l'autre de la Libède. Le bouillant André se précipite sur la rive opposée, et repousse les archers ennemis dans la ville : tout à coup il est abandonné des siens ; un Polovets saisit son cheval par la bride, et force le héros à rebrousser chemin. Le jeune Vladimir, petit-fils de Monomaque, avait vivement témoigné le désir de suivre son parent, et de partager ses dangers ; mais son gouverneur avait retenu ce valeureux jeune homme. Leur garde traverse la Libède pour attaquer les troupes de Viatcheslaf et du grand prince ; tandis que le reste de l'armée de Georges se battait contre Boris à la porte de Pologne. Ysiaslaf observait tous les mouvemens de la bataille : il ordonne à ses frères de tomber avec impétuosité sur l'ennemi, à la tête de leurs colonnes en bon ordre, de leurs détachemens d'élite et des Klobouks noirs. Les Polovtsi et les Souzdaliens, rompus par cette attaque, prennent la fuite, et couvrent la rivière de leurs cadavres. C'est là que, parmi une multitude de morts, tomba le valeureux fils du célèbre khan Boniak, Seventch, qui s'était vanté de pouvoir, comme son frère, *laisser les marques de son sabre sur la porte d'Or*. Depuis cette époque, les Souzdaliens n'osèrent plus repasser la Libède, et Georges se

mit bientôt en retraite afin de se réunir à Vladimirko, prince de Galitch, qui, ayant oublié son premier courroux, venait à son secours.

Retraite de Georges

Les braves Mstislavitchs brûlaient d'impatience de poursuivre l'ennemi. Conformément à son caractère, Viatcheslaf dit qu'ils n'avaient pas besoin de se hâter, et que ce n'était pas au plus agile, mais au plus juste, que le Très-Haut accordait la victoire; à la fin, vaincu par leurs instances, il se hâte lui-même de monter à cheval avec ses neveux, après avoir fait sa prière dans le temple de la Sainte-Vierge. Jamais le peuple de Kief n'avait pris les armes avec plus de plaisir; jamais il n'avait montré plus de zèle pour ses souverains. « Que tous ceux qui » peuvent marcher et se servir de leurs bras » nous suivent, disaient les citoyens, et périsse » celui qui désobéirait à ce devoir sacré! » Boris de Grodno fut envoyé, à travers la forêt, à la poursuite de Georges dont l'intention était de s'emparer de Bielgorod; cependant, dès qu'il vit les habitans de cette ville disposés à se défendre, il abandonna ce dessein, et alla au-devant du prince de Galitch. Ysiaslaf, dont tous les efforts tendaient à prévenir cette jonction dangereuse, l'atteignit au-delà de la Stougna. Au même moment il s'éleva une horrible tempête et d'épaisses

Zèle des Kieviens.

ténèbres; la pluie tombait par torrens; les soldats ne pouvaient se voir les uns les autres, et les deux armées effrayées de ce funeste présage, faisaient des vœux pour la paix. On députa des ambassadeurs des deux partis; enfin les princes auraient pu s'arranger, si les vindicatifs Olgovitchs et les Polovtsi ne s'y fussent opposés. D'après leur conseil, Georges se décide à continuer la guerre : comme il attendait Vladimirko, il cherche à éviter une affaire, et pendant la nuit il traverse le Rout, aujourd'hui Rotok. Ysiaslaf ne lui permet pas d'aller plus

Bataille. loin, et le force à accepter le combat. André dispose les Souzdaliens; il parcourait les rangs; il tâchait d'exciter le courage des Polovtsi et de sa garde. De l'autre côté le grand prince, en général habile, met tous ses soins à placer ses troupes de la manière la plus avantageuse; il voulut d'abord demander la bénédiction de Viatcheslaf, qui, accablé des fatigues de la marche, était resté en arrière. Ses neveux allèrent le trouver, et lui dirent : « L'ingrat Georges a re-
» fusé la paix si chère à ton cœur : maintenant
» nous sommes prêts à mourir pour l'honneur
» de notre père et de notre oncle. — Grand Dieu !
» sois le juge de mon frère, répondit Viatches-
» laf ! quant à moi, dès ma jeunesse, j'ai eu

» horreur de répandre le sang. » A ces mots le combat commence. Ysiaslaf ordonne à toutes ses troupes d'observer avec attention, et de suivre, dans tous leurs mouvemens, le corps qu'il commandait lui-même. André accourt sur eux, et du premier choc sa lance se brise en éclats; son cheval blessé aux naseaux, se cabre, son casque se détache, vole loin de lui, et il laisse tomber son bouclier; mais Dieu préserva ce valeureux prince. Ysiaslaf était comme lui au plus fort de la mêlée. Il avait été démonté; sa lance s'était également rompue, et blessé à la hanche, à une main, hors d'état de remonter à cheval, il était tombé baigné dans son sang. Cela n'arrêta point l'action dont l'issue fut décidée par les barbares, alliés de Georges, qui prirent la fuite après avoir lancé des nuées de flèches. Les Polovtsi furent suivis des Olgovitchs, et enfin du prince de Souzdal lui-même, dont les guerriers furent précipités dans la fange du Rout, ou faits prisonniers. Georges se retira à Péréiaslavle, au-delà du Dniéper, avec un très-petit nombre de soldats.

Ysiaslaf est blessé.

Fuite de Georges.

Cependant le grand prince, après être resté quelque temps sur la terre, recueillit ses forces, se leva, et fut sur le point d'être immolé par ses propres guerriers, qui dans la chaleur du com-

bat ne le reconnaissaient pas. « Je suis le prince, » s'écria-t-il. Tant mieux, » réplique l'un d'eux, et d'un coup de sabre il fend son casque où brillait l'image en or de S. Pantaléon. Ysiaslaf lève sa visière, et jouit de l'agréable surprise des Kiéviens qui l'avaient cru mort. Il perdait beaucoup de sang; mais dès qu'il sut que Vladimir de Tchernigof avait été tué, il se fit mettre à cheval, et conduire près du corps de son parent.

Sensibilité d'Ysiaslaf.

Il s'abandonna à sa vive douleur, et prodigua les consolations les plus touchantes à Ysiaslaf Davidovitch; celui-ci arrosa de pleurs le cadavre de son frère, et le transporta dans sa capitale, qu'il eut à peine le temps de défendre. Sviatoslaf Olgovitch avait formé le projet d'y entrer de force et à l'improviste; mais ce prince qui était gros, corpulent, et accablé surtout des fatigues d'une fuite précipitée, se vit forcé de prendre quelques instans de repos à Oster. Là, il apprit que le frère de Vladimir était déjà à Tchernigof; il résolut de marcher sur Novgorod Séversky: ensuite de la manière la plus amicale, il partagea ses domaines avec Ysiaslaf Davidovitch, et chacun d'eux prit possession de son héritage.

Les Mstislavitch mirent le siège devant Péréiaslavle. Georges, qui avait perdu ses meilleurcs troupes dans la bataille, apprit que Vla-

dimirko de Galitch s'en était retourné après s'être avancé jusqu'à Boujsk. Cette circonstance le décida à accepter la paix qui lui fut offerte par la générosité des vainqueurs. « Nous rendrons » Péréiaslavle, dirent-ils, à celui de vos fils » qu'il vous plaira de désigner : mais nous exi» geons que vous vous rendiez à Souzdal. Il » nous est impossible de vivre dans votre voisi» nage, car nous connaissons votre caractère. » Nous ne voulons point qu'une autre fois en» core vous appeliez vos amis les Polovtsi, pour » ravager la principauté de Kief. » Georges jura de quitter la ville, et il manqua aussitôt à son serment, sous prétexte d'une piété extraordinaire pour saint Boris. Il resta sur les bords de l'Alta, y célébra la mémoire de ce martyr dans l'église duquel il pria publiquement, et ne voulut point s'éloigner de Péréiaslavle. Son fils André seul, indigné de tant de perfidie, se retira à Souzdal. Le grand prince apprit bientôt que son oncle parjure appelait à son secours les Polovtsi et les Galliciens; alors il exigea impérieusement l'exécution du traité. Georges, obligé de s'y soumettre, laissa un de ses fils à Péréiaslavle, et se rendit à Gorodetz, pour attendre des conjonctures plus favorables.

Perfidie de Georges.

Il avait mis tout son espoir dans le brave Vla-

dimirko. Mstislaf, fils du grand prince, amenait à son père, de la part de son allié le roi Geïsa, une nombreuse armée que son imprudence lui fit perdre. Entré dans la Volhynie, il fut traité splendidement avec ses Hongrois, par son oncle Vladimir Mstislavitch. On venait de l'instruire que le prince de Galitch approchait ; néanmoins il se couche, plein de confiance dans sa garde et dans les fanfaronnades des Hongrois, qui, tout en buvant à pleines coupes, s'écriaient : « Nous » sommes toujours prêts au combat. » Tout à coup, vers minuit, on sonne l'alarme ; Mstislaf se réveille en sursaut ; sa garde monte à cheval ; mais les alliés, pris de vin, étaient tous étendus sur la terre comme des hommes morts. Vladimirko tombe sur eux avant l'aurore ; il les massacre, les extermine, et le grand prince reçoit bientôt la nouvelle que son fils avait eu à peine le temps de se sauver avec ses boyards. Alors Ysiaslaf rassembla des troupes alliées, avec lesquelles il alla mettre le siège devant Gorodetz. Pressé de toutes parts, abandonné de ses anciens amis et compagnons, le prince de Souzdal fut obligé, quelques jours après, de demander la paix : il céda Péréiaslavle à Mstislaf Ysiaslavitch, retourna dans son apanage, et confia la
1152. ville de Gorodetz à son fils Gleb. Bientôt Ysias-

laf ravit à Georges ce dernier asile, dans le sud de la Russie : il y brûla tous les édifices en bois, les églises même, et rasa la forteresse.

Le grand prince, ainsi délivré de son principal ennemi, désirait avec ardeur punir Vladimirko, allié de Georges. A cet effet, le roi de Hongrie, accompagné de ses frères Ladislas et Etienne, vint se réunir à lui sur la frontière. Nos annalistes célèbrent à l'envi la tendre et sincère amitié qui unissait ces deux souverains.

Secours des Hongrois.

Les boyards de Geïsa vinrent en son nom haranguer le grand prince, et le roi lui-même, entouré des seigneurs hongrois les plus distingués, alla à la rencontre d'Ysiaslaf, qui conduisait avec lui une armée considérable et bien disciplinée. Après s'être embrassés cordialement, ils entrèrent dans la tente du roi, où ils tinrent conseil ; et le lendemain, dès la pointe du jour, soixante-dix régimens hongrois se portèrent en avant, suivis des Russes et des cavaliers bérendéens. Ils entrèrent dans le pays de Galitch, et se rangèrent en bataille près du San, au-dessous de Pérémysle. Vladimirko était sur l'autre rive, disposé au combat, et s'était même emparé de quelques fourrageurs du roi. C'était un dimanche : comme Geïsa avait la coutume de célébrer ce saint jour, il remit la bataille

au lendemain; et le lundi, à un signal donné, l'armée alliée s'approcha du fleuve. Ysiaslaf, qui se trouvait au centre, dit à ses guerriers : « Mes » frères, et vous, ô ma garde fidèle! jusqu'ici » Dieu a sauvé du déshonneur et la Russie et ses » chers enfans : nos pères se sont toujours illus» trés par leur courage. Perdrons-nous aujour» d'hui notre gloire aux yeux d'alliés étrangers? » Non, montrons-nous dignes de leur estime. » En un clin d'œil les Russes se jettent dans le San; ils sont bientôt suivis des Hongrois, qui écrasent les Galliciens, retranchés derrière un rempart. Vladimirko, monté sur un coursier rapide, parvient à se faire jour à travers les troupes de Hongrois et de Klobouks noirs; il parvient, lui deuxième, à se retirer dans Péré-mysle. Les alliés auraient pu alors prendre la ville; mais leurs soldats, occupés au pillage du riche palais du prince, situé sur le bord du San, donnèrent à un grand nombre de Galliciens dispersés, le temps de rentrer dans la place. Vladimirko désirait la paix; pendant la nuit il envoya à l'archevêque et aux boyards hongrois quantité d'or, d'argent et d'objets précieux, les suppliant de vouloir bien intercéder pour lui auprès du roi. Ceux-ci représentèrent en conséquence à Geisa que le prince de Galitch était grièvement

Discours et victoire d'Ysiaslaf.

Finesse de Vladimirko.

blessé, et qu'il reconnaissait sa faute; que le ciel avait pitié des pécheurs repentans; que Vladimirko avait servi de sa lance le père de Geïsa, Bela l'aveugle, contre les Polonais; que, plein de confiance dans la générosité du roi, et sur le point de mourir, il lui remettait son jeune fils, et ne redoutait que la haine d'Ysiaslaf. Le grand prince ne voulait point entendre parler de paix : « Si Vladimirko meurt, dit-il, son trépas » prématuré sera un juste châtiment du ciel. Ce » perfide, qui nous avait promis son amitié, a » battu mon armée et la vôtre. Oublierons-nous » la honte de cette défaite? Aujourd'hui Dieu » nous livre le perfide; emparons-nous de lui » et de son apanage. » Mstislaf, fils du grand prince, s'opposait à la paix plus fortement encore que son père. Vainement Vladimirko essayait de les désarmer par ses prières et par ses caresses; il n'en fut pas de même de Geïsa. « Il m'est im- » possible, répondit-il, de tuer celui qui se re- » pent de sa faute; » en même temps il pardonna à son ennemi, sous la condition qu'il rendrait les villes russes prises contre la foi des traités, et qu'il resterait pour toujours l'ami d'Ysiaslaf, ou plutôt, selon l'expression de ce temps-là, *qu'il ne s'en séparerait jamais ni dans le bonheur ni dans le malheur*. On envoya de la tente

Bonhomie de Geïsa.

du roi au prétendu malade, la croix miraculeuse de saint Etienne, et ce prince prononça le serment qu'on exigeait de lui. « S'il nous trahit, dit » Geïsa, il cessera de régner, ou je perdrai ma » couronne! » Après un service aussi éminent rendu à son beau-frère, après avoir soumis l'orgueilleux Vladimirko, étroitement lié avec les Grecs, le roi se rendit à la hâte sur les bords de la Sava, pour s'opposer à l'empereur Manuel qui avait voulu venger l'injure faite à son ami le prince de Galitch (39). Ysiaslaf, de retour à Kief, rendit de solennelles actions de grâces au Tout-Puissant, et célébra sa victoire par des fêtes qu'il donna à son oncle Viatcheslaf. En même temps il fit savoir à son frère le prince de Smolensk, l'heureuse issue de la campagne, et lui conseilla de se défier de Georges qui armait à Rostof.

Amour de Georges pour la Russie méridionale.

La haine du prince de Souzdal pour les Mstislavitchs, s'était encore accrue par la destruction de Gorodetz, son unique possession dans les contrées méridionales de l'empire, objets de son affection. C'était là que se reportaient toutes ses pensées, tous ses désirs ; là reposaient les cendres sacrées des anciens princes de Russie ; là enfin les églises étaient célèbres par leurs miracles, et les habitans par leur piété. Dans son

apanage situé à l'orient, Georges ne voyait qu'un ciel rigoureux, des déserts sauvages, des forêts ténébreuses, et un peuple plongé dans l'ignorance. Il le considérait comme un triste lieu d'exil, et tous les moyens lui semblaient bons pour satisfaire son ambition. Au mépris des promesses les plus saintes, il implora le secours des princes de Rezan et des Polovtsi qui erraient entre le Volga et le Don ; il s'empara de la principauté des Viatitches, et ordonna au prince de Novgorod Seversky, Sviatoslaf Olgovitch, de venir le trouver à son camp de la ville de Gloukof. Vladimirko, instruit de la marche de Georges, voulut commencer, en même temps que lui, les hostilités contre les Mstislavitchs ; mais, à peine Ysiaslaf apprend cette perfidie, qu'il marche à la hâte contre lui, et le force à la retraite. Le prince de Galitch, digne de son père par sa valeur, ne l'imitait pas dans sa fidélité à tenir ses sermens. Il ne rougit point de devenir parjure; il refusa d'accomplir sa promesse, c'est-à-dire, de restituer les villes qui appartenaient au grand prince, et fit reconnaître l'étendue de la faute commise par le trop crédule Geïsa. Le prince de Smolensk et quelques autres se réunirent pour défendre Tchernigof contre les entreprises de Georges. « Nos guerres

Perfidie de Vladimirko

» civiles n'auront-elles donc pas de terme, di-
» saient ces princes avec un véritable chagrin ? »
Le prince de Souzdal, arrivé le dimanche sous les murs de Tchernigof, était trop dévot pour tirer l'épée un jour de fête ; il ordonna, en attendant, aux Polovtsi, de tout piller et incendier dans les environs. Pendant douze jours de combats consécutifs, André s'illustra par les exploits les plus glorieux : il voulut que les princes alliés de Georges allassent à l'assaut à tour de rôle ; il leur montrait l'exemple, et les embrasait tous du feu de sa valeur. Les assiégés, dont les fortifications extérieures avaient été brûlées par les Polovtsi, ne pouvaient plus se défendre, et la ville était dans le plus pressant danger, lorsque l'arrivée du grand prince la sauva. A peine le bruit se fut-il répandu qu'Ysiaslaf avait passé le Dniéper, que les lâches Polovtsi prirent la fuite ; Georges se retira derrière le Snof, et le prince de Tchernigof vint à la rencontre de son libérateur jusque sur le bord du Beloouss.

Sviatoslaf Olgovitch, afin d'arrêter Georges, lui dit : « Tu m'as forcé de faire la guerre; tu as
» ravagé ma principauté et détruit partout les
» moissons ; maintenant tu t'éloignes ; les Po-
» lovtsi se sont retirés dans leurs villes, au mi-
» lieu des déserts. Puis-je lutter seul contre les

» ennemis puissans qui me poursuivent ? » Le prince de Souzdal ne laissa à Sviatoslaf que cinquante hommes de sa garde avec son fils Vassilko ; il sortit de la principauté de Séversky et s'empara, sans coup férir, de tout le pays des Viatitches.

L'automne était alors fort avancé : dès que l'hiver fut arrivé, Ysiaslaf donna au prince de Smolensk l'ordre d'observer Georges ; il entra dans la principauté de Sviatoslaf Olgovitch, et fit partir son fils Mstislaf avec la garde kiévienne et les Klobouks noirs, pour porter la guerre dans le pays des Polovtsi. Le grand prince assiégea Novgorod Séversky, et bientôt après, il fit la paix avec le fils d'Oleg. Mstislaf battit les barbares sur les bords de l'Orel et de la Samara, s'empara de leurs tentes, de leurs bestiaux, et ramena un grand nombre de prisonniers russes qu'il avait rendus à la liberté.

Le grand prince, qui désirait le repos, chargea de pleins pouvoirs le boyard Pierre, et l'envoya au prince de Galitch : « Vous avez enfreint, » lui dit l'ambassadeur, le serment que vous » avez prêté, en ma présence, à notre souverain » et au roi de Hongrie ; mais vous pouvez encore » réparer votre faute : rendez-nous les villes » d'Ysiaslaf, et devenez son ami. » Vladimirko

lui répondit : « Mon frère Ysiaslaf m'a inopinément attaqué avec ses Hongrois : c'est une action que je n'oublierai jamais, et je mourrai ou j'en tirerai vengeance. » L'ambassadeur lui rappela le baiser qu'il avait donné à la croix.

Plaisanterie de Vladimirko

« Elle était si petite, si petite ! répondit Vladimirko, d'un ton ironique.—La force en est grande, » repartit Pierre : l'envoyé du roi vous a déclaré » que si, après avoir baisé cette croix miraculeuse de saint Étienne, vous manquiez à votre » serment, vous perdriez la vie. ». Malgré cette menace, Vladimirko refusa d'entendre à aucun accommodement, et il ordonna à l'ambassadeur de s'éloigner. En signe de rupture, le député d'Ysiaslaf jeta sur la table le papier qui contenait le serment, et partit sans qu'on lui accordât même des chevaux. Pierre s'en retourna avec ceux qui l'avaient amené, et Vladimirko, qui allait à vêpres, l'ayant vu sortir ainsi de la ville, se moqua de lui avec ses boyards. Dans la même nuit, l'envoyé fut rejoint par un des gardes du prince, qui lui ordonna de s'arrêter. Pierre, à qui cette mesure semblait annoncer quelque nouveau désagrement, commençait à s'inquiéter, lorsque le lendemain, par suite d'un second ordre, il reprit le chemin de Galitch. Les servi-

Habits de deuil.

teurs de Vladimirko, en habits noirs, vinrent à

sa rencontre devant le palais. Il entra dans les appartemens, où il vit le jeune prince Yaroslaf assis à la place de son père, en manteau noir, entouré des seigneurs et des boyards, également en habits de deuil. On donna un siége à l'ambassadeur. Yaroslaf fondait en larmes; un profond silence régnait dans l'assemblée. Le boyard d'Ysiaslaf, saisi d'étonnement, s'informa du sujet de l'affliction générale : il apprit que Vladimirko, qui, la veille, jouissait d'une parfaite santé, était allé le soir pour entendre vêpres; qu'il était tombé sans mouvement, et que transporté aussitôt au palais, il y était mort subitement. Mort de Vladimirko. « La volonté de Dieu soit faite, dit Pierre, » tous les hommes sont mortels! — Nous avons » voulu, répondit Yaroslaf, en essuyant ses » larmes, vous instruire de ce malheur. Dites » de ma part à Ysiaslaf : Discours d'Yaroslaf. *Dieu m'a ravi l'au-* » *teur de mes jours. C'est lui qui a été juge* » *entre vous deux. Cette mort a mis un terme à* » *l'inimitié qui régnait entre vous : remplacez* » *ce père chéri que j'ai perdu ; j'ai hérité de* » *sa principauté ; il m'a laissé ses troupes et* » *sa garde ; sa lance seule a été déposée sur sa* » *tombe, et dans l'occasion je saurai repren-* » *dre cette arme formidable. Aimez-moi comme* » *votre fils Mstislaf, et comme lui je vous*

» accompagnerai dans les combats, entouré de » toutes les troupes de Galitch.»

Le grand prince, tout en témoignant les plus vifs regrets de la mort subite du célèbre Vladimirko, fondateur de la puissante principauté de Galitch, exigea d'Yaroslaf des preuves de la sincérité de son amitié, c'est-à-dire, qu'il demanda la restitution des villes jadis dépendantes de celle de Kief. Aussitôt qu'il eut la certitude qu'on voulait l'amuser par des paroles, au lieu d'exécuter les conditions qu'il avait imposées, il eut recours à la voie des armes. L'armée de Galitch était sur l'autre rive du Séret. Ysiaslaf profita d'un brouillard épais pour traverser cette rivière dès le matin. Les ténèbres se dissipent enfin, et les ennemis se reconnaissent mutuellement. Le jeune prince de Galitch monte à cheval. « Tu es notre » seul appui, lui dirent ses fidèles boyards: » que deviendrons-nous si tu péris? Renferme-» toi dans Térébovle; nous combattrons, et » celui que le trépas aura épargné, viendra » mourir avec toi.» Ces mots furent suivis d'un combat sanglant et opiniâtre, dans lequel la victoire resta douteuse. Le fils et les frères d'Ysiaslaf n'eurent aucun succès; à l'autre aile, le grand prince eut tout l'avantage. Des deux côtés on fut tour à tour et poursuivant et poursuivi;

Victoire douteuse.

de part et d'autre il y eut beaucoup de prisonniers, mais Ysiaslaf en fit le plus grand nombre. Il eut soin de faire planter sur le champ de bataille, les drapeaux qu'il avait enlevés à l'ennemi, et de la sorte il saisit beaucoup de Galliciens dispersés, qui, trompés par cette ruse, venaient se livrer entre ses mains. Cependant, comme sa garde était trop peu nombreuse, et qu'il craignait d'ailleurs une sortie des habitans de Térébovle, Ysiaslaf fit égorger, pendant la nuit, tous ses malheureux prisonniers, à l'exception des boyards, et s'en retourna paisiblement à Kief, où il célébra son second mariage. Mariage d'Ysiaslaf. Sa fiancée était une princesse abazinienne, sans doute chrétienne, car, dans sa patrie et dans les pays du Caucase, qui l'avoisinaient, il y avait depuis long-temps des temples du vrai Dieu, dont les traces et les ruines se voient encore aujourd'hui (40). Mstislaf, envoyé par son père au-devant de cette princesse, la rencontra aux cataractes du Dniéper, et l'accompagna, avec 1154. les plus grands honneurs, jusqu'à Kief.

Au moment de recommencer une nouvelle guerre civile (car déjà l'implacable prince de Souzdal était avec son armée dans le pays des Viatitches, près de Kozelsk), Ysiaslaf vit avec Affaires de Novgorod. douleur la honte de son fils Yaroslaf, chassé par les Novgorodiens. Ces séditieux républicains,

qui, en 1149, avaient remporté une grande victoire sur les Finlandais, n'avaient depuis cinq ans d'autres ennemis qu'eux-mêmes, et s'entre-déchiraient au milieu de leurs dissensions intérieures. Choisi pour régner sur ce peuple volage, Rostislaf de Smolensk se rendit à Novgorod, et Yaroslaf fut envoyé à Vladimir, en Volhynie, à la place de son oncle Sviatopolk Mstislavitch, qui venait de mourir.

Le petit nombre de ses alliés les Polotvsi, et le mauvais état de sa cavalerie, forcèrent Georges à différer la guerre. Sur ces entrefaites Ysiaslaf, jeune encore, mourut, généralement regretté des Kiéviens, de tous les Russes, et même des étrangers, les Bérendéens et les Torques. Tous s'accordaient unanimement à l'appeler leur illustre roi, leur bon maître, le père de ses sujets. Le vieux Viatcheslaf, dit en versant des larmes : « O mon cher fils ! c'était à moi qu'était » réservé ce tombeau; mais je respecte les dé- » crets de la Providence. » Les chroniques nous font la description la plus circonstanciée du règne d'Ysiaslaf. Courageux et actif, ce prince ambitionnait surtout l'amour du peuple, et c'est à ce motif que l'on peut attribuer son habitude de donner des fêtes aux citoyens; il parlait dans les assemblées publiques comme le grand Yaroslaf; il y proposait les affaires d'État, et voulait

Le 15 novembre. Mort d'Ysiaslaf.

Son caractère.

que le peuple, en exécutant les volontés du souverain, le servît avec plaisir, et regardât ses ennemis comme les siens propres. Son oncle était trop bon et trop faible pour que le partage du trône pût diminuer la puissance d'Ysiaslaf, et cette déférence lui valut les éloges de ses contemporains; il agissait avec lui comme un tendre fils envers son père; il supportait toutes les fatigues, s'exposait à tous les périls, mais il attribuait l'honneur de toutes ses victoires à son oncle. Il habitait la partie basse de la ville, et avait cédé à Viatcheslaf le palais des princes.

Toujours prêt à mourir pour Kief, Ysiaslaf fuyait toutes les autres occasions de verser le sang des Russes : il ne prit point le parti de son fils offensé par les Novgorodiens, ni celui de Rogvolod, son gendre, que les habitans de Polotsk avaient détrôné en 1151, et à la place duquel ils avaient choisi Rostislaf, prince de Minsk, déclarant Sviatoslaf Olgovitch, protecteur de leur principauté. C'est ainsi que les citoyens de notre ancienne patrie déployaient leur insubordination par une extension abusive de ce principe, *que le bien public est la plus sainte de toutes les lois*.

Le corps d'Ysiaslaf fut enterré dans le monastère de Saint-Théodore, fondé par le grand Mstislaf.

CHAPITRE XIII.

Le grand prince Rostislaf Michel Mstislavitch.

1154 — 1155.

Attachement des Kiéviens pour Viatcheslaf. — Sa mort. — Dignitaires de la cour. — Conduite irréfléchie et pusillanime de Rostislaf. — Orgueil de Mstislaf. — Insubordination des Novgorodiens. — Les Kiéviens se soumettent à Ysiaslaf. — Georges entre dans Kief.

Instruit de la mort du grand prince, Ysiaslaf de Tchernigof aborda à Kief, sous le prétexte de répandre des pleurs sur le tombeau du prince défunt. Mais le vieux Viatcheslaf et ses boyards, qui avaient des raisons pour craindre les vues artificieuses de ce fils de David, ne lui permirent pas d'entrer dans la ville avant l'arrivée des princes de Novgorod et de Smolensk. Les citoyens, les Torques et les Bérendéens allèrent, avec les plus vives démonstrations de zèle, à la rencontre de Rostislaf, qui avait laissé à Novgorod, son fils David : le bon oncle lui dit : « Je suis aux portes du tombeau, je ne puis plus

» m'occuper du soin de rendre la justice, ni de » commander les armées. Deviens le successeur » d'Ysiaslaf, sois à la fois mon fils et le souverain de la Russie. Je remets entre tes mains mes » troupes et ma garde. » Les boyards, ainsi que le peuple, exigèrent du nouveau prince, qu'à l'exemple de son frère aîné, il honorât son oncle comme un père, et promirent, à cette condition, de lui être toujours fidèle. Sviatoslaf Vsevolodovitch se trouvait alors à Kief; sur l'invitation de Viatcheslaf, il avait secrètement quitté son oncle et ses parens, et s'était rangé du parti du grand prince, qui pour le récompenser lui avait donné Pinsk et Tourof.

Amour des Kieviens pour Viatcheslaf.

De l'autre côté, Ysiaslaf de Tchernigof et Sviatoslaf Olgovitch formèrent alliance avec Georges de Souzdal, dont le fils, Gleb, mit le siége devant Péréiaslavle avec les Polovtsi : Mstislaf, fils du défunt Ysiaslaf, le défit; et le grand prince, afin de prévenir celui de Souzdal, voulut profiter de ce premier succès, et marcha sur Tchernigof; mais il apprit à Vouychégorod, la nouvelle la plus triste. Le bon Viatcheslaf était mort subitement; le soir il avait soupé avec ses boyards, et, pendant la nuit, il s'était endormi du sommeil éternel. Profondément touché de sa mort, Rostislaf part aussitôt pour Kief afin de

1155.

Mort de Viatcheslaf.

rendre les derniers honneurs au vieillard, qui fut inhumé dans l'église Sainte-Sophie; il fut témoin de la douleur publique, car le peuple chérissait les vertus douces et chrétiennes de ce fils de Monomaque. Les annalistes rapportent à l'honneur du grand prince, qu'il convoqua dans le palais les seigneurs, les juges, les trésoriers, les intendans de son oncle défunt; qu'il fit apporter tous ses habillemens, son argent et son or; qu'il distribua le tout aux monastères, aux églises, aux prisons, aux hôpitaux, et qu'ayant confié l'exécution de ses dispositions généreuses à la veuve de son père, il n'avait conservé pour lui qu'une seule croix, comme un souvenir.

Dignitaires de la cour.

Conduite irréfléchie et pusillanime de Rostislaf.

Lorsque Rostislaf fut retourné vers son armée, les boyards essayèrent de le détourner de marcher en avant. « Tu es encore mal affermi sur le » trône, lui disaient-ils; consolide d'abord ta » puissance, mérite l'amour du peuple, et alors » tu seras en état d'attaquer Georges. » Le grand prince méprisa ce prudent conseil; il s'approcha de Tchernigof, et exigea qu'Ysiaslaf lui fît le serment d'être son fidèle allié. « Non, répondit » Ysiaslaf, jamais je ne ferai la paix avec celui » qui est entré en ennemi dans ma province. » Aussitôt il se réunit à Gleb, et va établir son camp sur les bords du Beloouss. Il faut croire qu'il con-

naissait le caractère de son ennemi ; car, dès le commencement de l'attaque, Rostislaf, effrayé du nombre des Polovtsi, envoya dire au prince de Tchernigof qu'il consentait à lui céder la principauté de Kief avec Péréiaslavle, et qu'il ne désirait que la paix. Mstislaf, indigné de la lâcheté Orgueil de Mstislaf. de son oncle, tourna la bride de son cheval, et s'éloigna avec sa garde en disant : *Soyons donc abreuvés de honte! Kief ne sera pas à toi, et il me faut renoncer à Péréiaslavle..!* Le désordre se met dans l'armée, dont les féroces Polovtsi poursuivent et massacrent les fuyards. Sviatoslaf Vsevolodovitch tombe lui-même entre leurs mains. Mstislaf prit à Péréiaslavle sa femme et ses enfans, et se retira à Loutzk. Smolensk servit d'asile au grand prince, qui perdit en même temps Novgorod ; car les habitans de cette ville en chassèrent Insubordination des Novgorodiens. son fils David, et envoyèrent leur évêque Niphont en ambassade à Souzdal, pour engager le prince Mstislaf, fils de Georges, à venir les gouverner.

Les Kiéviens apprirent avec la plus vive douleur le désastre de Rostislaf ; ils furent forcés d'avoir recours à la générosité du vainqueur. Damien, évêque de Kanef, fut chargé de dire en leur nom à Ysiaslaf : « Prince, venez nous gouverner Les Kiéviens se soumettent à Ysiaslaf. » pour nous préserver de la fureur des barbares.» Car à cette époque, les Polovtsi exerçaient leurs

ravages dans les environs du Dniéper. Cependant Georges s'avançait déjà avec son armée, lorsque, près de Smolensk, il apprit que de nouvelles circonstances avaient, heureusement pour lui, changé la face des affaires : il consentit à oublier l'ancienne inimitié de Rostislaf ; il fit la paix avec lui, et se hâta d'aller à Kief : il pardonna même à Sviatoslaf Vsevolodovitch, en faveur de son oncle, le prince de Séversky, et envoya sommer celui de Tchernigof de sortir de la capitale des Monomaques. Ysiaslaf hésitait ; il cherchait à retarder, sous différens prétextes, l'exécution de cet ordre. Il disait que les Kiéviens eux-mêmes l'avaient fait monter sur le trône ; mais enfin, persuadé par Sviatoslaf Olgovitch, et sans espérance de pouvoir repousser la force par la force, il partit pour Tchernigof; alors Georges entra en triomphe dans Kief, où, du consentement général, il prit le titre de grand prince.

Georges entre dans Kief. Le 20 mars 1155.

CHAPITRE XIV.

Le grand prince GEORGES *ou* YOURI VLADIMIROVITCH, *surnommé* DOLGOROUKI, *ou* LONGUEMAIN.

1154 — 1157.

Apanages. — Mstislaf en Pologne. — Le calme rétabli en Russie. — Nouveaux combats. — Les Bérendéens battent les Polovtsi. — Alliance avec les Polovtsi. — — Troubles à Novgorod. — Ligue contre Georges. — Mort et caractère de ce prince. — Haine contre lui. — Affaires ecclésiastiques.

CONFORMÉMENT à l'ancien usage, Georges assigna des apanages à ses fils : André eut Vouychégorod ; Boris, Tourof ; Gleb, Péréiaslavle ; Vassilko, les environs de Ross, où demeuraient les Bérendéens et les Torques ; enfin Sviatoslaf Olgovitch échangea ses villes contre celles de son neveu, le fils de Vsevolod, c'est-à-dire, qu'il lui prit Snof, Vorotinsk, Karatchef, et qu'il lui en donna d'autres. Apanages.

Le grand prince qui redoutait l'entreprenant,

le bouillant Mstislaf, envoya Youri Yaroslavitch, petit-fils de Sviatopolk, et ses voïévodes, sur la Gorina, où ils s'emparèrent de Pérésopnitsa, tandis que le prince de Galitch, beau-fils de Georges, accompagné de Vladimir, frère des princes de Smolensk, allait assiéger Loutsk. Mstislaf partit pour chercher des alliés en Pologne, et son jeune frère Yaroslaf força les ennemis à lever le siége.

Mstislaf en Pologne.

Ainsi Georges avait atteint son principal but. Surchargé d'ans, et jaloux de goûter les douceurs de la tranquillité, il appela auprès de lui Rostislaf de Smolensk, lui donna sa parole d'oublier le mal que lui avaient fait les fils d'Ysiaslaf, et témoigna le désir de les voir tous réunis à Kief. Yaroslaf obéit; mais Mstislaf, qui redoutait quelque embûche, refusa d'aller le joindre. Georges fut obligé de lui envoyer un serment par écrit, en signe de la sincérité de son amitié. Instruit de cette alliance, et de l'arrivée à Kief des troupes auxiliaires de Galitch, le prince de Tchernigof, quoique mécontent de Georges, se réconcilia avec lui, et donna sa fille en mariage à Gleb, son fils. Le grand prince céda Kortchesk à Ysiaslaf; Moser à Sviatoslaf Olgovitch; et les princes de Rezan jurèrent de nouveau d'être les fidèles alliés de Rostislaf de Smo-

lensk, qu'ils reconnurent solennellement comme leur père et leur protecteur.

Enfin la Russie commençait à jouir de la tranquillité, disent les chroniques; elle fut de courte durée. Mstislaf avait agréé le serment de son grand-oncle; mais comme il n'en avait point prêté lui-même, il se crut autorisé à chasser son oncle Vladimir, allié de Georges, de la province de Vladimir. Il retint prisonniers sa femme et ses enfans, et pilla les boyards de ce prince, ainsi que sa mère, qui revenait chargée de riches présens que lui avait faits sa fille, la reine de Hongrie. Georges, outré d'un semblable procédé, ordonna au prince de Galitch de marcher contre Mstislaf; de son côté il entra en campagne avec les Bérendéens. L'exilé Vladimir Mstislavitch, qui avait inutilement cherché des défenseurs en Hongrie, vint se jeter entre les bras de Georges. Mais le grand prince ne pensait nullement à lui, et il n'avait d'autre désir que celui de faire la conquête de la principauté de Volhynie pour la donner à un autre de ses neveux, Vladimir Andréivitch, afin d'accomplir ainsi la promesse qu'il avait faite autrefois au père de ce jeune prince. La vigoureuse résistance de Mstislaf déjoua ce projet: pendant dix jours le sang ruissela sous les murs de Vladimir; enfin, guidé

Le calme rétabli en Russie.

Nouveaux combats.

par un sentiment d'humanité, Georges leva le siége. « Le fils d'Ysiaslaf se plaît dans le carnage » et les combats, dit-il à ses enfans et à ses » boyards; je ne veux point sa perte, je ne dé- » sire que la paix, et malgré mes droits d'aînesse, » je consens à céder. » Vladimir se rendit à Tcherven avec des propositions de paix. Il rappela aux habitans de cette ville le généreux André son père; il leur promit de l'imiter, d'être juste et bon comme lui; mais on lui décocha une flèche qui le blessa à la gorge. Justement irrité, il se vengea en dévastant le pays de Tcherven, et s'éloigna. Georges lui donna Pérésopnitsa et Dorogobouge. Mstislaf, à la poursuite de son grand-oncle, incendiait tout sur les bords de la Goriuia.

Les Polovtsi, épargnés par le grand prince, en faveur des services qu'ils lui avaient rendus, inquiétaient les rives du Dniéper. Ils furent châtiés par les braves Bérendéens, qui tuèrent beaucoup de ces brigands, et en firent prisonniers un grand nombre. Georges aurait voulu qu'on leur rendît la liberté; les vainqueurs refusèrent d'obéir: « Nous versons, dirent-ils, notre sang pour » la Russie, et nos prisonniers sont notre pro- » priété. » Georges alla deux fois à Kanef pour voir les khans des Polovtsi; mais, ni par ses ca-

Les Bérendéens battent les Polovtsi.

resses, ni par ses présens, il ne put réussir à les désarmer; enfin il conclut avec eux une nouvelle alliance, pour être sûr, en cas de besoin, du secours de ces barbares, car, d'après les conjonctures où il se trouvait alors, il ne pouvait se croire en parfaite sécurité.

Alliance avec les Polovtsi.

Rostislaf Mstislavitch avait dans Novgorod de secrètes intelligences et des gens affidés, qui, de concert avec leurs partisans, déclarèrent publiquement qu'ils ne voulaient point obéir à Mstislaf, fils de Georges. On se révolta, et les citoyens se divisèrent en deux partis. L'un s'arma pour le prince, l'autre contre lui; et le pont du Volkhof, gardé des deux côtés par des postes militaires, devint la barrière qui séparait les factieux. Cependant le fils de Georges, instruit de l'approche des fils du prince de Smolensk, s'échappa pendant la nuit, cédant ainsi sa principauté à Rostislaf, qui, deux jours après, entra à Novgorod et y rétablit entièrement la tranquillité.

Révolte à Novgorod.

1157.

Cet événement était de nature à faire une impression pénible sur l'esprit de Georges : il avait encore d'autres ennemis. Ysiaslaf Davidovitch regardait d'un œil d'envie le trône de Kief, et il tâchait de se procurer des amis. Ce motif le décida à se reconcilier avec Rostislaf, et à former une alliance avec Mstislaf, prince de Vol-

Ligue contre Georges.

hynie, qui entra volontiers dans une ligue formée pour agir contre Georges. Ces princes essayèrent, mais en vain, d'entraîner le prince de Séversk dans leur parti; ils se préparèrent à marcher sur Kief, pleins de confiance dans leur courage, et comptant sur l'imprudence et la faiblesse de Georges. Le sort éloigna ces funestes combats. Georges, qui avait soupé chez un des seigneurs de sa cour, tomba malade pendant la nuit et mourut le cinquième jour. A cette nouvelle, Ysiaslaf versa des pleurs, et dit, en levant les mains au ciel : « Je te remercie, grand Dieu, de » nous avoir épargné, par la mort subite de » notre ennemi, la cruelle obligation de verser » son sang. »

Le 15 mai. Mort de Georges, et caractère de ce prince.

Georges, surnommé Longuemain, était ambitieux, mais insouciant. Il est célèbre dans notre histoire pour avoir civilisé les parties orientales de l'ancienne Russie, où il passa les plus belles années de sa vie. Ce prince propagea l'empire de la religion chrétienne, et construisit des églises à Souzdal, à Vladimir, et sur les bords de la Nerle. Il augmenta le nombre des pasteurs ecclésiastiques, les seuls hommes capables, à cette époque, de former le cœur et d'éclairer l'esprit. Il ouvrit des routes à travers d'épaisses forêts; fit paraître dans des lieux jusqu'alors déserts et sauvages, des

traces de l'industrie humaine. Indépendamment de Moscou, il bâtit encore Yourief, Polsky, Péréiaslavle, Zalessky (en 1152); il donna à ces villes et aux rivières même, des noms qui rappelaient à son imagination les contrées méridionales qu'il affectionnait particulièrement. Dmitrof, sur les bords de la Yakhroma, lui doit aussi son origine, et elle reçut le nom de son fils Vsevolod Dmitri, qui y était né en 1154. Cependant Georges n'avait point les vertus d'un grand prince; il ne s'est rendu célèbre, dans les annales, par aucun trait de grandeur d'âme, par aucun mouvement de cette bonté propre à la famille des Monomaques. Nos discrets annalistes parlent rarement des mauvaises qualités de nos princes, et préfèrent citer leurs vertus. Mais Georges était sans doute loin d'en posséder, puisque, fils d'un monarque si chéri, il ne sut point mériter l'amour du peuple. Nous avons vu qu'il se jouait de la sainteté des sermens, et que, pour satisfaire sa propre ambition, il fomentait des troubles continuels dans un État déjà épuisé par ses dissensions intestines : voici encore un trait peu honorable pour sa mémoire. Le prince Jean Berladnik, chassé de Galitch par Vladimirko, avait offert ses services à Georges. 1156.
Tout à coup, et sans avoir commis aucune faute,

Jean fut chargé de fers, conduit de Souzdal à Kief, et Georges consentit à le livrer, mort ou vif, au fils de Vladimirko, son gendre. Heureusement l'intercession du clergé sauva la victime. Vaincu par les représentations charitables du métropolitain, Georges renvoya Berladnik à Souzdal, et des gens apostés sur le chemin, par le prince de Tchernigof, employèrent la force pour délivrer cet infortuné prisonnier. En un mot, le peuple de Kief haïssait tellement Dolgorouki, qu'à la nouvelle de sa mort, il se porta aussitôt vers le palais et la maison de campagne de ce prince, située au-delà du Dniéper et surnommée *le Paradis;* il la pilla ainsi que les biens des boyards de Souzdal, dont un grand nombre fut massacré. Les citoyens ne voulurent point que le corps de Georges reposât à côté de celui de Monomaque; ils l'enterrèrent hors de la ville, dans le monastère du Sauveur, à Berestovo.

Haine contre lui.

Affaires ecclésiastiques.

Les affaires ecclésiastiques de ce temps sont mémorables. Georges voulait faire déposer le métropolitain Clément, élu par l'ordre d'un neveu qu'il détestait. Guidé par ce motif, et d'accord avec Niphont, évêque de Novgorod, pour lequel il avait beaucoup d'estime, il demanda un autre prélat au clergé de Constantinople. L'évêque de

Polotsk, et Manuel de Smolensk, ennemis de Clément, reçurent à Kief, avec de grands honneurs, le nouveau métropolitain, nommé Constantin, grec d'origine : ils donnèrent, conjointement avec lui, la bénédiction au grand prince, appelèrent les malédictions du ciel sur la mémoire d'Ysiaslaf Mstislavitch, et dans le premier conseil, ils annulèrent tous les réglemens ecclésiastiques de l'ancien métropolitain. Cependant ils ne tardèrent pas à changer d'avis, et jugèrent plus prudent de permettre aux prêtres, ainsi qu'aux diacres ordonnés par Clément, d'exercer leur ministère. Le trop jaloux Niphont n'eut pas le temps de voir son triomphe complet : il s'était hâté d'aller à la rencontre de Constantin; mais il mourut à Kief, avant de l'avoir joint, ayant mérité le surnom de *protecteur de la Russie*. Cet homme célèbre, ami de Sviatoslaf Olgovitch, avait aussi des ennemis qui l'accusaient d'avoir dérobé les richesses de l'église de Ste.-Sophie, et d'avoir voulu s'enfuir ensuite à Constantinople. Un annaliste contemporain réfute une calomnie si honteuse, et, en faisant l'éloge de Niphont, il dit seulement : « Nous avons été » privés par nos péchés, de la douce jouissance » de voir ici son tombeau. » Les Novgorodiens, dans un conseil général, élurent à la place de

1156.

Niphont, le vertueux abbé Arcadius, qu'ils conduisirent au palais épiscopal, avant même qu'il eût été reconnu, car, dans la ville de Novgorod, le choix de l'évêque dépendait uniquement du peuple.

CHAPITRE XV.

Le grand prince YSIASLAF DAVIDOVITCH DE KIEF.

Le prince ANDRÉ DE SOUZDAL, *surnommé* BOGOLIOUBSKY.

1157 — 1159.

Chute de la grande principauté de Kief. — Nouvelle et puissante grande principauté de Vladimir. — Événemens dans la Russie occidentale. — Esprit séditieux des habitans de Polotsk. — Dissensions au sujet de Berladnik. — Désintéressement de Sviatoslaf. — Ingratitude d'Ysiaslaf. — Fuite du grand prince. — Singulier testament du métropolitain. — Peste à Novgorod.

LES Kiéviens, après avoir assonvi leur fureur contre le grand prince qui venait d'expirer, envoyèrent des députés pour annoncer à Ysiaslaf Davidovitch, ennemi de Georges, qu'il pouvait, en toute sûreté, venir régner dans la capitale de la Russie. Ysiaslaf entra dans Kief aux acclamations de joie de tout le peuple. Il avait laissé à Tchernigof son neveu Sviatoslaf avec sa garde; car le prince de Séversky, quoique d'un naturel 1157. Le 19 mai.

pacifique, s'avisa tout à coup de vouloir envahir la capitale de l'apanage des Olgovitchs, où il ne put pénétrer; mais Ysiaslaf, qui voulait avoir en lui un allié reconnaissant, lui donna de bon cœur Tchernigof, et leur neveu Sviatoslaf Vsevolodovitch reçut pour apanage la principauté de Séversky. Ils conclurent la paix sur les bords de la Svina (où est maintenant Berezna), en présence de Mstislaf, prince de Vladimir, qui en approuva les conditions, et retourna tranquillement en Volhynie.

Chûte de la grande principauté de Kief.

De cette manière, Ysiaslaf resta maître de la seule principauté de Kief, et de quelques villes dans celle de Tchernigof. Péréiaslavle, Novgorod, Smolensk, Tourof, la principauté de Gorina, ainsi que toutes les provinces de la Russie occidentale, eurent alors des souverains particuliers, indépendans, et le titre de grand prince, qui auparavant était le signe d'un grand pouvoir, devint un nom illusoire. Kief conserva, il est vrai, pendant quelque temps encore, la célébrité dont elle était redevable, tant à son heureuse situation, qu'à son commerce, au nombre et à l'opulence de ses habitans, à la richesse de ses temples; mais elle perdit bientôt ces avantages, faute de puissans défenseurs. Cependant, tandis que notre ancienne capitale touchait à sa

chute, il s'en élevait une nouvelle sous les auspices d'un prince connu déjà, depuis long-temps, par son courage et sa grandeur d'âme.

Nouvelle grande principauté de Vladimir.

Du vivant de Georges Dolgorouki, en 1155, son fils André avait quitté la ville de Vouychégorod, sans faire part à son père de ses projets. Le théâtre de l'avidité, de l'ambition, des crimes, des brigandages et des guerres civiles, la Russie méridionale ravagée pendant deux siècles par le fer et par le feu, livrée à la rapacité des étrangers et à la fureur de ses propres habitans, lui semblait un séjour d'affliction et l'objet du courroux céleste. Mécontent peut-être du gouvernement de Georges, et voyant avec douleur son père haï du peuple, André, d'après le conseil de ses beaux-frères, les Koutchkovitchs, se retira dans le pays de Souzdal, moins civilisé, mais beaucoup plus tranquille que les autres. C'était là qu'il avait reçu le jour et qu'il avait été élevé; là, le peuple ignorait encore le nom de la sédition; il ne se permettait ni de juger, ni de changer ses souverains; il leur obéissait avec zèle, et combattait pour eux avec intrépidité. Pour toute richesse, ce prince pieux avait apporté avec lui une image grecque de la sainte Vierge, ornée, à ce que disent les annalistes, de 15 livres d'or, sans compter l'argent, de perles et de pier-

res précieuses : il choisit un lieu sur le bord de la Kliazma, dans son ancien apanage, y fonda une ville en pierres, nommée Bogolioubof, étendit celle de Vladimir, fondée par Monomaque, l'orna aussi d'édifices en pierres et *de portes d'or et d'argent*. Comme un tendre fils, il pleura la mort de son père, lui rendit les derniers devoirs, ordonna pour lui des prières solennelles, fit construire de nouvelles églises, de nouveaux couvens en l'honneur du mort ou pour le salut de son âme, et tandis que le peuple de Kief maudissait la mémoire de Georges, on chantait à Vladimir des hymnes sacrées en son honneur. Souzdal et Rostof, gouvernées jusqu'alors par des lieutenans de Dolgorouki, reconnurent unanimement André pour leur souverain. Chéri et respecté de ses sujets, ce prince, si célèbre par ses vertus, aurait pu dès lors conquérir l'ancienne capitale de la Russie ; mais il préférait à l'éclat des conquêtes, une tranquillité durable et le rétablissement du bon ordre dans son apanage ; il fonda la grande principauté de Souzdal ou de Vladimir, et prépara ainsi le nord-est de la Russie à devenir, pour ainsi dire, le cœur de notre empire, abandonnant les provinces méridionales, en proie aux malheurs des guerres civiles.

Boris, fils de Georges, qui, du vivant de son

Événemens au sud de la Russie.

père, avait régné à Tourof, en était volontairement sorti pour aller dans la principauté de Souzdal : peut-être aussi en avait-il été chassé par Youri Yaroslavitch, petit-fils de Sviatopolk, qui, descendant de la branche aînée de la famille des grands princes, avait même des droits sur la principauté de Kief. Ysiaslaf, qui voulait procurer un apanage à Vladimir Mstislavitch, se réunit aux princes de Volhynie, de Galitch, de Smolensk, et s'approcha de Tourof. Youri voulait la paix; cependant il se défendit vaillamment, et après un siége de deux mois et demi, la nombreuse armée des coalisés fut contrainte de se retirer, ayant perdu la plus grande partie de sa cavalerie par suite d'une maladie contagieuse.

Esprit séditieux des Polotchans.

Au nombre des alliés d'Ysiaslaf se trouvaient aussi les troupes de Polotsk, dont la licence surpassait presque celle des Novgorodiens. Nous avons parlé plus haut de l'infortuné Rogvolod Borissovitch, chassé par eux, sans aucun motif raisonnable : Sviatoslaf de Tchernigof lui donna des troupes auxiliaires. Les habitans de Droutsk le reçurent avec grand plaisir, et mirent au pillage les maisons des boyards, amis de Gleb Rostislavitch, qu'ils renvoyèrent. Le père de Gleb, effrayé d'une pareille agitation dans Polotsk, tâcha d'adoucir les habitans de cette ville

par des caresses et des présens : il en exigea un nouveau serment, et alla assiéger Droutsk. La vigoureuse résistance des citoyens obligea ce prince à demander la paix. Rogvolod jura de vivre en frère avec lui, et il viola sa promesse, en même temps que les perfides habitans de Polotsk, qui, pensant réparer une trahison par une autre, lui envoyèrent dire : « Bon » prince, nous sommes coupables de t'avoir » détrôné, et d'avoir pillé tes richesses : oublie » le mal et reviens parmi nous; nous te livre- » rons Rostislaf Glebovitch. » Il fit avec eux un secret arrangement; Rostislaf, instruit de ce coupable projet, marchait toujours armé, portait une cuirasse sous ses vêtemens, et faisait trembler les scélérats par sa hardiesse. Mettant enfin de côté leur timidité, ils engagèrent ce prince, qui demeurait hors de la ville, à se rendre à l'assemblée du peuple, comme pour y traiter quelque affaire d'État. « Hier j'étais au » milieu de vous, leur répondit Rostislaf, pour- » quoi ne m'avez-vous point parlé d'affaires ? » Cependant il partit pour la ville; mais un garde fidèle courut à sa rencontre pour le prévenir que le peuple avait déjà levé le masque, qu'il vociférait dans le conseil, et versait le sang des partisans des Glebovitchs. Rostislaf rassemble aussi-

tôt sa garde, et se retire à Minsk chez son frère Bolodar.

Rupture au sujet de Berladnik.

Ysiaslaf Davidovitch ne vécut pas long-temps en bonne intelligence avec les princes de Galitch et de Volhynie. Le motif de cette rupture fut le célèbre voïévode Jean Berladnik. Le prince de Galitch, qui haïssait ce cousin chassé par Vladimirko, avait su ranger dans son parti, non-seulement le roi de Hongrie et les Polonais, mais encore beaucoup de princes russes, et il les avait chargés de prier unanimement Ysiaslaf de lui livrer Jean. Le grand prince indigné d'une proposition si atroce, répondit à leurs ambassadeurs qu'il n'y consentirait jamais. Jean, objet d'une inhumaine persécution, voulut se venger d'Yaroslaf, prince de Galitch; il fit main basse sur quelques barques richement chargées, qui naviguaient sur le Danube, et acheta le secours de six mille Polovtsi, avec lesquels il entra en Gallicie; mais il fut bientôt abandonné de ces avides auxiliaires, car il leur avait défendu de ravager le pays, et ordonné d'en épargner les habitans qui lui voulaient du bien. Cependant Yaroslaf faisait des préparatifs de guerre. Aussitôt que le grand prince en eut connaissance, il proposa à Sviatoslaf Olgovitch une alliance intime, offrant de lui donner quelques villes pour

gage de sa fidélité. Ce fut alors que Sviatoslaf donna l'exemple d'un noble désintéressement.

Désintéressement de Sviatoslaf.

« J'avoue, lui dit-il, que j'ai été très-irrité de » ce que vous avez refusé de me rendre la prin- » cipauté de Tchernigof toute entière ; mais » mon cœur frémit de voir les parens se nuire » mutuellement. Si vos ennemis vous menacent » d'une guerre injuste, ces ennemis deviendront » aussi les miens. Dieu me préserve de me laisser » séduire par des présens dans une pareille cir- » constance ! je ne veux point de villes, et je » prends les armes. »

Après avoir passé trois jours à se réjouir, ils firent savoir au prince de Galitch qu'ils étaient prêts à réunir leurs forces pour repousser son attaque. Cette résolution arrêta les projets d'Yaroslaf ; mais le grand prince lui-même s'avisa tout à coup de lui déclarer la guerre au sujet de Jean Berladnik : un grand nombre de Galliciens avaient appelé ce voïévode chez eux, dans la persuasion où ils étaient que le peuple se porterait en foule sous ses drapeaux, et que le fils de Vladimirko n'était pas aimé des citoyens. Sviatoslaf Olgovitch refusa d'accompagner le grand prince ; il tâcha de le retenir, lui représenta que Jean n'était ni leur fils, ni leur frère ; mais le fougueux Ysiaslaf fit cette réponse menaçante à

l'envoyé du prince de Tchernigof : « Dites à mon » frère, qu'à mon retour de Galitch il retour» nera, bon gré mal gré, à Novgorod Sévers» ky. » Le bon Sviatoslaf vit avec peine l'injustice de son parent, car il lui était attaché et désirait voir la paix régner dans l'Empire. « Dieu » est témoin de la modération de mon carac» tère, dit-il aux grands de sa cour; je n'ai » point cherché à venger mes injures par les » armes, lorsqu'au lieu de toute la principauté » de Tchernigof, Ysiaslaf ne m'a remis que sept » villes dévastées par les Polovtsi, et peuplées » de vagabonds. Cependant il n'est point encore » satisfait, et pour me récompenser du conseil » salutaire que je lui donne, de faire la paix, » il me menace, en dépit de la sainteté des ser» mens, de me chasser de Tchernigof; au reste » la providence réserve des châtimens aux per» fides. » En effet, son frère reçut bientôt le prix de sa déloyauté. Le prince de Galitch, réuni à ceux de Volhynie, réussit à prévenir le grand prince, et à s'emparer de Bielgorod. Ysiaslaf les cerna avec sa nombreuse armée, dans laquelle se trouvaient plus de vingt mille Polovtsi. En montrant avec orgueil ses formidables légions, il exigeait que les alliés sortissent de la ville; mais il fut trahi par les Bérendéens et les Torques.

Ingratitude d'Ysiaslaf.

Leurs chefs firent dire en secret à Mstislaf : « Prince, tout dépend de nous. Si vous voulez » être notre ami, comme l'a été votre père, et » nous donner à chacun une bonne ville, nous » abandonnerons Ysiaslaf. » Ils tinrent parole : au plus fort de la nuit ils mirent le feu à leurs tentes, et se jetèrent dans la ville, en poussant d'épouvantables cris. Réveillé par cette alarme nocturne, le grand prince monte à cheval, il s'aperçoit de la trahison, et s'enfuit aussitôt au delà du Dniéper avec Vladimir Mstislavitch son ami : les Polovtsi ne résistèrent pas davantage ; un grand nombre d'entre eux se noyèrent dans le Ross, et les autres tombèrent entre les mains des Bérendéens.

Fuite du grand prince.

Le 22 décembre.

Dès que les alliés furent entrés dans la capitale, ils envoyèrent dire à Rostislaf, prince de Smolensk, que c'était uniquement pour lui qu'ils avaient conquis le trône de Kief, et qu'ils lui obéiraient comme à leur aîné. Mstislaf exigea seulement que Clément, déchu de la dignité archiépiscopale, reprît le gouvernement de l'église russe ; « car, disait-il, Constantin a maudit la » mémoire de mon père. » Mais Rostislaf ne voulut point entendre parler de Clément, qui, selon lui, avait été nommé d'une façon illégale : alors l'on convint, de part et d'autre, qu'aucun

des deux ne serait métropolitain, et qu'on en ferait venir un troisième de Constantinople. Constantin, chassé par Mstislaf, se retira à Tchernigof, où il mourut bientôt, laissant un testament dont la singularité frappa les contemporains, et doit causer l'étonnement de la postérité. Il l'avait confié cacheté à Antoine, évêque de Tchernigof, exigeant de lui qu'il s'engageât, par serment, à exécuter ses dernières volontés. Antoine décacheta l'écrit en présence du prince Sviatoslaf, et y lut avec surprise les mots suivans : « N'enterrez point mon corps. Je veux » qu'il soit jeté hors de la ville, pour servir de » pâture aux chiens. » L'évêque n'osa point enfreindre son serment ; mais le prince, redoutant la colère céleste, ordonna trois jours après, d'apporter le corps du métropolitain à Tchernigof, et de l'inhumer avec tous les honneurs requis, dans l'église cathédrale, à côté de la tombe d'Igor Yaroslavitch. Les chroniques racontent que pendant ces trois jours, qui furent très-beaux à Tchernigof, il y eut à Kief une horrible tempête et des éclairs affreux ; qu'un seul coup de tonnerre tua sept hommes à la fois, et que le vent renversa la tente de Rostislaf, dressée dans un camp près de Vouychégorod, où il se trouvait alors ; elles ajoutent que ce prince

Singulier testament du métropolitain.

s'efforça, par des prières publiques, d'apaiser le courroux du ciel, et que le calme se rétablit au moment où l'on célébrait les funérailles du métropolitain.

Peste à Novgorod.

Sous le règne d'Ysiaslaf, Novgorod éprouva de nouveau les horreurs de la peste. On n'avait le temps d'enterrer ni les hommes ni les animaux. L'odeur infecte qui s'échappait des nombreux cadavres, forçait les habitans de la ville et des environs à s'éloigner. Les annalistes ne parlent pas plus de la cause que du caractère et des symptômes extérieurs de cette peste, qui n'exerça ses ravages que dans Novgorod.

CHAPITRE XVI.

Le grand prince Rostislaf Michel, *pour la seconde fois à Kief.*
André, à Vladimir de Souzdal.

1159 — 1167.

Méchanceté d'Ysiaslaf. — Alliance de Rostislaf avec Sviatoslaf. — La ville de Berlad. — Incursion des Polovtsi. — André prend le parti d'Ysiaslaf. — Il règne à Novgorod. — Calomnie contre Rostislaf. — Il est chassé. — Mort d'Ysiaslaf. — Berladnik empoisonné en Grèce. — Querelles et paix du grand prince avec Mstislaf. — Apanages. — Incursion des Polonais. — André règne seul dans sa principauté. — Ses frères sont exilés en Grèce. — Mort de Sviatoslaf. — Suites de cette mort. — Perfidie d'un évêque. — Troubles dans le pays de Polotsk. — Guerre avec les Bulgares. — Victoire sur les Suédois. — Les Russes battent les Polovtsi dans leurs déserts. — Mort du grand prince. — Son caractère. — Alliances et mariages. — Affaires ecclésiastiques.

Tous les habitans de Kief reçurent Rostislaf avec joie et de la manière la plus honorable. Ce prince avait trois fils : Sviatoslaf régnait à Novgorod; David à Torjek, et Roman à Smolensk. Son ne-

veu Mstislaf retourna au sud-ouest de la Russie, avec un riche butin; c'était les biens des seigneurs d'Ysiaslaf, qu'il avait enlevés avec une grande quantité d'argent, d'or, d'esclaves et de bestiaux.

Le grand prince détrôné, s'était réfugié dans la principauté de Soja, qui lui appartenait : à Gomela, il rencontra sa femme qui s'était enfuie de Kief, lorsque lui-même en était sorti. Attribuant ses malheurs à son parent Sviatoslaf Olgovitch, qui n'avait pas voulu lui prêter secours, Ysiaslaf conquit le pays des Viatitches qui faisait parti de l'apanage de ce prince, fit prisonniers les habitans d'un petit bourg qui était entré dans la dot de la princesse de Tchernigof, et inquiéta les villes de l'arrondissement de Koursk. Par représailles, Sviatoslaf s'empara des biens et des familles d'un grand nombre de boyards de ce méchant prince, et fit alliance avec le souverain de Kief. Les deux princes se rencontrèrent à Morovsk, se donnèrent réciproquement des festins, et cimentèrent, par de riches présens, l'amitié qu'ils venaient de contracter. Rostislaf donna au prince de Tchernigof des martres zibelines, des hermines, des martres noires, des renards et des loups blancs, ainsi que des dents de poisson; Sviatoslaf fit présent au grand prince

Mechanceté d'Ysiaslaf.

Alliance de Rostislaf et de Sviatoslaf.

d'une panthère et deux chevaux sellés et harnachés.

Ces deux princes, ennemis dès leur enfance, firent le serment sincère de rester amis jusqu'à la mort. Il fut convenu entre eux qu'ils réuniraient leurs forces pour agir de concert contre Ysiaslaf. Il fallait d'abord protéger les frontières méridionales de l'Empire contre les ennemis avides du dehors. Il existait alors en Moldavie, entre le Prouth et le Sereth, une ville forte et peuplée, nommée Berlad, fondée près des ruines de l'ancienne Zouzidava en Dacie : c'était un repaire de vagabonds, de gens d'origine et de religion différentes, dont le métier principal était de piller les côtes de la mer Noire et les rives du Danube. Des bandes de ces brigands avaient réussi même à s'emparer d'Oleschié, célèbre place de commerce à l'embouchure du Dniéper, et l'entrepôt des marchandises grecques destinées pour Kief. Un voïévode du grand prince poursuivit ces brigands, et reprit sur eux beaucoup de prisonniers avec le butin immense qu'ils avaient fait. La ville de Berlad.

Il fallut encore repousser une incursion des Polovtsi, et ces barbares, défaits dans la principauté de Tchernigof, et sur les rives occidentales du Dniéper, furent chassés au-delà des frontières. Incursion des Polovtsi.

Ces étrangers avides se montrèrent de l'autre côté en qualité d'auxiliaires d'Ysiaslaf Davidovitch, qui, sans perdre de temps, vint avec eux assiéger Tchernigof. Sviatoslaf et son neveu, le prince de Séversky, eurent à peine le temps de se préparer à la défense, et de demander des troupes à Rostislaf : mais les Kiéviens et les Bérendéens qui croyaient à la sincérité de l'oncle, n'avaient pas la même confiance dans les paroles des neveux, dont ils connaissaient le caractère artificieux. Afin de les tranquilliser, Sviatoslaf Vsevolodovitch envoya son fils en otage à Rostislaf, et les troupes du grand prince sauvèrent Tchernigof; elles inspirèrent une telle frayeur à Ysiaslaf qu'il se sauva dans les déserts. Là, ayant appris que l'imprudent Sviatoslaf avait congédié ses alliés, et que lui-même était atteint de maladie, Ysiaslaf voulut profiter de l'occasion, et repassa la Desna à la tête des Polovtsi. Le prince de Tchernigof en effet n'était pas bien portant; cependant, comme il tenait encore la campagne, accompagné de sa femme, de ses enfans, il eut le temps de rappeler les Kiéviens, et de repousser les barbares avec vigueur. Les alliés poursuivirent Ysiaslaf et arrivèrent à Vyr, où la princesse son épouse était restée avec son trésor. Ce fut là que le voïévode Jean Berladuik eut

occasion de lui prouver son dévouement ; il défendit la ville et força les assiégeans à s'éloigner. Ysiaslaf se vengea de ses ennemis par le ravage de la principauté de Smolensk ; les Polovtsi, qu'il avait à son service, tuèrent un grand nombre d'habitans, et en emmenèrent plus de dix mille en captivité. Cependant comme il vit que l'armée ennemie était supérieure à la sienne, il chercha un allié dans le puissant prince de Souzdal.

André prend le parti d'Ysiaslaf.

André Georgiévitch, peu occupé de ce qui se passait au midi de la Russie, voulait gouverner seul dans le nord, et conquérir l'ancienne capitale de Rurik, c'est-à-dire, en chasser le fils du grand prince qu'il n'aimait pas. Il prit le parti d'Ysiaslaf et donna sa fille à Sviatoslaf Vladimirovitch, neveu de celui-ci, qu'il rencontra à Volok Lamsky, où les noces furent célébrées : il envoya dire ensuite aux Novgorodiens, qu'il était résolu à devenir leur prince ; qu'il n'aimait pas l'effusion du sang, mais qu'il était prêt à prendre les armes, en cas de résistance de leur part. 1160
Les magistrats déclarèrent au peuple la volonté d'André. Les Novgorodiens étaient flattés d'obéir à un prince si célèbre, dont la gloire retentissait depuis long-temps dans toutes les parties de la Russie. Cependant comme ils n'avaient

aucune raison de se plaindre du leur, ils ne voulurent pas recourir d'abord aux voies de fait: ils commencèrent par lui dire que Novgorod n'avait jamais eu deux princes, et que David devait sortir de Torjek; enfin, lorsque pour satisfaire à leur vœu, Sviatoslaf Rostislavitch eut ordonné à son frère de le quitter pour aller à Smolensk, ils résolurent, sans autres formalités, de l'arrêter lui-même. Sviatoslaf instruit de leur projet, pouvait à peine y ajouter foi. « Comment, disait-il à ses boyards, hier encore les » citoyens me témoignaient leur affection; hier » j'ai entendu leurs sermens, j'ai été témoin » du zèle qui les animait tous!.... » Au même instant le peuple se précipite dans le palais, arrête le prince, et l'envoie de force à Ladoga; il enferme son épouse dans un couvent, pille le trésor, et sa garde est chargée de chaînes. Mstislaf, neveu d'André, fut envoyé à Novgorod en qualité de lieutenant; Sviatoslaf sorti de Ladoga, se rendit chez son père, et celui-ci dans le premier mouvement de sa colère fit jeter au fond d'un cachot tous les marchands novgorodiens qui se trouvaient à Kief: cependant ayant su que plusieurs d'entre eux y étaient morts subitement, il eut pitié des autres; il leur fit rendre la liberté, et les dispersa dans les diffé-

André, maître de Novgorod.

rentes villes de sa principauté. Malgré le courroux du grand prince contre André de Souzdal, il n'avait pas l'intention de lui déclarer la guerre, et il manifesta au contraire le désir de rétablir la bonne intelligence entre eux.

Malheureusement il ne put jouir des douceurs que son amour sincère pour la paix devait lui procurer. Voyant qu'André, satisfait de l'acquisition qu'il venait de faire, n'était point disposé à prendre les armes contre le grand prince, l'inquiet Ysiaslaf eut de nouveau recours aux Polovtsi, et trouva un zélé partisan dans l'inconstant Sviatoslaf Vsevolodovitch. Leur parti se grossit bientôt de quelques boyards de Kief et de Tchernigof, enclins au désordre, car les malheurs publics tournent souvent à l'avantage de quelques particuliers. Sviastoslaf Olgovitch fit partir son fils Oleg pour Kief, où le grand prince désirait le recevoir avec amitié. Des calomniateurs persuadèrent à ce jeune homme que Rostislaf avait le dessein secret de le charger de fers, et l'imprudent Oleg, sans en parler à son père, alla se ranger sous les drapeaux d'Ysiaslaf Davidovitch et du prince de Séversk. Sviatoslaf fut sensiblement blessé de la perfidie de son fils et de son neveu envers le grand prince; mais des courtisans artificieux essayèrent aussi de noircir

Calomnies contre Rostislaf.

Rostislaf à ses yeux : « Sachez, dirent-ils à leur » prince, que le confesseur du fils de Rotislaf a » été de Smolensk chez Ysiaslaf, pour lui offrir » Tchernigof: le prince de Kief feint d'être votre » ami, mais il ne vous aide qu'avec lenteur, et » jusqu'ici vous n'avez retiré aucun avantage de » votre alliance avec lui. » Trompé par cette calomnie, le prince de Tchernigof se rangea du côté de son frère; cependant il ne voulut point lui-même prendre part à la guerre. Ysiaslaf fit des préparatifs avec ses alliés. Il resta quinze jours sous les murs de Péréiaslavle; il conjurait sans cesse et sans succès son gendre, Gleb Georgiévitch, de prendre les armes contre le grand prince, et voyant enfin Rostislaf prêt au combat, il se décida à se retirer. Sa seconde tentative fut plus heureuse. Pendant l'hiver, son armée grossie d'une multitude de Polovtsi, traversa le Dniéper au-dessus de Kief, et s'approcha de Podol (a), entourée de hautes palissades. C'est là que commença le combat. Les Polovtsi brisent les palissades en plusieurs endroits, se précipitent dans la ville, et mettent le feu aux maisons. Entourés de flammes, de fumée; menacés de toutes parts du glaive des barbares, les Kiéviens et les Bérendéens se retirent, saisis d'effroi, dans la ville

Le 8 février 1161.

(a) Partie basse de la ville.

haute, vers la porte d'Or. Le grand prince, d'après le conseil de sa garde, abandonna Kief et se retira dans Bielgorod, où il attendait de prompts secours. Rostislaf chassé.

Ysiaslaf, entré à Kief, y délivra beaucoup de ses amis qui gémissaient dans les prisons, et se hâta de faire le siége de Bielgorod. Le grand prince brûla les fortifications en bois, et se défendit pendant un mois. Vainement Sviatoslaf de Tchernigof engageait son frère à conclure une paix générale; en vain lui conseillait-il de lever le siége, de repasser le Dniéper, et d'attendre tout de sa justice; Ysiaslaf répondit à ses envoyés : « Si je repasse le Dniéper, mes alliés » m'abandonneront. Que deviendrai-je alors? » irai-je chercher une principauté dans les dé» serts des Polovtsi? Non, je préfère tomber » ici sous le fer de mes ennemis, au sort de » mourir de faim sur les bords de la Sem. » Sa conduite lâche répondit mal à ses orgueilleux propos; car, ayant appris que les Torques, les Bérendéens, les Petchénègues du Ross, Mstislaf de Volhynie et les Galliciens, venaient au secours du grand prince, Ysiaslaf prit la fuite, et perdit la vie sans honneur ainsi que sans gloire. Un cavalier ennemi lui déchargea un grand coup de sabre sur la tête, et le mit hors de combat. Le

grand prince et Mstislaf, qui le trouvèrent baigné dans son sang, ne purent retenir les larmes que leur arrachait leur sincère douleur. « Tu vois les » suites de ton injustice, lui dit le premier; mé» content de la principauté de Tchernigof, peu » satisfait de Kief même, tu as voulu m'enlever » jusqu'à Bielgorod. » Ysiaslaf, sans répondre un mot, demanda de l'eau : on lui donna du vin, et ce prince infortuné, après avoir jeté un regard de tendresse sur ses ennemis compatissans, rendit le dernier soupir.

Le 6 mars. Mort d'Ysiaslaf.

On dit que dans les combats il portait d'habitude le cilice de son frère, Nicolas le dévot, et que ce jour-là (on ignore pourquoi) il n'avait pas voulu le mettre. Les Polovtsi furent complétement battus, ainsi que la garde d'Oleg et celle du prince de Séversk. Les vainqueurs s'emparèrent de tous leurs bagages; ensuite ils envoyèrent à Tchernigof, le corps d'Ysiaslaf, qui fut sincèrement pleuré par son frère Sviatoslaf, et plus sincèrement encore par Jean Berladnik. Ce malheureux prince de Galitch avait perdu, dans Ysiaslaf, le seul protecteur qui lui était resté; il se retira en Grèce, et termina ses tristes jours à Thessalonique, où il fut empoisonné, à ce qu'ont prétendu les contemporains. Le grand prince ne voulut point se venger de Sviatoslaf

Berladnik est empoisonné en Grèce.

Olgovitch, ni même du prince de Séversk, beaucoup plus coupable encore, en ce qu'il l'avait comblé de bienfaits; il se contenta d'un nouveau serment de fidélité, et trouva moyen de s'arranger avec André, qui lui céda volontairement Novgorod, dont les habitans lui avaient paru d'une humeur trop inquiète et trop insubordonnée. Réprimés par la crainte que leur inspirait l'union de deux princes aussi puissans, les Novgorodiens se tranquillisèrent, et rappelèrent dans leurs murs Sviatoslaf Rostislavitch.

En même temps qu'il faisait la paix avec ses ennemis, Rostislaf se brouilla avec son neveu Mstislaf de Volhynie, qui l'avait fait monter et le soutenait sur le trône. Le grand prince lui avait donné, en toute propriété, Bielgorod, Tripol, Tortchesk, comme à l'héritier présomptif de la couronne de Kief; mais le bouillant Mstislaf voulut commencer, avant le temps, à régner en despote; il ferma l'oreille aux reproches de son oncle, et transporté de fureur, il se retira en Volhynie, essayant, par des menaces, d'attirer dans son parti Vladimir Andréiévitch qui gouvernait dans Pérésopnitsa. Ce dernier lui répondit : « Vous êtes le maître de conquérir mes » domaines, et je suis prêt à traîner une vie » misérable, avec mes enfans, dans les pays Fidélité d'un prince.

» étrangers; mais je serai toujours, d'esprit et de » cœur, l'ami de Rostislaf. » Irrité de l'emportement de son neveu, le grand prince lui ôta les villes de la principauté de Kief, qu'il lui rendit avec plaisir aussitôt que, revenu à la modération, il eut recouru à sa générosité. Rostislaf agit avec la même grandeur envers tous ses autres parens, et leur forma des apanages à leur convenance. La tranquillité intérieure était d'autant plus nécessaire, que des ennemis étrangers, les Polonais, inquiétaient à cette époque l'occident de la Russie, et ravageaient les environs de Tcherven.

Apanages.

Incursion des Polonais.

André, qui s'occupait exclusivement du bonheur de ses États, restait paisible spectateur des événemens qui se passaient au loin. Non-seulement il avait un bon cœur, mais il était doué d'un esprit élevé qui lui faisait distinguer clairement la cause des malheurs de l'Empire, malheurs qu'il voulait au moins épargner à sa principauté. Pour y réussir, il anéantit le désastreux système des apanages, et il ne donna de villes ni à ses frères, ni à ses fils. Il n'est pas douteux que les boyards de ces premiers blâmèrent une conduite qui les privait de l'avantage de participer à l'administration des jeunes princes, c'est-à-dire, de ruiner le pays et de s'enrichir. Il y en eut aussi quelques uns qui pensèrent qu'André

André règne seul dans sa principauté.

régnait illégalement dans Souzdal, désignée par Georges, pour apanage, au plus jeune de ses enfans, et que le peuple, obligé de respecter la volonté d'un souverain qui n'était plus, n'avait pu, sans parjure, choisir André. A l'instigation de leurs perfides boyards, les frères du prince témoignèrent sans doute quelque mécontentement, et songeaient à faire tôt ou tard usage de leurs droits; car André, qui jusqu'alors avait montré, dans tous les événemens dont nous venons de parler, une grande douceur, résolut, pour la tranquillité de l'État, de faire une chose injuste dans l'opinion de nos ancêtres. Il exila ses frères Mstislaf, Vassilko, Michel, ainsi que deux neveux, enfans de feu Rostislaf, et beaucoup de seigneurs de la cour de son père, ses secrets ennemis. Mstislaf et Vassilko, avec leur mère, se retirèrent à Constantinople, emmenant avec eux leur jeune frère Vsevolod, âgé de huit ans, et si célèbre dans la suite. L'empereur Manuel les reçut avec les plus grandes marques de distinction et d'amitié; il tâcha de les consoler par ses bienfaits; et d'après les annalistes grecs et russes, il donna à Vassilko la province du Danube.

Exil de ses frères en Grèce.

La mort de Sviatoslaf de Tchernigof devint, dans le midi de la Russie, une cause de mésintelligence entre les fils et le neveu. Sviatoslaf, si

Mort de Sviatoslaf

connu par son attachement à son malheureux frère Igor, et par son amour pour la paix, laissa à ses héritiers de grandes richesses. Pendant l'absence d'Oleg, son fils aîné, Antoine, évêque de Tchernigof, et les principaux seigneurs, se rassemblent chez la veuve désolée du prince défunt, et, craignant l'avidité du souverain de Séversk, ils prennent la résolution de cacher la mort de Sviatoslaf jusqu'au retour d'Oleg. Tous jurent de garder le secret, et surtout l'évêque, malgré ce que lui disaient les boyards : « Un » évêque a-t-il besoin de baiser la sainte-croix ? » votre amour pour la famille du prince est bien » connu. » Mais ce prélat, dit notre annaliste, était Grec, c'est-à-dire, fin et rusé. Il écrit sur-

Perfidie d'un évêque.

le-champ à Sviatoslaf Vsevolovitch, que son oncle n'était plus ; qu'Oleg et sa garde étaient absens de la ville ; que la princesse et ses enfans n'étaient occupés que de leur douleur, et qu'il trouverait chez elle des trésors immenses. Ce prince donne sur-le-champ ordre à son fils de s'emparer de Gomel ; il envoie ses boyards dans plusieurs autres provinces dépendantes de Tchernigof, et il se dispose lui-même à faire son entrée dans la capitale ; Oleg l'avait prévenu : cependant il lui céda volontairement Tchernigof, en échange de Novgorod Séversky. Sviatoslaf

jura de récompenser les frères d'Oleg par d'autres apanages, mais il oublia bientôt sa promesse, et les deux parties se préparèrent de nouveau à la guerre. Déjà Sviatoslaf avait appelé les Polovtsi, lorsque le grand prince, oncle d'Oleg, arrangea ce différent, et engagea Sviatoslaf à céder quatre villes à Oleg.

Troubles dans le pays de Polotsk.

Les princes souverains de Polotsk étaient les seuls que Rostislaf n'avait pu mettre à la raison, et ils faisaient la guerre entre eux. Après plusieurs entreprises, où les divers partis obtinrent tour à tour des succès et des revers, le fils du grand prince, qui régnait à Vitebsk, aida Vseslaf, l'un de ces princes, à prendre possession de Polotsk, entreprise généralement approuvée. Dans ces guerres peu importantes, mais où il se répandait cependant beaucoup de sang, les Lithuaniens servirent les souverains de Polotsk en sujets fidèles.

Depuis long-temps les Russes, dont l'épée n'était teinte que du sang de leurs frères, n'avaient eu aucune guerre importante avec les ennemis du dehors. Après avoir joui, pendant quelques années, des douceurs de la paix, André se souvint enfin de la gloire militaire qui avait illustré ses première années, et il se mit en campagne, réuni aux troupes du prince de Mourom, pour se

Guerre avec les Bulgares.

venger d'un outrage qu'il avait reçu de ses voisins, les Bulgares; il battit leur nombreuse armée, enleva leurs drapeaux et poursuivit leur prince. Revenu, avec sa cavalerie, au lieu du combat, il trouva l'infanterie de Vladimir rangée autour de l'image grecque de la Vierge, apportée de Vouychégorod. Aussitôt il se jeta à genoux devant la sainte image, versa des larmes en signe de sa reconnaissance envers le ciel, et pour perpétuer le souvenir de cette importante victoire, il institua une fête particulière, célébrée encore de nos jours, par notre église. Les Russes s'emparèrent de Briakhimof, célèbre ville des Bulgares, sur la Kama, et en réduisirent plusieurs autres en cendres.

Victoire sur les Suédois.

Le même été fut signalé par une victoire que les Novgorodiens remportèrent sur les Suédois, qui, alors possesseurs de la Finlande, voulaient conquérir Ladoga, et étaient venus jusqu'à l'embouchure du Volkhof. Les habitans eux-mêmes brûlèrent leurs maisons de campagne, et sous le commandement du brave possadnik Néjata, ils se défendirent avec tant de courage, que l'ennemi se retira sur la rivière Vorona ou Salma. Le cinquième jour, Sviatoslaf arrivé avec Zacharie, possadnik de Novgorod, tomba sur les Suédois, et leur fit une grande quantité de prisonniers :

des cinquante-cinq barques qui les avaient amenés, douze se sauvèrent à peine.

Cependant les Polovtsi ne cessaient d'exercer leurs ravages sur les rives du Dniéper : afin de les réprimer, Rostislaf engagea beaucoup de princes à venir le joindre avec leurs gardes. Il semblait qu'à l'exemple de son aïeul Monomaque, il voulût signaler son règne par quelque grande entreprise, et soumettre pour long-temps ces barbares ; mais l'armée alliée s'occupa uniquement de protéger la navigation du Dniéper : elle se tint quelque temps à Kanef, et dès que la flotte marchande fut heureusement arrivée de la Grèce, elle se sépara. En revanche, à l'entrée de l'hiver, qui cette année fut très-rigoureux, le prince de Séversk, et le frère de celui de Tchernigof, osèrent s'enfoncer, avec un petit nombre de troupes, dans les déserts des Polovtsi : ils prirent les bagages des deux khans ; ensuite ils s'en revinrent avec un riche butin, et quantité d'or et d'argent.

Les Russes battent les Polovtsi dans leurs déserts.

Rostislaf, déjà avancé en âge, s'occupait principalement alors du sort de ses enfans : malgré la faiblesse de sa santé, il alla à Novgorod pour affermir Sviatoslaf sur le trône de cette principauté. A Tchernigof, le grand prince fut fêté par son gendre Oleg, et il eut le plaisir de voir

l'amour sincère que lui portaient les habitans de Smolensk, dont les ambassadeurs vinrent à sa rencontre à trois cents verstes de la ville. Son fils Roman, ses petits-fils, l'évêque Manuel, complimentèrent le bon vieillard; et selon l'usage ancien, les seigneurs et les marchands lui apportèrent des présens. Le chemin l'avait tellement fatigué, qu'il ne put aller au-delà de Véliki-Louki. Arrivé dans cette ville, il fit venir les principaux citoyens de Novgorod, exigea d'eux le serment qu'ils oublieraient leurs anciens mécontentemens au sujet de son fils; qu'ils ne chercheraient point d'autre prince, et *que la mort seule pourrait les séparer de lui*. Comblé des présens de Sviatoslaf et des Novgorodiens, tranquillisé par le spectacle de leur bonne intelligence, le grand prince retourna à Smolensk. Rognéda, fille de Mstislaf-le-Grand, voyant l'état de faiblesse où se trouvait son frère, lui conseilla de rester dans cette ville pour y être enterré dans l'église qu'il avait fondée lui-même. « Non, dit Rostislaf, je veux être inhumé dans » le monastère de St.-Théodore de Kief, à côté » de notre père; et si Dieu me rend la santé, je » prendrai l'habit religieux dans ce monastère. » Il mourut en chemin, en lisant ses prières d'une voix affaiblie, les yeux fixés sur une image du

Le 14 mars 1167. Mort du grand prince.

Sauveur et remplis des douces larmes d'une piété vraiment chrétienne.

Son caractère.

Ce petit-fils de Monomaque était du nombre rare de ces princes qui trouvent bien plus de charge que de plaisirs dans la dignité suprême. Peu jaloux de la puissance souveraine, il monta deux fois sur le trône des grands princes, et désirait sincèrement y renoncer. Rostislaf avait une amitié particulière pour Polycarpe, abbé de Petchersky. Pendant le grand carême, il dînait ordinairement tous les samedis et les dimanches avec cet homme respectable et douze frères du couvent de St.-Théodore; il s'entretenait avec eux des vertus chrétiennes, et parlait souvent du dessein qu'il avait de s'éloigner d'un monde trompeur, afin de consacrer au ciel, dans le silence du monastère, une vie courte et passagère : il manifesta surtout ce désir après la mort de Sviatoslaf; mais le sage abbé lui répondait toujours : « Prince, ce n'est pas là ce que le ciel exige de » vous. Aimez la justice et soyez le défenseur de » la Russie. » Il n'y a point de doute qu'un prince pieux sera toujours, plus que tout autre, le père de son peuple, s'il ajoute à cette vertu précieuse la fermeté du caractère et la solidité de l'esprit. Rostislaf n'eut point les grandes qualités de son père et de son aïeul; mais il aima la paix,

le repos de sa patrie, la justice, et il craignit de tremper ses mains dans le sang des Russes.

Alliance et mariage

Ce grand prince fut l'ami de l'empereur Manuel; il lui prêta son secours, comme professant la même religion, dans la guerre que ce monarque eut à soutenir contre Étienne III, roi de Hongrie. Manuel avait également alors fait alliance avec Yaroslaf, prince de Galitch. Lorsqu'il eut appris que ce dernier avait l'intention de donner sa fille en mariage à Étienne, l'empereur lui écrivit que ce prince était un monstre de perfidie, et que l'épouse d'un tel homme ne pouvait être que très-malheureuse. Cette lettre produisit l'effet qu'on en attendait, et quoique déjà Yaroslaf eût envoyé sa fille en Hongrie, et qu'il ne lui fût plus possible de rompre son mariage, cependant il se rangea du côté des Grecs. Étienne, irrité contre son beau-père, se sépara de sa jeune épouse et obtint la main de la fille du duc d'Autriche. Malgré l'alliance qu'il venait de contracter avec l'empereur, le prince de Galitch reçut amicalement l'ennemi de Manuel, Andronik Comnène, fils d'Isaac, et donna même quelques villes à ce prince, échappé des prisons de Constantinople (41). Au rapport des historiens byzantins, Andronik accompagnait toujours Yaroslaf à la chasse; il assistait avec lui au

conseil d'État, logeait au palais, dînait à la table du prince, et avait même le droit de lever des troupes pour son propre compte. Manuel témoigna son mécontentement à Yaroslaf; il envoya enfin à Galitch deux métropolitains qui persuadèrent à Andronik de retourner à Constantinople. Côme, évêque de Galitch, et les boyards d'Yaroslaf, l'accompagnèrent jusqu'aux frontières, avec tous les honneurs dus à son rang. Au bout de quelques années, ce prince exilé fut revêtu de la dignité impériale, et comme il était sincèrement ami des Russes, il imitait leurs mœurs, et était surtout passionné pour la chasse et la course. Précipité du trône, il voulut une seconde fois chercher un asile dans notre patrie; il fut pris et périt à Constantinople au milieu des tortures.

En 1160, Rostislaf avait fait venir de la Grèce, un nouveau métropolitain, nommé Théodore, qui mourut trois ans après. Le grand prince, reconnaissant enfin le mérite de Clément, voulut lui rendre le titre de chef de notre Église: il envoya, en conséquence, en Grèce, un seigneur de sa cour; mais à Oleschié, ce boyard rencontra Jean, nouveau métropolitain, nommé à Constantinople, sans l'aveu du grand prince. Rostislaf, mécontent, fut apaisé par la

Affaires ecclésiastiques.

lettre amicale que lui écrivait Manuel, et par de riches présens en velours et étoffes précieuses. Il reçut l'archevêque grec, à condition qu'à l'avenir, l'empereur et le patriarche ne nommeraient plus le métropolitain pour la Russie, sans le consentement de son souverain. Afin de satisfaire le vœu des ambitieux Novgorodiens, Jean permit à leur évêque, homme vertueux, qui portait aussi le nom de Jean, de prendre le titre d'archevêque. Ce métropolitain, qui mourut peu de temps avant le grand prince, était fort instruit. Lorsqu'il sut que le pape, Alexandre III, désirait connaître les dogmes particuliers de notre Église, il lui écrivit une lettre très-flatteuse, dans laquelle il justifiait la doctrine de l'Église d'Orient. Sa lettre, vraie ou supposée, imprimée en langue latine, est digne d'un pasteur évangélique. « J'ignore, dit » l'auteur, comment les hérésies se sont in- » troduites dans l'Église de Dieu : je ne puis » comprendre davantage pourquoi les Romains » nous appellent de faux chrétiens. Nous ne » suivons point leur exemple, et nous les regar- » dons comme nos frères, bien que nous voyions » qu'ils se trompent en beaucoup de choses. » Après avoir exposé la doctrine des deux Églises, et prouvé l'accord de la nôtre avec les maximes

des apôtres, le bon métropolitain supplie le pape de rétablir l'ancienne unité de religion ; il le salue au nom de tout son clergé, et finit par exprimer le désir qu'un amour fraternel anime le cœur de tous les chrétiens.

CHAPITRE XVII.

Le grand prince MSTISLAF YSIASLAVITCH DE KIEF.

ANDRÉ, *prince de Souzdal ou de Vladimir.*

1167 — 1169.

Perfidie de Vladimir. — Sviatoslaf chassé de Novgorod. — Guerre avec les Polovtsi. — Discours de Mstislaf. — Calomnie des boyards. — Haine d'André contre Mstislaf. — Prise et chute totale de Kief.

1167. INSTRUITS des dernières volontés du grand prince, les fils de Rostislaf, son frère Vladimir, le peuple de Kief et les Klobouks noirs, appelèrent sur le trône Mstislaf de Volhynie. Ce prince, retenu pour lors par certaines dispositions qu'il voulait faire dans son apanage, confia Kief à son neveu Vassilko, et envoya un nouveau grand juge à Kief; mais bientôt il apprit par eux que son oncle, son frère Yaroslaf, les fils de Rostislaf, et Vladimir Andréievitch, prince de Dorogobouge, venaient de conclure un traité d'alliance; qu'ils avaient l'intention de disposer des provinces à leur gré, et

qu'ils voulaient garder pour eux Brest, Tortchesk et autres villes. Mstislaf, irrité de leur conduite, appela à son secours les Galliciens, les Polonais, et marcha vers le Dniéper, avec une puissante armée. Les Kiéviens, qui avaient tendrement aimé le père, chérissaient également le fils, connu par ses exploits : aussi le peuple attendait Mstislaf avec impatience; il alla avec joie à sa rencontre, et les princes reconnurent la nécessité de faire la paix. Le lâche et perfide Vladimir Mstislavitch fut le seul qui osa se défendre dans Vouychégorod. Il était facile au grand prince de punir le rebelle; cependant, comme il désirait la tranquillité, il lui céda Kotilnitsa. Quel fut son étonnement, lorsqu'au bout de quelques jours, il apprit les nouveaux projets et la perfidie de son oncle! Dans une entrevue qui eut lieu entre ces princes, dans le monastère de Petchersky, Vladimir chercha à se justifier. « Vos lèvres sont encore humides du baiser » que vous avez imprimé sur la sainte croix, » en signe de la sincérité de votre amitié, » lui dit Mstislaf, qui exigea un second serment de Vladimir. Cet oncle dénaturé le prêta, en même temps qu'il faisait savoir secrètement à ses boyards, que les Bérendéens étaient prêts à le servir et à détrôner Mstislaf. Les seigneurs, hon-

Perfidie de Vladimir.

teux de tant de perfidie, refusèrent d'obéir. « Eh bien, dit-il, mes jeunes officiers devien-» dront mes boyards. » Il part aussitôt, et arrive chez les Bérendéens, dont la déloyauté égalait la sienne; car ces barbares, qui étaient réellement alors en parfaite intelligence avec lui, oublièrent leurs engagemens dès qu'ils le virent abandonné des princes, de ses parens, de ses boyards, et lui décochèrent une flèche dans la poitrine. Vladimir n'eut que le temps de s'enfuir : accablé par ses remords, repoussé par son cousin le prince de Dorogobouge, et redoutant avec raison la vengeance de son neveu, ce prince malheureux vint se jeter dans les bras d'André de Souzdal, qui le reçut, mais qui refusa de le voir. Il lui promit un apanage, et jusque-là il lui ordonna de se fixer dans la principauté de Gleb de Rezan. Mstislaf dit à la mère de Vladimir, restée à Kief : « Vous êtes libre d'aller où vous voudrez, » mais je ne puis habiter les mêmes lieux que » vous, lorsque votre fils en veut à mes jours » et qu'il se rit de la sainteté des sermens. »

André refusa également de recevoir chez lui un autre exilé, Sviatoslaf Rostislavitch. Les Novgorodiens, persuadés que la mort du frère de Sviatoslaf les dégageait de leur serment, formèrent, dans leurs conciliabules nocturnes, le

projet de chasser leur prince. Instruit de la conjuration, Sviatoslaf s'enfuit à Véliki-Louki, et fit déclarer aux Novgorodiens qu'il ne voulait plus les gouverner. « Eh! nous ne voulons pas » davantage vous avoir pour prince, » répondirent les citoyens. Ils en firent le serment devant l'image de la Sainte-Vierge, et le chassèrent de Louki. Sviatoslaf se réfugia chez André de Souzdal, avec le secours duquel il réduisit en cendres Torjek, et en ravagea les environs. D'un autre côté, le prince de Smolensk, pour venger son frère, brûla Louki, dont les habitans infortunés se précipitèrent en foule sur Novgorod, demandant du secours. De concert avec le prince de Smolensk et Vseslaf de Polotsk, le puissant André voulut que les Novgorodiens s'humiliassent devant Sviatoslaf. « Vous » n'aurez point d'autre prince, » leur fit-il dire en les menaçant. Le peuple, opiniâtre, méprisa ces menaces; il mit à mort le possadnik et deux autres amis de Sviatoslaf, en même temps qu'il se préparait à faire une vigoureuse résistance, et qu'il envoyait demander au grand prince Mstislaf, un de ses fils, lui promettant de mourir pour lui et pour la liberté. Les envoyés de Novgorod purent à peine arriver à Kief, car de tous les côtés on les épiait et on

leur courait sus comme sur des brigands. Novgorod était alors commandée par l'habile posadnik Yakoun, qui força Sviatoslaf à se retirer de Rouss. Ce prince avait une armée alliée très-forte; cependant il n'osa pas tenter le sort d'une bataille, et se contenta de détruire des bourgs et des villages. Deux ans après il mourut, et mérita les éloges des annalistes par ses vertus, son désintéressement et son amour par sa garde.

1168. Guerre avec les Polovtsi. Les Novgorodiens restèrent, pendant quelque temps, privés du prince qu'ils attendaient de Kief avec la plus vive impatience. Mstislaf était alors occupé d'une grande entreprise militaire. Il avait rassemblé tous les princes alliés en conseil extraordinaire, et leur avait dit :

Discours de Mstislaf. « La Russie, notre chère patrie, gémit des » blessures que lui font les Polovtsi, dont nous » n'avons pu, jusqu'à présent, arrêter les criminels efforts : ils nous jurent sans cesse une » sincère amitié ; ils reçoivent nos présens ; » mais, sans respect pour la foi des traités, ils » s'emparent des Chrétiens, et les entraînent en » captivité dans leurs déserts. Il n'y a plus de » sûreté pour nos bâtimens de commerce qui » naviguent sur le Dniéper, chargés de riches » marchandises. Les barbares ont résolu de » s'emparer de la route marchande qui conduit

» en Grèce. Il est temps de recourir à des » moyens actifs et puissans. Mes amis et mes » frères, mettons un terme à la guerre civile; » levons les yeux au ciel; tirons le glaive de la » vengeance, et, après avoir invoqué le nom du » Seigneur, tombons sur ces féroces ennemis. Il » est glorieux, amis, de voler au champ d'hon- » neur, et d'y suivre les traces de nos pères et de » nos aïeux. » Tous jurèrent, d'une voix unanime, de mourir pour la Russie; et chacun des princes amena sa garde. L'union de tant braves comblait de joie les boyards; le peuple bénissait la noble ambition qui les portait à devenir les défenseurs de la patrie. Pendant neuf jours l'armée marche à travers les déserts. A cette nouvelle, les Polovtsi se retirent, en toute hâte, loin du Dniéper, abandonnant leurs femmes et leurs enfans. Les princes laissent leurs bagages derrière eux, et se mettent à la poursuite des fuyards, qui furent complétement battus. On leur prit beaucoup de tentes sur les bords de l'Orel; on délivra les prisonniers russes, et l'on revint avec un immense butin, des troupeaux de chevaux et des captifs, sans autre perte, du côté des alliés, que celle de trois hommes. Selon l'ancien usage, le butin fut distribué entre les princes, les boyards et les sol-

Le 2 mars.

dats ; le peuple célébra cette victoire par des réjouissances qui eurent lieu le jour de Pâques. Bientôt, à la satisfaction générale, on vit arriver heureusement la flotte marchande qui venait de la Grèce, chargée de richesses. Les princes allèrent à sa rencontre avec leur armée, afin de défendre les marchands des attaques des Polovtsi, qui n'étaient pas encore entièrement réduits.

Tranquille alors dans la ville de Kanef, Mstislaf jouissait, avec ses alliés, du résultat de la victoire ; tandis que les Kiéviens, ivres de joie à la nouvelle de ses triomphes, se félicitaient de l'arrivée des marchandises grecques. Tous étaient loin de prévoir le malheur qui planait sur leur tête, malheur dont la première cause était bien légère. Les princes se plaignirent à Mstislaf, de ce qu'étant avec eux sur les bords de l'Orel, il avait secrètement envoyé, pendant la nuit, sa garde à la poursuite des ennemis dispersés, afin de ne partager son butin avec personne. Deux boyards, que le grand prince avait éloignés de la cour pour un vol infâme, s'efforcèrent aussi de semer la discorde parmi les frères : ils persuadèrent à David et à Rurik que Mstislaf voulait les faire prisonniers. La crédulité est l'apanage des mœurs grossières. Les boyards de Kief, qui connaissaient l'innocence de leur sou-

Calomnies des boyards.

verain, cherchaient à prouver combien cette accusation était peu fondée; et, suivant l'usage d'alors, les princes en faisaient le serment. Mais les Rostislavitchs conservèrent leurs soupçons, et refusèrent de livrer les calomniateurs au prince de Kief: « Qui voudra désormais, disaient-ils, » nous avertir des dangers qui nous menacent? » En même temps Vladimir, oncle de Mstislaf, exigea de lui de nouvelles villes. Sur son refus, il se déclara son ennemi et se retira à Dorogobouge. C'est ainsi que le grand prince se vit privé d'amis et d'alliés, au moment où sa position lui en faisait sentir l'indispensable besoin.

Mais la principale cause de son infortune vint de ce qu'il s'était décidé à satisfaire le vœu des Novgorodiens, et qu'après avoir hésité longtemps, il leur avait enfin envoyé son fils Roman pour les gouverner. Ce jeune prince prit sur lui d'être leur vengeur. Il ravagea une partie de la principauté de Polotsk, brûla la ville de Toropetz, dans le pays de Smolensk, et emmena beaucoup d'habitans en captivité. André de Souzdal, qui ne pouvait pardonner à Mstislaf de s'être déclaré le protecteur des Novgorodiens, voulut venger ses alliés, les princes de Polotsk et de Smolensk. Il vit peut-être, avec un secret plaisir, l'occasion d'anéantir la puissance sou-

veraine de Kief, et de devenir le premier des princes russes : au moins il laissa, pour quelque temps, Novgorod en repos, et ne songea plus qu'aux moyens de détrôner Mstislaf, que depuis long-temps il détestait. Il s'allia secrètement avec les Rostislavitchs, Vladimir de Dorogobouge, Oleg de Séversk, Gleb de Péréiaslavle, et le prince de Polotsk; il prit sous ses ordres les gardes des princes de Rezan, de Mourom, et rassembla une nombreuse armée, qu'il confia à son fils Mstislaf et au voïévode Boris. Il leur ordonna en même temps de se rendre à Vonychégorod, gouvernée alors par David Rostislavitch, où devaient se réunir tous les alliés. Cette nombreuse levée de troupes, commandée par onze princes (au nombre desquels se trouvait aussi le jeune Vsevolod Georgiévitch revenu de Grèce), marcha de différens côtés vers le Dniéper. L'imprudent Mstislaf n'avait aucune connaissance de l'orage qui allait fondre sur lui : il envoya à Novgorod, Michel Georgiévitch, frère d'André, un de ses fidèles amis, avec un détachement de Klobouks noirs. Les Rostislavitchs saisirent ce prince en chemin, ainsi que les marchands de Novgorod. Mstislaf avait eu à peine le temps d'appeler à son secours les Bérendéens et les Torques, que

Haine d'André pour Mstislaf.

1169.

déjà l'ennemi était sous les murs de Kief. Après deux jours de sanglantes attaques et d'intrépide défense, la ville fut emportée d'assaut par les alliés, ce qui n'était jamais arrivé.

Le 8 mars.

Prise et chute absolue de Kief.

Cette mère des villes russes, selon l'expression d'Oleg, avait plusieurs fois été assiégée et opprimée : elle avait quelquefois ouvert sa porte d'Or à ses ennemis; mais jamais encore personne n'y était entré de force. A leur honte éternelle, les vainqueurs oublièrent qu'ils étaient Russes! Pendant trois jours, non-seulement les maisons, mais encore les monastères, les églises, et jusqu'aux temples de Sainte-Sophie et de la Dîme, furent livrés au pillage : ils en enlevèrent les précieuses images, les ornemens sacerdotaux, les livres, les cloches même; et notre naïf annaliste, pour justifier ces brigandages, nous dit que les Kiéviens expièrent, en cette funeste circonstance, leurs péchés, et surtout la faute d'avoir admis quelques faux dogmes de Constantin, alors métropolitain. Mstislaf se retira, avec son frère Yaroslaf, en Volhynie, abandonnant sa femme, son fils et ses boyards entre les mains de ses ennemis. Trahi par les Kloubouks noirs, il fut, pendant sa fuite, sur le point de périr victime de leur perfidie.

André donna Kief à son frère Gleb; mais

cette ville perdit, pour toujours, le droit d'être appelée *capitale de notre patrie*. Gleb et ses successeurs étaient sous la dépendance d'André, qui, depuis cette époque, devint naturellement grand prince de la Russie ; et c'est ainsi que la ville de Vladimir, d'origine nouvelle, et peu opulente, en comparaison de l'ancienne capitale, parvint à la remplacer, et dut sa célébrité à l'aversion d'André pour la Russie méridionale.

NOTES

DU DEUXIÈME VOLUME.

(1) Voila du moins ce qu'écrit Dittmar, qui avait auprès du roi de Pologne plusieurs amis, témoins oculaires de ces événemens. Narouchevitch donne à cet archevêque le nom d'Anastase (Hist. Narodu. Polsk., t. II, p. 191). Dittmar dit que neuf sœurs d'Yaroslaf et sa femme se trouvaient alors à Kief; mais Nestor ne fait mention que des deux filles de Vladimir. Les historiens polonais donnent à la sœur de Peredslava le nom de *Metchislava*, ou de *Mstislava* (Dlougosch, Hist. Polon., t. I, page 154).

Les historiens polonais racontent que, pour attester son triomphe, Boleslas, à son entrée à Kief, pourfendit avec son cimeterre la porte d'Or de cette ville (Dlougosch : *illam in sui medio dividens*); que cette arme formidable, donnée à Boleslas par un ange (Bogoufal, p. 25; et Kadloub. Hist. Polon., liv. II, page 6(5), fut appelée *ébréchée*, à cause de l'entaille qui lui fut faite lorsqu'elle eut servi à fendre la porte de Kief (Mart. Gallus, p. 62; Kadloub. p. 6(5; Bogoufal, p. 25). Ils ajoutent que, dans des temps plus modernes, ce cimeterre était conservé en dépôt dans l'arsenal de Cracovie, et que les rois de Pologne s'en servaient toujours lorsqu'ils allaient à la guerre (Kadloub. p. 6(5); contes assez ingé-

nienx, dont nous trouverons, dans la suite, plus d'un exemple.

Dittmar écrit que l'épouse de Sviatopolk resta en Russie, lorsqne ce prince s'enfuit en Pologne (*V.* Dittmar, Chron., liv. VIII).

(2) Au sujet des sœurs d'Yaroslaf, Dittmar dit, p. 426: « Quarum unam, priùs desideratam, antiquus fornicator » Boleslaus, oblita contectali sua, injustæ duxerat. » (*Voyez* aussi Dlougosch, Hist. Pol., lib. II, p. 168). Il est dit, dans plusieurs autres chroniques : « Alors Boleslas associa » à sa couche Peredslava, sœur d'Yaroslaf. » Un des plus anciens annalistes polonais, Martin Gallus, assure qu'elle fut la principale cause de la guerre, et que le roi ne devint aussi terrible ennemi d'Yaroslaf, que par le refus qui lui fut fait, par ce prince, de la main de sa sœur. Lomonossof appelle, à tort, cette princesse, l'épouse de Boleslas (*V.* Femmes de Boleslas Narouchevitch, Hist. Narodu, Polsk., t. II, p. 202). Dlougosch, Kromer, Sarnitsky, et autres historiens polonais, disent qu'avant de sortir de Kief, Boleslas, en signe de souveraineté sur la Russie, posa, comme un autre Hercule, des colonnes de fer sur le Dniéper, à l'endroit où ce fleuve reçoit la Soula. Mais Kadloubek, auteur plus ancien, dit nommément que ce ne fut point *en Russie*, mais *en Saxe*, sur la Saal, que Boleslas érigea cette colonne de fer; qu'à Kief il se contenta de fendre la porte de fer, afin que ces deux monumens servissent de limites à ses possessions à l'orient et à l'occident (Hist. Pol., liv. II, p. 648). Sarnitsky écrit que le roi mit, dans le Dniéper, des tuyaux de cuivre, auxquels le courant de l'eau faisait répéter le nom de Boleslas. « D'autres, ajoute-t-il, prétendent que » ces sons proviennent d'un vide qui se trouve dans un

rocher à fleur d'eau sur ce fleuve. » (Sarnicii, Annal. Pol., lib. VI, p. 1048). Cependant Narouchevitch n'a pas osé répéter les paroles de son compatriote (Hist. Nar. Pol., lib. II, p. 194).

(3) Martin Gallus (p. 62 et 63) et Kadloubek décrivent les opérations dans l'ordre suivant :

A la nouvelle que le roi a pénétré dans la Russie, Yaroslaf abandonne ses États (dans Kadloubek : *hamum cum regno abiicit*), et s'enfuit on ne sait où. Boleslas s'empare de Kief, met la couronne sur la tête d'un de ses parens, et s'en retourne après avoir licencié une grande partie de ses troupes. Le prince russe se met à sa poursuite, avec des forces cent fois plus puissantes (Martin Gallus, *hostes vero quasi centies tantum fuere*); et il est vaincu sur le Boug. Quelque temps après, le grand prince attaque de nouveau Boleslas ; il se moque de lui : il est battu et fait prisonnier avec ses boyards les plus illustres (*V.* Kadloubek). Ils sont amenés à Boleslas, liés comme des chiens de chasse ; mais ce généreux vainqueur leur dit : « Il est d'une âme basse d'insulter aux malheureux hu- » miliés par le sort : ce qui arrive aux autres peut égale- » ment m'arriver. »

Pour d'autres détails, *V.* Dlougosch, Hist. Pol., lib. II, p. 151 et 168 ; Kromer, Strikofsky, *etc.* Le récit de Dittmar, historien contemporain, certifie celui de Nestor, ainsi que sa chronologie. Dlougosch veut que ces faits militaires se soient passés en 1008 et 1009 ; mais Martin Gallus, lui-même, met la prise de Kief à l'an 1018.

Dlougosch et Kromer disent que Boleslas reçut alors le nom de *brave* (*Chrabri* hoc est, acris appellationem, propter excellentem virtutem et animi magnitudinem à Russis tributam, accepit), et qu'il fonda, près de la

Visletsa, un nouveau château, qu'il nomma *Chrabrets*.

(4) *Voyez* Torfeus, Hist. Norv. Pars III, p. 97. Les écrivains norvégiens appellent Bratchislaf, *Bratislaf*; Yaroslaf, *Yarisleif*, et Sviatopolk, *Bourislaf*.

(5) Mem. popul., t. II, p. 1010. Cédrénus écrit qu'Andronique s'empara de la Tauride, avec le secours d'un frère de Vladimir (c'est-à-dire d'un fils), nommé Sfeng. Le grand prince Sviatopolk, alors occupé de faire la guerre à Yaroslaf, n'aurait pu prêter main forte aux Grecs.

(6) *V.* Orient. Géogr., préface, p. xxviii. Le lévite Ychûdah appelait ce livre, *Sepher Kozi*. Le savant Bouxdorf en a donné une édition avec la traduction latine, à Bâle, en 1660, et en dit : *Liber multiplicis doctrinæ ac multæ laudis*. Lors de l'invasion des Tatars dans le treizième siècle, nous ne voyons plus aucune trace de la puissance des Khozars sur les bords de la mer Caspienne. A cette époque, les Yasses se trouvaient maîtres d'une ville à l'embouchure du Volga.

(7) Stourlezon raconte qu'un prince russe, nommé Vissivald, rechercha la main de Sigrida Storrada, veuve du roi de Suède, et femme de la plus grande beauté, qui le fit assassiner, avec un autre de ses amans, roi de Vestphalie, pour avoir osé demander sa main (Hist. reg. sept., t. I, p. 261). Dalin croit que ce prince russe est le même que Vsevolod, fils de Vladimir, chassé de la Russie pendant la guerre civile. Sans aucune attention pour l'ordre chronologique, cet auteur rapporte que la cruelle Sigrida ne voulut céder en rien à la célèbre Olga, qui gouvernait alors la Russie (Gesch. des R. Schev.', t. I, p. 451). S'il est vrai que Sigrida se soit, comme il le dit, mariée en 981, c'est-à-dire après la mort de Vladimir, et à l'é-

poque où Vsevolod put arriver en Suède, cette Vénus ne devait pas avoir moins de cinquante ans.

(8) *Voyez* Stourlézon, Hist. reg. sept., t. I, p. 517. « Ingigerda, dit cet annaliste, confia le gouvernement » d'Aldeihabourg à son parent, le prince Ragnevald. Elle » avait eu d'Yaroslaf trois fils : Valdimar (Vladimir), » Vissivold (Vsevolod), et Holti, c'est-à-dire l'adroit, » l'agile. » Nous ignorons quel est celui des fils d'Yaroslaf que les Scandinaves désignaient sous ce dernier nom.

(9) Jusqu'à présent le Podlessié ou Polessié (c'est-à-dire, le pays des Forêts), où habitaient les Yatviagues, est riche en rivières poissonneuses, et en abeilles. Les historiens polonais représentent ce peuple comme sauvage et indomptable. Les chroniques russes de Nicon et de Voskrestmsky, ajoutent qu'Yaroslaf *ne put prendre les Yatviagues*.

Les Mazoviens se séparèrent du royaume de Pologne, lors de l'interrègne qui y eut lieu. Il faut comprendre ici, sous le nom de Lithuaniens, les habitans dn nord-est de la Prusse, et du gouvernement actuel de Lithuanie, surtout de sa partie septentrionale, car la méridionale ferait partie du pays des Yatviagues. Les anciens Lithuaniens habitaient dans d'épaisses forêts. Strikovky nous a laissé sur ce peuple, une histoire qu'il a extraite des chroniques polonaises, russes, livonnienes et prussiennes, et de différens contes et chansons. Tont ce qui y est rapporté relativement à l'ancienne origine du grand duché de Lithuanie, est fabuleux, et évidemment fondé sur des conjectures. On y voit que dn temps d'Auguste, de Néron, ou d'Attila (on ignore lequel de ces trois princes), un célèbre Romain, nommé Palémon, aborda en Lithuanie, en civilisa les habitans, encore grossiers, at commença

à y régner en souverain. Ses fils Bork, Spéra, Konn, furent les fondatenrs des châteaux ou villes de Yourborg, de Kovno, et de Spéra. Deux de ses fils moururent sans postérité; mais le troisième laissa deux fils, Kern et Himbout, qui, en 1058, firent la guerre contre les Russes (*V.* Math. Strikof., Chron. Lith., cap. VII). Combien de siècles aurait donc vécu Palémon avec ses enfans, si Auguste, Néron, ou Attila le forcèrent à fuir d'Italie, et *si les petits-fils de Palémon* régnèrent en Lithuanie vers la moitié du onzième siècle? Le prudent Koialovitch, abréviateur de Math. Strikof, a senti la grossièreté de cet *anachronisme*, et l'a rectifié en y ajoutant quelques siècles, car il écrit (Hist. Lith., p. 29) que les colons d'Italie durent s'établir en Livonie, vers l'an 900. L'histoire de Palémon est une fable qui repose uniquement sur l'analogie de quelques mots Lithuaniens avec la langue latine. Il faudrait donc en ce cas regarder aussi les Romains comme les fondateurs de notre Empire, car notre langue ressemble aussi à la latine? Dans la chronique de Quendlinbourg, on parle de la Lithuanie dès l'an 1009: *in confinio Russiæ et Lithuaniæ, etc.* (édition de Leibnitz, p. 287). Aucun des autres annalistes n'en parle avant Nestor.

Dans la chronique du prêtre Jean de Novgorod, et dans celle de Nicon, l'on ajoute qu'au printemps de l'année 1044, époque de la guerre avec les Lithuaniens, Vladimir on Yaroslaf, mit le siége devant Novgorod. Etait-ce une forteresse du pays, ou bien la chronique de Nicon veut-elle parler de Novgorodok en Lithuanie? — Voici l'ordre dans lequel Nestor rapporte les événemens: En 1038, guerre avec les Yatviagues; en 1040, avec la Lithuanie; en 1041, Yaroslaf alla contre les Mazoviens

sur des barques; en 1042, Vladimir marcha contre les Yamiens. Nestor met ces derniers au nombre des tributaires des Russes, c'est-à-dire, que les Novgorodiens allaient depuis long-temps en Finlande, dont ils mettaient les habitans à contribution, ou leur province au pillage.

(10) Mem. popul. t. II, p. 1014. Une livre byzantine valait 72 zolotniks. Les historiens grecs ont raison d'appeler absurde une pareil demande.

(11) *Voyez* dans Bandouri (t. I, p. 18), écrivain anonyme des antiquités byzantines, qui vivait vers l'an 1100; *voyez* aussi Mem. popul., t. II, p. 1038, et Gibbon, Hist. of the Decl., cap. LV, note 66. Cette statue de bronze, amenée d'Antioche, représentait Jésus Navin ou Bellérophon (*an old dilemma!* dit Gibbon), vainqueur de la fabuleuse chimère. Lors de la prise de Constantinople, dans le treizième siècle, les Français la firent fondre.

(12) *Voyez* l'Histoire de Harald, dans Stourlézon (Hist. Reg. Dept., t. II, p. 54). L'impératrice grecque Zoé, enflammée d'amour pour lui, ne voulut point le laisser partir; mais avec le secours de ses troupes Varègues, il trouva moyen de se retirer secrètement chez Yaroslaf.

Ce héros était également poëte : dans ses expéditions militaires, il composa un poëme en seize chants dont chacun finissait par un trait qui avait rapport à la fille d'Yaroslaf; par exemple : « Nous avons vu les bords de la » Sicile : montés sur de rapides vaisseaux, nous avons été » chercher la gloire, parce que les exploits des héros, » sont mille fois préférables au repos, et parce que je » brûlais de mériter l'amour de la beauté russe. » Mallet a traduit en français des fragmens de ces chants où

Harald se plaint du mépris qu'Elisabeth fait de ses feux. — D'après la chronologie de Dalin, Harald épousa Elisabeth, en 1045 (*V*. Gesch. des R. Schev., t. II, p. 7). Cette princesse mourut bientôt après, laissant deux filles, Ingigerda et Marie (Stourlézon, Hist. Reg. Sept., t. II, p. 94). La première épousa Philippe, roi de Suède. Le valeureux fils d'Yaroslaf périt en Angleterre, en combattant avec le roi Harald Hodvinson, en 1066.

(13) *Voy*. Lévêque, dans son Mémoire sur les anciennes relations de la France avec la Russie (Mémoires de l'Institut national).

Acta Sanctorum, dans la vie de Constantin le philosophe (dans Schlözer. Nestor, troisième partie, p. 232). « Anno incarnati Verbi 1048, quando Henricus, rex Francorum, misit in Rabastiam (Russie) Catalaunensem (Châlons-sur-Marne) episcopum Rugerum, pro filiâ regis illius terræ, Annæ nomine, quam debebat ducere uxorem, deprecatus es Odalricus, præpositus S.-Mariæ Remensis ecclesiæ, eumdem episcopum qnatenus inquirere dignaretur ntrum in illis partibus esset Chersona nbi S.-Clemens requiescere legitur...... quod et fuit; nam à rege illius terræ, scilicet Ierosolavo, hoc didicet.

Voyez aussi Rerum Gallicarum et Francicarum scriptores, t. XI, p. 157, 161, 197, 219, 247, 319, 355, 409, 411, 443, 499, 563, 564, 565, 653. Les chroniques françaises ne s'accordent pas sur l'année dn mariage de Henri. Quelques uns le fixent à l'an 1044, d'autres à l'an 1051, et disent qne ce fut Valter, on Gantier, évêque de Meaux, qni alla chercher la fiancée. Nous allons extraire ce qu'il y a de plus intéressant dans cette chronique : « Misit rex Walterium, Meldensem episcopum, et Wasulinum de Chalinaco cum aliis ad quem-

» dam regem in finibus Greciæ, qui vocabatur Gerisclo,
» de terra Rusciæ, ut filiam ejus sibi nuptum daret;
» quod illi gratanter accepit, eamque cum multis donis
» in Francium misit, ut ex clario monacho discimus......
» rex duxit uxorem Scythicam et Russam...... Bertradam
» (au lieu d'Anne) Julii Claudii regis Russiæ filiam......
» à 1052 Philippus natus est, regis filius ex Anna, filia
» Georgii, regis Slavorum.... » *Li roi Henriz prist a fame Annte, la fille au roi Ruffin. Icele dame pensait plus aux choses à venir que aux choses presentes* (c'est-à-dire qu'elle pensait plus à Dieu qu'aux choses du siècle), *dont il avint qu'ele fist estorer à Senlix une yglise en l'enor St.-Vincent.* Gervais, archevêque de Rheims, écrivit en 1062 au pape Alexandre: « Regnum nostrum
» non mediocriter conturbatum est: regina enim nostra
» comiti Rudulpho (de Crépy) nupsit, quod factum rex
» noster quam maxime dolet. » Car Rodolphe de Crépy avait, à cette occasion, repudié sa première femme: « De
» uxore verò comitis Rudulphi, quæ vestræ conquesta est
» paternitati, se à viro injuriâ est dimissam, id vobis
» notum esse volumus, etc. » Le pape Nicolas II, dans une lettre très-flatteuse qu'il adressa à la reine Anne, *gloriosæ reginæ*, fait l'éloge de sa piété et de sa bienfaisance. Il lui conseille d'entretenir le zèle du roi, pour le bien de l'État et de l'église, d'élever ses enfans dans les principes d'une morale pure.

Le jésuite Ménétrier a assuré avoir trouvé en France le tombeau de la reine Anne, dans l'abbaye de Villiers, près de la Ferté-Alais, en Gatinois, avec cette inscription: « Hic jacet domina Agnes, uxor quondam Henrici regis. » (*V.* Journal des Savans, 22 juin, 1682). Mais le père Ménétrier a évidemment ajouté le mot *regis*, afin de

métamorphoser en reine de France, l'épouse d'un Henri inconnu.

Dans la chronique de Lambert d'Aschaffenbourg, en 1043, on trouve les détails suivans : « Rex (Henricus) incarnationem domini Goslariæ celebravit..... ibi inter diversarum provinciarum legatos, legati *Ruscorum* tristes » redierunt, quia de filià regis sui, quam regi Henrico » nupturam speraverant, certum repudium reportabant. »

(14) *Voyez* Mémoire de Lévêque, et Recueil des historiens de France, t. XI, p. 433 et 564.

(15) Tourots, Chro. Hung. cap. XLII, p. 108, et Praï, Annal. reg. Hungariæ, lib. I, p. 54). Voici ce que dit le dernier : (Dissertatio VI, in annal. vet.) *Erat hæc Nastasia Yaroslai Vladimirovichii filia, à nostris deindè Agmunda dicta.* Dans les patentes de Geisa II, écrites en 1058, il est fait mention du duc Damaslaf, qui vivait sous André I. — Praï croit que ce Damaslaf était un Russe, arrivé en Hongrie, avec Agmunda ou Anastasie (Dissert. t. VII, in annal. vet. 130.)

(16) Saxon le Gramm. Hist. Dan., lib. XI, p. 207.

(17) Historia archiepiscoporum Bremensium, edit. de Lindenb., p. 89. « Ida, nobilis fœmina de Suevia nata, » fuerat filia fratris imperatoris Henrici III, filia quoque » sororis Leonis papæ, qui et Bruno. Hæc nupsit Lippoldo filio dominæ Glismodis, et peperit Odam Sanctimonialem de Rinthelen quam postea claustro absolvit... » et tradidit regi Ruziæ, cui peperit filium *Warteslaw* ; » sed rege mortuo, Oda infinitam pecuniam in opportunis locis sepeliri fecit, et in Saxoniam rediit *cum filio* et » partæ pecuniæ, et sepultores occidi fecit.... Varteslaw » autem revocatus in Ruziam, pro patre regnavit, et ante » obitum suum recuperavit pecuniam, quam mater abs-

« conderat. » — Albert de Stadt dit la même chose dans sa chronique, et il ne nomme pas non plus l'époux d'Oda. Nos annales ne font aucune mention du prince Warteslaw. Traër, dans ses recherches (Abstammung Russ. Kays. Hauses und Braunschweig-Luneburg-Herzogs von einer deutschen stamm-mutter), a prouvé qu'Oda avait épousé Vsevolod, et que Warteslaw est Vladimir Monomaque; mais la mère de Vladimir, qui était grecque, mourut après son époux, d'après la Chronique de Nestor. Il est beaucoup plus vraisemblable que les annalistes allemands ont métamorphosé Viatcheslavitch (Boris) en Varteslaw. L'annaliste connu sous le nom de Saxon (annalista Saxo, dans Ekkard. Corp. Hist. med. Ævi t. I, p. 493). « Cunigunda nupsit regi Ruzorum genuit- » que filiam, quam nobilis quidam de Thuringia, Gun- » terus nomine accepit, genuitque ex illâ Sizonem Co- » mitem...... » Dans un autre endroit, p. 599 : « Habuit » idem Cono Comes uxorem, nomine Cunigundam, filium » Ottonis Marchionis de Orlagemunde. Hæc primum nup- » serat regi de Ruzia, quo defuncto, reversa in patriam, » nupsit huic Cononi. » M. Renik suppose que l'époux de Cunegonde était Sviatoslaf (*V.* Versuch einer zuverlässigen Nachricht von dem ersten Gemahle der gr. Kunigunde); mais Sviatoslaf mourut à cinquante ans; son épouse ne pouvait être une jeune veuve, à moins que Sviatoslaf ne l'eût épousée en seconde noces. Viatcheslaf mourut à vingt-quatre ans; Igor termina également sa carrière fort jeune; le premier ne laissa qu'un fils, et le second deux.

(18) Ce monument, haut de deux archines, long de trois et demie, et large de dix-neuf verchoks, est fait de marbre blanc et bleu, et se trouve dans une chapelle à

gauche du maître autel. La moitié du monument est cachée dans le mur; sur la pierre on voit gravées des croix, avec les lettres J. C. X C., c'est-à-dire J. C., de même que des têtes d'oiseaux, des arbres, des fleurs, etc.

(19) Saint-Georges est représenté avec une couronne; sur les épaules il porte un manteau, au dessous duquel on aperçoit une partie de la cuirasse. De la main gauche il tient un bouclier, et de l'autre une lance. Dans l'inscription : ὁ Γιωργιος! les lettres ont la forme des lettres grecques du onzième siècle. De l'autre côté sont gravés ces mots : X. *argent d'Yaroslaf;* au milieu de l'inscription est un dessin qui imite un trident; sur les côtés il y a les trois lettres M. A. N. Je crois que ces lettres sont grecques et non pas russes, et que la troisième est une N, ce qui signifierait : Μεγαλυ Αρχοντος νόμισμα, c'est-à-dire, monnaie du grand prince. Les Byzantins donnaient effectivement le nom d'*Archontes* à nos grands princes (Mem. pop., t. II, p. 976). Peut-être qu'Yaroslaf voulut, le premier, que la Russie possédât des monnaies à elle, et qu'il fit faire à Kief, par un artiste byzantin, quelques monnaies pour modèles. J'ai vu cette pièce intéressante dans le cabinet de M. le comte A. Moussin Pouchkin.

(20) *Voyez* Stourlézon. Hist. Reg. Sept., t. I, p. 745 et suivantes. Cet annaliste raconte qu'Yaroslaf voulut donner à Olof *la Bulgarie* (peut-être une province voisine des Bulgares de Kazan; car les Bulgares ne dépendaient point de la Russie) : uniquement occupé des choses saintes, Olof ne pensait qu'au salut de son âme; il guérissait les malades et faisait des miracles (p. 748 et 749); mais par malheur, ayant vu en songe l'ombre d'Olof Trigguasson, qui lui donnait l'espoir de remonter un jour

sur le trône de Norvège, il résolut, contre l'avis d'Yaroslaf et de son épouse Ingigerda, de retourner dans sa patrie, où il périt dans un combat, l'an 1030. Son fils Magnus resta en Russie jusqu'en 1033.

(21) Plusieurs annalistes disent que le roi de Suède envoya les malheureux princes anglais, Edmond et Edouard, à Salomon roi de Hongrie; mais Salomon n'existait pas encore (Pray, Annal. Reg. Hung., lib. I, p. 28). Hume lui-même, ce savant historien, a répété les paroles de ces hommes mal informés. Dalin s'est imaginé que ces moines annalistes avaient substitué le nom Hungaria au mot Holmgardia (Gesch. Tchw. t. I, p. 475). Il ignorait apparemment qu'Adam de Brême, historien presque contemporain, écrit nommément : *Filii ejus* (d'Edmond) *in Russiam exilio sunt damnati* (edit. Lindenbro, p. 26). Au reste il se peut que les princes anglais se soient rendus de Russie en Hongrie (*V.* Pray, Annal. Reg. Hung., lib. I, p. 28).

André et Levanta, princes hongrois, enfans de Ladislas-le-Chauve, et d'une Russe inconnue (Tourotz. Chr. p. 108, edit. de Schwanter), habitèrent long-temps notre patrie : c'est là qu'André reçut la nouvelle que les Hongrois l'avaient élu roi (*V.* Pray, Annal. Reg. Hung., lib. I, p. 50).

(22) Schlözer (Nord Gesch., p. 292) et autres se trompent donc lorsqu'ils disent que les Russes ne connurent les Samoyèdes que dans le quinzième siècle. On fait venir le nom de ce peuple de Saméiadna : c'est ainsi que les Lapons appellent leur pays; et les Russes, dit Fischer (dans son Histoire de Sibérie, p. 72 et 73), regardaient les Lapons et les Samoyèdes comme le même peuple. Il en est qui prétendent que *samoïad* est le mot finois *suomikätti*;

c'est-à-dire, *abandonnés par les Finois*. Cette explication suppose que les uns et les autres habitaient primitivement ensemble, et que les Finois abandonnèrent enfin les Samoyèdes (*V*. Pray, Dissertation in Ann. vet. Hung., p. 40). La langue de ces derniers diffère de la finoise, et ressemble à celle des Ostiaks, de Tomsk, de Narim, du Yénissei, des Kaïmasches, Karagasses, etc. On croit que les Samoyèdes furent chassés de la Sibérie par les Tatars. Une partie de la Laponie appartenait déjà à Novgorod avant Yaroslaf, si un manuscrit runique, imprimé en 677, à Schéen, petite ville de Norvège, n'est pas l'ouvrage de quelque amateur de l'antiquité. Le savant Sparfenfeld le reçut du pasteur Nicolas Hotfvard. Il contient la disposition des frontières entre la Russie et la Norvège, du temps de Suénon Ier., roi de Danemark, qui vivait à la fin du dixième siècle. Il y est dit que le monarque russe a droit de percevoir tribut sur les habitans des côtes, des montagnes et des forêts, jusqu'aux frontières nord-est de la Norvège. J'ai trouvé ces renseignemens dans un extrait manuscrit des annalistes scandinaves, fait à Stockholm, pour Catherine-la-Grande.

(23) Les principaux étaient Torer et Charles, expédiés pour faire le commerce en Biarmie, par le roi Olof lui-même. Ils y arrivèrent pendant la célèbre foire qui s'y tenait; et après avoir acheté des fourrures, il leur vint dans l'idée de piller le cimetière; car les habitans avaient la coutume d'enfouir, dans la fosse, une partie des richesses laissées par les morts. Ce lieu était entouré d'un bois et d'une palissade. Sur une place, au milieu, on voyait la statue du dieu Yomala; elle portait un riche collier au cou, et on avait mis, devant elle, une coupe d'argent remplie de pièces de monnaie. Les Norvégiens

y pénétrèrent pendant la nuit, et enlevèrent tout ce qu'ils purent enlever; mais comme ils voulaient encore ôter à l'idole le riche collier qu'elle portait, ils lui coupèrent la tête. Aussitôt on entend un son et un bruit horrible. Les gardes du cimetière se réveillent et donnent du cor. Les voleurs prennent la fuite. Les habitans poussent des cris et des gémissemens, se mettent à leur poursuite, et les entourent de tous côtés; mais trop ignorans dans l'art de la guerre, ils ne purent causer aucun mal à ces audacieux brigands, qui regagnèrent heureusement leurs vaisseaux. (*Voyez* Stourlézon, Hist. Reg. Sept., t. I, chap. CXLII, *de itinere in Biarmiam*, pag 618 et suiv.)

Stourlézon ne nomme point de ville biarmienne dans *la Dissertation sur les anciens Russes*, p. 36. On cite un passage de l'Histoire de Norvège, par Torfeus, où la capitale de la Biarmie est appelée Holmgard. Je n'ai pas su trouver ce passage dans Torfeus. Il écrit (Hist. Norv., t. I, p. 165) que Holmgard était anciennement une capitale et une principauté de Russie qui échut en partage à Yaroslaf, fils de Vladimir-le-Grand. Nous savons qu'Yaroslaf vivait à Novgorod : conséquemment c'était de cette première capitale de la Russie, et non de celle de la Biarmie, que Torfeus a entendu parler dans son histoire. Stroubé, auteur d'une dissertation, et Müller se sont obstinés à prouver que notre Kolmogori et l'ancienne Holmgard étaient la même ville. Les noms seuls se ressemblent; mais d'après nos monumens historiques, Kolmogori n'est connue que depuis le quatorzième siècle : il en est fait mention, pour la première fois, dans un écrit du grand prince Jean Yvanovitch, fils de Kalita. Novgorod y envoyait des lieutenans. Tatichtchef et Elaguin ont cherché Holmgard aux environs de Novgorod, ignorant

que les écrivains scandinaves appelaient alors de ce nom Novgorod elle-même, et quelquefois toute la Russie septentrionale.

Voici la description fabuleuse du temple de Yomala : « Construit très-artistement et du plus beau bois; il était » orné d'or et de pierres précieuses, qui répandaient » l'éclat le plus brillant sur tous les environs (Sturlangs » Saga, p. 46 et 49). La tête du dieu était surmontée » d'une couronne enchâssée dans douze pierres des plus » rares. On estimait son collier trois cents marcs (cent » cinquante livres) d'or. Sur les genoux de l'idole était » une coupe d'or remplie de monnaies du même métal, » si grande, que quatre hommes auraient pu s'y désaltérer aisément. La valeur de ses habillemens excédait » celle de trois vaisseaux richement chargés (*V.* Herrauds » et Bosa Saga, page 33; dans Schlözer, Norv. Gesch., » p. 439).

Jusqu'au treizième siècle les Norvégiens allèrent, par mer, dans la Biarmie (*V.* Dalin, Gesch. der Reichs Schw., t. II, p. 144, dans les notes). Pendant long-temps la mer Blanche et une partie de la mer Glaciale, vers les côtes du gouvernement d'Archangel, s'appelèrent en russe *Mourmanski*, c'est-à-dire Normande ou Norvégienne. Mais Boltin dit que mourmanski signifie *pomorskoïe*, c'est-à-dire littoral (*V.* Notes sur Leclerc, t. I, page 45); car Tatichtchef assure que *maouréna*, en langue sarmate, signifie *littoral*.

(24) *Voyez* le voyage d'Oter, dans Forster Gesch. der Entdeckungen, in norden.

(25) Dans le droit russe (p. 36), celui qui montera le cheval d'autrui, sans la permission du propriétaire, paiera à celui-ci trois grivnas. La même loi se retrouve dans les

lois du Jutland, en plat allemand : *Ritt jemand eines andern mannes perd, and des sinen willen deme dat perd thohöret de brikt davor dre mark an den bonden.* Cette loi du Jutland est postérieure à celle d'Yaroslaf : mais cette analogie prouve qu'elles étaient toutes deux fondées sur une ancienne loi scandinave ou allemande.

(26) Lambert d'Aschaffenbourg en parle dans sa description de l'an 1075, et Zigbert (Gemblacensis) en 1073. D'après le premier, Ysiaslaf (Ruzenorum rex, Demetrius nomine) eut une entrevue avec Henri, à la fin de décembre ou en janvier. Zigbert écrit positivement que le grand prince promit à Henri de le reconnaître pour son tributaire s'il lui rendait la couronne. *Se et regnum Russorum ei submittens si ejus auxilio restitueretur.*

(27) Lambert. « Tantum regi deterens auri et argenti et » vestium preciosarum, ut nulla retrò memoria tantum » regno Teutonico uno tempore illatum referatur.

(28) « Quorum unus vester notus est et fidus amicus : » vraisemblablement quelque membre du haut clergé dont Ysiaslaf avait pu faire la connaissance en Pologne. Cette lettre est imprimée dans Baron. Annal. eccles., t. XI, p. 473. Voici le passage le plus important de l'original : « Filius vester, limina apostolorum visitans, ad nos » venit, et quod regnum illum dono S.-Petri per manus » nostras vellet obtinere, eidem Beato Petro debita fideli» tate exhibita, devotis precibus postulavit, indubitanter » asseverans, illam suam petitionem vestro consensu ratam » fore ac stabilem, si apostolicæ autoritatis gratiâ ac mu» nimine donaretur. Cujus votis et petitionibus, quia » justas videbantur, tum ex consensu vestro, tum ex » devotione poscentis, tandem assensum præbuimus, et

» regni vestra gubernacula sibi ex parte Beati Petri tra-
» didimus, etc. »

(29) Dlougoch a profité de cet événement pour forger toute une histoire à l'honneur de son roi. Il raconte que Boleslas fit la conquête de toute la Volhynie, et qu'il prit des otages d'Igor, prince de Vladimir (qui était mort depuis dix-sept ans). Qu'ensuite il rassembla ses *préfets, tribuns* et *centurions*, et alla mettre le siége devant Kief, où il y eut alors une épidémie. Il ajoute que Boleslas, à la seconde prise de Kief, s'abandonna à toutes sortes de débauches, etc. « In spurcissimum Sodomiæ scelus, Ru-
» thenorum detestabiles mores imitatur. » C'est au lecteur que je laisse le soin de juger les historiens qui racontent de semblables événemens avec tant d'emphase et de pédanterie.

(30) *Voyez* Mem. popul., t. II, p. 975.

(31) *Voyez* Nestor. imp., p. 123, et Mem. pop., t. II, p. 1036, 1037.

(32) Dans la chronique The Engelhusen. Dans Liebnitz, scrip. Brunswi, t. II, p. 1090. *Anno* 1089, *Imperator duxit filiam regis Russorum.* Voici ce que l'annaliste raconte à ce sujet : « Jaloux d'éprouver la vertu d'Agnès,
» Henri ordonna à un de ses barons, de rechercher les
» faveurs de cette princesse, qui refusa constamment de
» condescendre aux désirs du séducteur. Sa patience
» s'étant à la fin lassée, elle lui donne un rendez-vous.
» Au lieu du baron, ce fut l'empereur qui entra lui-même
» pendant la nuit, et dans l'obscurité; mais au lieu de
» l'impératrice, le prince ne trouva que des valets vigou-
» reux, déguisés en femmes, et qui, d'après les ordres
» d'Agnès, le fouettèrent à outrance, comme un subor-
» neur. Agnès, ayant enfin reconnu son mari, lui dit :

» *Pourquoi veniez-vous trouver votre épouse légitime sous*
» *la figure d'un adultère ?* Irrité d'un traitement aussi
» honteux, et dans l'idée qu'il avait été trompé, Henri
» fit mourir le baron, et accabla sa vertueuse épouse des
» injures les plus grossières : il la fit paraître toute nue
» devant des jeunes gens, auxquels il avait également
» ordonné de se déshabiller. »

(33) *Voyez* Christ. Gothl. Frisius, dans son ouvrage *de episcopatu Kioviensi commentatio*, écrit qu'Yaroslaf-le-Grand avait demandé un évêque au pape Benoît VIII, lequel avait, en 1021, envoyé à Kief, l'évêque Alexis, Bulgare de naissance, et fort versé dans les langues grecque et slavonne : il ajoute que cet Alexis fut le fondateur de l'évêché de Kief, et qu'il officia le premier dans l'église de Ste.-Sophie; mais qu'enfin lassé des persécutions du clergé grec, il quitta la Russie, et alla finir ses jours en Bulgarie. Frisius cite Orlovius, Nicanor, et Cassien, qui ont écrit : *de inities Religionis christianæ in Russia.*

(34) *Voyez* Pray, Annal. Reg. Hung., lib. II, p. 99 et 100. L'année y est la même, 1099. Mais les annalistes hongrois ne savaient point la cause de la guerre. « Quid » causæ obmoti belli fuerit, non comperio, dit Pray. » Il est fâcheux qu'il n'ait pas pu lire nos chroniques. Qui était cette Lanka (peut-être Yanka) *quæ a defuncto marito rerum isthic patiebatur ?* Ne serait-ce point la veuve de Rurik., frère de Volodar, qui avait régné d'abord à Pérémysle ? — La perte des Hongrois fut prodigieuse, dit Pray : « Nusquam alias tam insignem jacturam ab hoste » nostros accepisse domestici annales memorant. »

(35) C'est ainsi que rapportent ce fait, l'auteur anonyme de la *vie d'Othon*, Bogoufal, et Kadloubek (*V.* Narouch. Hist. Natod. Polsk, t. III, p. 232 et 236.

Dlougosch, qui a l'habitude d'inventer et de broder, a partagé cet événement en deux. D'après son récit, Volodar fut fait prisonnier dans le combat, et en 1136, Pierre eut la perfidie d'enlever le grand prince Yaropolk (ce qui n'eut jamais lieu). Boldin a senti l'absurdité de ce conte ; il est à regretter qu'il n'ait pas eu connaissance des anciennes chroniques polonaises, afin de pouvoir le réfuter, car c'est Dlougosch et non Kromer qui l'a inventé.

L'auteur de la vie d'Othon (t. II, sect. 4) dit que la rançon de Volodar ruina la Russie : « Ita est Ruthenia » tota insolita paupertate contabesceret. » Boleslas, selon Dlougosch, exigea quatre-vingt mille marcs d'argent pour la rançon de Volodar ; mais il consentit enfin à n'en prendre que vingt mille, dont Vassilko lui compta douze mille en argent ; le reste lui fut payé en vaisselle d'argent, plats, coupes, et gobelets de travail grec (Hist. Pol. l. IV, p. 418). Kadloubeck écrit que Volodar fut racheté par son fils Vladimirko. (Hist. Pol. liv. III, p. 723, 724.)

Narouchévitch (liv. III, p. 236) ajoute que ce fut Vassilko qui persuada au roi de faire la paix avec notre patrie. D'après l'auteur de la vie d'Othon, les Russes s'engagèrent à ne faire aucune alliance avec les Poméraniens, et autres peuple payens, comme les Prussiens et les Polovtsi, ennemis de Boleslas.

(36) *Voyez* Torfeus, Hist. Norv., t. III, p. 377. « Gyda » nupsit Waldemaro, Russiæ regi Waldemari ex Gyda » filius Haraldus, Russiæ rex (Mstislaf); cui uxor Kris- » tina Sueciæ regis Ingii Steinkelis filia, eorum filiæ » Malfridis et Ingibord. Malfridis nupsit primo Sigurdo » hierosolymipetæ, Norvegiæ regi, deinde Eirico Ey- » munio Daniæ regi, sed Ingiborg, soror ejus, Knuto » Obotritorum regi et Slesvici duci, qui postea sanctorum

» collegio accessit. Eorum liberi magnus illa Danorum » rex, Waldemarus primus. » C'est à tort que Lomonossof donne le nom de Christine, à la première épouse de Monomaque : elle épousa le fils de Gyda, et Monomaque dut le jour à une princesse grecque. En 1076, Vladimir avait déjà des enfans, et le père de Christine n'avait encore que vingt-un ans (*V.* Dalin, Gesch. des R. Schw., t. II, p. 20).

(37) *Voyez* Ducange, Hist. Byzantine, p. 179. Alexis naquit en 1106, et il est possible qu'il ait été fiancé à seize ans. Théodore Balamon, patriarche d'Antioche, rapporte que l'épouse d'Alexis employait, pour guérir les malades, certains charmes, dont elle fut elle-même la victime. Balamon écrivait à la fin du douzième siècle.

(38) Kamenevitch (dans son livre des antiquités de l'Empire Russe, première partie, t. II, p. 499 et 500) raconte sérieusement, que Mosokh, fils de Japhet, qui le premier peupla le gouvernement de Moscou, avait une belle femme, appelée *Kva*, un fils nommé *Ya*, et une fille appelée *Vza*, et que leurs quatre noms servirent à désigner les rivières de Moskva et Yaouza; qu'ensuite Mosokh, premier prince et patriarche de Russie, fonda la ville de Moscou, à l'embouchure de la Yaouza (où à la fin du dix-septième siècle on voyait l'église du martyr Nicitas). Tatichtchef a essayé de dériver de la langue sarmate le nom de Moscou qui signifiait alors *redressée, améliorée*. Baer, qui savait mal le Russe, s'est imaginé que Moscou avait tiré son nom d'un *monastère d'hommes* (*V.* Son Orig. Russ. Comment. Acad. t. VIII, p. 400). *Moscua non a fluvio (fuit enim fluvio vetus nomen Smorodinæ)* sed a veteri monasterio *Moskoi nomen habuit. Moskoi a mus, et Musick; viro, quasi virorum sedem dicas!*

(39) Mem. pop., t. II, p. 1018.

(40) En 550, il y avait déjà des églises chrétiennes en Abasie (*V.* Mem. pop., t. IV, p. 181). Le diocèse d'Abasie dépendait du patriarche d'Antioche (*V.* Codin. Notil. græc. episcop., p. 364).

(41) Mem. pop., t. II, p. 1019, 1023). Pray doute que le roi Etienne ait été marié à la fille du prince de Galitch (Annal. Reg. Hung., liv. III, p. 157); mais un annaliste grec désigne Etienne sous le nom de gendre d'Yaroslaf: selon nos annales, Andronik arriva chez Yaroslaf de Galitch, en 1165, et s'en retourna la même année à Constantinople. Un historien Grec rapporte qu'Andronik tua beaucoup de *Zoumpres*, animaux féroces, qui se trouvaient en grand nombre dans la Russie, et qui surpassaient en grosseur l'ours et le léopard. Les Slaves désignaient sous ce nom les buffles. Andronique fut supplicié, en 1182. Les annalistes de Byzance disent qu'il comptait beaucoup plus sur les Russes, que sur les Grecs, et qu'au moment de s'embarquer pour la Russie, sûr une galère impériale, il mit sur sa tête un bonnet pointu, à la manière des Barbares.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
DU DEUXIÈME VOLUME.

SUPPLÉMENT

A LA LISTE DES SOUSCRIPTEURS,

PORTÉE AU PREMIER VOLUME.

SA MAJESTÉ LOUIS XVIII, Roi de France et de Navarre.

S. Exc. madame la comtesse Tyskiewietz, née princesse Poniatowska, à Paris.

S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, pour 25 exemplaires.

M. le comte Daru, pair de France, membre de l'Académie Française.

M. de Touaguenieff.

M. de Labensky, attaché à la Légation Russe.

M. le docteur Rehmann.

M. Caumartin, Négociant, à Paris.

Nota. Ces Souscriptions étant parvenues à l'Éditeur au moment où le premier volume était terminé, il a eu le regret de ne pouvoir les insérer dans la liste qui y est jointe.

ERRATA.

Page 20, ligne 12, *un plus ennemi dangereux*, lisez: un ennemi plus dangereux.

113, 16, *qu'ils accordaient : la dignité, etc.*, lisez: qu'ils accordaient à la dignité.

180, 14, *Yatviages*, lisez: Yatviagues.

195, 27, *il assiégea fit Gleb prisonnier*, lisez: il assiégea Minsk, fit Gleb prisonnier, etc.

237, 21 et autres, *Heisa*, lisez partout: Geïsa.







